

BIBLIOGRAPHIE HECTOR MALOT

**PUBLICATION PÉRIODIQUE EN LIGNE
PAR FRANCIS MARCOIN
PROFESSEUR ÉMÉRITE DE LITTÉRATURE FRANÇAISE,
UNIVERSITÉ D'ARTOIS
& ASSOCIATION DES AMIS D'HECTOR MALOT
DERNIÈRE MISE À JOUR : JUILLET 2023**

Cette livraison poursuit le recensement des reproductions dans la presse. Elle précise notamment la place de Malot dans *Le Journal de Rouen*, dont la collection est désormais numérisée sur le site des archives départementales de la Seine-Maritime.

Œuvres d'Hector Malot

I. OUVRAGES

(Pré-publications, éditions en librairie,
reproductions)

Les Victimes d'amour. Les Amants, « Bibliothèque contemporaine », Michel Lévy frères, 1859

Les Amants, Hetzel, 1867, 4^e édition dite « entièrement revue et augmentée ».

Les Amours de Jacques

Jacques Chevalier, feuilleton, *L'Opinion Nationale*, 27 janvier 1860-20 avril 1860.

Jacques Chevalier; imprimerie de Dubuisson & Cie, 1860.

Les Amours de Jacques, « Bibliothèque contemporaine », Michel Lévy frères, 1860.

La Vie moderne en Angleterre

Londres et les Anglais, feuilleton, *L'Opinion Nationale*, 1862.

« Londres la nuit », *Le Boulevard*, 1862.

La Vie moderne en Angleterre, « Bibliothèque contemporaine », Michel Lévy frères, 1862.

« Londres et les Anglais. Lettres d'un Français », reproduction dans *L'Écho français*, 1871.

« Londres la nuit », reproduction dans *La Vie littéraire*, magazine illustré bi-hebdomadaire, Fayard, tome 17, 1892. – La gravure de la page de couverture représente une scène nocturne où l'on peut reconnaître Hector Malot en compagnie d'un policeman.

« Souvenir de voyage. Voleurs anglais », *L'Écho de la semaine*, 10 décembre 1893, p. 171 à 173.

Les Victimes d'amour, Les Époux

Armande, nouvelle série des *Victimes d'amour*, feuilleton, *Le Constitutionnel*, 10 juillet 1864.

Les Époux, Michel Lévy frères, 1865.

Les Victimes d'amour, Les Enfants

Julien, dernière série des *Victimes d'amour*, feuilleton, *Le Constitutionnel*, 18 juillet 1866.

Les Enfants, Michel Lévy frères, 1866.

Les Victimes d'amour, feuilleton, *Le Bien Public de Paris*, 1882.

Romain Kalbris

Le Roman d'un enfant, feuilleton, *Le Courrier français*, 18 mai – 11 octobre 1867.

Le Roman d'un enfant, Imprimerie de Dubuisson & Cie, 1867.

Aventures et Méaventures de Romain Kalbris, feuilleton, *Magasin d'Éducation et de Récréation*, 1869.

Romain Kalbris, « Bibliothèque d'Éducation & de Récréation », P.J. Hetzel, 1869.

Romain Kalbris, feuilleton, *Le Journal à un sou*, 7 décembre 1879-.

Romain Kalbris, feuilleton, *Le Journal de Fourmies*, 31 juillet 1881-1^{er} janvier 1882.

Romain Kalbris, feuilleton, *La Gazette du village*, 1891.

Un beau-frère

Un beau-frère, feuilleton, *Journal des Débats*, 28 août – 18 octobre 1868.

Un beau-frère, P.J. Hetzel, 1869.

Un beau-frère, feuilleton, *Le Radical*, 22 septembre 1891.

Madame Obernin

Le Droit de possession, feuilleton, *La Presse libre*, - 6 février 1869.

Madame Obernin, Michel Lévy frères, 1870.

Une bonne affaire

Une bonne affaire, feuilleton, *Journal des Débats*, 20 juillet-16 septembre 1869.

Une bonne affaire, Michel Lévy frères, 1870.

Une bonne affaire, feuilleton, *Le Journal de Rouen*, 26 mars-22 mai 1872.

Une bonne affaire, feuilleton, *Le Grand Écho du Nord de la France*, 1891.

Souvenirs d'un blessé

Un blessé (1870-1871), feuilleton, *Le Temps*, 16 novembre 1871-27 décembre 1871 (première partie), 9 janvier 1872-23 février 1872 (deuxième partie).

Souvenirs d'un blessé : Suzanne, Michel Lévy frères, 1872.

Souvenirs d'un blessé : Miss Clifton, Michel Lévy frères, 1872.

Un blessé, feuilleton, *Le Journal de Lyon*, 1872.

Un curé de province. Un miracle

Un miracle, feuilleton, *L'Indépendance belge*, 4 décembre 1871-février

1872 (comprend *Un curé de province* et *Un miracle*).
Un curé de province, Michel Lévy frères, 1872.
Un miracle, Michel Lévy frères, 1872.
Un miracle, feuilleton, *Le Confédéré de Fribourg*, 1879-1880.

Un mariage sous le Second Empire. La Belle Madame Donis

Un mariage sous le Second Empire, feuilleton, *Le Siècle*, 4 juin-12 septembre 1872.
Un mariage sous le Second Empire, feuilleton, *Le Journal de Rouen*, 15 octobre 1872.
Un mariage sous le Second Empire, feuilleton, *Journal de l'Office de publicité, Bruxelles*, 17 novembre 1872-3 janvier 1873.
Un mariage sous le Second Empire, Michel Lévy frères, 1873.
La Belle Madame Donis, Michel Lévy frères, 1873.
Un mariage sous le Second Empire, feuilleton, *La République, journal démocratique du Midi*, 1^{er} mars 1873-
Un mariage sous le Second Empire, feuilleton, *Le Progrès libéral* (Toulouse), 1877.
La Belle Madame Donis, feuilleton, *Le Courrier de La Rochelle*, 1880.
Un mariage sous le Second Empire, feuilleton, *Le Confédéré de Fribourg. Journal des radicaux fribourgeois*, 1881.

Clotilde Martory

Le Roman d'une conscience, feuilleton, *L'Opinion Nationale*, 26 décembre 1872 - 20 mars 1873.
Le Roman d'une conscience, feuilleton, *Le Journal de Rouen*, 14 juillet-12 septembre 1873.
Clotilde Martory, Michel Lévy frères, 1873.

Le Mariage de Juliette. Une belle-mère

Une belle-mère, feuilleton, *Le Siècle*, 29 mai-23 septembre 1873.
Le Mariage de Juliette, Michel Lévy frères, 1874.
Une belle-mère, Michel Lévy frères, 1874.
Une belle-mère, feuilleton, *Le Républicain de la Loire et de la Haute-Loire*, 1880.
Le Mariage de Juliette, feuilleton, *Le Radical algérien*, 1886.

Le Mari de Charlotte

Le Mari de Charlotte, feuilleton, *Le Bien public de Paris*, 10 décembre 1873-19 mars 1874.
Le Mari de Charlotte, aux bureaux de l'administration du Bien Public, 1873.
Le Mari de Charlotte, Michel Lévy frères, 1874.

La Fille de la comédienne. L'héritage d'Arthur

L'Héritage d'Arthur, feuilleton, *Le Siècle*, 29 mai - 5 novembre 1874.
L'Héritage d'Arthur, feuilleton, *Le Journal de Rouen*, 8 août - 12 novembre 1874.
L'Héritage d'Arthur, feuilleton, *Le Phare de la Loire*, 19 novembre 1874 – 10 avril 1875.
La Fille de la comédienne & L'Héritage d'Arthur, 2 vol, Michel Lévy frères, 1875.
L'Héritage d'Arthur, feuilleton, *Le XIX^e siècle*, novembre 1891-

L'Auberge du monde

L'Auberge du monde, feuilleton, *Le Siècle*, 1^{er} juin 1875-21 janvier 1876.
L'Auberge du monde, feuilleton, *Le Phare de la Loire*, 18 octobre 1875 – 24 juillet 1876.
L'Auberge du monde, *Le Colonel Chamberlain. La Marquise de Lucillière*, 2 volumes, E. Dentu, 1875.
L'Auberge du monde : Le Colonel Chamberlain, La Marquise de Lucillière, Ida et Carmelita, Thérèse, Bureaux du Siècle, 1876.
L'Auberge du monde : Ida et Carmelita, E. Dentu, 1876.
Thérèse, E. Dentu, 1876.
L'Auberge du monde, feuilleton, *Le Radical*, 1885-1886.

Les Batailles du mariage

Les Batailles du mariage, feuilleton, *Le Siècle*, 10 octobre 1876-1^{er} juin 1877.
Les Batailles du mariage : Un bon jeune homme. Comte du pape. Marié par les prêtres, 3 vol., E. Dentu, 1877.
Les Batailles du mariage, Un bon jeune homme, feuilleton, *L'Écho du Parlement belge*, 30 juillet 1877-octobre 1877.
Les Batailles du mariage : Un bon jeune homme, Un comte romain, Marié par les prêtres ; feuilleton, *Le Journal de Rouen*, 26 juin 1877
Les Batailles du mariage, Comte du Pape, feuilleton, *L'Écho du Parlement belge*, 26 octobre 1877-
Les Batailles du mariage, feuilleton, *Le Moniteur du Puy de Dôme*, 1877.
Les Batailles du mariage, Marié par les prêtres, feuilleton, *L'Écho du Parlement belge*, janvier 1878-
Madame Prétavoine, reproduction sous un nouveau titre, feuilleton, *La Vie populaire*, 1890.
Madame Prétavoine, feuilleton, *Le Confédéré de Fribourg*, 1890-1891.
Madame Prétavoine, feuilleton, *Le XIX^e siècle*, à partir du 24 novembre 1892.
Madame Prétavoine, nouvelle édition, 2 vol., G. Charpentier, 1891.

Sans famille

Sans famille, feuilleton, *Le Siècle*, 4 décembre 1877-19 avril 1878.
Sans famille, E. Dentu, 1878.
Sans famille, feuilleton, *Le Journal de Fourmies*, 17 novembre 1878-janvier 1880.
Sans famille, « Bibliothèque d'Éducation et de Récréation », Hetzel, 1880.

Sans famille, feuilleton, *La Récréation, Bibliothèque de la jeunesse et des familles*, 1880.

Sans famille, feuilleton, *Le Petit roman-feuilleton*, paraissant une fois par semaine, 15 février 1880-interrompu au 31 décembre 1880.

Sans famille, feuilleton, *La Charente*, 1882.

Sans famille, feuilleton, *La Lecture pour tous*, Lyon, 1885.

Sans famille, feuilleton, *Le Bon Journal*, 1888.

Sans famille, feuilleton, *Le Grand Écho du Nord de la France*, 1894.

Sans famille, feuilleton, *Le Devoir; revue des questions sociales*, 1896-1897.

Sans famille, feuilleton, *L'Express du Midi*, 1926.

Cara

Cara, feuilleton, *Le Temps*, 19 décembre 1877 - 7 avril 1878.

Cara, feuilleton, *Le Phare de la Loire*, 5 juin 1878 – 19 août 1878.

Cara, E. Dentu, 1878.

Cara, feuilleton, *La Meuse*, 1878.

Le Docteur Claude

Le Docteur Claude, feuilleton, *Le Siècle*, 21 novembre 1878 - 25 avril 1879.

Le Docteur Claude, feuilleton, *Le Phare de la Loire*, 24 juillet 1879 - 27 novembre 1879.

Le Docteur Claude, E. Dentu, 1879.

Le Docteur Claude, feuilleton, *supplément de La Meuse, journal de Liège et de la province*, 16 mars 1892-.

La Bohême tapageuse

La Bohême tapageuse, feuilleton, *Le Siècle*, 11 novembre 1879-12 août 1880.

La Bohême tapageuse : Raphaëlle. La Duchesse d'Arvernes. Corysandre. 3 vol., E. Dentu, 1880.

La Bohême tapageuse, feuilleton, *L'Unité nationale*, 1881.

Une femme d'argent

Une femme d'argent, feuilleton, *Le Globe*, 1^{er} novembre-16 décembre 1880.

Une femme d'argent, E. Dentu, 1881.

Pompon

Pompon, feuilleton, *Le Temps*, 22 décembre 1880-11 mars 1881.

Pompon, E. Dentu, 1881.

Pompon, feuilleton, *L'Écho du Parlement belge*, 25 mars 1881-

Séduction

Séduction, feuilleton, *Le Siècle*, 15 avril-9 juillet 1881.

Séduction, E. Dentu, 1881.

Séduction, feuilleton, *Le Confédéré de Fribourg*, 3 janvier 1883-

Les Millions honteux

Les Millions honteux, feuilleton, *La Nouvelle Revue*, 1^{er} novembre 1881-15 janvier 1882.

Les Millions honteux, E. Dentu, 1882.

Les Millions honteux, feuilleton, *Le Petit Journal*, 1882.

Les Millions honteux, feuilleton, *La Vie populaire*, 1882.

Les Millions honteux, feuilleton, *La Nouvelle France, journal des colons algériens*, 1887.

Les Millions honteux, feuilleton, *Le Radical algérien*, 1894.

La Petite Sœur

La Petite Sœur, feuilleton, *Le Siècle*, 31 janvier 1882- 6 juillet 1882.

La Petite Sœur, feuilleton, *Le Phare de la Loire*, 14 décembre 1882 – 9 avril 1883.

La Petite Sœur, 2 vol., E. Dentu, 1882.

La Petite Sœur, feuilleton, *Le Bon Journal*, 1883.

La Petite Sœur, édition spéciale pour la jeunesse, Flammarion, 1884.

Paulette

La Patte, feuilleton, *Le Rappel*, 19 octobre 1882-31 janvier 1883.

Paulette, feuilleton, *Le Progrès de Nantes*, 15 juin 1883- 22 août 1883.

Paulette, E. Dentu, 1883.

Les Besoigneux

Les Besoigneux, feuilleton, *Le Siècle*, 13 février-17 juillet 1883.

Les Besoigneux, feuilleton, *Le Progrès de Nantes*, 12 août 1883-10 décembre 1883.

Les Besoigneux, feuilleton, *Le Progrès libéral (Toulouse)*, 1883.

Les Besoigneux, E. Dentu, novembre 1883.

Les Besoigneux, feuilleton, *L'Écho du Parlement belge*, 22 janvier 1884-5 juillet 1884.

Les Besoigneux, feuilleton, *Le Nouveau Journal de l'Indre*, 1886.

Les Besoigneux, feuilleton, *Le Bon Journal*, 1890.

Marichette

Marichette, feuilleton, *Le Siècle*, 20 novembre 1883-26 mars 1884.

Marichette. 2 vol., E. Dentu, 1884.

Marichette, feuilleton, *La Revue populaire*, 1884.

Marichette, feuilleton, *Gazette de Charleroi*, 13 décembre 1884.

Marichette, feuilleton, *La Revue populaire*, 1885.

Marichette, feuilleton, *Le Journal de l'île de la Réunion*, 1900.

Micheline

- Micheline*, feuilleton, *Le Temps*, 26 mars-8 juin 1884.
Micheline, G. Charpentier, 1884.
Micheline, feuilleton, *L'Écho du Parlement belge*, 4 novembre 1884-
Micheline, feuilleton, *Le Bon Journal*, 1885.
Micheline, feuilleton, *Le Petit Courrier*; organe de l'appel au peuple pour le département de Maine-et-Loire, 1885.
Micheline, feuilleton, *La Charente*, 1892.
Micheline, feuilleton, *Les Romans célèbres*, Tallandier, 1894.

Le Sang bleu

- Le Sang bleu*, feuilleton, *Le Rappel*, 2 janvier-24 avril 1885.
Le Sang bleu, G. Charpentier, 1885.
Le Sang bleu, feuilleton, *L'Écho du Parlement belge*, 1885.
Le Sang bleu, feuilleton, *La Charente*, 1885.
Le Sang bleu, feuilleton, *Le Républicain de la Loire et de la Haute Loire*, 1886.
Le Sang bleu, feuilleton, *La Vie Populaire*, 1889.
Le Sang bleu, feuilleton, *La Petite Presse*, 1891.
Le Sang bleu, feuilleton, *Le XIX^e siècle*, 14 décembre 1894-24 février 1895.

Le Lieutenant Bonnet

- Le Lieutenant Bonnet*, feuilleton, *Le Figaro*, 18 juin-1^{er} août 1885.
Le Lieutenant Bonnet, G. Charpentier, 1885.
Le Lieutenant Bonnet, feuilleton, *Le Bon Journal*, 1885.
Le Lieutenant Bonnet, feuilleton, *L'Indépendant des Basses-Pyrénées*, 1886.
Le Lieutenant Bonnet, feuilleton, *Le Mémorial des Vosges*, 1886.
Le Lieutenant Bonnet, feuilleton, *Le Nouveau journal de l'Indre*, 1886.

Baccara

- Baccara*, feuilleton, *Le Temps*, 15 février 1885-8 février 1886.
Baccara, G. Charpentier, 1886.
Baccara, feuilleton, *Journal de Toulouse*, 1886.
Baccara, feuilleton, *Le Petit Républicain de Toulouse et du Midi*, 1886.
Baccara, feuilleton, *Le Journal du Midi*, 15 juin 1886-
Baccara, feuilleton, *L'Avenir de Bel-Abbès*, 1890-1891.
Baccara, feuilleton, *Le XIX^e siècle*, 29 novembre 1893-6 février 1894.

Zyte

- Zyte*, feuilleton, *L'Illustration*, 1886.
Zyte, G. Charpentier, 1886.
Zyte, feuilleton, *Le Bon Journal*, 1887.
Zyte, feuilleton, *Le Progrès du Nord*, 1887.
Zyte, feuilleton, *L'Echo de la semaine*, 1893.
Zyte, feuilleton, *Journal du Lot*, 1928.

Vices français

Vices français, feuilleton, *Le Gil Blas*, 12 février-11 avril 1887.

Vices français, G. Charpentier, 1887.

Vices français, feuilleton, *La Vie populaire*, 1888.

Ghislaine

Ghislaine, feuilleton, *Le Figaro*, 15 juin-31 juillet 1887.

Ghislaine, G. Charpentier, 1887.

Ghislaine, feuilleton, *Le Bon Journal*, 1888.

Conscience

Conscience, feuilleton, *Le Temps*, 13 décembre 1887-5 février 1888.

Conscience, G. Charpentier, 1888.

Conscience, feuilleton, *L'Indépendance belge*, 1888.

Conscience, feuilleton, *Le Radical algérien*, 1888.

Conscience, feuilleton, *Le XIX^e siècle*, 9 septembre 1890-

Conscience, feuilleton, *Journal de Charleroi*, 1896.

Mondaine

Mondaine, feuilleton, *L'Illustration*, 1888.

Mondaine, G. Charpentier, 1888.

Mondaine, feuilleton, *Le Bon Journal*, 1889.

Justice

Justice, feuilleton, *Le Temps*, 20 décembre 1888-24 février 1889.

Justice, G. Charpentier, 1889.

Justice, feuilleton, *Le XIX^e siècle*, 1890-91.

***Mariage riche... Mariage riche. Vire de bord.
L'Ombre. Une peur. Sous le suaire. Le Magot. Le Café
Adèle***, illustrations de Duez, Fraipont, Jeannot,
C. Marpon & E. Flammarion, 1889

Mère

Mère, feuilleton, *Le Figaro*, 29 décembre 1889-18 février 1890.

Mère, G. Charpentier, 1890.

Mère, feuilleton, *Le XIX^e siècle*, 8 mai 1890-

Mère, feuilleton, *Le Bon Journal*, 1891.

Mère, feuilleton, *La Charente*, 1891.

Anie

Anie, feuilleton, *L'Illustration*, 1890.

Anie, Charpentier, 1891.

Anie, feuilleton, *La Vie populaire*, 1891.
Anie, feuilleton, *Le Radical algérien*, 1891.
Anie, feuilleton, *La Charente*, 1892.

Complices

Complices, feuilleton, *Le Figaro*, 16 février-17 avril 1892.
Complices, feuilleton, *La Vie populaire*, 18 avril-1^{er} septembre 1892.
Complices, Flammarion, 1893.
Complices, feuilleton, *La Charente*, 1892-1893.
Complices, feuilleton, *Le Bon Journal*, 1893.
Complices, feuilleton, *Le Sémaphore de Marseille*, 1893.
Complices, feuilleton, *Le Petit Républicain de l'Aube*, 1893.
Complices, feuilleton, *L'Express* (Mulhouse), 1893.
Complices, feuilleton, *Le Petit Champenois*, 1894.
Complices, feuilleton, *La Vigie algérienne*, 1894.
Complices, feuilleton, *Le Guetteur de Saint Quentin et de l'Aisne*, 1896.

En famille

En famille, feuilleton, *Le Petit Journal*, 13 août-11 octobre 1893.
En famille, Flammarion, 1893.
En famille, feuilleton, *La Charente*, 1894.
En famille, feuilleton, *Le Journal du Loiret*, 1895.
En famille, feuilleton, *Le Devoir; revue des questions sociales*, 1898.

Amours de jeune et amours de vieux

Amours de jeune et amours de vieux, feuilleton, *La Vie populaire*, avril 1894.
Amours de jeune, Flammarion, 1894.
Amours de vieux, Flammarion, 1894.
Amours de jeune, feuilleton, *Le Mémorial des Vosges*, 1895
Amours de vieux, feuilleton, *Le Mémorial des Vosges*, 1895-1896.
Amours de jeune, feuilleton, *L'Indépendant rémois, journal républicain quotidien*, 1895.
Amours de vieux, feuilleton, *L'Indépendant rémois*, 1895.
Amours de jeune, feuilleton, *Le Progrès de la Côte d'Or*, 1895.
Amours de vieux, feuilleton, *L'Indépendant rémois*, 1895.
Amours de jeune, feuilleton, *La Vigie algérienne*, 1896.
Amours de vieux, feuilleton, *La Vigie algérienne*, 1895.

Le Roman de mes romans, Flammarion, 1896

Le Mousse, édition posthume, Monaco, Éditions du Rocher, 1997

II. NOUVELLES, ÉTUDES, ARTICLES écrits par Hector Malot

Notices rédigées pour la *Nouvelle Biographie universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, sous la direction de M. le Dr Hoefer, Firmin-Didot frères, Paris (liste établie par Christian Millet)

- « Bérault (Josias) », tome V, 1853, colonne 453.
- « Duberry », tome XIV, 1855, colonne 850.
- « Du Bocage (Antoine Chantrelle) », tome XIV, 1855, colonne 852.
- « Dubois (Mlle) », tome XIV, 1855, colonne 872.
- « Dubouget (Madeleine) », tome XIV, colonne 893.
- « Dudoyer de Gastels (Gérard) », tome XV, 1856, colonnes 53-54.
- « Dumanoir (Philippe) », tome XV, 1856, colonnes 147-148.
- « Du Marsais (César Chesneau) », tome XV, 1856, colonnes 149-150.
- « Dumolard (Charles) », tome XV, 1856, colonne 186.
- « Dumolard (Joseph-Vincent) », tome XV, 1856, colonnes 186-187.
- « Dumolard (Henri-François-Etienne-Elisabeth Orcel) », tome XV, 1856, colonnes 187-188.
- « Duperron (Jacques Davy) », tome XV, 1856, colonnes 286-289.
- « Dupeuty (Charles-Désiré) », tome XV, 1856, colonnes 298-299.
- « Dupuy-Dempportes (Jean-Baptiste) », tome XV, 1856, colonne 383.
- « Duvert (Frédéric-Auguste) », tome XV, colonnes 556-557.
- « Duveyrier (Anne-Honoré-Joseph) », tome XV, 1856, colonnes 559-560.

- « Duveyrier (Charles) », tome XV, 1856, colonnes 560-561.
- « Elliston (Robert-William) », tome XV, 1856, colonnes 899-900.
- « Engel (Karl-Christian) », tome XVI, 1856, colonne 44.
- « Ennery (Adolphe-Philippe d') », tome XVI, 1856, colonnes 68-69.
- « Esmenard (Joseph-Alphonse) », tome XVI, 1856, colonnes 389-391.
- « Espanay (Jean de Saulx, sieur d') », tome XVI, 1856, colonne 403.
- « Esquiros (Alphonse) », tome XVI, 1856, colonne 437.
- « Estat (le baron d') », tome XVI, 1856, colonne 461.
- « Estcourt (Richard) », tome XVI, 1856, colonne 461.
- « Fagan (Christophe-Barthélémy) », tome XVII, 1856-1857, colonne 3.
- « Fallet (Nicolas) », tome XVII, 1856-1857, colonne 65.
- « Fargueil (Anaïs) », tome XVII, 1856-1857, colonnes 105-106.
- « Farin (Nicolas-François) », tome XVII, 1856-1857, colonnes 116-117.
- « Farquhar (Georges) », tome XVII, 1856-1857, colonne 130.
- « Farren (Elisabeth) », tome XVII, 1856-1857, colonnes 130-131.
- « Farsetti (Joseph-Thomas) », tome XVII, 1856-1857, colonne 132.
- « Fatouville (Nolant de) », tome XVII, 1856-1857, colonnes 141-142.
- « Fauveau (Mademoiselle Félicie de) », tome XVII, 1856-1857, colonne 205.
- « Favart (Charles-Simon), tome XVII, 1856-1857, colonnes 207-210.
- « Favart (Marie-Justine-Benoîte Durongeray, madame) », tome XVII, 1856-1857, colonnes 210-211.
- « Favart (Charles-Nicolas-Joseph-Justin) », tome XVII, 1856-1857, colonne 211.
- « Favart (Antoine-Pierre-Charles) », tome XVII, 1856-1857, colonnes 211-212.
- « Favières (Etienne-Guillaume-François de) », tome XVII, 1856-1857, colonnes 216-217.
- « Feitama (Sibrand) », tome XVII, 1856-1857, colonne 263.
- « Fenouillot de Falbaire de Quingey (Charles-Georges) », tome XVII, 1856-1857, colonnes 346-347.
- « Ferrier de la Martinière (Louis) », tome XVII, 1856-1857, colonne 551.
- « Féval (Paul) », tome XVII, 1856-1857, colonne 608.
- « Fletcher (Jean) », tome XVII, 1856-1857, colonne 904.
- « Fontan (Louis-Marie) », tome XVIII, 1856-1857, colonnes 94-95.
- « Fuzelier (Louis) », tome XIX, 1857, colonnes 77-78.
- « Lafare (Charles-Auguste, marquis de) », tome XXVIII, 1858-1859, colonnes 676-677.
- « L'Évesque (Louise Cavelier, dame) », tome XXXI, 1860, colonne 38.

Articles publiés dans *Le Journal pour tous* (liste établie par Christian Millet)

- « Horticulture. Travaux du mois de juin », 2 juin 1855, n°9, p. 142-143. (signé Hector Henri)
- « Horticulture. Exposition universelle de la société impériale et centrale d'horticulture dans les Champs-Élysées », 16 juin 1855, n°11, p. 176. (signé

Henri)

— « Mélanges. Le temps vrai et le temps moyen », 1^{er} septembre 1855, n°22, p. 350-351. (signé Hector Malo)

— « Horticulture. Travaux d'automne », 12 septembre 1855, n°25, p. 399. (signé Henri)

— « Horticulture. La victoria regia », 6 octobre 1855, n°27, p. 430. (signé Henri)

— « Horticulture. Les fleurs dans les appartements pendant l'hiver », 15 décembre 1855, n°37, p. 590-591. (signé Henri)

— « Horticulture. Travaux d'hiver », 12 janvier 1856, n°41, p. 654-655. (signé Henri)

— « Variétés. Intérieur d'un théâtre », 12 janvier 1856, n°41, p. 655-656.

— « Biographies des hommes utiles. Léonard de Vinci », 1^{er} mars 1856, n°48, p. 767-768. Reproduit dans *La Semaine des Enfants*, « Récits historiques. Léonard de Vinci », 28 juin 1863.

— « Mélanges. Physique appliquée. De quelques éléments propres à mesurer le temps », 8 mars 1856, n°49, p. 782.

— « Horticulture. Travaux du printemps », 5 avril 1856, n° 53, p. 15. (signé Henri)

— « Biographies des hommes utiles. Philippe de Girard », 10 avril 1856, n°55, p. 47-48. Reproduction dans *La Semaine des Enfants*, « Variétés. Philippe de Girard », 17 mai 1860.

— « Agriculture. Origine de quelques arbres fruitiers cultivés en France », 17 mai 1856, n° 59, p. 110-111. (signé Henri)

— « Horticulture. Travaux d'été », 7 juin 1856, n°62, p. 158-159. (signé Henri)

— « Horticulture. Les fleurs sur les fenêtres », 21 juin 1856, n°64, p. 191. (signé Henri)

— « Économie domestique. Le cidre », 5 juillet 1856, n°66, p. 223. (signé Henri)

— « Variétés. Les enseignes », 2 août 1856, n° 70, p. 287-288. Repris le 17 avril 1892 : « À travers le passé. À propos d'enseignes ». – Reproduit précédemment dans *Le Magasin illustré* n°98, 12 septembre 1868.

— « Les gloires nationales. Suffren dans les Indes (1781-1784) », 6 septembre 1856, n°75, p. 367-368. Reproduit dans *La Semaine des Enfants*, « Récits historiques. Suffren dans les Indes », 13 juillet 1961.

— « Les gloires nationales. Défense de Québec en 1690 », 27 juin 1857, n°117, p. 207-208.

Divers

« **Pascaline** », dans *Le Grand Journal Paris Magazine*, 9 mars 1867, reproduit dans *Les Modes parisiennes*, 22 juin 1867, recueilli dans *La Ronde des conteurs, récits, contes et nouvelles*, Dentu, libraire de la Société des Gens de Lettres, 1883. – Ce texte extrait des *Amants* avait été refusé par Caro pour *La Revue européenne*.

« **Un monsieur qui se fait suer – Le sport à Paris** », *Le Diable à Paris*, volume 4, Hetzel, 1868. Ce jeu de mot sur le suaire se trouve la même année

dans le roman *Un beau-frère*. Nouvelle rééditée sous le titre « *Sous le suaire* », dans *Entre Amis*, publication de la société des gens de lettres, E. Dentu, 1882. Recueillie dans *Mariage riche* en 1889. Reproduite dans le supplément littéraire de *La Lanterne*, 20 février 1890 ; dans *Le Bon Journal* n°397, 1890 ; dans *Le Petit Journal* n°532, supplément illustré, novembre-décembre 1890, dans *L'Intransigeant illustré*, dans la *Revue Mame*, 7 octobre 1906.

« **L'Alsacienne** », dans *L'Offrande aux Alsaciens et aux Lorrains*, par la Société des Gens de Lettres, 1873. — Ce texte est extrait de *Souvenirs d'un blessé*. Il est immédiatement republié dans *Le Voleur. Journal pour tous*, le 11 juillet 1873 : « *L'Offrande*, tel est le titre d'un magnifique volume illustré, œuvre d'élite à laquelle le patriotisme n'a pas moins de part que le talent. De toutes les formes qu'a prises la grande souscription nationale en faveur des Alsaciens et des Lorrains restés Français, l'Offrande est peut-être la plus touchante. Certes, en face de ces misères, qui ont pour cause l'amour de la patrie, il était naturel que les hommes de lettres eussent l'idée de se réunir pour leur venir en aide ; mais travailler en commun à un livre qui serait vendu au profit de la Souscription, et se faire eux-mêmes les éditeurs de ce livre, c'était décupler en même temps les résultats matériels et l'effet moral, en associant le public à l'œuvre entreprise.

Tous les morceaux que contient *l'Offrande* sont inédits et signés des plus grands noms de la littérature contemporaine : George Sand, Anaïs Ségala, Victor Hugo, Louis Ratisbonne, Auguste Barbier, Théodore de Banville, Paul Féval, Edmond About, Élie Berthet, Philareste Chasles, Théophile Gautier, Amédée Achard, Henri Martin, Hector Malot, un romancier charmant, un esprit d'une rare distinction, qui a doté cet écrin littéraire d'une perle que nous en détachons à l'intention de nos lecteurs ».

Le texte paraîtra également à Bruxelles, le 1^{er} septembre 1874, dans la revue de Camille Lemonnier, *l'Art universel*, qui annonce par la même occasion la parution de *L'Offrande*.

« **Une visite à Pie IX** », *Le Journal de Rouen*, 19 février 1878, p. 2 et 3 – Au mois d'avril 1876, notre ami Hector Malot, lisons-nous dans le *Siècle*, partait pour Rome, où il se rendait dans le but de faire des études pour son roman *Les Batailles du mariage*, dont une partie, *Comte du Pape*, se passe dans le monde du Vatican ; nous le priâmes alors de nous écrire quelques lettres, ce qu'il fit mais des raisons de convenances nous en firent ajourner la publication. Aujourd'hui ces raisons n'existant plus, au moins à propos de Pie IX, nous donnons la lettre dans laquelle il raconte sa visite au pape.

« **L'ombre** », dans *Chacun la sienne*, par le Comité de la Société des gens de lettres, Dentu, 1881 ; recueilli dans *Mariage riche*. Reproduction dans *Le Figaro*, supplément littéraire, 12 novembre 1881 ; dans *Annales politiques et littéraires*, 1^{er} juin 1884 ; dans *l'Almanach illustré du Petit Journal*, 1886 ; dans le supplément littéraire illustré du *Petit Parisien*, 24 février 1889. - Ce récit reprend le décor et l'esprit de certains passages de *Clotilde Martory*, mais l'intrigue est très différente.

« **Le café Adèle** », *Revue illustrée* n°7, 15 mars 1886, recueilli dans *Mariage riche*. — Reproduit dans *Annales politiques et littéraires*, 5 septembre 1886 ; dans *La Vie populaire*, avril 1890.

« **Un marché** », dans *Qui vive ? - France !*, ouvrage de la Société des Gens de lettres en hommage au sergent Blandan, Frinzine, 1886. — Ce texte est extrait de *Souvenirs d'un blessé*. Reproduction dans *les Annales politiques et littéraires*, 26 décembre 1886 ; dans le supplément hebdomadaire de *La Lanterne*, 19 juillet 1886.

« **Vire de bord** », en feuilleton, *Revue illustrée*, 1^{er} décembre 1887-1888, recueilli dans *Mariage riche* ; reproduction dans *le Bon Journal* n°520, 1891.

Lettre-préface pour *Le Cœur et l'Honneur*, de Léon Leconte, À l'éditeur parisien, « Bibliothèque des villas et châteaux », 1888.

« **Une peur** », dans *Le Monde illustré*, 4 avril 1888. Recueilli dans *Mariage riche* ; dans *Le Livre des Vingt et un*, Calmann Lévy, 1889 [ouvrage collectif publié pour venir en aide à la veuve de Louis Desnoyers] ; dans le supplément illustré du *Petit Français*, 14 avril 1889 ; dans *Le Petit Français Illustré*, 24 août 1889 ; dans *La Vie Populaire*, décembre 1889 ; dans *le Bon Journal* ; dans *Lectures pour tous*, janvier 1902.

« **Mariage riche** », *Revue illustrée*, décembre 1888, reproduit dans le volume portant le même titre ; dans *Le Bon Journal* n°519, 1891. — D'après Malot lui-même, ce texte est de sa femme, Marthe.

« **Ma première tournée** », dans *Faisons la chaîne. Contes, nouvelles et récits*. « Au bénéfice des Sinistrés des Antilles et de Saint Étienne », Calmann-Lévy, 1890. — Ce texte est un passage légèrement remanié de *Zyte*.

« **Péguerre** », *Le Figaro*, supplément littéraire du dimanche, 23 août 1890. — Le Péguerre est situé près de la station pyrénéenne de Cauterets, où Hector Malot suivit des cures, le plus souvent au mois d'août, en 1880, 1882, 1883, 1889 et 1890. Reproduit sous le titre « **La combe de Péguerre** », dans *L'Illustration*, 1^{er} janvier 1891 ; dans *La Science illustrée*, 31 janvier et 7 février 1891.

« **Le voleur anglais** », dans *Coude à coude*, Dentu, 1891. — reproduction d'un passage de *La Vie moderne en Angleterre*.

« **Évasion** », dans *Bagatelles*, E. Dentu, 1892. - Reproduction d'un passage de *Justice*.

« **Create What we want** », dans *Ideals of Life. Human Perfection, How to Attain It: A symposium of the coming man, by Men of Science, Men of Letters, Men of Action, Eminent Women*, ed. by Wallace Wood, New York, E.B. Treat, 1892, p. 355-356. — Le terme de « symposium » renvoie au *Banquet* de Platon. Les invités sont appelés à s'exprimer sur l'homme à venir. « M. Hector Malot, author of *No relations* and many novels of high order, writes from Paris :

There is a book written in your language which, in my opinion, gives the best answer to the question that you put on the qualities of the 'perfect man'. This book is *Robinson Crusoe*. To profit by that which we have, to create that which we have not, and to hold our own in face of all and everithing with a free soul.

The fault of our education is that it is directed toward the intellectual sense rather than toward the moral – to cultivate the mind, not to form the character. Yet in life we are valued for that we do more for that we know. Now, as that which determines our actions is the will, it should be necessary before everything else to find a way to give birth to this quality in the child and to develop it in the young man.

Unfortunately, it is customary to commence the education of a child by saying to him ‘I will teach thee to obey’, instead of saying to him ‘I will teach thee to will’. And it is thus that the child is weakened instead of being strengthened. Also, when the chances of the struggle for existence makes rival of an ignorant and a cultured person, it is that one whom education has not weakened who succeeds.

Admissible when obedience was the law of the world – obedience to the master, to the prince, to dogmas – this system can no longer exist in this time of liberty, where the first quality to cultivate to lead man to his highest development is the will.

This is why, while waiting until the culture of the will shall be put in practice, I think that the book in which the child or the young man will find counsels is in *Robinson Crusoe* ; he who will learn there that it is expedient to consider his life in such a way a

To profit by what one as

To create what one as not

And to carry one’s self before everything and before all souls a free soul, will not be far from possessing the ‘attributes of perfect manhood’.

« **Un nom** », dans *Le Journal amusant*, 1892, reproduit dans *En pique-nique*, publication annuelle du Comité de la Société des Gens de Lettres, Armand Colin & C^{ie}, 1895.

« **Pensées et Maximes** », *Le Journal*, supplément littéraire illustré, 10 mai 1893.

« **Un livre** », *Le Figaro*, 2 novembre 1893. – Présentation de *Le Prince*, de Mme Hector Malot.

« **Pensées et Impressions** », *Le Journal*, supplément littéraire encarté, 30 août 1893.

« **Comment le Pape reçoit un romancier** », supplément littéraire du *Figaro*, 8 décembre 1894. – Hector Malot a raconté cette scène, vue par un de ses personnages, dans *Comte du pape*.

« **La sollicitation** », dans *La Villa Bon accueil*, Ollendorff, 1894. — Volume en hommage à Léon Cladel.

Préface de *Sous les plombs*, de Jacques Casanova, Flammarion, 1894.

« **La recommandation** », *L’Écho de la semaine*, 10 janvier 1895.

« **Mon premier roman** », *Le Figaro*, supplément littéraire du dimanche, 23 mars 1895. – Bonnes feuilles du *Roman de mes romans*.

« **Pages d’hier. Leçon de mémoire** », *L’Écho de la semaine*, 16 février 1896.

« **Pages d'aujourd'hui. Étude du jeu** », *L'Écho de la semaine*, 10 mai 1896.

« **Nos enquêtes. La documentation dans le roman et au théâtre (1). Conversation avec M. Hector Malot** », *La Chronique médicale*, revue bimensuelle de médecine historique, littéraire & anecdotique, n°20, 15 octobre 1896, p. 609-620. – Le texte de cette « conversation » a été rédigé par Hector Malot, qui rassemble ici le contenu de ses notices sur les romans concernant la médecine et l'aliénisme.

« **Le roman de mes romans** », *Gil Blas*, 16 octobre 1896. – Bonnes feuilles du chapitre consacré à *Vices français*, qui avait paru dans le même journal.

« **Le roman de deux romans** », *L'Indépendance belge*, 18 octobre 1896. — Bonnes feuilles du *Roman de mes romans*, chapitre consacré à *Un curé de province* et à *Un miracle*, qui avaient paru dans le même journal.

« **Le roman de mes romans. Mon début dans les lettres** », *Annales politiques et littéraires*, 1^{er} novembre 1896. – *La Jeunesse royaliste*, 15 septembre 1901. - Bonnes feuilles du *Roman de mes romans*.

Préface de *Salies de Béarn et ses environs à travers les âges*, de S. Trébucq, Vannes, imprimerie. de Lafolye (s. d.). — La préface est datée du 31 août 1898.

« **Où allons-nous ?** », *Le Figaro*, 29 septembre 1898. - Hector Malot répond à un questionnaire sur toutes sortes de questions à l'occasion d'une enquête de Jules Huret : « Quelles sont, à l'heure actuelle, les opinions et les préoccupations d'ordre moral et d'ordre pratique, de la jeune génération (des hommes de 30 à 40 ans, des femmes de 25 à 35 ans) ? En politique : Est-on pour ou contre la République, pour ou contre le développement démocratique ? Croit-on aux chances d'un retour monarchique ou à la menace d'une dictature ? Les désire-t-on avec toutes leurs conséquences ? Souhaite-t-on la guerre ou la paix ?

En art et en littérature : Une réaction se prépare-t-elle en faveur de la littérature et de l'art français, bien français, conformes au véritable génie national, et cette réaction est-elle désirable ? Parallèlement, le préraphaélisme, l'ibsnisme et le wagnérisme sont-ils en croissance ou en décroissance ? D'une façon générale, est-on pour la littérature qui s'inspire de la vérité ou pour l'art et la littérature qui travestissent la vie ?

Sur les mœurs et les idées courantes : Le mariage n'est-il pas en défaveur ? Pourquoi ? D'où vient le changement de mœurs des jeunes ménages, faisant la fête, vivant comme des ménages irréguliers, se mêlant sans révolte au monde douteux, en proie au snobisme et au cyclisme ? L'instruction et l'éducation données aux enfants sont-elles en progrès sur celles d'autrefois ? Croit-on au goût colonisateur des Français ? Ou serait-ce l'éducation qu'ils reçoivent qui paralyse leur initiative ? Les idées religieuses sont-elles en progrès ou en péril ?

En résumé, sommes-nous réellement en décadence, ou traversons-nous une crise momentanée dont notre bon sens et notre ressort nous tireront si nous savons pratiquer le « Aide-toi, le ciel t'aidera » ?

La réponse d'Hector Malot est intégralement reproduite dans l'article de Francis Marcoin, « Où allons-nous ? Quand Hector Malot répond à une

enquête de Jules Huret », *Perrine*, revue en ligne des Amis d'Hector Malot, 2020.

Articles publiés dans *L'Opinion nationale*

« Chronique du roman. - *Elle et lui* par George Sand, *Daniel* par M. Ernest Feydeau, - *Madame Hilaire* par Mme Louise Vallory, - *L'Illustré Docteur Matheus* par M. Ereckmann-Chatrion », 8, 15, 18 octobre 1859.

« Chronique du roman ». William Thackeray. *Henry Esmond*, *La Foire aux vanités*, *Histoire de Pendennis*, *Le Livre des snobs*, *Mémoires de Barry Lindon*, édition Ch. Lahure - *Les Mémoires d'un valet de pied*, *La Librairie nouvelle* », 17 novembre 1859, p. 3.

« Chronique du roman. M. Jules de la Madelène », 4 décembre 1859.

Variétés. « *Louise*, par M. Édouard Gourdon », 4 juin 1860, p. 3-4.

Variétés. « *Œuvres complètes de Shakspeare*. M. François Victor-Hugo traducteur », 22 septembre 1860.

[sans titre] **L'œuvre que M. François-Victor Hugo a si courageusement entreprise, la traduction complète de Shakspeare, se poursuit régulièrement. Le septième volume vient de paraître**, 11 décembre 1860, p. 2.

« **De la liberté du colportage** », 24 décembre 1860, p. 2.

[sans titre] **sur La science du beau, de Charles Lévêque**, 31 janvier 1861, p. 3.

Feuilleton. « **Les nouveaux romans de George Sand. La Ville noire, Le Marquis de Villemer** », 8 février 1861, p. 1-2.

Variétés. « *La Mer*, par M. Michelet », 18 février 1861, p. 3.

« **Inauguration du pont de Kehl. Strasbourg, avril 1861** », 8 avril 1861, p. 1 et 2.

« **Inauguration du pont de Kehl, 2^e lettre** », 10 avril 1861, p. 2.

Variétés. « *L'Ouvrière* par M. Jules Simon », 22 avril et 1^{er} mai 1861.

« **L'Art et les artistes au XIX^e siècle** », 8 mai 1861.

[sans titre] **courte recension de Vertueuse et coupable, par Charles Aubert**, 27 mai 1861, p. 3.

Variétés. « *Le grand Corneille historien* par M. Ernest Desjardins », 28 juin 1861.

[Sans titre] **courte recension de Un amour vrai de Mme Vallory**, 9 juillet 1861, p. 2.

[Sans titre] petit article ironique sur une **exposition de peinture tenue à Caen à l'occasion de ses célèbres courses de chevaux**. Quelques mots sur le musée qui est d'une grande richesse, 31 juillet 1861, p. 2.

Variétés. « *Les Populations ouvrières* par M. Audiganne, *Les Ouvriers en famille par le même* », 19 août 1861, p. 3.

Variétés. « **Charles Dickens, Paris et Londres en 1792** », 2 septembre 1861.

Variétés. « *L'Expédition-des-deux-Sicules : souvenirs personnels* par M. Maxime du Camp », 10 septembre 1861.

Variétés. « *Le Sommeil et les rêves*, par M. Alfred Maury », 23 octobre 1861.

« **La fièvre des démolitions** », lettre à M. Ad. Guérout », 17 novembre 1861.

« *Les contes de Perrault illustrés de 40 grandes compositions* par G. Doré », 15 décembre 1861, p. 3.

[sans titre] sur un problème lié aux lois régissant le colportage, à la fois sévères et peu précise et ayant abouti à l'**interdiction d'une réédition des lettres d'amour de Mirabeau**, 21 décembre 1861, p. 1-2.

« **La commission du colportage** », 24 décembre 1861, p. 2 ; 31 décembre 1861, p. 1 ; 3 février 1862, p. 1-2.

« **Les logements d'ouvriers** », 29 décembre 1861, p. 1.

« **Shakspeare et ses traducteurs. MM. François Guizot & M. François-V. Hugo** », 5 janvier 1862.

« **Les ouvriers dans la rue** », 14 janvier 1862, p. 2-3.

« *Itinéraire général de la France*, par Adolphe Joanne », 21 janvier 1862 ; reproduit dans *Les Modes parisiennes*, 1870.

« **La commission du colportage** », 3 février 1862, p. 1-2.

Variétés. « *Les Enfants*, par Victor Hugo », 6 février 1862, p. 3.

Variétés. « *Les Misérables*, par Victor Hugo. 1^{er} article », 5 avril 1862, p. 3.

Variétés. « *Les Misérables*, par Victor Hugo. 2^e article », 8 avril 1862, p. 3.

[sans titre] regrette de ne pouvoir rendre compte des *Bonnes Fortunes parisiennes* de P.-J. Stahl, mais tient au moins à le signaler, 9 avril 1862, p. 2.

« **Ouverture de l'Exposition internationale de Londres** », 3 mai 1862.

Variétés. « *Études sur l'Angleterre* de Léon Faucher, *L'Angleterre et la vie anglaise* de L. de Lavergne, *L'Angleterre et la vie anglaise* d'A. Esquiros, *Les Anglais chez eux*, de Francis Wey, *Guide du voyageur à*

Londres d'Élysée Reclus », 6 mai 1862.

Feuilleton. « **Londres et les Anglais** », 13 mai 1862, p. 1-2 ; 17 mai 1862, p. 1-2.

Réponse de l'éditeur Didier à l'article du 5 janvier **sur les traducteurs de Shakespeare**, et commentaire d'H. Malot, 15 mai 1862.

Feuilleton. « **Londres et les Anglais. III. IV. Les journaux** », 24 mai 1862, p. 1-2 ; 30 mai 1862, p. 1-2. « **V. Le théâtre** », 7 juin 1862, p. 1-2.

Variétés. « **Itinéraire général de la France par Adolphe Joanne** », 21 juin 1862.

Variétés. [Londres et les Anglais], « **VI. Le sport** », 1^{er} juillet 1862, p. 3.

Variétés. « **Les Misérables par Victor Hugo. II^e et III^e parties. Cosette-Marius (1^{er} article)** », 4 juillet 1862, p. 3.

« **Inauguration du chemin de fer de Honfleur** », 8 juillet 1862.

Feuilleton. « **Londres et les Anglais. VIII. Les volontaires** », 12 juillet 1862, p. 1-2. « **IX. Le dimanche** », 19 juillet 1862.

Variétés. « **Les Misérables par Victor Hugo. II^e et III^e parties. Cosette-Marius (2^e article)** », 26 juillet 1862, p. 3.

« **Londres et les Anglais. X. Les Anglaises** », 1^{er} août 1862. « **XI. Londres la nuit** », 2 août 1862. « **XII. La ville** », 9 août 1862.

« **Salammbô, par M. Gustave Flaubert** », 29 novembre 1862.

« Les livres d'étrennes. *Daphnis et Chloé*, avec 43 compositions de Léopold Burthe, 1 vol. in-folio (Hetzel) – *Graziella* par M. de Lamartine, avec illustrations par A. de Curzon, 1 vol. in-4, Hachette – *Voyages dans l'Afrique équatoriale* par M. P. du Chaflou, avec illustrations et carte, 1 volume, grand in-8 (Michel-Lévy frères) – *Voyages dans les mers du Nord* par M. Charles Edmond, avec les dessins de M. Karl Girardet, 1 vol. grand in-8 (Michel-Lévy frères) – Bibliothèque illustrée des familles (Hetzel) – Bibliothèque rose (Hachette) », 22 décembre 1862, p. 1-2.

« **Atala, par Chateaubriand, compositions par M. G. Doré, 1 volume in-folio, Hachette** », 23 décembre 1862, p. 1-2.

[sans titre] sur *Cinq semaines en ballon*, de Jules Verne, 24 février 1863, p. 2.

Variétés. « **La photographie sur émail** », 15 juin 1863, p. 3.

Variétés. « **Collection des Guides Joanne. *Bade et la forêt Noire*, 1 vol. in-18.- *Les Bords du Rhin illustrés*, 1 vol. in-18. – *Itinéraire descriptif et historique du Dauphiné*, 2 vol. in 18** », 19 août 1863, p. 3.

« **L'Arithmétique du Grand papa, par M. Jean-Macé** », 24 août 1863.

« **L'ivrognerie en Bretagne** », 30 août 1863.

« **Le Magenta. Août 1863** », 13 septembre 1863, p. 2. Article sous forme de lettre à Guérault. Commentaire le 25 septembre 1863 par Paul de Welly.

« **Comparaison des vaisseaux et des frégates cuirassés** », 12 octobre 1863, p. 2.

« **Nous recevons de notre collaborateur M. Malot la lettre suivante sur un horrible accident qui vient d'attrister l'escadre cuirassée, en ce moment réunie à Cherbourg** », 6 décembre 1863.

« **Notre collaborateur M. H. Malot nous transmet la lettre suivante.** Elle lui a été adressée par un officier de marine, qui fait en termes touchants le récit des funérailles de dix-huit braves marins qui ont perdu la vie à Cherbourg en allant au secours d'un bâtiment en danger », 9 décembre 1863.

Variétés. « **Don Quichotte, avec les dessins de M. G. Doré** », 21 décembre 1863, p. 2.

Variétés. « **William Thackeray** », 31 décembre 1863, p. 3.

« **Excursions sur les côtes de Normandie et aux îles anglaises** », 28 juillet 1864, p. 2.

« **Le miracle de Lourdes** », 21 septembre 1864.- Article prolongé par Georges Pouchet, « Comment on fait un miracle », 3 octobre 1864.

« **Dictionnaire des communes de la France par M. Adolphe Joanne** », 6 octobre 1864.

« **Incendie à Lisieux** », 12 octobre 1864.

« **Société pour l'amélioration du cheval français de demi-sang** », 6 février 1865.

« **De l'éducation corporelle** », 11 février 1865, p. 2.

« **Les Libres propos par Castagnary** », 27 février 1865.

« **De l'éducation corporelle et de la reconstruction de nos collègues** », 6 mars 1865.

« **Courses de la Marche** », 8 et 14 mars 1865, p. 2.

« **Courses de Vincennes** », 21 et 28 mars 1865, p. 2.

[sans titre] sur **l'ouverture d'une villa pour les enfants pauvres**, 22 mars 1865, p. 2.

« **Courses de la Marche** », 11 avril 1865, p. 2.

« **Le cricket au bois de Boulogne. Courses de Paris (2^e journée)** », 25 avril 1865.

« **Inauguration du chemin de fer de Brest** », 28 avril 1865. (« La presse parisienne était représentée aux fêtes de Brest par ...Hector Malot de *l'Opinion nationale...* », *Le Phare la Loire*, 1^{er} mai 1865).

« **Courses de Paris** », 3, 9, 13, 16 mai 1865.

« **Exposition des chiens** », 8 mai 1865.

« **Courses de Chantilly** », 23 mai, 26, 30 mai 1865.

[sans titre] **sur la mise en place de deux trains de plaisir à l'occasion de la Pentecôte, l'un pour Saint-Malo, l'autre pour Le Havre**, 31 mai 1865.

« **Courses de Vincennes (réunion d'été)** », 7 juin 1865.

« **Courses du bois de Boulogne (réunion d'été)** », 13 juin 1865.

« **L'ouverture de la ligne de Brest, faite au mois d'avril, a permis à la compagnie des chemins de fer de l'Ouest de prolonger jusqu'en Bretagne les voyages d'agrément** », 21 juillet 1865.

[Sans titre] **pour garder le caractère spécifique des courses hippiques de province, qui ont un intérêt local**, 26 juillet 1865, p. 2.

« **Courses d'hommes et de femmes** », 21 août 1865.

« **Courses de Chantilly. 1^{ère} réunion d'automne** », 19 septembre 1865.

« **Courses du bois de Boulogne** », 26 septembre, 3, 11 octobre 1865.

[sans titre] « **La société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France avait organisé pour sa dernière réunion d'automne, qui était aussi la dernière de l'année, deux courses qui selon nous n'améliorent pas les races** », 18 octobre 1865, p. 2.

« **La santé par la gymnastique** », 19 octobre 1865.

« **Courses de Vincennes** », 31 octobre 1865.

[sans titre] **Contre la décision de la commission de colportage censurant Les Réfractaires de Jules Vallès**, 1^{er} décembre 1865. – le 4 décembre, *l'Opinion nationale* publie un communiqué de la commission infirmant cette nouvelle, ainsi que la réponse de Jules Vallès précisant que l'autorisation lui a été accordée le jour suivant la parution de l'article d'Hector Malot.

Variétés. « **Le Bois de Vincennes, par MM. E. de la Bédollière et J. Rousset** », 21 décembre 1865, p. 3.

« **La santé par la gymnastique** », 8 janvier 1866.

[sans titre] « **L'année dernière, à pareille époque, nous annonçons la création d'une société qui avait pour but l'amélioration du cheval français de demi-sang [...]** Cette année, voici qu'une nouvelle société se crée ». Il s'agit de la Société hippique française, qui veut favoriser l'emploi du cheval de service en France

« **Courses de La Marche** », 27 février, 6, 27 mars 1866.

« **Courses de Vincennes** », 20 mars, 2 avril 1866.

« **Courses au bois de Boulogne** », 4, 10, 17, 24 avril, 1^{er} mai (« dernière journée ») 1866.

« **Courses de La Marche** », 21 avril 1866.

« **Concours central de chevaux** », 23 avril 1866.

« **Courses du Bois de Boulogne. Dernière journée** », 1^{er} mai 1866.

« **Courses de Chantilly** », 8, 11 mai 1866.

« **Courses de Chantilly, Le Derby** », 15 mai 1866.

« **Courses du bois de Boulogne** », 21 & 22 mai 1866.

« **Courses de La Marche** », 23 mai 1866.

« **Courses du bois de Boulogne, Grand prix** », 29 mai 1866.

« **Courses de Vincennes** », 5 juin 1866.

« **Courses de Spa** », 22 juin 1866, p. 2.

« **Les courses d'hommes dans les Pyrénées** », 2 août 1866. - Reproduction partielle dans *Le Petit Journal* du 6 août 1866, rubrique « Curiosités de l'histoire et de la science ».

« **Courses de Bade, 1^{ère} journée. Bade, 31 août 1866** », 3 septembre 1866.

« **Courses de Bade. Bade, 6 septembre** », 8 septembre 1866.

« **Courses de Chantilly** », 18 septembre 1866.

« **Courses de Spa** », 21 septembre 1866.

« **Courses du bois de Boulogne** », 9 octobre 1866.

« **Courses de Vincennes** », 30 octobre 1866.

« **Une économie au budget** », 15 janvier 1867.

« **Courses de Porchefontaine** », 19 février 1867, p. 3.

« **Courses du bois de Boulogne** », 10, 16, 24 avril 1867.

[« Nouvelles diverses »] entrefilet non signé sur **l'exposition de la société hippique**, 20 mai 1867.

« **Courses de Chantilly. Prix du Jockey Club** », 21 mai 1867, p. 2-3.

« **Courses du bois de Boulogne. Le Grand Prix** », 4 juin 1867.

[« Nouvelles diverses », non signées] **Courses de Bade, de Vincennes, de La Marche, de Boulogne**, juin-septembre 1867.

Lettre se plaignant du peu de soin des services de la poste, 21 juillet 1867.

« **Courses de Bade. Bade, 1^{er} septembre** », 3 septembre 1867, p. 2.

« **Courses de Bade. Bade, 3 septembre** », 5 septembre 1867, p. 2.

Courses du Bois de Boulogne », 24 septembre, 1^{er} octobre 1867.

« **De la convention littéraire avec l'Angleterre** », 2 octobre 1867, p. 2.

« **Courses de Porchefontaine** », 18 février 1868.

[sans titre], **sur la subvention de l'état aux courses de chevaux, devenue injustifiable**, 5 mars 1868.

« **Courses de Vincennes** », 24 mars 1868.

« **Concours hippiques** », 11 avril 1868.

« **L'accident du camp de Vincennes** », 1^{er} mai 1868, p. 2.

« **Le nouveau préservatif de la rage** », 5 mai 1868.

« **Les agences de poules et la loi sur les loteries** », 20 mai 1868.

« **Courses de Chantilly. Le Derby** », 26 mai 1868.

« **Le grand prix de Paris** », 9 juin 1868.

[sans titre] **M. le général Fleury vient d'adresser aux préfets une circulaire ayant pour but d'engager les éleveurs à ne plus livrer au commerce que des chevaux castrés**, 10 août 1868, p. 2-3.

« **Courses de Bade** », 7 et 11 septembre 1868.

[sans titre] **Malot espérait voir l'hippodrome de Boulogne débarrassé de toutes ces baraques qui s'y sont multipliées**, 22 septembre 1868.

« **Assemblée de la société des gens de lettres** », 27 octobre 1868.

[sans titre] Malot se félicite de **l'abandon de la subvention aux courses du bois de Boulogne** et espère qu'il en ira de même pour les courses de province, 13 avril 1869, p. 1.

« **Concours hippiques** », 18 avril 1869.

[sans titre] Malot **souligne l'incohérence des mesures appliquées contre les paris**, 11 mai 1869.

« **Grand prix de Paris** », 8 juin 1869, p. 3.

« **Lettres de Bade** », 6, 10 septembre 1869, p. 2.

« **Bibliothèque et Magasin d'Éducation** », 31 décembre 1869, p. 3.

« **Itinéraire général de la France, par M. Adolphe Joanne** », 2 mars 1870.

« **D'un préservatif de la rage** », 10 mai 1870.

« **Les fortifications de Paris** », 25 août 1870, p. 1-2.

« **Le fusil à tabatière** », 31 août 1870, p. 2.

« **L'uniforme de la garde nationale** », 4 septembre 1870, p. 2.

Plusieurs articles signés Fontenay sont vraisemblablement d'Hector Malot :

« Sport. Courses de Porchefontaine », 16 avril 1870, p. 3.

« Sport. Courses du Vésinet », 19 avril 1870.

« Sport, Courses du bois de Boulogne », 20 & 27 avril ; 10, 14 et 17 mai

1870.

« Sport. Courses de Chantilly », 24 mai 1870.

« Le Derby », 31 mai 1870.

« Sport. Courses du bois de Boulogne », 7 juin 1870.

« Sport. Courses de Vincennes, 8, 11 & 13 juin 1870.

Articles publiés dans Le Courrier français

« **La semaine** », 1^{er} juillet 1867, p 1 et 2. – Remarques ironiques sur l'accueil du sultan à Paris. – Remarques ironiques sur les décorations. – Attaques contre Sainte-Beuve. Il reconnaît cependant le courage dont celui-ci a fait montre en défendant la mémoire de Voltaire. – Anecdotes désobligeantes sur le docteur Trousseau, qui vient de mourir. – Remarques désobligeantes sur le romancier Ernest Feydeau.

« **La semaine** », 8 juillet 1867, p. 1 et 2. – Réflexions sur l'équipée aventureuse de Maximilien au Mexique. Son exécution. De l'inutilité de ces exécutions qui n'ont pour effet que de créer des légendes héroïques. – La conséquence la plus terrible de cet événement, c'est que les fêtes en l'honneur du sultan n'auront pas lieu. – Nous avons ainsi été privés du défilé de celles qui auraient honoré ces fêtes de leur présence. – Nous avons été privés aussi de l'hymne à Napoléon III par Rossini. – Sur une affiche portant le nom du journaliste Clément Duvernois.

« **La semaine** », 15 juillet 1867, p. 1 et 2. – à propos d'un magnifique discours de Gladstone sur la liberté de la presse. – Sur le rôle de Sainte-Beuve dans la punition infligée aux élèves de l'École Normale. Anecdote désobligeante sur Sainte-Beuve. – Mort de Ponsard, dans tout l'éclat de la gloire, ce qui ne veut pas dire dans tout l'éclat du talent. – Mort de Lambert Thiboust, qui avait tout pour écrire une grande œuvre mais qui a été tué par la camaraderie.

« **La semaine** », 22 juillet 1867, p. 1 et 2. – À propos de Jean-Jacques Weiss qui a été agressé par les fils de Duruy, considérations sur l'héritage. – À propos de Berezowski, qui vient d'être jugé pour sa tentative d'assassinat contre le tsar, relève les mots du président Berthelin contre la demi-instruction et défend l'éducation populaire. – Se demande si Sainte-Beuve a répondu à son invitation de plaider en faveur de la réouverture de l'École normale. – Ironise sur les réclames qui se recommandent des rois et des princes.

« **La semaine** », 29 juillet 1867, p. 1 et 2. – Sur les voyages des princes étrangers, incognito ou officiels, et les moyens qu'ils doivent déployer pour

obtenir un crédit : pour plaire aux Français, un peuple de vaudevillistes et de comédiens, il faut un mot d'esprit.

« **La semaine** », 12 août 1867, p. 1. – À propos de la Bibliothèque municipale, où on ne peut plus travailler depuis que les souverains étrangers la visitent. Pourquoi ne pas brûler les livres ? « Je sais plus d'une âme pieuse qui souhaite pareil traitement aux bibliothèques populaires ». À ce propos, se moque d'un discours que « l'auteur de *Volupté* » a fait éditer en plaquette. – Se moque d'un discours de Dury sur le latin. – Se demande où en sont les fameux rapports demandés à M. de Sacy, Théophile Gautier, Paul Féval, sur l'état des lettres en France. Piques contre Paul Féval.

« **La semaine** », 19 août 1867, p. 1 et 2. – Chaque année, au mois d'août, l'honorable peintre Tocanier est pris de la fièvre de la décoration. Récit de ses chagrins et de ceux de sa famille quand il découvre qu'il n'a pas encore la croix.

« **La semaine** », 26 août 1867, p. 1 et 2. [chronique rédigée par Jules Levallois, selon Hector Malot] – Sur le projet imaginé par Haussmann de faire passer un boulevard dans le cimetière Montmartre et de créer un grand cimetière à Méry, dans la vallée de Montmorency. Il imagine un afflux de gens endeuillés faisant fuir les promeneurs du dimanche. Mais M. Communiqué a réponse à tout. – Revient sur l'accident de chemin de fer, où des voyageurs ont été déclarés morts par les employés.

« **La semaine** », 2 septembre 1867, p. 1 et 2. – On lui demande, à lui qui est journaliste, ce qui s'est passé à Salzbourg entre l'empereur d'Autriche et l'empereur des Français. Mais rien n'a transpiré, sauf un jugement peu favorable sur notre littérature. Est-ce possible alors qu'il vient de décorer MM. Saint-Albin Lagayère (directeur du journal *le Sport*), de Lescure, Souillard de saint-Valery, Berthoud, Delacour, Belot ? « Comment le chef de l'État pourrait-il porter un jugement défavorable sur notre littérature quand son gouvernement a donné chaque jour tant de preuves d'amour pour les lettres ? » Évoque sans le nommer le ministre des Beaux-Arts, qui est maréchal de France (Vaillant). Piques contre Ponson du Terrail, Sainte-Beuve, Théodore de Banville.

« **La semaine** », 9 septembre 1867, p. 1 et 2. – « Je suis dans le plus grand embarras pour vous raconter ce qui s'est passé cette semaine. De quoi parler, mon Dieu ! sans m'attirer un procès ou bien sans exposer le journal à un avertissement ». Il y a quinze jours, il parle du projet de cimetière à Méry, Théodore Barrière [qui soutient ce projet, ainsi qu'Ernest Feydeau] lui envoie un communiqué. À propos de cette chronique, on a pu remarquer qu'elle comporte çà et là des lignes de points noirs. « Puisque, le dimanche, en ouvrant le journal, je trouvais six colonnes de feuilleton au lieu des douze que j'avais écrites, il faut croire que je m'étais, sans en avoir conscience, laissé aller aux extrémités les plus séditieuses ». Se plaint de ce que les journaux ne peuvent plus parler de politique. « Pour nous autres, la politique c'est la question du pot-au-feu, c'est notre liberté, c'est notre fortune dépensée en armements improductifs, c'est nos fils qu'on nous prend pour les jeter à la guerre. C'est nos affaires, c'est notre affaire ». – Évoque des brutalités policières sur un homme ayant crié « Vive la

Pologne ! – Évoque des accidents de chemin de fer dus à la négligence des employés.

« **La semaine** », 16 septembre 1867, p. 1 et 2. – Dialogue sur la question des décorations. Un ami en veut une, n'importe laquelle, pour ne pas être pris pour son domestique.

« **La semaine** », 23 septembre 1867, p. 1 et 2. – Les annexions de la Prusse en Allemagne ont brisé le trône de princes qui vivaient tranquilles jusque-là. Ce serait faire preuve de mauvais esprit de prétendre qu'ils ont pris leurs précautions. Nous autres, gens de peu, nous ne savons pas ce qu'est la prinerie. À quoi voulez-vous qu'on emploie un homme qui n'a peut-être jamais rien fait par lui-même, sauf saluer avec grâce ? Le prince de La Tour-et-Taxis a signé un engagement avec le théâtre de Cologne. – Le préfet de la Seine n'a pas de chance, on conteste tous ses arrêtés, dont celui interdisant à ses employés d'écrire dans les journaux. Il faudrait pourtant élargir cette mesure à tous les employés du gouvernement. Il y aurait un inconvénient, il ne se trouvera plus personne pour remplacer M. Communiqué quand il prendra sa retraite, alors qu'il lui arrive d'assurer la rédaction de presque tous les journaux. Mais M. Théodore Barrière assurera cette tâche de manière plus alerte. – Il paraît qu'en voyant les travaux rue de Rivoli le public croit qu'on va couper en deux le jardin des Tuileries. Mais le jardin est à vous, à moi, à nos enfants.

« **La semaine** », 30 septembre 1867, p. 1 et 2. – Revient sur les accidents de chemin de fer. Trois catastrophes en dix jours. Le manque de communication et de considération à l'égard des voyageurs. Comparaison avec les chemins de fer anglais, qui n'ont pas ce goût de la tracasserie administrative.

« **La semaine** », 7 octobre 1867, p. 1 et 2. – Deux exemples d'ingratitude : le roi Victor-Emmanuel exile à Caprera Garibaldi qui a tant fait pour lui ; le docteur Véron ne lègue que 30000 francs à sa cuisinière Sophie qui a tant fait pour sa notoriété. Éloge de Garibaldi. Caprera plutôt que Sainte-Hélène. – Anecdote sur le docteur Véron. – Démission du docteur Nélaton (célèbre pour avoir soigné Garibaldi d'une blessure) de son poste de professeur de faculté : par souci de gagner davantage chez lui ou de se consacrer à un grand traité sur la chirurgie ? Âpreté du gain chez les médecins. – Pourquoi la police est-elle si sévère envers les filles rue des Martyrs et tolérante à l'hippodrome de Longchamps ? Pour protéger la santé publique ? « Mais nous la connaissons, cette protection vigilante et prévoyante. Dans un tout autre ordre d'idées, mais avec une pareille tendance, c'est pour protéger la liberté qu'on dirige le suffrage universel, c'est pour protéger les lois sociales et religieuses qu'on asservit la presse ». – L'idée que la libre Amérique se fait de l'aristocratie : chez Thorpe, un bar américain de Paris, un yankee raconte comment un prince de Sicile vit dans un palais vide, cuit son poulet lui-même et lui emprunte deux dollars.

« **La semaine** », 14 octobre 1867, p. 1 et 2. – L'Exposition universelle n'avait pas pour fonction d'illustrer notre politique et notre industrie, déchues, mais nos mœurs, nous-mêmes. Les étrangers vont nous trouver le peuple le plus ridicule et le plus routinier du monde : anecdote de

l'orchestre tzigane qui a du succès et qui est forcé de se taire par ordre du concessionnaire qui a le monopole de la musique. – Annonce de la mort de M. Fould. On veut lui élever une statue. Jusqu'où irons-nous avec cette manie des statues ? Exemple de Gisors, qui a une statue du général de Blanmont, parfaitement inconnu [dans *Le Rosier de Madame Husson* Guy de Maupassant parlera aussi de ce général de la Révolution et de l'Empire]. – Revient sur les vexations et les négligences des compagnies de chemin de fer.

« **La semaine** », 21 octobre 1867, p. 1 et 2. – À propos d'une secte religieuse d'Algérie, les Aïssaouas, dont une troupe se produit à Paris dans à l'Arène athlétique de la rue Le Peletier. Danse racontée par un ami qui les a vus à Alger : danse convulsive d'hommes qui manient une barre de fer rouge sans éprouver de douleur. Autres spectacles horribles dont on peut penser qu'ils relèvent du charlatanisme. À Paris, le caractère horrible est accentué. On a crié au miracle pour les stigmates de Saint-François et de Sainte-Catherine. « Avec les uns on a fait des saints, avec les autres, on a fait des saltimbanques ». Spectacle horrible dont on sort honteux. Il y a pourtant une censure. Nous ne demandons pas qu'elle s'applique ici, mais « peut-être la censure autorise-t-elle ce qu'elle sent et défend-elle ce qu'elle ne comprend pas ». – Attaque contre les frères Péreire, qui se disent ruinés et ont un château.

« **La semaine** », 28 octobre 1867, p. 1 et 2. – On demande aux Parisiens de pavoiser en l'honneur de souverains contre qui on part ensuite en guerre. – les frères Péreire ont écrit à leurs actionnaires pour justifier leur retrait du Crédit Mobilier. Mais les explications sont ailleurs : le Crédit mobilier a perdu 300 millions pendant qu'ils gagnaient 300 millions. – Un fait grave vient de se dérouler à la cour d'assises de la Seine, où le président n'a fait remarquer aux jurés que les éléments défavorables à l'accusé, contrairement à la loi. – M. Michelet vient de finir son *Histoire de France* et y donne un portrait étonnant de Mirabeau. On pouvait croire, en se rappelant la manière de l'auteur, qu'avec « ce fougueux mâle qui fatigua, dit-on, trois mille femmes », on allait avoir un portrait inspiré, mais Mirabeau n'est qu'un fanfaron de vices qui n'a que des fantaisies lubriques. « Nous devons déjà à M. Michelet le Louis XIV avant la fistule et le Louis XIV après la fistule, le François 1^{er} avant l'abcès et le François 1^{er} après l'abcès : deux belles découvertes, comme chacun sait ; y aurait-il abcès et fistule dans la vie de Mirabeau ? »

« **La semaine** », 3 novembre 1867, p. 1 et 2. – « Après la politique, la semaine appartient aux chemins de fer ». Les accidents. L'inaction des commissaires de surveillance. – « Revenons sur la catastrophe de Villiers le Bel-Gonesse ». Un express a percuté un train en manœuvre. Question des freins et des signaux. – Détails techniques sur la ligne de Creil à Paris. La pente, la vitesse des trains, trop lents par endroits, trop rapides sur d'autres, en raison des économies de combustible que doivent faire les mécaniciens. – La solution : que la police des chemins de fer fasse son travail.

« **La semaine** », 12 novembre 1867, p. 1 et 2. – « Le 2, jour des Morts, à Paris, dans le cimetière Montmartre, sur une foule de cinq à six cents personnes, réunies autour d'une tombe, la police se précipite, bouscule,

emprisonne ceux qu'elle peut arrêter. » Le 2, jour des Morts aussi en Italie, cinq mille hommes mal armés sont massacrés par douze mille combattants munis d'armes terribles et on jette sur eux l'ordure et la boue, « pour les chacals de la sacristie, le cadavre d'un ennemi mort sent bon ». – Pendant ce temps, de l'autre côté de l'Atlantique, la veuve du président Lincoln se déclare dans la misère et on découvre que son mari lui a laissé près de deux cent mille dollars, soit un million de francs. « Décidément, la puissance est singulièrement corruptrice ». – Sur la question des hommes providentiels. Le *Chicago Times* présente comme tel Thomas Holloway, qui vend d'excellentes pilules purgatives. Maintenant, si nous voyons quelques 'puissants de ce monde' qui jouissent de ce singulier privilège d'être des 'hommes providentiels', ne plus faire que des sottises et ne lâcher que des boulettes, il ne faudra pas trop nous en étonner, c'est que la Providence se sera retirée d'eux ». – Sur les grandes chasses qui ont eu lieu à Saint-Germain et à Compiègne, et sur leur caractère « hiérarchique », chacun devant tuer du gibier en proportion de son grade.

« **La semaine** », 19 novembre 1867, p. 1 et 2. – Moqueries sur les volontaires qui veulent s'engager pour aller à Mentana sauver le Pape alors que la bataille est finie et que Garibaldi a été battu. – Retour sur un procès jugé à la sixième chambre, le « procès de l'Hôtel de ville », qui a amené sur les bancs de la police correctionnelle, après notre collaborateur Duchêne, sept prévenus ayant à répondre de cris séditieux. Débat pour savoir ce qu'est un cri séditieux. Ici, c'est avoir crié « Vive Garibaldi ! ». Il est séditieux selon l'heure puisque l'attitude de la France n'a cessé de varier. – Courrier reçu à propos des accidents de chemin de fer et solutions proposées pour ralentir la vitesse des trains en cas de besoin, comme le déploiement de voiles et le lancement de grappins et d'ancres. « On sait que la recherche du frein a remplacé la recherche de l'absolu ». Un autre problème est celui des erreurs de tarification. À qui profitent-elles ?

« **La semaine** », 26 novembre 1869, p. 1 et 2. – Saynète se déroulant dans une pièce ayant pour tous meubles deux tables, quelques chaises et une toise. Sur les murs, un grand Christ et un portrait de Pie IX. Un médecin et un père Jésuite forment un conseil de révision pour les volontaires qui souhaitent s'engager au service du saint Père. Le premier qui vient, - gentleman ou palefrenier ? -, est le comte de Torcheboeuf, ruiné au jeu, qui espère être récompensé dans trois ans par la main d'une riche héritière ; le second est Jules Fourchu, fils d'un industriel qui a payé pour tout, qui ne vient pas pour se battre mais parce que cela fait chic ; le troisième, un paysan qui veut être certain qu'il va gagner quatre fois plus que dans l'armée française.

ADAPTATIONS POUR LE THÉÂTRE

Le Beau-frère, pièce en cinq actes de M. Adolphe Belot, tirée du roman *Un beau-frère*. Représentée pour la première fois à Paris, au Gymnase Dramatique, le 1^{er} septembre 1873, Paris, E. Dentu, 1874. – « Belot tira une pièce du roman, plus sombre que le roman. Elle fut jouée au théâtre le 30 août 1873. Ce fut un grand succès de première, une acclamation ; mais elle ne fit pas un sou ; la folie fait peur au théâtre » (notes manuscrites d'Hector Malot).

La Belle Madame Donis, pièce en quatre actes par Edmond Gondinet & Hector Malot. Représentée pour la première fois à Paris au Gymnase-Dramatique, le 30 décembre 1877, Paris, Calmann-Lévy, 1878.

Conscience, pièce en 5 actes et 7 tableaux par Henry Kéroul & Maurice Varret, annoncée dans *Le Figaro* en mars 1891. Texte manuscrit, Fonds du Théâtre de l'Ambigu comique, BnF, site Richelieu, sans date. Cette pièce n'a pas été représentée.

Sans famille, pièce d'Henry Fouquier & Pierre Wolff, proposée au théâtre de la Porte St-Martin en 1893 puis au Nouveau Théâtre de la rue Blanche en 1899. Cette pièce n'a pas été représentée.

Pompon, opéra de Fernand Lafargue, annoncé le 20 avril 1884 dans *Le Figaro*. Cet opéra n'a pas été représenté.

Sans famille, comédie en 3 actes de Charles Clerc, Théâtre du Petit Monde (Théâtre de La Madeleine), 12 janvier 1933.

Heimatlos, comédie musicale des Norvégiens Øystein Wiik (livret) et Gisle Kverndokk (musique). Production d'abord montée à Oslo en 2003, puis, en version allemande, à Karlsruhe en 2005.

Sans famille, opéra populaire en quatre actes de Jean-Claude Petit, livret de Pierre Grosz, mise en scène de Paul-Émile Fourny, chorégraphie de Barry Collins, décors et costumes de Frédéric Pineau, éclairages de Jacques Chatelet. Représenté à l'Opéra de Nice, 23 février 2007.

Sans famille, adaptation d'Emmanuelle Prager, Cie le Piano dans l'herbe, Théâtre de La Renaissance, Lyon, décembre 2018.

Rémi, conception et mise en scène de Jonathan Capdevielle, Nanterre, Théâtre des Amandiers, 21-30 novembre 2019.

Sans famille, mise en scène de Léna Bréban, Comédie française, pièce représentée au Vieux-Colombier, 25 novembre 2020-10 janvier 2021.

Adaptations destinées à un usage scolaire

Episodes from « Sans famille », selected and edited with notes, by W. E. RUSSELL, London, Rivingtons, 1888 ; rééd. London, Longmans, Green & Co, 1898. — Ce volume est le premier d'une série d'Épisodes tirés d'auteurs modernes français. Dans sa préface datée de novembre 1887, Russel évoque l'ennui suscité par l'étude des classiques français et souhaite éviter cette souffrance aux jeunes lecteurs en leur proposant des histoires modernes. L'auteur de *Sans famille* l'a donc autorisé à détacher l'histoire de Vitalis et de ses chiens, qui occupe entre un cinquième et un sixième du roman, qui a son unité mais qui laisse les personnages dans une situation critique pouvant inciter les garçons à lire l'œuvre en son entier.

Capi et sa troupe, épisode de « Sans famille », selected for use in english schools, edited with notes and a vocabulary by Francis TARVER, London, Hachette & Cie, 1888.

Sous terre, épisode de « Sans Famille », selected for use in english schools, edited with notes and vocabulary by A. DUPUIS, french master at King's College School London, London, Hachette & Cie, 1889.

Sans famille, par Hector Malot, ouvrage couronné par l'académie française, abrégé pour servir dans les classes de français par Paul BERCY, B.L., L.D., auteur de La Langue française, Le Livre des enfants, etc., New York, William R. Jenkins, éditeur et libraire français, 1890.

Sur mer, épisode de « Romain Kalbris », prepared for use in English schools by the author himself, and edited with explanatory notes and a French-English vocabulary by Henri TESTARD, London, Hachette & Cie, 1891.

Capi et sa troupe, épisode extrait de « Sans famille », par Hector Malot, livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires, contenant des notes et des devoirs, par C. MULLEY, Paris, Hachette, 1892.

L'Île déserte, épisode de « En Famille », edited by E. L. NAFTEL, Hachette & Cie, 1895.

Sous terre, épisode extrait de « Sans famille », par Hector Malot, livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires, contenant des notes explicatives par L.-R. TRAUTNER. Paris, Hachette, 1897.

L'Île déserte, épisode extrait de « En famille », par Hector Malot, livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires, contenant des notes explicatives par L.-R. TRAUTNER. Paris, Hachette, 1897.

Rémi et ses amis, a selection from « Sans Famille » by Hector Malot, edited, with Introduction, Notes And Vocabulary, by Margaret de GAUDRION VERRALL, of Bownham college Cambridge, Pitt Press Serie, At the University Press, 1897. — Cette sélection, présentée comme venant de l'auteur lui-même, commence par le réveil de Rémi dans la maison du père Acquin.

Rémi et ses Amis, épisode de « Sans Famille », edited by J. Maurice REY,

London, Hachette and Co, [n.d. 1897].

Exercises in French Composition and Re-Translation. Based upon the idiomatic phrases, difficult grammatical constructions, and unusual words contained in Malot's « **Rémi et ses amis** »

Notes and Vocabulary, to « Rémi et ses Amis », épisode de « Sans Famille » d'Hector Malot, by Alfred BOWDEN, London, Allman & Son, 1898.

Sur mer, épisodes extraits de « Romain Kalbris », livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires, contenant des notes explicatives par L.R. TRAUTNER. Paris, Hachette, 1898.

Pages choisies d'Hector Malot, collection « Pages choisies des auteurs contemporains ». Paris, Flammarion & A. Colin, 1898. — Choix de textes et introduction (p. V-XXII) par Georges MEUNIER, qui voit en Malot « un tempérament littéraire à la fois robuste et sain », une « aptitude à comprendre les affaires ». « Servir la cause de la vérité et de la justice, tel a été le rôle de M. Hector Malot écrivain ».

Rémi en Angleterre, a selection from « Sans famille » by Hector Malot, edited by Margaret de G. VERRALL, Cambridge, The University press, 1899. Rééd. with an appendix by Cloudesley BRERETON, 1909.

Episodes from « Sans famille », edited with notes and vocabulary by LHR SPIER, DC Heath & Co, Philadelphie, 1899, réédité à Boston en 1908.

Par terre et par mer, épisodes de Romain Kalbris, edited with an introduction, notes, and vocabulary, by George O. LORY, professor of Romance Languages in the Central High School, Detroit Junior College, New York, H. Holt and Company, 1899.

En famille (extrait), « Classiques primaires », édité chez M. A. Nameless, Pithiviers, seul dépôt pour la Grande-Bretagne : Hachette & Cie, London, sd {1899} 19 pages — « L'écrivain sera donc tout à fait chez soi dans son minuscule volume, et grâce à cela, vous pourrez lier avec lui des relations plus intimes » (avertissement adressé aux « Jeunes amis »). « Nous remercions vivement M. Hector Malot d'avoir bien voulu nous autoriser gracieusement à publier les pages que nous donnons ci-après ».

Rémi en Angleterre, épisodes de *Sans famille*, edited with introduction, grammatical and explanatory notes, and a French-English vocabulary by E.L. NAFTTEL, Paris, Hachette, 1900.

Materials for French Composition: Exercises Based on Hector Malot's « Sans Famille », Heath's modern language series, DC Heath & Company, 1901, 24 pages.

Sans famille, par Hector Malot, abridged, with introduction, notes, and vocabulary by Hugo Paul THIEME, New York, H. Holt and Company, 1902.

Sans famille par Hector Malot, In Auszügen mit Anmerkungen zum Schulgebrauch mit beigelegtem eigenem Wörterbuch und Anhang, par le Dr. Max BENEKE, Bielefeld, Leipzig, Velhagen & Klasing, 1903.

Sans famille. Vitalis et Remi, 2 Hefte als Anhang: Wörterbuch & Anmerkungen.. Mit Anmerkungen zum Schulgebrauch von Dr. Gustav HERBERICH, « Prosateurs français », Bielefeld, Velhagen & Klasing, 1906.

Sans famille, par Hector Malot, with notes, conversation and composition exercises, and vocabulary, by Victor E. FRANÇOIS and Jacob GREENBERG, Boston, Allyn and Bacon, 1918.

Romain Kalbris, abridged and edited with an introduction, notes and vocabulary, by George O. LORY, Philadelphia, The John C. Winston Company, [c 1921].

Curso elemental de francés, de Teresa DE ESCORIAZA, Madrid, 1925, 187 pages. – Une publicité annonce que, pour « éviter l'aridité caractéristique des livres scolaires et de tenir en éveil l'intérêt de l'élève, on a choisi comme base de ce manuel, en l'adaptant, le populaire roman français d'Hector Malot, *Sans famille*, dont l'intrigue pourra aussi bien intéresser les enfants que les adultes. [...] En faisant ce livre, qui nous livre les méthodes les plus modernes, l'auteur a voulu, dès la première leçon, mettre à la portée de l'élève un français naturel et pratique aussi bien qu'agréable, en refusant le vieux système de l'apprentissage de mots isolés et de phrases sans logique. Elle a voulu aussi que l'élève, dès la première leçon, pense en français, construise en français et parle en français ».

Perrine, d'après *En famille* par Hector Malot, adapted and edited par Louise C. SEIBERT, The University of Chicago Press, 1934.

Une semaine avec les meilleurs conteurs français et étrangers (Cours élémentaire), de Marcel BERRY, textes choisis en vue de la lecture et de la récitation, Librairie Hachette, 1937, p. 162-171. — Le « conte » n°21, « Dans la neige » d'Hector Malot, est composé de trois extraits de *Sans famille* : La neige. Recherches dans la nuit. Joli-Cœur.

Une semaine avec les meilleurs auteurs pour la jeunesse (Cours moyen et supérieur), de Marcel BERRY, Librairie Hachette, 1938. — Le chapitre 29, p. 288-297, est constitué d'extraits de *Romain Kalbris* sous le titre « Dans une malle (dramatique aventure d'un mousse breton) » : 85 : « Embarquement clandestin ». 86 : « Seul en mer sur un navire désemparé ». 87 ; « Sauvé ! »

Sans famille de Hector Malot, adaptation en français facile de Christine FERREIRA, Hachette Français Langue étrangère (avec un CD audio et des accompagnements pédagogiques), Strasbourg, 1962.

L'Invitation au voyage... (lectures pour le CM1), André MAREUIL & André HISBERGUE, Collection Mareuil & Goupil, « Le monde enchanté de la lecture », Librairie Istra, 1966. — On trouve une série d'extraits de *Sans famille*, p. 98-111, donnant un aperçu de l'œuvre : « Il faut vendre la vache », « Mère Barberin prépare une surprise », « Rémi quitte sa chère maison », « Première représentation », « Un succès complet », « Une terrible nuit », « Le retour ». Ces pages sont reproduites sur le site « Littérature au primaire ; apprendre à vivre des mondes » ; eklablog.com.

Marion CHISS, Robert CHISS, Isabelle MICHOLET, **Dictées CM1. Règles**,

exercices, corrigés, Paris, éd. Pédagogie Moderne, 1981, Bordas, 1985. — « Les textes ici utilisés pour l'apprentissage systématique de l'orthographe (repérage ou dictée) sont des adaptations libres de *Sans famille* d'Hector Malot. En lisant les fragments dans leur continuité, l'élève découvrira l'essentiel des aventures de Rémi. Notre souci a été d'intéresser les enfants à une histoire complète, de leur donner envie de la relire, ensuite, dans une version moins abrégée (celle de la Bibliothèque verte par exemple) et de développer ainsi un goût des livres qui contribuera à améliorer leur orthographe et leur culture ».

Natalia SÉLIVANOVA, **Lire et parler le français. *Sans famille*, *Les Enfants du capitaine Grant*, *Les Misérables***, Moscou, Prosvéchtchénié, 1996, p. 3-40. — Sous le titre Rémi cherche sa famille, il s'agit d'un résumé très abrégé du roman, qui commence ainsi : « Nous allons vous raconter l'histoire d'un enfant abandonné ». Chacun des dix épisodes est accompagné de nombreux exercices.

Rémi, d'après *Sans famille*, par Alain Parailous, Amaterre, 2013, 48 pages. — « Avec des mots simples qui rendent l'œuvre accessible aux jeunes lecteurs, la collection « Les grands textes à hauteur d'enfant » permet une première approche des grands auteurs classiques. Extrait : « Il était une fois, voilà très longtemps, un petit garçon qui s'appelait Rémi. C'était un enfant trouvé. De son passé, on ne savait rien, sinon qu'il avait été abandonné. Un saltimbanque, le « signor Vitalis », l'avait recueilli, puis élevé. Ce vieil homme chantait sur les places publiques, exécutait des numéros de jonglerie avec ses trois chiens savants, Capi, Dolce et Zerbinette. Il avait aussi un petit singe nommé Joli-Cœur. Quand Rémi eut huit ans, Vitalis lui dit : « Maintenant tu as l'âge de participer à mes spectacles. Es-tu d'accord ?... »

ÉTUDES RELATIVES À HECTOR MALOT ET À SON ŒUVRE

OUVRAGES CONSACRÉS À HECTOR MALOT

ARCHIVES MUNICIPALES DE FONTENAY, *Hector Malot, un écrivain fontenaysien*, plaquette réalisée à l'occasion de l'exposition Malot à Fontenay, 2003.

A. BARBARA-LACROIX, *Laissez-vous conter. L'écrivain au grand cœur et le philanthrope éclairé : Hector Malot et Émile Menier*, livret de l'exposition du 11 au 22 septembre 2007, Hôtel de ville, Noisiel, 2007.

Michel & Christiane BARLOW, *Sans famille : le cirque, hier et aujourd'hui*, collection « Une œuvre, un thème », classiques Hatier, 1982.

Anne-Marie COJEZ, *Topographie du réel et espace romanesque dans En famille et autres romans d'Hector Malot*, thèse pour le doctorat sous la direction de Francis Marcoin, université d'Artois, Arras, juin 2007. – La première partie propose une étude générale sur les principes esthétiques de Malot et pose la question du « réalisme ». La deuxième partie analyse le dossier préparatoire inédit de *En famille*. Dans les annexes, on trouve le texte de plusieurs articles de Malot parus dans *L'Opinion nationale*.

Nicolas COUTANT & Agnès THOMAS-VIDAL (dir.), *Hector Malot, le roman comme témoignage*, ouvrage publié à l'occasion de l'exposition présentée à la Fabrique des Savoirs, Elbeuf, 16 décembre 2016-21 mai 2017, Rouen, éditions des Falaises, 2016.

Jacques DARRAS, *Le Jeu de la Nièvre ou les Filiales d'Hector Malot*, Boves, In'hui, 1978.

Jacques DARRAS, « Hector Malot en filature », *La Picardie verdeur dans l'âme*, Autrement, 1993, p. 96. - 1892. Chambre 14. Hôtel de la Gare, à Flixecourt. Hector Malot plante sa plume et prend pension - le temps d'un repérage pour son prochain roman - dans la vallée de la Nièvre. La notoriété de l'auteur de *Sans famille* l'introduit sans réticence dans l'empire des Saint. L'écrivain est pointilleux. Il visite. Il se renseigne. Il note. Hector Malot découvre l'univers industriel qu'il ne connaissait que par des évaluations patrimoniales, le temps où il était notaire stagiaire à Paris avant son entrée en littérature. Le monde s'installe dans les ateliers picards comme sur le bureau de l'écrivain.

Christa & Jean-Paul DELAHAYE (dir.), *Hector Malot, l'écrivain instituteur*, journée d'études, Rouen, Musée national de l'éducation

(MUNAE), 10 mars 2017, *Cahiers Robinson* n°45, 2019.

Jean FOUCAULT, *Au-delà des mères : modernité des personnages et de l'imagerie d'Hector Malot, écrivain pour la jeunesse*, thèse pour le doctorat sous la direction de Jean Perrot, université de Paris XIII/Villetaneuse, 1998. — L'analyse porte sur *Sans famille*, *En famille* et *Romain Kalbris*, dans la perspective ouverte par Bakhtine et Todorov. Pour ce dernier, alors que l'interprétation recherche dans le texte ce qu'il a de plus authentique, la lecture part du sens multiple de celui-ci, et conduit à lui donner sens, c'est-à-dire signification et direction. Il y a donc pluralité des lectures possibles dans une relation de compréhension critique. La lecture ainsi comprise met au jour deux structures profondes : le rapport aux mères et à la famille. Les pères sont toujours-déjà absents (morts avant le début du récit ou peu de temps après). Les oncles et tantes ont un rôle majeur dans la vie des enfants, dans un sens négatif. Ces romans intègrent ainsi cette « structure élémentaire de la parenté » qu'analysera plus tard Lévi-Strauss. - Le rapport à l'autre : l'Autre est perçu positivement, souvent vécu de l'intérieur, que ce soit le nomade, à travers le saltimbanque ou l'étranger, italien ou anglais. C'est ainsi que Rémi est Anglais et que Perrine est franco-indienne. L'analyse de l'« imagerie » (Roger Bellet) conforte cette lecture d'un auteur encore méconnu. En conclusion, il apparaît que ces récits tiennent un discours très moderne, très ouvert sur la société. Les héros d'Hector Malot nous font parcourir une « France sensible » (Pierre Sansot). Ils sont du pays de leurs émotions.

Jean FOUCAULT & Francis MARCOIN (dir.), *Diversité d'Hector Malot*, *Cahiers Robinson* n°10, Arras, université d'Artois, 2001.

Jean FOUCAULT (dir.), *L'Œuvre pour la jeunesse d'Hector Malot (une lecture contemporaine internationale)*, Paris, L'Harmattan, 2009.

Luisa GREGORJ, *La Vita di Hector Malot (1830-1907). Le vicende umane e letterarie del « padre » di Remy*, Firenze, Firenze Atheneum, 2005.

Luisa GREGORJ, *Hector Malot ieri e oggi. Temi e forme dello scrittore di « Senza famiglia »*, Firenze, Firenze Atheneum, 2009.

Myriam KOHNEN, *Figures d'un polygraphe français, Hector Malot (1855-1881)*, Champion, 2016. — Cet ouvrage reprend une partie de la thèse *Figures du polygraphe : Zola, Daudet, Malot (1855-1889)*, thèse pour le doctorat sous la direction d'Alain Pagès, université Sorbonne nouvelle-Paris 3, 30 juin 2012— Cette recherche porte sur une partie de l'œuvre de journaliste des trois auteurs considérés et, en ce qui concerne Hector Malot, notamment *La Vie moderne en Angleterre*.

Myriam KOHNEN, *L'Enfant esclave dans l'œuvre d'Hector Malot. Une figure ambivalente du roman naturaliste*, Peter Lang, 2020.

Anne de LA BRUNIÈRE & Agnès THOMAS-MALEVILLE, *Hector Malot en Seine*, Paris, Magellan, 2007.

Carmen MCCARRON, *Sans famille et En famille : le discours sexiste d'Hector Malot*, Université de Calgary, MA thesis, août 2000.- « A l'intérieur d'un espace fictif clos et monologique, Malot contrôle le destin

de ses personnages 'types' en créant un système de règles sociales selon lesquelles le bon est récompensé et le mauvais est puni. Ce système exige un comportement passif et silencieux de la part des personnages féminins et un comportement actif et éloquent chez les personnages masculins. Seules les voix autorisées résonnent ». « *Sans famille* et *En famille* ont pour effet d'endormir l'esprit critique. Voilà pourquoi le discours sexiste de Malot n'a pas encore été exposé par les critiques modernes. C'est donc à nous de le réveiller ».

Francis MARCOIN (dir.), *Hector Malot et le métier d'écrivain*, actes du colloque tenu à l'université de Rouen pour le centenaire de la mort de l'auteur, Paris, Magellan & Cie, 2008.

Francis MARCOIN (dir.), *Hector Malot, la morale et le Droit*, Paris, Magellan & Cie, 2014.

Recensions : Luis Porquet, dans *Les Affiches de Normandie* ; Michel Besnier, *Europe*, juin 2016.

Simone MERELLI, *La Letteratura come veicolo della promozione turistica: Hector Malot e la Normandia*, tesi di Laurea in Economia, Cultura e civiltà nelle fonti autentiche in lingua francese, Corso di laurea in Management delle imprese turistiche, Università degli studi di Napoli « Parthenope », Naples, 2018-2019.

Léon MONNE & Frits ROEST, *De Nederlandstalige Uitgaven van Hector Malot, een bibliografische catalogus*, Steenbergen, De Karl May Vereniging, 2010.

PERRINE, revue en ligne annuelle de l'association des amis d'Hector Malot, depuis 2010, site de l'Association des amis d'Hector Malot. – Publie notamment le texte des interventions prononcées lors des assemblées générales.

Maria Giovanna PETRILLO (dir.), *Malot au carrefour des cultures*, Journée d'étude internationale, université Parthenope, Naples, 22 mars 2017. Plusieurs des interventions sont publiées dans *Perrine*.

Maria Giovanna PETRILLO, *Hector Malot, e l'universo femminile*, Torino, L'Harmattan ITALIA, 2022.

Gennaro PICCOLO, *Letteratura e turismo: Hector Malot*, Tesi di Laurea in Lingua e cultura francese, Dipartimento di Studi Aziendali e Economici, Corso di Laurea in Management delle imprese turistiche, Università degli studi di Napoli « Parthenope », Naples, 2022.

Yves PINCET, *Sentiments, éducation, humanitarisme dans l'œuvre romanesque d'Hector Malot*, thèse pour le doctorat sous la direction de Joseph-Marc Bailbé, université de Rouen, 1993. — Cette thèse, qui est le seul travail consacré à l'ensemble de l'œuvre, contient notamment des développements sur « Malot, spécialiste de l'éducation ».

Fabienne RAPHOZ, *Mythes et archétypes populaires dans Sans famille d'Hector Malot*, mémoire de maîtrise, Dijon, 1983.

LE ROCAMBOLE, Bulletin de l'Association des Amis du Roman populaire,

n°7 : *Hector Malot*, Amiens, Encrage, 1999.

Adriana SANTORO-DOLCINI, *Hector Malot, carnets de voyages en Italie*. Edizione critica, introduzione e note. Moncalieri, éditions du CIRVI, « Biblioteca del Viaggio in Italia », 2006. — Édition des carnets de voyage de 1875, 1876, 1891.

Motoko SATÔ, *Le Naki Ko no tabi (Le Voyage de Sans famille)*, Tokyo, Heibon-sha, 1987. — Étude des traductions de *Sans famille* en japonais, entre 1920 et 1930, en particulier celle de Miekichi Suzuki.

Agnès THOMAS-MALEVILLE, *Promenades en Normandie avec un guide nommé Hector Malot*. Préface d'André Bettencourt, Condé-sur-Noireau, Corlet, 1994. — Agnès Thomas-Maleville, descendante en ligne directe d'Hector Malot, étudie les lieux réels et romanesques qui, en Normandie, concernent Hector Malot et son œuvre. Elle cite de nombreux passages de romans, mais aussi des carnets de voyages de Malot et de sa correspondance.

Agnès THOMAS-MALEVILLE, *Hector Malot, l'écrivain au grand cœur*, Monaco, Le Rocher, 2000. — Cette biographie repose sur des documents inédits conservés par la famille.

Guillemette TISON, Anne-Marie COJEZ, Christian MILLET, Yves PINCET, Agnès THOMAS-MALEVILLE, édition critique du *Roman de mes romans*, complétée par des notices inédites d'Hector Malot, Arras, *Cahiers Robinsou* n°13, 2003.

VILLE DE ROUEN, BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE, *Hector Malot, 1830-1907*, préface d'Anne Jardin, conservateur, 1980. — Livret d'accompagnement de l'exposition organisée par la Bibliothèque municipale de Rouen du 27 décembre 1980 au 31 janvier 1981.

Kimiko WATANABÉ, *Études sociocritiques sur le texte original et la traduction japonaise de Sans famille - Autour d'Hector Malot, Sosen Goraï et Yuho Kikuchi*, 2018. — Cet ouvrage, basé sur une thèse de doctorat, examine dans une première partie l'importance de la parution de *Sans famille* en France (enseignement, question sociale, droits des enfants), puis étudie les deux premières traductions japonaises du roman au tournant du XXe siècle, *Mada Minu Oya (Parents inconnus)* par Sosen Goraï, et *Ië Naki Ko (Enfant sans famille)* par Yuko Kikuchi.

Helen WHEATLAND BURRELL, *Hector-Henri Malot and the Social Novel (1830-1907)*, a thesis presented to the faculty of the graduate school of Cornell University for the degree of doctor of philosophy, New York, Ithaca, 1941. — L'auteur divise l'œuvre de Malot en quatre catégories, les romans pour la jeunesse, les romans sentimentaux, les études de caractères, et les romans sociaux. On peut regretter que cette thèse soit restée inconnue en France car elle explore remarquablement son sujet et présente par ailleurs des informations bibliographiques intéressantes, notamment concernant la presse américaine. Dans une perspective très balzacienne de classification en « scènes », plusieurs classes de personnages ou d'univers sociaux sont distingués, « the physicien », « the inventor », « the military world », « the priest », « the world of pleasure », « the primary school

teacher », auxquels s'ajoutent des types, « the amateur scientist », « the politicien », « the magistrats ». Et surtout, elle repère avec perspicacité cette ville de Condé-le-Châtel, capitale fictive d'un arrondissement normand où se situent plusieurs de ces romans.

ARTICLES, CHAPITRES DE LIVRES, CONFÉRENCES

A.A. [Albert ALLENET], « Bulletin bibliographique », *La Jeune France*, 1^{er} avril 1879. – à propos de *Sans famille* : M. Hector Malot, après avoir peint, d'une plume vigoureuse et précise, certains désastres de passion, et s'être fait le très éloquent avocat de certaines réformes sociales que nos fils verront peut-être, a éprouvé le besoin de se reposer dans un sujet plus doux, plus calme. - à la façon de Dickens, l'auteur d'*Un beau-frère* nous conte l'histoire fort instructive et parfaitement vertueuse d'un pauvre petit abandonné...— Tout cela est très-bien, M. Malot, et les rentes académiques de cet excellent M. de Monthyon récompensent les œuvres honnêtes comme la vôtre. Si M. Dentu, qui est un malin, ne fait pas une édition illustrée de ce livre-là, le jour de l'an... Mais M. Dentu, qui est un fin, la fera et il aura raison.

Skender ABD EL MALEK, « Manuscrit inédit sur Malot », *Le Rocambole* n°7.

Laurent AIGLON, « L'épisode cévenol, entre réalité sociale et pédagogie romantique », *Hector Malot et le métier d'écrivain*, p. 150-156.

Cécile AKIL-PLESSIX, « De *Sans nom* (par Zénaïde Fleuriot) à *Sans famille* », *Cahiers Robinson* n°10.

Antoine ALBALAT, « À propos d'Hector Malot », *Ma revue. Hebdomadaire illustré pour la famille*, 4 août 1907, p. 5-6. — Article écrit à la mort d'H.M. : « Hector Malot s'annonçait comme un romancier capable de concilier l'intérêt et le récit avec les qualités d'analyse et d'observation, il est regrettable qu'il n'ait pas poursuivi ce but, qui lui eût donné une vraie originalité ». Dans *Comment on devient écrivain*, Plon, 1925, Albalat citera un propos de Malot rapporté par Georges Beaulieu dans *Au pays des vivants et des morts* : « Souvenez-vous que vous écrivez pour le public. Si vous voulez vous l'attacher, racontez-lui des histoires comme à un enfant ».

Viviane ALIX-LEBORGNE, « Castagnary et Malot », *Le Rocambole* n°7.

Viviane ALIX-LEBORGNE, « *Clotilde Martory*, un roman historique ? », *Cahiers Robinson* n°10.

Viviane ALIX-LEBORGNE, « L'image du prêtre dans les romans français entre 1850 et 1914 et le personnage de l'abbé Guillemites dans *Un curé de Province* », *Perrine*, 2010.

Viviane ALIX-LEBORGNE, « La folie chez Émile Zola et Hector Malot », *Perrine*, 2011.

Viviane ALIX-LEBORGNE, « Robinson Crusoé et Romain Kalbris sont-ils coupables envers leurs parents ? », *Perrine*, 2013.

Viviane ALIX-LEBORGNE, « La femme artiste dans l'œuvre d'Hector Malot », *Perrine*, 2014.

Viviane ALIX-LEBORGNE, « Hector Malot et la justice », dans *Hector Malot, la morale et le Droit*.

Viviane ALIX-LEBORGNE, « Hector Malot et la ville d'Elbeuf, de la réalité à l'imaginaire », dans *Hector Malot, le roman comme témoignage*.

Viviane ALIX-LEBORGNE, « Malot et l'humour », *Études normandes* n°5 : *Humour à la normande*, mars-juin 2018.

Viviane ALIX-LEBORGNE, « Fleurs du Bien, fleurs du Mal. La botanique comme ressort dramatique dans les romans d'Hector Malot », *Perrine*, 2018.

Viviane ALIX-LEBORGNE, « Hector Malot et un de ses amis, le sculpteur Henri Chapu », *Perrine*, 2022.

Viviane ALIX-LEBORGNE, « Hector Malot et les sculpteurs Henri Chapu et Auguste Rodin, d'après leur correspondance », *Perrine*, 2023.

Henri d'ALMERAS, « Hector Malot », dans *Avant la gloire, leurs débuts*, Société française d'Imprimerie et de Librairie, ancienne Librairie Lecène-Oudin, 1902, p. 176-187. — « Si le gouvernement se décidait par hasard — et la chose me semble d'ailleurs assez peu probable — à créer à la Sorbonne ou au Collège de France une chaire de littérature appliquée », personne ne l'occuperait avec autant d'autorité que l'auteur de *Sans famille* et avec autant de compétence. Il n'enseignerait pas le talent, qui heureusement ne s'apprend pas, mais beaucoup de jeunes écrivains, en suivant ses conseils et en s'inspirant de son exemple, pourraient tirer un excellent parti de leurs qualités littéraires, parfois méconnues, trop souvent stériles, et ne pas s'égarer, à l'âge où l'on hésite sur la voie à suivre, dans les chemins de traverse qui ne mènent à rien [...] Il estimait avec raison que la littérature est un métier, qu'un écrivain est un commerçant, et que lorsque ses livres enrichissent un éditeur ou un directeur de journal, point n'est besoin que lui-même crève de faim. Peut-être cette théorie lui permit-elle de mettre dans sa vie littéraire, débarrassée des expédients, une conscience et une probité qu'on n'a pas toujours rencontrées chez des hommes de lettres qui affectaient plus de désintéressement ». Le texte s'appuie notamment sur le témoignage de Vallès.

On a mis en vente une lettre de remerciements d'Hector Malot adressée à l'auteur et datée du 1^{er} avril 1902 : « Ce n'est pas sans émoi qu'on reçoit un livre comme le vôtre, Monsieur, se demandant comment on va être disséqué, ou dépioté, par quelqu'un qui peut très justement être l'adversaire de vos idées et de vos goûts. Il est vrai que votre mot à la première page m'a tout de suite rassuré : on n'adresse pas une politesse à celui qu'on va scalper. La cruauté toujours du goût du public qui aime assez à voir casser les bras et les jambes de ses poupées [...] a été remplacée, chez vous, par la sincérité d'un écrivain qui veut dire son mot sur ses contemporains, et c'est avec les jugements de livres comme le vôtre qu'on éclaire ceux de la postérité ; et puisque je ne suis plus de ce monde, vous ne trouverez pas extraordinaire ni outreucidant que je m'inquiète de savoir comment elle me verra, si elle daigne avoir des yeux pour moi ; votre étude m'en donne la sensation. Agréez l'expression de mes sentiments distingués. Hector

Malot. »

Marianne ALPHANT, « De la lecture à l'analyse », *Le Coq-héron*, vol. 204, n°1, 2011, p. 20-24. - L'auteur évoque le parcours ayant animé l'écriture de son livre *Petite nuit*. Au fil du texte, son livre est devenu le carrefour de deux lieux psychiques : la lecture et l'analyse. L'enquête intime de l'auteur décrit leur rôle addictif et étrange des livres dans le cours de sa vie. « Écrire sur la bibliothèque d'enfance et sur l'acharnement étrange que j'avais pu mettre plus tard à la reconstituer ». Dans cette bibliothèque il y a *Sans famille*. Le nom de Malot revient plusieurs fois mais pour des titres moins attendus : « Des passions le plus souvent nées du hasard : un auteur qu'on connaît mal ou pas du tout, un premier livre lu qui en appelle un second, et l'impulsion est donnée. Soit un Hector Malot en piètre état sur un éventaire du marché de Caen – *Ida et Carmelita* – et, au dos du livre, la liste des titres du même auteur (*Les batailles du mariage, Un curé de province, Clotilde Martory, Séduction, Le sang bleu, Mondaine, La fille de la comédienne, Pompon, Miss Clifton*, pour ne citer qu'eux – il y en a bien soixante-dix). C'est la stupeur (quoi, tout ça ?) et voici que le feu prend : on dévore *Ida et Carmelita*, épisode dont on s'aperçoit qu'il est précédé par *Le colonel Chamberlain* et *La marquise de Lucillière*. Il faut alors à tout prix trouver ces livres qui manquent, et pourquoi pas les autres – il faut tout acheter, tout lire : ainsi commence la petite fièvre de l'intégrale. L'épisode Delly surgit entre les crises Henry James et Renan ; Hector Malot, ce sera des années plus tard, entre les crises Restif de la Bretonne et Michelet. Il s'agit tantôt d'auteurs présentables, tantôt d'écrivains qu'on pourrait dire incongrus, mal connus ou déconsidérés, de second choix... »

AMIS DE JULES VALLÈS, REVUE D'ÉTUDES VALÉSIENNES n°28 : *Vallès en toutes lettres, correspondance d'exil*, Saint-Étienne, décembre 1999. — Hector Malot est fréquemment cité dans les divers articles, en raison de sa correspondance avec Vallès et de l'aide qu'il lui apporta durant son exil.

Daniel ARANDA, « Le praticien du retour des personnages », dans *Hector Malot et le métier d'écrivain*, p. 28-40.

Daniel ARANDA, « L'enfance malheureuse : un thème transversal dans la production romanesque de Malot », dans *L'Œuvre pour la jeunesse d'Hector Malot*, p. 129-146.

Daniel ARANDA, « Quand tuteur et pupille deviennent un couple : une mutation relationnelle vue par la littérature », *La Revue internationale de l'éducation familiale* n°25 : *Adoptions et évolutions sociétales*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 85-100. — La littérature française propose quelques textes dans lesquels tuteur et pupille finissent par former un couple. Parmi les neuf textes étudiés, figure *Pompon* d'H. Malot. Selon D. Aranda, la description des difficultés et des souffrances engendrées par cette situation est en partie faussée par une perception « romantique » du désir telle qu'elle est analysée par René Girard.

ARCHIVES DE FONTENAY-SOUS-BOIS, « Dernières demeures », 2006. — Cimetière de Fontenay-sous-Bois ; les pages 20 et 21 sont consacrées au Général Mesple, à Hector Malot et à Lucie Malot.

Francesca ARENA, *Folles de maternité. Théories et pratiques d'internement autour du diagnostic de la folie puerpérale (XVII^e – XX^e siècles, France – Italie)*, thèse pour le doctorat, université d'Aix-Marseille, 2012. — *Mère* d'Hector Malot figure dans le corpus d'œuvres littéraires étudiées.

Arthur ARNOULD, « Les Amours de Jacques », *Revue nationale et étrangère, politique, scientifique et littéraire*, Tome premier, 1861. - Quelques lecteurs, sans doute, se demanderont en face de certains détails, trop spéciaux pour être inventés, si l'auteur n'est pas l'indiscret narrateur dont les héros ont vécu en souffrant des douleurs bien véritables.

ASSOCIATION LA BOUILLOTTE, *La Bouille perle de la Seine*, Rouen, Imprimerie Lecerf, 1995. — Une dizaine de pages rédigées par Agnès Thomas-Maleville examinent l'influence de la cité natale sur le futur romancier.

L'ATTAQUE, organe socialiste révolutionnaire de la jeunesse, « Œuvres complètes d'Hector Malot (Collection de romans à 1 fr. 25 le volume) », 1^{er} mai 1898. — « Hector Malot est un des rares romanciers qui, depuis trente ans et plus, aient su retenir la faveur du public. [...] C'est qu'aussi cette œuvre considérable n'est pas celle d'un romancier préoccupé seulement d'une production hâtive au jour le jour et faisant métier de lettres plus qu'œuvre d'artiste. La conscience peu ordinaire dont fit toujours preuve Hector Malot au cours de ces trente années de vie littéraire n'est pas pour peu dans cette faveur constante dont nous venons de parler. Touchant à toutes les questions qui préoccupaient son temps, il a étudié dans ses romans tout ce qui méritait de l'être, allant de haut en bas de l'échelle sociale [...] Hector Malot se retire de la lutte, après avoir fait œuvre d'excellent ouvrier et accompli une besogne de romancier des plus remarquables et des plus honnêtes. Jamais il ne fut surpris, en effet, sacrifiant au mauvais goût, et s'il eut un public très nombreux, il ne le gagna point par ces moyens grossiers, qui tendent à disparaître, mais dont la vogue fut aussi déplorable que prolongée. Certes, nous ne pénétrons pas, avec lui, que dans de bons endroits ; mais comme il y a deux manières de les peindre, il choisit la bonne, celle qui ne saurait blesser, même les lectrices les plus effarouchées. [...]

Pour être artiste, en un art quelconque, - dans le vrai sens du mot, il faut savoir créer ; et c'est pour cela qu'en littérature Balzac reste le maître incontesté, et nombre de types, surtout de femmes, restent et resteront dans le souvenir des lecteurs de Malot. Nous rappelions Zyte un peu plus haut, nous en pourrions citer bien d'autres : Micheline, Juliette, la belle Corysandre, la Petite Sœur, Clotilde Martory, Cara, la petite négresse Pompon, Marichette, Anie, etc., et cette charmante Perrine, l'avant-dernière création de l'auteur et qui lui a valu, non pour la première fois, une récompense de l'Académie française, qui l'avait déjà si justement distingué, au cours de son œuvre.

Tout le monde sait quel succès a obtenu *Sans famille*, d'Hector Malot : plus de 250 000 exemplaires vendus, des traductions dans toutes les langues de l'Europe, la reproduction dans des centaines de journaux, l'adoption comme livre de lecture courante en France et en Angleterre, sont la consécration et

la preuve éclatante de ce succès, l'un des plus grands de notre temps. De tous côtés on avait demandé à M. Hector Malot un pendant à ce roman qui fut un des plus grands succès de la librairie moderne ; et c'est avec l'intention de satisfaire à cette demande que Malot publia, il y a quelque temps *En famille*, roman qui fut, lui aussi, couronné par l'Académie Française. Dans *Sans famille*, c'est un jeune garçon qui mène l'action ; dans *En famille*, c'est une jeune fille, et cela dit tout de suite comment ce livre est plus touchant, plus tendre encore que son aîné, qui, cependant, a fait couler tant de larmes et enthousiasmé tant de cœurs. Il est bien entendu que *En famille* s'adresse à tous, aux petits comme aux grands, et qu'il peut être mis entre toutes les mains. Et, pourtant, rien n'est plus dramatique, plus émouvant que les efforts de cette enfant dont la vaillance triomphe de tout, comme il n'est pas de leçon plus fortifiante, plus consolante, que celles qui se dégagent de luttres contre la vie.

Dominique AUBIN, « L'autre visage d'Hector Malot », *Pays de Normandie*, janvier 2001.

Philibert AUDEBRAND, « Madame Obernin », *Les Modes parisiennes*, 1871. – Audebrand évoque principalement la question de l'adultère.

Philibert AUDEBRAND, « Souvenirs d'un blessé. Suzanne, Miss Clifton, par Hector Malot », *Le Journal amusant*, 18 mai 1872. — « Ces deux volumes sont-ils un roman ? Oui, sans doute, mais un roman auquel l'histoire se mêle avec tant d'abondance et de vérité, que le récit ne peut plus passer seulement pour une de ces fables ou de ces études psychologiques qui plaisent d'ordinaire à l'auteur. Dans le premier de ces épisodes, on retrouve les premiers de nos récents désastres : la déclaration de guerre, Forbach, Reichshoffen, l'Alsace ensanglantée, la Lorraine envahie. Il y a de beaux et sinistres chapitres sur cette honteuse capitulation de Sedan dont le nom seul nous fait à tous monter tant de rougeur au front. L'autre partie, je veux dire le second volume, retrace avec non moins de fidélité la lutte que la France déjà vaincue a voulu soutenir sur les bords de la Loire. Le gouvernement de Tours y est photographié ; ses efforts impuissants et ses fautes n'y sont point dissimulés, mais M. Hector Malot, qui a su jouer un rôle actif dans la défense, a tenu compte des difficultés sans nombre de la situation, et du mouvement plein de générosité qui poussait nos bataillons improvisés à imiter, même sans succès, les volontaires de 92. Un tel livre, tout plein de passion et de salpêtre, ne peut être lu que par ceux qui aiment la vérité ; mais une fois entre les mains de ceux-là, il est toujours lu avec avidité, depuis le premier jusqu'au dernier alinéa. Les portraits y abondent. Ce qui fait encore le charme de cette composition, c'est la rapidité avec laquelle le conteur passe d'un fait à un autre, et sans laisser de lacune. On voit qu'aucun des événements de ces deux campagnes ne lui est inconnu. Pour tempérer ce qu'un tel récit devait avoir d'un peu âpre, M. Hector Malot s'est rappelé qu'il était surtout romancier ; il a donc placé à côté du principal personnage deux femmes qu'on voit figurer heureusement au début et au dénouement de cette odyssée militaire. Suzanne, cœur sec, tête folle, dévorée par la fièvre des ambitions mesquines, devient le contraste d'une héroïque Anglaise, miss Clifton, plus Française que beaucoup de Françaises. Les Souvenirs d'un blessé auront, sous la forme du livre, le succès qui est déjà

venu à eux sous la forme du feuilleton.

L'AURORE, « Échos et Nouvelles. *Le Coupable* », 3 mars 1899. — « Quelques notes sur *Le Coupable*, d'après M. François Coppée. À son apparition en roman-feuilleton, l'ouvrage causa chez ses lecteurs une véritable désillusion. Il n'y eut qu'un cri ; c'était banal, niais, une situation exploitée cent fois, avec l'éternel rôdeur devenu escarpe parce que son père ne l'a pas reconnu... Dans cet ordre d'idées on se rappelait que M. Gustave Rivet avait fait jouer jadis à Cluny *le Châtiment*, d'un intérêt infiniment supérieur et d'une tout autre envergure. *Le Coupable* venait de finir de paraître lorsque M. Hector Malot annonça qu'il renonçait au roman. Il était assez lié avec M. Coppée. Celui-ci voulut le morigéner au sujet de sa décision :

- Vous n'avez pas le droit de vous arrêter, disait M. Coppée.

- Pardon, mon cher ami, répondit M. Hector Malot, nous voyons différemment les choses. Moi, quand je n'ai plus rien à dire, je me tais.

- Est-ce une critique que vous me faites ? riposta sèchement M. Coppée.

- Dieu m'en préserve !... C'est un simple avis que je vous donne.

M. Coppée n'a pas encore pardonné le mot à M. Hector Malot, Et de la façon dont les choses marchent, il y a lieu de croire qu'il ne le lui pardonnera jamais. »

L'AURORE, « Un écrivain qui disparaît », 20 juillet 1907. — « Sans doute, Hector manquait un peu de génie... mais le génie ne court pas les rues ».

Colette AVRANE, *Les Ouvrières à domicile en France, de la fin du XIX^e siècle à la Seconde guerre mondiale*, thèse de doctorat en histoire contemporaine, université d'Angers, 28 septembre 2010. — *Un bon jeune homme* est cité régulièrement comme roman mettant en scène une ouvrière séduite et abandonnée.

Vida AZIMI, « Hector Malot (1830-1907). *Un beau-frère* : Parole au fou. L'antialiénisme en littérature », site guglielmi.fr. — Résumé de l'œuvre assorti de quelques commentaires, mis en ligne le 29 août 2015.

Marie-Claire BANCQUART, « Les lettres de Jules Vallès à Hector Malot », *Europe* n°470/472, juillet/septembre 1968.

Marie-Claire BANCQUART, *Correspondance de Jules Vallès avec Hector Malot, 1862-1884*, Œuvres complètes de Jules Vallès, Paris, Éditeurs français réunis, 1968. Préface et notes.

Jules BARBEY D'AUREVILLY, « M. Malot et M. Erckmann-Chatrion. *Les Victimes d'amour - Le Docteur Mathéus* », *Le Pays*, 22 juin 1859, repris et modifié dans *Les Œuvres et les hommes. IV. Les Romanciers*, Paris, Amyot, 1865, p. 253-256. — M. Malot « publie, à son tour, une histoire qui fait l'effet d'un palimpseste, — d'un palimpseste dont les lettres reparaissent peu à peu, altérées, jaunies, pâlies, mais distinctes cependant, et telles qu'on les avait lues autrefois ! [...] Ses *Victimes d'amour*, — titre tragique et presque grandiose dans sa simplicité, — ne sont-elles que les mêmes victimes que nous avons vues tant de fois égorgées, de la même manière et avec le même couteau, ou, sacrificateur inspiré, M. Malot a-t-il innové dans le sacrifice ? N'avons-nous pas vu déjà, — et faut-il donc dire où ? ... —

ces combats d'âme faible et violente entre deux amours, revenant du second au premier, hélas ! de manière à faire croire qu'il n'y a peut-être qu'un amour dans la vie [...] Quand on n'est pas de force à créer un type, il faut ajouter aux types connus que l'on emploie. Or, qu'est-ce qui appartient, en propre, à M. Malot dans la conception de son Maurice Berthaud et de sa Marguerite Baudistel ? [...] Aussi, disons la vérité. Personne n'a le droit de refaire ce que Balzac a fait si bien cent fois, à moins qu'une fois on n'y mette ce que Balzac n'y a pas mis. [...] Quant au style, il est évident que l'auteur des *Victimes d'amour* est de cette école qui part de Stendhal, qui partait lui-même de Voltaire, passe par M. Flaubert et croit être précise et positive, parce qu'elle est exacte avec une minutie atroce et d'une sécheresse strangulante, malgré tous les efforts de sa couleur ».

Maurice BARRES, Réponse au questionnaire « Quel est le cadeau qui vous a causé, enfant, la plus grande joie ? », *Les Annales politiques et littéraires*, 2 janvier 1921. — « On n'a jamais pu me donner un cheval mécanique. Du moins, j'avais des livres et Walter Scott m'enivrait de romanesque ; je ne savais pas lire, que ma mère me lisait elle-même, en abrégé et commentant. J'ai beaucoup aimé aussi la petite Diélette, dans *Romain Kalbris*, d'Hector Malot ».

Olivier BARROT, « *Sans famille* d'Hector Malot », *Un livre toujours* n°200, francetvéducation, 03/05/2014 — Olivier Barrot lit l'ouverture du roman, qu'il compare au début célèbre de *Du côté de chez Swann* de Marcel Proust.

Roland BARTHES, « Fantasma », dans *Comment vivre ensemble. Les Cours et les séminaires au Collège de France*, sous la direction d'Éric Marty, Seuil, 2002, p. 36. — « Autre fantasma horrible du Vivre-Ensemble : être orphelin et se retrouver un père vulgaire, une famille moche : *Sans famille* (Vivre ensemble : se retrouver un « bon » père, une bonne famille : une Famille Souverain Bien ? Dans l'optique analytique, le vrai fantasma ! le Familien Roman ».

Georges BEAUME, « En chemin littéraire », *Revue hebdomadaire*, 29 juin 1918, pages reprises dans *Au pays des lettres, parmi les vivants et les morts*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1922, p. 24 et 33, p. 47-64. — Compte rendu d'un entretien avec Malot, alors que celui-ci était âgé de soixante-cinq ans. Georges Beaume habitait le quartier d'Hector Malot et connaissait bien Ferdinand Fabre.

Colette BECKER, *Zola, le saut dans les étoiles*, Presses Sorbonne Nouvelle, 2002. — Dans cet ouvrage en forme de dictionnaire et d'anthologie, H. Malot apparaît souvent au travers des articles que Zola lui a consacrés, le présentant comme un entomologiste qui dissèque « la bête humaine ». On trouve également, p. 130, une note manuscrite à propos de *La Conquête de Plassans* : « Je crois inutile de peindre la maison de fous et de montrer comment Mouret devient fou lui-même. Cela a été fait dans le roman de Malot ». [Ce roman est *Un beau-frère*].

Roger BELLET, *Jules Vallès*, Fayard, 1995. — Hector Malot est très présent dans la biographie de cet ami qu'il ne cessa d'aider, aussi bien dans sa jeunesse que dans son exil après la Commune.

Thomas BELLORINI, Sedef ECER, « Note d'intention sur *Sans famille*, d'après Hector Malot, adaptation de Sedef Ecer, sur une idée originale de Thomas Bellorini, par la compagnie Gabbiano », www.gabbiano.fr, 2013 — Les auteurs assument le caractère mélodramatique de ce récit qu'ils transposent à notre époque.

Paul BELON & Georges PRICE, *Paris qui passe, Nouvelle librairie parisienne*, 1888, chapitre LXXXVI, « L'auteur du *Docteur Claude*. Biographie d'un homme de lettres... », p. 387-395.

Pierre BENOIT, Discours de M. Pierre Benoit, de l'Académie française, à l'inauguration du buste d'Hector Malot à Barentin, 27 septembre 1953. — Document dactylographié, archives familiales. Reproduit sur le site des Amis d'Hector Malot, onglet « Hector Malot »/ »Miscellanées ».

Article dans *Paris Normandie*, « Barentin a inauguré son nouvel hôtel des postes. M. Pierre Benoit, de l'Académie française, a rendu hommage à Hector Malot, dont le buste s'élève aujourd'hui à la sortie de la ville », 27 septembre 1953.

Marianne BERISSI, « Malot à l'épreuve de l'école », dans *La Part scolaire de l'écrivain. Apprendre à écrire au XIXe siècle*, sous la direction de Martine Jey et d'Emmanuelle Kaës, Classiques Garnier, 2020. — « Le rapport d'Hector Malot à l'école est marqué par des paradoxes : l'opposition entre le discours sur l'école dont il ignore les apprentissages et les réminiscences de lectures scolaires dont témoignent ses premiers articles. Son succès littéraire n'a pas réussi à rédimier l'élève sans éclat qu'il a été ».

Alphonse BERNAYS, « La littérature de l'enfance et de la jeunesse. Livres d'étrennes de la librairie J. Hetzel et Cie », *Le Temps*, 24 décembre 1869. — Éloge de Hetzel, l'éditeur qui « s'ingénie sans cesse, se fait l'inspirateur ou l'auxiliaire des écrivains et des artistes qu'il associe à son œuvre ». Pour ceux qui voudraient une fiction toute pure, « en voici une, et d'un homme qui a fait ses preuves en ce genre, M. H. Malot. Peut-on dire pourtant qu'il y ait des fictions qui ne soient que fictions, et le roman lui-même, quand il est ce qu'il doit être, ne peut-il pas passer pour une collection de vérités où l'arrangement seul est le fait du narrateur ? Ne doit-il pas se composer des sentiments mêmes qui sont le tissu de la vie humaine ? L'âme n'est-elle pas une sixième partie du monde aussi riche en réalités que les cinq autres, ayant ses orages comme l'océan, ses cavernes comme les montagnes, ses sources pures, ses fleurs et ses fruits comme la terre ? La gracieuse et pathétique composition de M. Malot, les aventures de son héros, ce pauvre Romain Kalbris, le fils d'un brave marin normand, que sa passion imprudente et obstinée pour la mer jette dans tant d'épreuves, l'histoire de sa petite amie Diélette, sont remplies de ses vérités-là. Les incidents sont romanesques, les sentiments sont vrais, les personnages sympathiques et généreux touchent, malgré bien des imprudences, par leur honnêteté et leur courage. Ceux qui aiment à pleurer liront et reliront Romain Kalbris ».

Patricia BERREBY & Alain BELLET, « Sans famille d'Hector Malot », dans *Un amour d'enfance*, de Marie-Aude Murail & Collectif, Charte des auteurs et illustrateurs, Bayard jeunesse, 2007. — « Des auteurs jeunesse d'aujourd'hui racontent le livre qui a marqué leur enfance ».

Danielle BERTHIER, « De Sans famille à Sans nom (par Mme d'Armagnac) », *Cahiers Robinson* n°10.

Denis BERTHOLET, « Le démon des familles », dans *Le Bourgeois dans tous ses états. Le roman familial de la Belle Époque*, Olivier Orban, 1987. – Lecture très orientée de *Sans famille*. Curieusement, pour illustrer son propos sur la bourgeoisie du début du XX^e siècle, l'auteur s'appuie sur *Sans famille*, paru en 1877 et dont elle fit ses délices [elle n'était pas la seule, et pas exclusivement à cette époque]. « L'ensemble du récit s'inscrit dans le vide laissé par l'absence de la mère ». La nourrice à laquelle Rémi sera arraché est une brave paysanne : pur produit de l'imagination bourgeoise, elle dessine les contours d'une France rurale, pauvre mais heureuse, où la tendresse maternelle aurait reflété l'absence de tout conflit social. Au cours de son exil hors du royaume maternel, Rémi rencontre des pères et des familles. L'auteur nous en donne la liste dans le désordre et finit sur la famille d'employé modestes [on peut comprendre qu'il s'agit de celle du père Acquin, jardinier de son état]. C'est cette famille qu'il sauvera en épousant la pure jeune fille après lui avoir rendu l'usage de la parole. Tous les personnages se définissent par rapport à l'opposition entre le modèle bourgeois et la perversion sociale. La vraie mère, Mme Milligan, bien qu'elle se présente comme l'antithèse esthétique et sociale de Mère Barberin, se conformera au même modèle, et cette fin est l'aveu d'une carence : Hector Malot ne disposait pas d'un modèle maternel spécifiquement bourgeois, qu'il aurait pu soumettre à ses lecteurs.

Abbé BETHLÉEM, « Hector Malot », *Romans à lire et à proscrire en vertu de la morale chrétienne*, Sin-le-Noble, Bureaux de « Romans Revue » /Cambrai, librairie Oscar Masson, 1911. – Ses œuvres ne sont guère plus morales que celles de Balzac auxquelles elles ressemblent par la langue, la variété des situations et les habiles intrigues. *La Petite sœur*, *En famille*, *Romain Kalbris*, *Sans famille* qui eut un énorme succès, sont les seuls de ses soixante volumes que tout le monde puisse lire, avec ses Œuvres choisies.

Charles BEUCHAT, *Histoire du Naturalisme français*, t. II, Clermont-Ferrand, éditions Corrèa, 1949. — Le 5^e chapitre du tome second est consacré à Ferdinand Fabre, Léon Cladel, Jules Vallès et Hector Malot. Charles Beuchat souligne le caractère typé de certains personnages des romans d'Hector Malot. « Un autre étonnement, pour les lecteurs d'aujourd'hui, c'est l'importance énorme que Brunetière prête à Hector Malot. Il fait à ce dernier l'honneur d'un éreintement peut-être plus complet que celui de Zola. Il semble le considérer comme le représentant type du naturaliste » (p. 216).

BEUZEVILLE, « Bibliographie. *Les Victimes d'amour*, par M. Hector Malot », *Le Journal de Rouen*, 28 octobre 1859, p. 2. – Article élogieux sur une production littéraire due à la plume d'un de nos compatriotes qui vient de faire dans la carrière des lettres un début justement remarqué. La presse parisienne s'est beaucoup occupée des *Victimes d'amour*. Nous emprunterons à l'un de ses écrivains, à M. Jules Levallois, un compatriote aussi, l'extrait suivant d'un article publié dans la *Revue européenne*.

Michee BEVILACQUA, « La maison d'écrivain entre images et narration multimodale : le cas du site web d'Hector Malot », *Image [&] Narrative*, n°1, 2021.

Melanie BHEND, « Lorsque la voix de l'aliéné devient littéraire : de Karl-des-Monts à Cénéri », SDN Postgraduate conference, « Médecine et Maladies », University of Bristol, 12 septembre 2014. — La communication se concentre sur deux textes publiés pendant la même décennie 1860, *Un martyr dans une maison de fous* de Karl-des-Monts et *Un beau-frère* d'Hector Malot.

Charles BIGOT, « Variétés. Le roman contemporain. M. Hector Malot », *Le Siècle*, 11, 18, 25 janvier, 1^{er} février 1875. — « Je commencerai par un aveu : j'ai un faible pour le talent de M. Hector Malot. À dire le fond de ma pensée, c'est lui que je préfère de tous les romanciers du temps présent. Certains délicats, sans doute, ne seront pas de cet avis : mais tant pis pour les délicats ! Ce n'est pas eux qui sont le vrai public. [...] On sent qu'en lui abondent la force et la vie. [...] Rien du système de cape et d'épée d'Alexandre Dumas ; rien non plus du mordant d'un Gaboriau, par exemple. » Analyse de plusieurs romans, dont *Un beau-frère*. Ch. Bigot apprécie le talent vigoureux, vrai et sain, qui transparaît dans l'œuvre romanesque d'H. Malot publiée de 1859 à 1875. Il regrette seulement les conséquences néfastes de la publication en feuilleton. Ce texte sera republié sous le titre « Notice sur L'Auberge du monde » en postface de la réédition du *Colonel Chamberlain*, Flammarion, 1895.

Charles BIGOT, « Les livres à lire », *Le XIX^e siècle*, 13 juin 1877. — « Pendant que M. Flaubert se concentre d'autant plus qu'il avance en âge, M. Ferdinand Fabre au contraire et M. Hector Malot vont se développant. [...] Si j'osais leur donner un conseil, je les inviterais, dans leur propre intérêt, à revenir à leur forme d'autrefois, plus abrégée et plus sobre ». Après des critiques portant notamment sur Fabre et son abus du passé défini, Bigot aborde à propos des deux auteurs la question du roman clérical sur lequel il y aurait une étude à faire. « M. Hector Malot s'entend mieux que M. Fabre à charpenter une intrigue », mais ce qu'il y a de plus médiocre chez lui, ce sont ses amoureux : « Ses romans sont plus faits pour intéresser que pour charmer [...] Je recommande à ses amis [...] certaine Mme Prétavoine, qui a déjà paru çà et là dans plusieurs de ses livres et qui remplit de ses faits et gestes les trois volumes des *Batailles du mariage* [...] Cette Agrippine de sacristie [...] et son fils [...] sont deux curieux produits de notre âge dévot. »

Charles BIGOT, « Les livres. *Sans famille*, par M. Hector Malot, Dentu éditeur », *Le XIX^e siècle*, 1^{er} janvier 1879. — Pour faire un cadeau qui cause une grande joie à un enfant aimant Robinson, il faut acheter les deux volumes de ce livre. « Je ne veux pas médire des livres illustrés, et certainement celui-ci sera illustré quelque jour et fera un beau volume d'étrennes ; mais l'enfant, quand une histoire le passionne, se passe aisément d'images : son imagination féconde sera toujours le plus merveilleux des illustrateurs. [...] M. Hector Malot a écrit ce livre pour sa fillette, mais il est fait aussi bien pour les petits garçons. [...] Si les papas et les mamans mettent eux-mêmes le nez dans cette histoire, je les préviens

qu'il leur faudra aller jusqu'au bout. La chose m'est arrivée. Je l'avoue sans honte ni remords ».

André BILLY, « Un précurseur : Hector Malot », *Annales politiques et littéraires*, volume 95, 1930. — « Aucun écrivain, aucun romancier notable n'assistait, que je sache, aux fêtes données par la petite commune de La Bouille pour le centenaire de la naissance d'Hector Malot ».

André BILLY, « Hector Malot contre Sainte-Beuve », dans *Le Figaro littéraire*, samedi 6 octobre 1951. — A. Billy évoque les recherches de Jean Bonnerot à propos des relations de Malot et de Sainte-Beuve.

André BILLY, « Le grand œuvre d'Hector Malot », *Le Figaro littéraire*, 5-11 août 1968, p. 25.

Adolphe BITARD, « Malot, Hector, Henri », *Biographie contemporaine, française et étrangère*, Paris, A. Lévy & Cie, 1887, p. 372-373. — Notice bien informée qui insiste sur la « longue et irritante épreuve d'un noviciat qui en a lassé bien d'autres ».

Yetta BLAZE DE BURY, « Brunetière : critic first », *The Fortnightly Review*, octobre 1895. — « It is imperative that the reader be persuaded that Brunetière's indignation is not directed against the author of *Nana*, nor against Hector Malot, or any other naturalist ; but that his vehement attacks are aimed at the filthy pictures Zola lingers over, and the newspaper gossip upon which Malot usually bases the plots of his plays, too frequently drawing them from the paragraphic reports of incidents of Parisian life ».

Helga BLECKWENN, « Sans famille et Heimatlos ». *Cahiers Robinson* n° 10.

Émile BLÉMONT, « Les livres. *L'Auberge du monde*, par Hector Malot », *Le Rappel*, 15 avril 1876. - *L'Auberge du monde*, c'est Paris vers la fin du règne de Napoléon le Petit ; M. Hector Malot a bien rendu l'agitation fiévreuse de cette époque troublée. Un Américain, un millionnaire, un jeune colonel, fils d'un ouvrier parisien que ses opinions ont fait exiler et que son exil a enrichi, revient en France, et retrouve, au faubourg Saint-Antoine, sa famille pauvre et travailleuse. Il oublierait volontiers l'Amérique et l'univers entre son vieil oncle, un ferme républicain, et son adorable cousine Thérèse, qui n'ose lui laisser voir l'amour qu'elle a pour lui. Mais son cousin Anatole est un gredin qui voudrait bien hériter de ses millions ; d'autre part, le colonel est sollicité par les avances intéressées de jolies filles et de jolies femmes en quête d'un époux ou d'un ami cossu. Il échappe à Anatole, à la séduisante et coûteuse marquise de Lucillière, à l'Italienne Carmélita, à l'ingénuité prussienne de la blonde Ida ; en plein siège de Paris, il retrouve l'amour et l'espérance auprès de sa pauvre petite Thérèse, qui sans effort arrive à l'héroïsme. La Commune passe sur leurs têtes comme un ouragan qui menace de les briser. Ils se retrouvent dans les bras l'un de l'autre.

Il passe à travers ces quatre volumes un souffle vivifiant, qui vous entraîne. C'est écrit un peu hâtivement ; mais les types sont très caractérisés. Quel portrait frappant, que le sénateur comte de Roqueblave ! La scène où la marquise de Lucillière imagine de faire, à l'improviste, chanter la Marseillaise dans son aristocratique salon, par une diva populaire, est d'une

force et d'une grandeur saisissantes.

Dominique BLUM, « Hector Malot : *Sans famille* ou la conquête de soi », *L'école des lettres des collèges*, avril 2008. – Proposition de lecture cursive pour les classes de 4^e. « Un roman initiatique racontant la marche du héros vers l'âge adulte et la quête de soi. Une réflexion sur la privation de famille, la quête des liens du sang ».

Jade BOGAART, David BREMMERS, Rozanne VERSEDAAL et Haidee KOTZE, « Traduire et retraduire *Sans famille*, ou comment faire aimer Hector Malot aux Pays-Bas », *RELIEF - Revue électronique de littérature française*, 15(1), p. 27-44. 2021. – On dénombre plus de cinquante traductions de *Sans famille* aux Pays-Bas.

Firmin BOISSIN, « La question sociale dans le roman contemporain », recension de *Marichette*, dans *La Réforme sociale*, 1884.

Firmin BOISSIN, « *La Bohème tapageuse (Raphaëlle, la Duchesse d'Arvernes, Corysandre)*, par Hector Malot, Dentu », *Polybiblion*, 1^{er} janvier 1881, p. 304-305 ; reproduit dans *La Revue nouvelle d'Alsace-Lorraine*, 1^{er} mai 1881.- *La Bohème tapageuse* de M. Hector Malot forme une série de trois volumes dont voici les titres : *Raphaëlle, La Duchesse d'Arvernes, Corysandre*. Le premier volume est bien déduit, bien écrit, passablement intéressant ; le second est d'une immoralité flagrante, et le troisième d'une monotonie mortelle — à tel point que l'on se demande si la plume qui a écrit ces deux œuvres remarquables : *Romain Kalbris* et *Sans famille*, est la même qui a décrit les extravagances hystériques de la duchesse d'Arvernes et la chasse au mariage de Corysandre, l'américaine. Inutile d'ajouter que la « Bohème tapageuse » de M. Hector Malot n'a rien de commun avec la « Bohème littéraire », découverte et si pittoresquement dépeinte par Henri Murger. C'est la Bohème du demi-monde, du quart du monde et d'un certain grand monde. Seul, le professeur Crozat, savant fantaisiste et âme droite dans son déclassement, appartient à la littérature. Le principal personnage de la Bohème tapageuse a nom René-François de Charlus, duc de Naurouse. Ne cherchez pas dans l'Armorial de d'Hozier : vous ne trouveriez rien. Le duc de Naurouse est tout simplement ce jeune duc de Gramont-Caderousse qui fit tant de bruit sous le second Empire. C'est sa vie insensée que M. Malot nous raconte ; tout y est : l'ignorance crasse du duc, son exil de deux ans en Provence avec un professeur spécial, son baccalauréat devant la Faculté des lettres d'Aix, ses pertes d'un million au lansquenet, les démarches faites par ses ascendants pour lui donner un conseil judiciaire, ses relations avec une actrice célèbre, son amitié pour le prince de Kappel (prince d'Orange), ses intrigues avec une grande dame de la cour de Napoléon III, ses fugues à l'étranger, sa mort de poitrinaire, enfin son testament en faveur de la fille du docteur Harly (lisez : Déclat) ; le romancier n'a rien oublié. Ça et là, quelques personnages sympathiques : le prince de Kappel, le docteur Harly, Crozat et cette sœur Angélique (Christine de Condrieu) qui vient visiter son cousin moribond pour lui parler de Dieu ! Mais ensuite, quels odieux types que Savine, Mautravers, la mère de Corysandre, le baron Postole de la Pacaudière, fabricateurs de blasons, d'armoiries et de titres de noblesse ! Quel scélérat que ce comte de Condrieu-Revel, qui n'est ni Revel, ni Condrieu, ni comte, et qui, par force,

pousse sa fille au couvent, et cherche par tous les moyens possibles, mais sans qu'il y paraisse, à provoquer la mort du duc de Naurouse, afin que les domaines de Naurouse, de Condrieu et de Varages puissent être réunis sur une seule tête, celle de son petit-fils ! On devine ce que peuvent être les mœurs d'un tel monde. Certes, il y a dans Bohème tapageuse quelques tableaux qui sont d'un maître : par exemple, la préparation au baccalauréat de René-François de Charlus ; son pari des courses de Vincennes où, monté sur la jument Balaclava, il fait, quoique malade d'une fluxion de poitrine, six mille mètres en steeple chase ; la prise de voile de Christine de Condrieu ; une scène de jeu qui rappelle le début de *la Peau de chagrin*, de Balzac. Tout le reste tient du pamphlet — et du pamphlet peu recommandable. Très certainement, dans l'épisode de *la Duchesse d'Arvernes*, l'auteur s'est beaucoup moins inspiré de Paul-Louis Courier, de Cormenin et de Prévost-Paradol, que des folliculaires interlopes de Genève ou de Bruxelles.

François BON, « Dans ma bibliothèque, Hector Malot, *Sans famille* », *Le Tiers Livre, web et littérature*. 1^{ère} mise en ligne et dernière modification le 16 mai 2015. — « Comment la magie du livre mêle indistinctement la détresse, la musique, la route, les animaux ».

Jean BONNEROT, « Petite querelle littéraire en 1860, Sainte-Beuve et Hector Malot », *Bulletin du Bibliophile*, 1951, p. 179-185. — Jean Bonnerot rend compte d'une polémique épistolaire entre Malot et Sainte-Beuve. Le critique précise qu'il a recommandé le premier volume des *Victimes d'amour* à Michel Lévy ; le romancier souligne les réticences de Sainte-Beuve. Figurent dans cet article des extraits de la lettre d'Hector Malot à Sainte-Beuve, en date du 20 février 1860, et de la réponse de Sainte-Beuve à Hector Malot, en date du 1^{er} mars 1860.

Jacques BOREL, sur *Sans famille*, Manuscrit et dactylographie, 6 f, 1965, Bibliothèque nationale de France. Département des Manuscrits, NAF 28951 (18).

Adolphe BOSCHOT, « Il y a 100 ans naissait Hector Malot, le célèbre auteur de *Sans famille*. Souvenirs sur Hector Malot », *Benjamin, le premier grand hebdomadaire français pour la jeunesse*, n° 29, 29 mai 1930, p. 1.

Catherine BOUGY, « Patois et français régional de Normandie dans plusieurs romans d'Hector Malot », dans *À l'Ouest d'Oil, des mots et des choses...*, Actes du 7^e colloque international de dialectologie et de littérature du domaine d'Oil Occidental (MRSH, Caen, 18-20 mars 1999), publiés sous la direction de Catherine Bougy, Stéphane Lainé et Pierre Boissel, Presses Universitaires de Caen, mai 2003.

Paul BOURGET, « Le roman réaliste et le roman piétiste », *Revue des Deux mondes*, 15 juillet 1873, p. 454-469. — À travers E. Zola, E. Feydeau, H. Malot, Erckmann-Chatrian, Paul Bourget condamne le réalisme, qui conduit à la « violence » et à la « médiocrité ». « *Le Curé de province* et *Le Miracle* sont des œuvres honnêtes, consciencieuses, dont le seul défaut est de distiller l'ennui [...] Il a oublié qu'il écrivait cette histoire sous la forme d'un roman ». Même critique pour *Un mariage sous le second empire* et *La Belle Madame Donis*. « Le réalisme avorte dans les deux sens, il aboutit

avec M. Zola à des exagérations aussi ridicules qu'odieuses, avec M. Malot à des faiblesses qui touchent de bien près à la platitude ».

Lucienne BOZZETTO-DITTO, « L'enfant et le vieillard dans *La Vie de Lazarillo de Tormes, Kim et Sans famille* », dans *L'Imaginaire des âges de la vie*, sous la direction de Danièle Chauvin, ELLUG (Éditions littéraires et linguistiques de l'Université de Grenoble III), 1996, p. 149-169.

Adolphe BRISSON, « Vices anglais et vices français. Un roman de M. Malot. La pudeur anglaise », *Les Annales politiques et littéraires. Journal populaire du dimanche*, 15 mai 1887. — Dans ce long article, A. Brisson commence par souligner l'ironie du titre puisqu'il est entendu que ce sont les Français qui sont vicieux. Le roman anglais ne décrit que des mœurs irréprochables et pures alors que le roman français est rempli d'immondices. Les Anglais sont hypocrites, nous ne le sommes pas assez. M. Malot a voulu faire ce que n'osent tenter les auteurs anglais. Dans une page très vive qui lui sert de préface, il conseille à ses jeunes collègues de faire un séjour en Angleterre pour ensuite nous donner des « mœurs anglaises ». Lui-même est un écrivain prudent qui ne laisse rien au hasard, qui s'est nourri de documents, a pris pour collaborateur un *sollicitor*. Ce qui lui manque, c'est l'intuition, le je ne sais quoi, ses héros sont raisonnables, ils ne sont pas franchement anglais, cette petite coquine de Josey semble échappée du boulevard des Italiens.

Adolphe BRISSON, « Livres et revues. Un livre édifiant et moral. Les bonheurs et les infortunes de Zyte, par M. Malot. Les livres de M. Malot », *Les Annales politiques et littéraires*, 18 septembre 1887, p. 186-188. — Très long article. « M. Malot n'est pas le plus brillant de nos romanciers ; c'est l'un des plus consciencieux et c'est peut-être le plus fécond. M. Malot produit bon an mal an trois ou quatre volumes de trois cents pages – un par trimestre. Entre temps, il file à pied du côté du Havre, car cet homme d'imagination est un grand marcheur ; il délasse son cerveau en fatiguant son jarret. Peut-être écrit-il en marchant, pour ne pas perdre une minute. S'il n'écrit pas, il rêve, il combine, il bâtit son plan ; il prépare le futur mariage de ses héros et le châtimement de son prochain traître ». Toutes ses œuvres, même imparfaites, présentent une action mouvementée et bien conduites ; M. Malot a fait couler bien des pleurs dans sa longue carrière, mais il vit encore dans la pénombre où languissait Flaubert avant *Bovary*, Guy de Maupassant avant *Boule-de-Suif*, Zola avant *L'Assommoir*. « L'analyse de *Zyte* va nous montrer une fois de plus par où excelle et par où pêche M. Malot. » Suivent un long résumé et des citations de l'ouvrage. « Ce qui manque à M. Malot, parmi tant de qualités séduisantes, ce sont ces dons particuliers qui constituent le grand artiste, le grand écrivain. Il n'est pas coloriste ; sa phrase est un peu trainante ; son dialogue est dépourvu de vivacité [...] On n'y voit jamais flamber une lueur de caprice et de génie. [Ses livres] brillent d'un éclat modéré et raisonnable, comme la lune. Lorsqu'on les a lus, un mot vous vient aux lèvres on n'a pas envie de s'écrier « cela est beau », ni « cela est grand », ni « cela est fou », ni « cela est bête » ; on dit simplement « cela est agréable et cela est bien ».

Adolphe BRISSON, « L'ermitage de M. Hector Malot », dans *Portraits intimes, troisième série (Promenades et visites)*, Paris, Armand Colin, 1897,

p. 61-69. – Relation d’une interview conduite à Fontenay-sous-Bois alors qu’Hector Malot vient d’annoncer sa retraite. Il s’en explique, et Brisson insiste sur le dédain de l’auteur à l’égard des honneurs. Mais il y a autre chose : « Du reste, il reconnaît qu’un fossé s’est creusé entre la génération d’aujourd’hui et celle d’hier ; il ne se sent d’accord, sur aucun point, avec les nouveaux venus. Et peut-être est-ce le vrai motif qui l’a déterminé à la retraite ».

Adolphe BRISSON, « Le cas littéraire d’Hector Malot », dans *Pointes sèches (Physionomies littéraires)*, Paris, Armand Colin, 1898, p. 19-25. Texte publié en bonnes feuilles dans *Les Annales politiques et littéraires*, 19 juin 1898. — Sur les motifs qui ont conduit le romancier à prendre sa retraite ; sa carrière ; l’état de la critique à propos de son œuvre. « Il fut toujours excellent. Que n’a-t-il été parfois exécration et parfois sublime ! Son malheur fut d’avoir des qualités trop unies et d’être trop bien portant ».

Adolphe BRISSON [sous le pseudonyme de **LE BONHOMME CHRYSALE**], « La sage retraite », *Les Annales politiques et littéraires* n°1257, 18 juillet 1907, p. 73-74, — « Malot éprouva, à un certain moment, l’enivrement de la gloire. Et il eut l’énergie de s’y arracher, de s’ensevelir dans l’ombre du silence ! ». À l’occasion de la mort de l’auteur, Brisson rappelle la vogue que celui-ci connut et dont la jeune génération n’a pas idée. Plus loin, p. 75, il donne un autre article, « Souvenirs. M. Hector Malot », où il évoque les débuts de Malot. À la suite, p. 75-77, dans sa chronique « Échos de Paris », **SERGINES** (autre pseudonyme d’Adolphe Brisson) joint quelques traits et anecdotes, soulignant qu’H.M. fut d’abord un « indépendant ».

Jules BRISSON & Félix RIBEYRE, « M. Hector Malot », dans *Les Grands journaux de France*, imprimerie Jouaust, 1862, p. 194-195. — Récit des débuts de Malot, fondé sur ses « confessions ». Le texte est de Félix Ribeyre, à qui Hector Malot a donné les informations le concernant.

Penny BROWN, « Hector Malot’s best-sellers », dans *A Critical History of French Children's Literature*, vol. 2, 1830-Present, Routledge, 2011.

Ferdinand BRUNETIÈRE, « Le roman réaliste en 1875 », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1875, repris dans *Le Roman naturaliste*, Calmann-Lévy, 1883. — « On peut voir dans un livre de Proudhon sur le *Principe de l’art* les incroyables rêveries que lui suggéraient sur les merveilles à venir d’une peinture démocratique les œuvres de celui qu’on appelait le maître d’Ornans ; on peut voir chez M. Zola ce qu’il est advenu des mêmes théories dans la pratique du roman, et quels fruits a portés, - ce sont ses propres expressions, - « l’idée d’un art moderne tout expérimental et tout matérialiste ». Cette prétention contemporaine de faire de l’art avec la science a poussé le roman dans le réalisme. « C’est une imprimerie de papiers peints que M. Daudet a donnée pour cadre à son dernier roman et dont il a mêlé le mouvement de fabrication et d’affaires au développement de son intrigue. M. Hector Malot, qui dans le temps avait fait sous ce titre *Une bonne Affaire*, un récit monotone dont le héros, à travers une série d’expériences très compliquées, cherchait la transformation de la chaleur solaire en mouvement, nous a donné depuis, dans un *Curé de Province*, l’histoire d’un abbé Guillemittes, architecte, imprimeur, banquier, que sais-

je encore ? Et c'est plus récemment dans une fonderie de métaux précieux qu'il a placé la scène du *Mariage de Juliette* et d'*Une Belle-Mère*. [...] « Je me propose, dit M. Zola, de suivre, en résolvant la double question des tempéramens et des milieux, le fil mathématique qui conduit d'un homme à un autre homme. L'hérédité a ses lois comme la pesanteur ». Voilà qui va fort bien, mais la science démontre les lois de la pesanteur, elle en est encore à chercher celles de l'hérédité. Je sais que M. Malot n'en dira pas avec moins d'assurance que « ce sont là des règles physiologiques que la science a formulées en se basant sur l'expérience », et nous aurions mauvaise grâce à ne pas avouer qu'il en a fait d'ailleurs le plus heureux usage et le plus inattendu. Qu'un père doute de sa paternité, ce n'est plus comme dans un temps bien lointain « la voix du sang » qui le tirera d'inquiétude, ce sera l'atavisme. 'Quand le marquis eut trouvé que l'atavisme le faisait le père de Denise, il éprouva un profond soulagement'. Et quel cas d'atavisme ! Au moins conviendrait-il qu'on se donnât la peine d'étudier les choses dont on veut parler, et que, quand par exemple on écrit tout un roman sur la folie, comme *le Mari de Charlotte*, on ne réunit pas dans un même personnage tous les symptômes que la science n'a jamais rencontrés qu'isolés. [...] On peut croire que ni M. Zola ni M. Malot n'affecteraient de relier leurs romans les uns aux autres et d'écrire leur comédie humaine, s'ils n'avaient pas lu quelque part 'que le drame ou le roman isolé, ne comprenant qu'une histoire isolée, exprime mal la nature, et qu'en choisissant on mutile' (Taine, *Étude sur Balzac*). De même encore ils n'écriraient pas comme ils écrivent, s'ils n'avaient entendu dire que 'le bon style n'est que l'art de se faire écouter' » [mais Balzac n'est pas un réaliste à proprement parler, il sait que l'art n'est pas dans l'imitation servile, ses successeurs ont changé toute cela].

M. Flaubert nous a donné dans son *Éducation sentimentale* le chef-d'œuvre de ce réalisme misanthropique ; les romans de M. Malot en sont aujourd'hui la plus fidèle expression. Les autres, M. Flaubert encore dans *Madame Bovary*, MM. de Goncourt dans *Germinie Lacerteux*, sembleraient plutôt s'être proposé l'étude désintéressée d'un cas pathologique et de rivaliser dans le roman avec la clinique médicale : ils n'ont pas non plus manqué de disciples, et les « histoires naturelles et sociales » de M. Zola procèdent pour une bonne part de leur inspiration. D'autres enfin ont inventé ce qu'on peut appeler le réalisme sentimental, qu'il nous semble qu'on définirait assez bien par la sympathie à peu près exclusive qu'il éprouve pour les petits et les déshérités de ce monde. On peut rattacher les romanciers de cette école, M. Alphonse Daudet, M. Coppée, aux romanciers anglais contemporains, à Dickens en particulier. Il ne leur manquerait, à vrai dire, que ce qui fait la supériorité de Dickens dans ce genre évidemment inférieur, - la puissance d'hallucination poétique, si particulièrement caractéristique de l'imagination anglaise ». [...]

« Nous n'en dirons pas autant des romans de M. Zola, - *les Rougon - Macquart*, - cinq volumes où l'auteur a dépassé tout ce que le réalisme s'était encore permis d'excès. On imaginerait malaisément une telle préoccupation de l'odieux dans le choix du sujet, de l'ignoble et du repoussant dans la peinture des caractères, du matérialisme et de la brutalité dans le style » [...]

« Au moins avec M. Malot, si nous ne pénétrons pas dans un monde où les sentimens soient beaucoup plus élevés, nous n'avons pas à redouter de

semblables intempérances. Il y a longtemps que M. Malot s'est fait comme un domaine privé du genre honnêtement ennuyeux. On s'endormira peut-être sur ses romans, on n'y sursautera ni d'indignation, ni de fou rire. Les constructions de M. Malot ressemblent à l'épure lourde, mais correcte, qu'un bon charpentier de village ajuste consciencieusement sur le terrain. Elles ne doivent pas d'ailleurs coûter beaucoup de peine à leur auteur, le plus fécond certainement des romanciers contemporains. *Clotilde Martory, le Mariage de Juliette, une Belle-Mère, le Mari de Charlotte, la Fille de la Comédienne, l'Héritage d'Arthur*, - voilà depuis moins de deux ans l'œuvre de M. Malot ; on n'a pas fini de lire son dernier roman que le suivant a déjà paru. Heureusement que la critique n'est pas une statistique littéraire et qu'elle ne mesure pas sa tâche à la quantité de la production : il suffit qu'elle sache à peu près son compte, libre d'ailleurs d'insister plus particulièrement sur telle œuvre qui, par sa valeur propre ou les tendances qu'elle révèle, méritera d'être considérée de plus près. À ce double point de vue, nous choisirons entre tous ces romans *le Mariage de Juliette et une Belle-Mère*, deux épisodes qui se font suite. Il nous semble que, conçus dans un autre système, animés de quelque émotion, mieux écrits surtout, ils pourraient compter au nombre des meilleurs récits de M. Malot. Du moins les préférons-nous à cette longue et verbeuse histoire de captation d'où l'auteur a tiré ses deux derniers volumes, *la Fille de la Comédienne et L'Héritage d'Arthur*. Dans le quartier populeux et commerçant du Temple, une maîtresse femme, Mme Daliphare, a formé lentement une grande maison ; son mari n'a pas compté dans sa vie, c'est sur son fils qu'elle a reporté toutes ses espérances. Elle aurait fait d'Adolphe le successeur qu'elle rêvait, s'il ne s'était épris d'une jeune fille, Juliette Nélis, qu'il a connue dès l'enfance et sous l'œil même de sa mère. Son père mort, aussitôt qu'entré dans sa royauté commerciale, il songe à en faire sa femme ; mais il redoute l'accueil certain que fera Mme Daliphare à la proposition d'une bru qui manque de la première des vertus qu'elle exige, la fortune. C'est du notaire de la famille que viendra le salut. M^e de La Branche attaquera directement Mme Daliphare au défaut, dans son orgueil commercial ; il lui proposera pour Adolphe une riche héritière, mais dont la famille exige une liquidation des droits de la mère et du fils, exigence à laquelle Mme Daliphare refusera de se soumettre, et, quand elle sera bien convaincue qu'il n'en saurait aller autrement, ce sera elle-même qui conclura le mariage en dépit de la déclaration de Juliette, qui n'a pour Adolphe que de l'estime, et qui ne consent que pour rendre à sa mère quelque chose du luxe qu'elles ont autrefois possédé. L'intrigue est d'ailleurs habilement conduite et le caractère envahissant de Mme Daliphare bien posé, mais le moyen, cette intervention du notaire apparaissant comme le dieu de la machine pour dénouer une situation que la logique des caractères poussait à quelque solution violente, n'est-il pas plutôt du vaudeville ou de la comédie que du roman ? Ils sont mariés ; dès le retour du voyage de noces, la jeune femme tombe sous la tyrannie d'une belle-mère contre la domination de qui son mari, retenu par le respect filial et quelque reste aussi de crainte maternelle, ose à peine la défendre : il semble que ses premiers griefs sont toutefois bien légers. Sous prétexte qu'on est artiste, on ne prend pas sa belle-mère en haine parce qu'elle ne vous a pas donné chambre à part, - les reines et les bergères se marient, comme disait le latin, *liberorum quærendorum causa*,

- ni même parce qu'elle aura meublé le vestibule d'acajou garni de velours d'Utrecht, je ne vois pas enfin qu'il y ait de quoi passer des 'nuits affreuses à déchirer son mouchoir pour étouffer ses sanglots' parce qu'on vous demande, comme dit M. Malot, 'd'assurer la perpétuité de la famille et de rendre à jamais votre mari heureux'. Cependant de jour en jour, à l'insu du mari, la mésintelligence, l'irritation, vont croissant entre la belle-mère et la bru. Sur l'entrefaite arrive un peintre de génie, Francis Airoles, qui devient en quelques jours l'amant de Juliette. Aux demi-révélation d'un vieux beau, Mme Daliphare a bientôt soupçonné l'intrigue ; elle s'en assure en recourant au plus vil espionnage, la fait brutalement connaître à son fils et l'envoie chercher lui-même la preuve de son déshonneur. Adolphe résiste d'abord, puis il cède, les surprend et les tue. Traduit en cour d'assises, acquitté, au sortir de l'audience il part avec son fils, pour ne plus revenir. 'Vers dix heures, Pommeau fut obligé d'entrer dans le cabinet de Mme Daliphare, il en ressortit aussitôt la figure bouleversée. - Que se passe-t-il donc ? demandèrent les commis. - La patronne qui pleure... Elle est debout et ses larmes tombent goutte à goutte sur le grand-livre. - Elle pleure sur le grand-livre ! s'écria Lutzins, ça va faire des pâtés'. Nous ne doutons pas que M. Malot ne se soit complaisamment applaudi d'avoir trouvé ce mot de la fin : c'est un principe de l'esthétique réaliste qu'il convient de laisser le lecteur sur une boutade de gaité misanthropique. Voilà peut-être une longue analyse ; elle nous permettra de saisir à nu le procédé réaliste. Nous pouvons en effet remarquer que non seulement M. Malot, avec une sollicitude inquiète, écarte de son intrigue tout ce qu'on y pourrait rencontrer de surprise et d'inattendu, mais encore qu'il prend soin de n'y faire jouer que des personnages scrupuleusement dépouillés de tout caractère et de toute originalité. Quel triste benêt de mari qu'Adolphe Daliphare ! quelle insignifiante et plate coquine de femme que la sienne ! La fable est systématiquement ramenée aux proportions du fait divers ; les acteurs, dominés par les situations, n'y ont de relief que celui qu'ils empruntent à l'effacement de leur entourage, chacun d'eux, après l'autre, venant occuper toute la scène. Ni grands ni bons d'ailleurs, il ne faut pas que le lecteur puisse risquer de les admirer ou d'en garder un souvenir d'émotion reconnaissante, - ni vicieux, à proprement parler, ni passionnés dans le crime, ne sont-ce pas inventions de poète que la profondeur de perversion dans le vice et le délire dans la passion ? Les accidents de la vie ne les surprennent pas, surtout ils ne les dérangent pas de l'automatique régularité de leurs fonctions quotidiennes, et, quand ils pleurent, c'est sur le grand-livre. Pas une marque de sensibilité, pas un cri qui parte du cœur ; ils vont, au hasard du jour, comme un paisible bétail, enveloppés d'indifférence et d'ennui, si bien qu'on s'étonne par intervalles de les voir agir comme de la surprise d'un ressort qui casserait tout à coup dans quelque joujou mécanique. Naturellement, comme ils agissent, ils parlent, d'une langue incolore et triviale, incorrecte souvent, où vainement on chercherait, non pas certes une expression créée, mais seulement une émotion sentie. Eh bien ! il faut le dire, ce ne sont pas là des caractères réels, ce sont de pures caricatures. Il n'existe pas de cœur qui n'ait jamais battu, d'intelligence qui n'ait jamais pensé, d'imagination qui n'ait jamais rêvé. De même que le corps humain, s'il n'a plus sous nos climats du nord cette pureté de lignes qu'il avait sous le ciel de la Grèce, dégradé par la misère, déformé par le

métier, plié par les civilisations modernes au joug des habitudes matérielles, conserve cependant quelque chose de la noblesse et de la dignité natives de la forme humaine, de même, passés au niveau de l'égalité démocratique, absorbés dans les exigences mesquines de la vie sociale, affairés à la poursuite sans trêve de la fortune et des satisfactions d'amour-propre, nous ne laissons pas que d'être encore des hommes, c'est-à-dire des êtres capables par l'élan passionné du cœur ou la force de la pensée de nous élever au-dessus de la réalité qui nous opprime. En quoi consiste donc l'espèce de plaisir que les plus grossiers éprouvent en face d'un mélodrame vulgaire, au bruit d'une musique tapageuse, à la vue d'un assemblage de vives couleurs sur la toile, sinon précisément de la diversion passagère qu'ils y trouvent au dégoût de l'existence et au dur labeur de la vie ? Comme si les soucis de la vie faisaient trêve un instant, et que, libre de toute contrainte, franche de toute entrave, l'intelligence fût un instant transportée dans un monde qu'elle se taillerait à sa fantaisie ! Cette protestation du sentiment et de la pensée contre le fait, cette ardeur du meilleur de notre être vers l'idéal, de quel droit enfin le réalisme l'efface-t-il du nombre de nos instincts, sinon du droit nouveau qu'il tire de son impuissance à la satisfaire et l'exprimer ? Sans doute il faut partir de la réalité, puisqu'elle est le fond des choses, l'étoffe pour ainsi dire des œuvres de l'art et de l'imagination, et qu'aussi bien, - mise à part la fantaisie brillante, - quiconque affecterait de la mépriser ne pourrait aboutir, dans le roman ou dans la poésie, qu'à la niaiserie sentimentale et l'abstraction symbolique ; elle n'est toutefois qu'une matière, et le propre de l'art est de lui donner une forme... »

Jean-Luc BUARD, « *Complices*, le roman policier d'Hector Malot ? », *Cahiers Robinson* n°10.

Alain BUISINE, « Peuple et famille », *Littérature*, 1977, vol. 26, n°2, p. 28. — L'incipit « je suis un enfant trouvé » préfigure ici une odyssée à travers les milieux les plus populaires. Voisinage de l'orphelinisme et de l'orphelinat que l'on trouve aussi dans *La Dompteuse* de Jules Vallès. Malot réussit à terminer son roman au prix d'une distorsion, des retrouvailles avec les parents qui marquent un subit enrichissement.

BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES DE FRANCE, « Chronique des Bibliothèques. Rouen (Seine-Maritime). Exposition « Hector Malot, 1830-1907 (27 décembre 1980-31 janvier 1981) », n°9-10, 1981. — « On a toujours de l'amour pour son pays, je serais heureux que mon pays eût un peu de considération pour moi », confie Hector Malot à Eugène Noël en 1861. Né à La Bouille en 1830, il fit ses études au Collège royal de Rouen : c'est bien un « enfant du pays » qui fut célébré par cette exposition. Le monde entier connaît Hector Malot pour son roman *Sans famille*. On connaît moins le reste de son œuvre : 60 romans où il s'est montré l'observateur attentif et chaleureux des hommes de son temps. Aussi l'exposition a-t-elle eu pour objet de mieux faire connaître cet écrivain. Le catalogue comporte 208 notices donnant la liste des livres d'Hector Malot par ordre chronologique de publication.

Patrick CABANEL, *Le Tour de la nation par des enfants. Romans scolaires et espaces nationaux (XIXe-XXe siècle)*, Paris, Belin, 2007, p. 267-280.

Paul-Émile CADILHAC, « Naissance et décor de *Sans famille* », dans *Demeures inspirées et sites romanesques*, textes réunis par Paul-Émile Cadilhac et Robert Coiplet, Paris, Les Éditions de l'Illustration, Baschet & C^{ie}, 1958. — P.-E. Cadilhac a enquêté dans le centre de la France pour identifier les sources réelles de *Sans famille*.

Vigor CAILLET, « Enfance romantique et éducation positiviste dans *Sans famille* d'Hector Malot », *Eidolon* n°64 : *Enfances romantiques*, textes réunis par Fabienne Bercegol et Gérard Peylet, Bordeaux, octobre 2003.

Gaston CALMETTE, « Au jour le jour. Livres d'étrennes », *Le Figaro*, 14 novembre 1893. — Article consacré à *En famille*, avec un retour sur le succès de *Sans famille*. À voir le catalogue d'étrennes de la Bibliographie de la France, tout le monde en écrit, en a écrit ou veut en écrire. De tous, celui qui a eu la carrière la plus brillante, la plus longue, est assurément le *Sans famille*, d'Hector Malot [...] Voulant écrire cet article, nous avons demandé à Malot quel avait été tout d'abord le succès de son livre, et il nous a répondu qu'il avait commencé par être très lent et sans que rien fit prévoir l'essor qu'il devait prendre. D'octobre 1878 à juin 1879 on en avait vendu six tirages seulement ; puis tout à coup les tirages s'étaient suivis ; les quelques milliers d'exemplaires vendus avaient fait leur chemin, gagnant le public sourdement, mais régulièrement ; on s'était dit : « Avez-vous lu ? » et ceux qui n'avaient pas lu, parce qu'ils entendaient, par ce qu'on racontait, voulaient lire à leur tour. Un courant s'établissait qui emportait le succès. Le 10 juin se fait le septième tirage, le 5 juillet le huitième, le 19 juillet le neuvième, le 25 juillet le dixième, le 14 août le onzième, le 5 septembre le douzième, le 20 septembre le treizième, le 4 octobre le quatorzième, le 3 novembre le quinzième, le 26 novembre le seizième, le 5 décembre le dix-septième. Ainsi de suite, sans qu'aucune publicité aide à cette vente, et par la seule force de la vogue que lui fait le public, qui était à la fois le propagateur, le critique et l'acheteur. Le fait est sans précédent et mérite d'être cité. Si bien qu'aujourd'hui le chiffre des éditions ordinaires a dépassé 220 000, sans parler des éditions et extraits publiés par la librairie Hachette, en France, et par sa maison de Londres, le livre étant devenu de lecture courante pour la langue française en Angleterre ; et sans parler aussi des contrefaçons allemandes, car en Allemagne les conventions littéraires permettent qu'un ouvrage soit librement publié dans sa langue natale, pourvu qu'il le soit en extraits et qu'il serve à l'instruction. Pour *Sans famille* on a coupé quelques pages et le tour a été joué ; le livre est édité en français, en deux volumes, et sans que Malot ait jamais reçu pour cela le moindre mark.

Un succès aussi constant, suivi avec une ponctualité aussi extraordinaire, devait engager Hector Malot à le répéter, et, puisqu'il avait trouvé *Sans famille*, le décider à en chercher un autre. Les sollicitations ne lui ont pas manqué [...]. A personne Malot ne répondait non, mais à tous il disait : - Quand j'en aurai trouvé un qui me satisfera. Et pendant quinze ans, il a continué son œuvre, cherchant à se renouveler, tentant le difficile, quelquefois le dangereux, ne voulant d'un succès certain que quand il aurait conscience d'avoir tout fait pour le mériter. C'est ainsi qu'entre *Sans famille* et *En famille* qui vient de paraître chez Flammarion, en une très belle édition illustrée par Lanos, tant d'années se sont écoulées. Est-ce donc qu'il faille

des inventions extraordinaires pour un roman qui devrait être lu par tout le monde, les petits comme les grands, les naïfs comme les cultivés ? Mon Dieu, non ; de très simples, au contraire, de très ordinaires, mais qui réunissent les qualités rares par lesquelles on plaît à tous : à l'enfant, par la simplicité, la bonne humeur, la limpidité des idées et des sentiments, la variété des événements, par ce qu'on leur montre de beau et de bon ; à la mère, par la pureté, l'émotion, la finesse, la grâce d'un romanesque pris à la réalité, mais poétisé et attendri ; au père, par la conception forte, par la hauteur des vues, par la solidité d'exécution ; à tous, par l'honnêteté, la morale réconfortante, la leçon qui ressort d'une telle lecture, le grand repos, le plaisir de vivre qu'elle verse.

Ceci n'est pas un article littéraire écrit en vue de juger *En famille* dans une forme critique, ni d'analyser son intrigue délicate, ni de parler de son intérêt, ni de dire le charme pénétrant et doux dont il est plein, les larmes qu'il va faire couler, le bien qu'il peut faire, mais simplement, puisque nous nous occupons du livre d'étrennes, de montrer quelle est sa structure propre et de chercher le grand ressort qui lui donne la vie et finalement le conduit au succès. Précisément, *En famille* semble créé à souhait pour cette démonstration - ce qui explique que nous l'ayons choisi entre tous, puisqu'il est un type - et, sans analyser tout le livre, prenons un épisode : une jeune fille, presque une enfant, est à la recherche de sa famille, seule au monde ; plus misérable qu'une mendicante que soutient du moins la charité, elle arrive dans un grand centre industriel où plus de sept mille ouvriers vivent du travail du jute et du lin. Embauchée à son tour, elle partage cette existence. Mais, si elle veut bien donner ses forces pour gagner sa vie à la façon de ses nouveaux camarades, elle qui fut si heureuse, si aimée, ne saurait partager l'horreur des chambrées d'ouvrières ; elle se réfugie dans une petite île isolée, au milieu de ce que, dans la vallée de la Somme, on appelle une « entaille », où elle doit manger, dormir, vivre tout le temps qu'elle ne donne pas à l'atelier. Son courage grandit de cette solitude. [...] Il y a là une centaine de pages qui, en plus de l'intérêt poignant, ont le charme de la féerie et du rêve, une envolée qui ravit, avec ce mérite qu'il se trouve à côté de cela, dans cela, une école de volonté. Le voilà le grand ressort qui donne la vie au livre d'étrennes, la leçon qu'il doit porter avec lui, non par le prêche, non par les ennuyeuses réflexions morales, mais par l'exemple qui est la seule vraie moralité. Et c'est celui d'*En famille* qui fait l'éducation de la volonté. On dit couramment que vouloir c'est pouvoir ; mais comment peut-on vouloir ? comment apprend-t-on à vouloir ? En famille l'enseignera.

LE CANARD DE DUCLAIR, supplément en ligne du *Journal de Duclair*, « La mère d'Hector Malot », <http://jumieges.free.fr/malot.htm>. L'auteur est Laurent Quevilly.

LE CANARD ENCHAINÉ, 25 juillet 1967. - Bienséance. La veille de l'inauguration du buste d'Hector Malot, à La Bouille (Seine-Maritime), le général Lalande, descendant de l'auteur d'*Sans famille*, a fait changer l'orientation de l'effigie de son aïeul. Motif : son regard était fixé pour la postérité sur l'édicule public.

Isabelle CANI, « Comment émergent les stéréotypes : le cas de l'auto-

guérison à travers trois genres littéraires », *Loxias* n°17 : *Littérature et stéréotype*, mis en ligne le 7 juin 2007. — Étude de trois cas d'auto-guérison, dans *The Secret Garden* de Frances Hodgson Burnett, *Sans famille* d'Hector Malot, *Heidi kann brauchen, was es gelernt hat*, de Johanna Spyri.

Nguyen CAN LE, « La compassion dans *Romain Kalbris* d'Hector Malot », dans *L'Œuvre pour la jeunesse d'Hector Malot*, p. 185-199.

Clément CARAGUEL, recension de *Madame Obernin*, dans *Le Journal des Débats politiques et littéraires*, 28 mars 1870. — Le critique se félicite de la leçon donnée par ce roman, où l'adultère se présente comme un pays d'épines et de ronces, même si l'auteur est trop dur avec son héroïne, qui aime son mari mais que sa beauté expose à de nombreuses avances et persécutions.

Clément CARAGUEL, recension de *Un curé de province* et *Un miracle*, dans *Le Journal des Débats politiques et littéraires*, 12 août 1872. — Son abbé Guillemittes, Hector Malot ne l'a peut-être jamais rencontré, mais il a dû exister. « Et c'est en ce sens, toute proportion gardée, qu'un critique illustre a pu dire des romans de Walter Scott qu'ils étaient aussi vrais que l'histoire ». Mais Malot est plus proche de Balzac « dont il rappelle parfois l'observation patiente et méthodique ».

Clément CARAGUEL, recension de *Un mariage sous le Second Empire* et *La Belle Madame Donis*, dans *Le Journal des Débats politiques et littéraires*, 24 mars 1873. — « C'est la politique impériale qui nous a valu l'invasion avec tous ses désastres, et c'est la peinture des mœurs du second empire que contient l'ouvrage de M. Malot. Voilà bien un roman dont on peut dire qu'il est aussi vrai que l'histoire. Sous des noms d'emprunt se cachent en effet des personnages que toute la France a connus pour son malheur ».

Clément CARAGUEL, « Feuilleton. La semaine dramatique », dans *Le Journal des Débats politiques et littéraires*, 8 septembre 1873. — Compte rendu de la pièce *Un beau-frère*, qui ne soutient pas la comparaison avec le roman. L'époque du second empire a été pour Malot une mine féconde d'où il a tiré le sujet de certains de ses meilleurs romans. « On peut donc dire que, de tous les Français, M. Malot est peut-être le seul qui doive quelque chose à l'empire. Il a peint les mœurs publiques et privées de ce régime avec une acuité d'observation qui touche à la photographie ».

Clément CARAGUEL, « La semaine dramatique. *La Bohème tapageuse*, roman en trois parties de M. Hector Malot », dans *le Journal des Débats politiques et littéraires*, 29 nov. 1880. — « Hector Malot n'est pas ce qu'on appelle aujourd'hui un romancier idéaliste ; il n'est pas davantage un réaliste ou un naturaliste. C'est un conteur vif et humoristique [...] Ce sont particulièrement les mœurs de la vie parisienne sous le second Empire que Malot a voulu reproduire dans ses meilleurs ouvrages ». Cette veine se retrouve dans la *Bohème tapageuse*. « C'est là un monde bien connu des habitués du boulevard et des lecteurs de la chronique scandaleuse des petits journaux mais Malot le met en scène avec le tact et le goût d'un romancier de race qui sait s'élever au-dessus de la simple anecdote, développer un

type, lui restituer ses côtés généraux, et créer une œuvre d'art par un heureux mélange de la fiction et de la réalité ».

François CAREZ, « Anatole France », *Auteurs contemporains. Études littéraires*, Liège, imprimerie & lithographie Demarteau, 1897, p. 125-126. – Comme critique, Anatole France aime surtout livrer ses impressions et se livrer à des digressions, oubliant l'œuvre recensée. « Veut-il parler de *Conscience*, un roman d'Hector Malot ? Après avoir déclaré que le nom de cet auteur recommande suffisamment l'ouvrage, voilà que des idées philosophiques bourdonnent à ses oreilles : il les saisit et les épingle dans sa chronique. Il nous développe la théorie de la responsabilité des criminels, nous entretient de certaines doctrines qui tendent à prévaloir de nos jours et résume ce que la nouvelle école anthropologique a exposé sur cette matière délicate de la responsabilité humaine. Maudsley, Cesare Lombroso sont pris à partie par lui ; il se met à discuter leurs doctrines. Nous sommes bien loin de *Conscience* ; soyez sûr que M. France ne se souvient même plus qu'il a entamé cette discussion à propos du volume de M. Malot ».

[Jules-Antoine] CASTAGNARY, « Variétés. *Les Victimes d'amour* par M. Hector Malot », *L'Opinion Nationale*, 16 et 19 janvier 1860.

Elisabeth CEAUX, « *Souvenirs d'un blessé*. Le regard d'Hector Malot sur la guerre de 1870 », *Quaderni di filologia e lingue romanze, Ricerche svolte nell'Università di Macerata*, Terza serie, vol. 17, Macerata, 2002, p. 161-182.

CÉCIL, « Revue parisienne », *Le Journal de Rouen*, 22 mai 1865. – Conclut en parlant d'un écrivain qui ne farde pas la vérité, M. Hector Malot, « un Normand, qui vient d'écrire un beau livre, sous ce titre, *les Epoux*. C'est net, vigoureux, et, depuis Balzac, peu de romanciers ont fouillé plus profondément, et plus consciencieusement dans la vie parisienne ».

CÉCIL, « Revue parisienne », *Le Journal de Rouen*, 7 mars 1870. – Evoque assez longuement et non sans finesse *Madame Obernin*.

Françoise CESPÉDÈS, « Hector Malot. *Sans famille* », *L'école des lettres collèges*, avril 2005, p. 77-90. – Étude d'une œuvre intégrale en classe de 4^e. Résumé du roman. Conseils de lecture. Questionnaire de compréhension, pistes d'étude (la narration, la description, le style de l'auteur), exercices d'écriture. Bibliographie, filmographie, vidéographie, webographie.

Amélie CHABRIER, *Les Genres du prétoire, chronique judiciaire et littérature au XIX^e siècle*, thèse pour le doctorat, université Paul Valéry Montpellier 3, novembre 2013, en ligne sur le portail HAL d'archives ouvertes. Hector Malot y est cité pour *Le Docteur Claude*, p. 42, 77, 111, 122, 314, 420, 422.

Hélène CHARDERON, *Instruire et plaire - l'implication idéologique de la littérature enfantine dans le débat sur l'éducation en France au XIX^e siècle*, Ph.D. in *French Studies*, Mary Immaculate College, University of Limerick, juin 2020. Cette thèse écrite en français s'appuie sur quelques œuvres pour la jeunesse « emblématiques », dont celles d'Hector Malot, *Romain Kalbris*, *Sans famille*, *En famille*, *Le Mousse*.

Hélène CHARDERON, « De l'homme machine à l'homme social, la ville industrielle danse *Sans famille* et *En famille* d'Hector Malot », *Convergences francophones*, volume 7, n°1 : *Littérature(s) et industrie(s)* 2022, p. 14-27.

Michel CHARPENTIER et Agnès THOMAS-VIDAL, « Les Oudinot de la Faverie* : une talentueuse et attachante famille d'artistes », *Perrine*, 2023.

Pierre CHARRETON, « Romanesque et édification dans *Sans famille* d'Hector Malot », dans *À la rencontre du populaire*, Travaux LXXXII, CIEREC, université Jean Monnet de Saint-Etienne, 1993, p. 69-80.

Hubert CHARRON, *Hector Malot ou le mythe du héros orphelin*, livret de l'exposition tenue à la Médiathèque de Sèvres, 2-31 mai 2017.

Marie-Claire CHATELARD, « *Sans famille* ou la reconnaissance : le roman familial chez Hector Malot », *Cahiers de l'Université* n°5 : *Le Roman familial*, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 1985, p. 169-186.

Christine CHAUMARTIN, « Hector Malot dans les manuels scolaires, travaux et cahiers d'élèves », *Hector Malot, l'écrivain instituteur*.

Ernest CHESNEAU, « Bibliographie. *Les Amours de Jacques*, par M. Hector Malot », *Revue européenne*, 1861, p. 188-189. — « Seconde œuvre très digne d'attention d'un jeune romancier » mais qui n'échappe pas à la tendance de peindre des âmes "calcinées par une maturité précoce" ». Ernest Chesneau fut un ami rouennais de Malot et de Levallois, qui lui dédie en 1863 son recueil d'articles *Critique militante*.

Thierry CHEVRIER, « Malot : *Souvenirs d'un blessé* », *Cahiers Robinson* n°10.

Jacky CHOPLIN, « Construction d'une nouvelle orthodoxie sur la réflexivité dans le roman français de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle », Actes du colloque *Réflexivité en contextes de diversité*, université de Limoges, décembre 2010 <http://www.flsh.unilim.fr/fred/actes2010>. — distingue deux « prototypes » d'enfants malheureux, dont un, étudié au travers de Perrine (*En famille*), orpheline promise à la réussite.

LA CHRONIQUE MÉDICALE, REVUE BI-MENSUELLE DE MÉDECINE HISTORIQUE, LITTÉRAIRE & ANECDOTIQUE, n°14, 1907, « Trouvailles curieuses et documents inédits. L'hygiène et le régime d'Hector Malot ».

Albert CIM, « Le Dîner des gens de lettres : souvenirs littéraires », *La Nouvelle Revue*, 1903, publié en librairie chez Flammarion, 1903, p. 19-30. — Cim évoque le caractère décidé d'Hector Malot, un « gros reproducteur », c'est-à-dire un des sociétaires dont les œuvres sont les plus souvent reproduites dans les journaux. « Malot est, en effet, un des écrivains qui conviennent le mieux au plus grand nombre de lecteurs : ses romans sont très habilement et solidement charpentés, d'un intérêt saisissant. — ce qu'il faut à la foule, et ils possèdent en outre une forme littéraire suffisante pour être goûtée par une clientèle plus instruite et plus relevée [...] Au comité des gens de lettres, Malot passait pour ne pas être commode.

Jules CLARETIE, « Revue littéraire. Nouveautés, romans et mélanges »,

L'Illustration, journal universel, 7 septembre 1872. — M. Malot est tout contemporain dans ses récits. On l'en a blâmé, en prétendant que le roman ne doit s'occuper ni d'histoire, ni de politique, ni de science ni de rien qui touche à quoi que ce soit de sérieux. Mais le roman, c'est sa supériorité, peut tout contenir.

Jules CLARETIE, à propos de la pièce tirée de *Un beau-frère*, dans *La Vie moderne au théâtre : causeries sur l'art dramatique*, 1^{er} septembre 1873, p. 300-303. — « M. Hector Malot s'est conservé, dans la littérature contemporaine, une place à part ».

Jules CLARETIE, « La vie à Paris. Hector Malot à Fontenay-sous-Bois », *Le Temps*, 26 avril 1907. — Cet article est un éloge d'André Theuriet, qui vient de mourir. « C'était un sage. J'admire et j'envie ceux qui, comme lui, règlent leur vie et cherchent leurs joies dans le calme. Il est un autre de mes vieux amis qui a résolu le problème de l'heureuse fin d'existence. Il vit avec les siens, parmi ses livres, à Fontenay-sous-Bois, se rappelant les figures disparues. C'est Hector Malot, à qui Taine eût donné sa voix à l'Académie après lui avoir fait l'honneur d'un salut littéraire qui intéressa Sainte-Beuve. L'auteur de tant de romans populaires, dans le bon sens du mot, vit retiré à Fontenay-sous-Bois, et voit passer le flot des livres nouveaux, au bruit de la poussée des « jeunes ». Il sourit aux impatiences actuelles en songeant aux difficultés des débuts de jadis, au peu d'argent que donnait une œuvre, à des camaraderies et à de belles humeurs qui sembleraient naïves aux âpretés d'aujourd'hui. Comme André Theuriet, Hector Malot est un sage, et j'espère que les bois de Fontenay le trouveront en santé après les mois d'hiver ».

Jules CLARETIE, « Hector Malot », *Le Temps*, 20 juillet 1907, recueilli dans *La Vie à Paris*, 1907, chapitre XXIII, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1908. — Éloge funèbre de l'écrivain. « Sainte-Beuve venait de décerner à l'auteur des Courbezons le titre de "fort élève de Balzac" lorsque Taine, un beau matin, dans le *Journal des Débats*, sembla revendiquer pour un autre romancier la succession du maître. Ferdinand Fabre et Hector Malot étaient alors en pleine force de jeunesse ; l'un, le second, plus populaire que l'autre, tous deux robustes et probes, Fabre s'attachant aux mœurs, aux paysages de ses Cévennes ; Malot, venu de Rouen à la suite de Flaubert, et étudiant de près la vie moderne, apportant dans le roman, avec les *Victimes d'amour*, une note personnelle, d'une vigueur et d'une sincérité rares. Il y avait alors un critique, très averti et très sûr, qui du même âge et du même pays qu'Hector Malot, combattait pour ces nouveaux venus, et dans l'*Opinion nationale* était pour les livres le causeur attitré, le causeur du lundi, comme Francisque Sarcey, pour les pièces de théâtre, était le causeur du dimanche. Jules Levallois, ancien secrétaire de Sainte-Beuve, habitué au labeur, à la méthode du critique, prenait une place importante parmi les juges, alors nombreux, des œuvres littéraires. Il combattait pour les Goncourt, alors contestés, pour Barbey d'Aurevilly, critique lui-même, et dans sa petite maison de Montretout où nous nous retrouvions avec Henry Maret, alors débutant et qui préludait par un délicieux *Voyage autour du monde parisien*, à son alerte et spirituel *Carnet d'un sauvage*, avec Emmanuel des Essarts, récitant ses premiers vers, avec Daudet, qui apportait là son *Roman du Petit*

Chaperon rouge, avec Theuriet, avec un disparu qui méritait d'avoir son heure, Marc-Bayeux, Levallois groupait les débutants et aussi les maîtres en ce logis que Barbey emplissait de sa voix superbe, répétant à ces écrivains, la plupart Normands, ce mot dont le critique de *l'Opinion nationale* faisait aussitôt le refrain d'une chanson, Je suis le Titan de la Normandie ! ».

Hector Malot était né à la Bouille, comme Levallois à Rouen, et tous deux s'étaient acheminés vers Paris avec la volonté de le conquérir. C'était l'heure où les Rouennais venaient en train de plaisir applaudir à l'Odéon le drame de Louis Bouilhet, *Madame de Montarcy*. Malot et Levallois, le romancier et le critique, rêvaient de fonder une « école rouennaise » sous le patronage du dramaturge acclamé et de l'auteur de *Madame Bovary*. En attendant, Hector Malot écrivait des notices pour la *Biographie générale* de Firmin-Didot et des bouts d'articles pour *le Journal pour tous* que Jules Simon dirigeait chez Hachette. C'est dans cette publication que pour la première fois nous lûmes ce nom, Hector Malot, sur les bancs du collège. Depuis, nous devions rencontrer et saluer celui qui le portait. [...] Hector Malot était l'auteur de ces livres intimes d'une valeur incontestable, lorsque le succès l'entraîna vers des œuvres de dimensions plus vastes, des romans-feuilletons dont la vogue allait être grande, *L'Auberge du monde*, à la fin de l'Empire, *les Souvenirs d'un blessé*, au lendemain de la guerre. Ce n'est pas aux lecteurs du *Temps* qu'il faut rappeler les rares qualités de conteur du romancier qui vient de mourir. [...] Hector Malot s'était, tout en ne sacrifiant jamais aux aventures improbables, mis à ce « roman-feuilleton » que tant de conteurs entraînants ont illustré. Il se donnait cette tâche quotidienne d'écrire à son lever la partie de son récit qui devait composer le fragment du jour. L'intérêt immédiat y gagnait, à coup sûr le livre y perdait peut-être. Mais toujours, en toutes ses œuvres, le romancier gardait le respect du public. Il était devenu populaire sans sacrifier au scandale. [...] Je ne crois pas que Malot ait jamais songé à l'Académie française. C'était l'homme le plus simple et le moins préoccupé des honneurs auxquels il pouvait prétendre. Il ne voulut pas être choisi comme président de la Société des gens de lettres. Je ne sais pas s'il était chevalier de la Légion d'honneur. Il aimait son foyer, son labeur, sa liberté. C'était le travailleur le plus consciencieux, l'ami le plus cordial, le confrère le plus loyal. Robuste jadis, superbe, avec un bon rire dans sa barbe longue, la maladie l'avait atteint depuis des années, lui apportant de la souffrance sans lui enlever de sa bonté. Il avait volontairement cessé d'écrire, déposant avec une sorte de philosophie souriante cette plume dont il s'était servi en honnête homme [...] il me racontait que l'auteur de *David Copperfield* lui dit un jour presque brusquement « Monsieur Malot, je n'aime que les fous. Vous êtes décidément trop sage pour moi ». Et la boutade ressemblait à un congé. Elle ressemblait aussi à un jugement littéraire, si l'on veut. À ce talent probe et mâle, un peu de fantaisie et de pittoresque eussent ajouté le charme. Mais il faut s'en rapporter à Taine pour lui rendre hommage, et le mot de l'auteur de Jacques Vingtras est le plus vrai qu'on ait écrit sur l'auteur des Amours de Jacques ».

Le 23 juillet, on lit dans *Le Temps* : « Les obsèques d'Hector Malot ont eu lieu hier à deux heures de l'après-midi, à Fontenay-sous-Bois, où habitait le

regretté romancier. Le commandant Mesple, commandant la section de cavalerie à l'École militaire de Saint-Cyr, gendre du défunt, conduisait le deuil. Dans le cortège, on remarquait M. Hetzel, éditeur, M. Mussault, maire de Fontenay, des officiers et des élèves de l'École de Saint-Cyr. Des délégations de la fanfare de Fontenay-sous-Bois et de la Société amicale des vétérans de 1870, dont Hector Malot était membre honoraire, suivaient aussi le convoi. En outre plusieurs collaborateurs du Temps avaient tenu à venir présenter à Mme veuve Malot les condoléances des rédacteurs du journal qui a publié quelques-unes des meilleures œuvres du romancier probe et laborieux dont notre éminent collaborateur M. Jules Claretie faisait l'autre jour ici même le juste éloge. L'inhumation a eu lieu au petit cimetière de Fontenay-sous-Bois, dans le caveau de la famille ».

Jules CLARETIE, « La vie à Paris. Comment les nouvelles se répandent dans le désert », *Le Temps*, 23 août 1907. — Jusqu'au fond du désert, les Arabes sont au courant de tout parce qu'ils lisent nos journaux. Ainsi ont-ils pris connaissance de la pièce d'Henri de Bornier, *Mahomet*, qu'ils ont jugée offensante. « Henri de Bornier avait, sans le vouloir, éveillé des idées de guerre sainte. Ne réveillons jamais le croyant qui sommeille. Hector Malot me contait que, visitant un grand chef arabe qui lui donnait l'hospitalité du toit, du couscous et du café, il avisa, dans un coin un drapeau vert, le drapeau du Prophète à demi replié et poudreux, et le romancier dit à son hôte en riant : Ah ! ah ! je devine c'est pour le déployer à la prochaine guerre sainte que vous le gardez là ? L'Arabe ne répondit point, ne sourit pas, ne voulut pas sourire à la plaisanterie du Français, mais Hector Malot saisit dans son regard très calme un vague éclair, une lueur furtive qui lui donna à réfléchir ».

Jules CLARETIE, « La vie à Paris. Sir Charles Dilke. *Vices français* », *Le Temps*, 3 février 1911. — A l'occasion de la mort du grand diplomate Charles Dilke, Claretie revient sur *Vices français* qui, malgré son titre, est un roman de mœurs anglaises. « *Vices français* est un roman à clef. On y reconnaît facilement M. Gladstone dans le vieux Watson, M. Chamberlain, "l'homme de sa parole, tiré à quatre épingles, une fleur à la boutonnière", lord Rosebery, "futé, prudent, méfiant, veuf d'une Rothschild et qui ne songe guère à se remarier", et le marquis Hartington, et Vernon Harcourt, et d'autres personnages disparus maintenant. Mais surtout, au premier plan, on y voit sir Charles Dilke lui-même, et l'histoire douloureuse du héros, Mostyn, est la revanche de la loyauté calomniée sur l'hypocrisie britannique ou plutôt sur l'hypocrisie internationale.

Voici Mostyn quittant son costume d'escrime pour endosser sa redingote et se rendre au Parlement. "La blancheur de sa veste de coutil mettait en lumière une belle tête aux traits réguliers et à l'expression placide, encadrée dans une longue barbe effilée." "Tout entier à son travail du matin au soir, et souvent même du soir au matin, dit Hector Malot, il ne se donnait guère un peu de repos que le dimanche, où il s'en allait au hasard, dans quelque petit village au bord de la Tamise, là où il pouvait prendre un bateau et canoter librement en amont quand il était disposé à la rêverie, sur une eau tranquille ; en aval, au contraire, quand il avait besoin de brûler du muscle en luttant contre la marée ou le jusant ". Nous avons canoté, mon fils et moi, sur la Tamise avec sir Charles, un de ces sundays de liberté. Quand il avait

bien ramé il rentrait au logis, et s'étendant en un petit kiosque au seuil duquel il plaçait des sandales, l'homme d'État ami du sport accrochait à la porte un écriteau où se lisaient ces mots "Prière de faire silence. Je dors".

Jules CLARETIE, « Les rêves d'un réfractaire », *Le Temps*, 12 avril 1912. — Long article où Claretie fait connaître des lettres de Vallès à Malot, certaines datant de l'époque où ils se retrouvaient, désargentés, au café Tabouret, et les autres écrites durant son exil.

Linda L. CLARK, *Social Darwinism in France*, University of Alabama, 1984. — Hector Malot est évoqué pour son roman *Conscience*.

Anatole CLAVEAU, « Chronique littéraire – De quelques ouvrages divers », *Revue contemporaine*, 1862. - Je puis faire aujourd'hui (rapidement, car la fin de l'année nous presse) la petite excursion, que je méditais depuis longtemps, dans le roman contemporain, et parler un peu de deux ouvrages remarquables, *les Victimes d'Amour* et *Louise*. Le premier de ces livres, dont le titre semble indiquer que l'auteur, M. Hector Malot, n'a pas rempli son cadre avec un volume, est naturellement consacré aux infortunes des amants, ou plutôt d'un amant. La fable n'en est pas très nouvelle mais on sait que l'école réaliste, dont M. Malot vise à faire partie, place l'intérêt dans la vérité des sentiments ou des caractères, bien plus que dans la conduite de l'intrigue. Elle part d'un principe juste, mais qu'il ne faut pas exagérer, à savoir qu'on est toujours original quand on peint vivement une situation, n'importe laquelle, et qu'on analyse avec dextérité une passion, quelle qu'elle soit. Il s'agit simplement ici d'un artiste trop aimé, trop caressé de sa famille, faible, par conséquent, et mal préparé contre la vie, qui vient chercher à Paris la consécration de ses espérances, et qui n'y trouve que la ruine de son talent. L'amour d'une femme du monde, Marguerite Baudistel, l'arrache à ses travaux à l'affection de sa famille et de ses amis, à tout ce qui peut l'inspirer ou le soutenir, sans lui fournir les compensations qu'un tel accaparement nécessite, et, enfin, le laisse brisé, anéanti sur la place, dépouillé de ses qualités les plus sérieuses comme de ses plus belles illusions. Il retourne alors dans sa Bretagne, et rend à un autre, sans le vouloir, le mal qu'on lui a fait ; il aime, séduit et épouse la fiancée d'un pauvre garçon, honnête et loyal, qui se jette à l'eau avec une pierre au cou et voilà une seconde victime de l'amour. M. Hector Malot n'en a mis que deux dans son livre, avouons qu'il n'en a pas abusé. Deux victimes seulement, encore n'y en a-t-il qu'une seule qui fasse le saut de Leucade car M. Maurice, le héros du roman, se console assez volontiers de ses premières aventures amoureuses par une douce et prudente homéopathie. Il y a de fort beaux passages dans ce volume, et même quelques-uns qui sont tout à fait admirables. Une facilité d'observation que la nature n'a peut-être pas donnée à l'auteur, mais qu'il a acquise, et qui est devenue une habitude chez lui, sans y avoir jamais été un instinct, se trahit par une foule de détails charmants, et dont la rare indiscretion est un défaut qu'on doit rapporter à l'école bien plus qu'à M. Malot. Presque toujours, on est frappé de la vérité du trait, et l'on constate tout haut, ou, s'il y a lieu, tout bas, que c'est bien cela que les personnages ont éprouvé. Ainsi, la lassitude capricieuse, l'ennui vagabond de Mme Marguerite, qui la pousse à courir le monde pour chercher au dehors les distractions qu'elle ne trouve plus en elle, ce vide

d'un cœur malade à qui son amour et son égoïsme même ne suffisent pas, sont retracés avec des couleurs saisissantes et à grands traits. L'auteur a si finement démêlé les symptômes de cette dévastation secrète, et en a si bien mis en relief les principaux caractères, qu'il nous a passionnés en feignant l'indifférence émue de l'absence même d'émotion, intéressés à l'ennui et remplis pour ainsi dire du vide. Ailleurs, ce sont des mérites tout différents, une mise en œuvre entraînant d'éléments beaucoup plus dramatiques, des scènes où l'ardeur de la passion est égalée par l'énergie du style des situations fortes ou touchantes, où l'auteur fait preuve tour à tour de chaleur et d'onction, une façon d'écrire nette et simple, qui s'arrête quelquefois à la précision, et atteint souvent au relief, un livre, enfin, tout plein d'excellentes qualités et de brillantes promesses, où ce qu'il y a de bon appartient à l'auteur, où ce qu'il y a d'inférieur, je le répète, appartient à l'école.

Les principaux défauts de M. Hector Malot sont des défauts communs et des défauts appris, c'est pourquoi je ne crains pas d'y insister. Balzac, en fondant l'école réaliste, et M. Gustave Flaubert, en la rajeunissant, l'ont soumise au système qu'ils pratiquent eux-mêmes, l'analyse et l'hallucination à outrance : l'un dissèque les objets, l'autre les saisit d'ensemble avec une lucidité particulière et un certain grossissement. Mais ils sont nés ainsi, et au milieu de beaucoup d'autres qualités, c'est là leur trait distinctif, c'est-à-dire ce qu'il ne faut jamais chercher à imiter d'un auteur, pas plus qu'on n'imité la démarche d'un homme. Soyez réalistes, fort bien, mais soyez vous-même, et non pas Flaubert et Balzac, dans ce qu'ils ont de plus intime et de plus personnel. Êtes-vous tenus, par exemple, de reprendre, comme ils l'ont fait, toutes vos histoires et tous vos caractères, ab ovo, sous prétexte de les mieux conter et de les mieux saisir. C'est une imperfection chez eux, et le progrès serait d'être aussi complets qu'ils l'ont été en nous jetant tout de suite *in medias res*.

Ce qui me frappe surtout dans l'école réaliste, ce sont de certains petits contentements littéraires qu'elle se donne à elle-même, de petites affectations où on la reconnaît. Elle a des tours de phrases, des mots, des riens qui lui sont particuliers. Ainsi l'école réaliste ne dit jamais le corps, elle dit la chair, cela date du jour où M. Bovary, récemment marié avec Emma, s'en allait, l'esprit dispos, la chair contente, etc., et M. Malot de dire « Dans Armande, dans sa chair, comme dans son esprit. » Singulière façon et un peu trop biblique de commencer le portrait d'une ingénue. M. Malot ne dit pas « Ils s'embrassaient fortement », mais « Et fortement ils s'embrassaient. » M. Flaubert l'a dit, et après lui M. Feydeau. La vapeur aussi, vous le saurez, est proscrite chez les réalistes, ils préfèrent un petit mot plus vif, plus rustique, ils disent tous la buée, comme un seul homme : « Bien cachés derrière les vitres que leur haleine couvrait de buée. » Il y a aussi certains sacrements qu'ils pratiquent, l'extrême onction, par exemple M. Flaubert a peint son extrême onction, et M. Malot la sienne.

Enfin, et c'est là leur trait le plus saillant ils ont comme posé en principe l'excès du style, ils ont grossi les objets, élevé le diapason de la langue. Les cordes ronflèrent sous le cercueil, dit M. Malot. Sa taille se tordait (quand elle montait en voiture). Une eau rouillée emplît les trous que font les pas. » Je citerais une infinité d'autres exemples où il ne fait qu'imiter MM. Flaubert et Feydeau. Ou je me trompe fort, ou cet excès de relief et ce grossissement perpétuel constituent une des plus étranges contradictions de

l'école réaliste.

En effet, cette école se vante, comme disent les Allemands, et comme le pratique Goethe, d'être purement objective ; c'est-à-dire de ne voir que les objets qu'il lui faut peindre ; de maîtriser ses propres émotions, pour les mettre, tels qu'ils sont, sous les yeux du lecteur de laisser parler les passions d'autrui sans y mêler la sienne, de s'abstraire complètement des personnages qu'elle représente. Ce système, où l'homme n'apparaît jamais sous l'écrivain, et où je ne sens jamais de fibre sympathique à la mienne, peut toutefois ajouter à l'illusion du lecteur, et, comme il dissimule le cœur de l'homme qui écrit, dissimuler aussi sa main. Oui, mais alors il ne faudrait pas le contrarier, le détruire par l'abus, par la tension du style, qui vous trahit autant que tous les jugements personnels que vous pourriez porter il ne faudrait pas, en un mot, choquer le naturel d'un côté, quand vous le respectez de l'autre et m'ôter les illusions à mesure que vous me les donnez. Il ne faudrait point me dire que la femme dont vous êtes épris, pour l'avoir vue une fois à peine, « a les yeux jaunes avec des petits points foncés », sans quoi, je vous demanderai « Comment le savez-vous ? ». « Qu'elle a les seins fermes et droits. » Qui vous l'a dit ? En un mot, donnez-moi tant que vous voudrez des peintures au lieu d'impressions, et condamnez-moi à être ému tout seul mais gardez que l'excès de votre style ne m'enlève à l'instant même ma liberté et mes illusions, craignez qu'il ne m'impose votre personnalité fâcheuse beaucoup plus violemment encore que le lyrisme impétueux d'une George Sand ou d'un Rousseau.

Ce qui me plaît dans le roman de M. Édouard Gourdon, dans cette petite histoire sans prétention intitulée *Louise*, c'est qu'elle a le naturel, sans en avoir la vanité ni l'importance. J'avoue, pour ma part, qu'il me semble difficile de la louer autant qu'on la goûte, car elle est la simplicité même, et que dire de la simplicité ? On la déflore par la seule attention qu'on lui prête, et par les seuls compliments qu'on lui fait. Un jeune homme et une jeune femme se rencontrent, s'aiment, se le disent et se le prouvent ; une chansonnette en quatre couplets, que voulez-vous ajouter à cela ? c'était le printemps ils se cachent tous deux dans un nid à la campagne et l'été se passe, puis l'automne approche, puis l'hiver menace. Le nid devient plus froid à mesure que les fleurs se flétrissent et que les feuilles tombent la tristesse gagne leurs cœurs une ombre du passé se dresse tout à coup devant leurs yeux inoccupés et voilà le rêve fini, et disparue la vision du bonheur. Ils se séparent, et regagnent Paris, où l'on se perd si bien ils viennent chercher dans le pli de l'existence ordinaire, et dans la douce satisfaction des habitudes, l'oubli des six mois de bonheur que l'amour leur a donnés. Car nous sommes ainsi faits, nous oublions nos malheurs ou nos fautes sans y songer et nous appliquons tous nos efforts à oublier ou à flétrir ce qu'il y a eu de bon et d'heureux dans notre existence cela tient à ce que nous prenons l'un pour l'autre, et que nous ne savons pas appeler les choses par leur nom.

Le roman de M. Gourdon, quoiqu'il éclate sans pompe, n'est pas, comme on pourrait le croire, une innocente idylle. Deux personnages y chantent bien ce chant alterné qu'aiment les Muses ; mais ce sont des personnages parisiens, qui ne vivent pas de lait et de fruits. Ils ont le ton, les mœurs et le langage de la société la plus raffinée leur liaison est tout à fait de bonne compagnie. Tout y suit son cours naturel et rien n'y contrevient aux usages

ordinaires ; les héros et les passions ne sont ni sauvages, ni prudes ; les scènes douces ni les scènes vives ne font pas peur à M. Gourdon il est aussi éloquent lorsqu'il peint Louise faisant de la tapisserie tout le jour, en songeant à l'amant de son choix, que quand il la représente, sur un lit de douleur, dans une chambre en désordre, au milieu de meubles ensanglantés, mettant au monde un enfant mort. Encore une fois, je ne vois pas d'autre secret à cette éloquence que sa simplicité même. Une telle flamme de vérité circule à travers ce récit, qu'elle en échauffe les parties les plus calmes, comme elle en éclaire les passages les plus sombres. L'auteur a eu l'art délicat de dissimuler sa propre passion, mais il n'a pas nui à l'effet de cet expédient en grossissant son style. Il a parlé une langue simple, élégante et naturelle comme ses héros, presque la langue de la conversation, avec je ne sais quel tour heureux que prennent les entretiens où l'on se surveille voilà tout. Mais en ne se substituant pas à ses personnages, il les a peints si vivants, il a jeté sous nos yeux leur âme si palpitante, qu'il nous a identifiés avec eux, que nous prenons intérêt à leurs joies et à leurs peines comme à des sentiments qui peuvent nous arriver tous les jours, que nous reconnaissons pour nous appartenir, et dont nous suivons l'histoire avec notre propre cœur. Un roman où les personnages sont plus nombreux ne nous produira jamais une impression aussi complète, parce qu'il y en aura toujours quelques-uns avec qui nous aurons quelque difficulté à nous mettre en rapport d'autres que nous comprendrons du premier coup, mais qui n'auront jamais notre sympathie. Ici, au contraire, la passion est simple et unique, accessible à chacun, que dis-je ? éprouvée par tous et les personnages, c'est nous-mêmes, c'est notre fond avec ce qu'il a de bon et de mauvais, d'éphémère, et de durable ; c'est notre but, dans sa fugitive beauté.

H. CLÉMENT, *Les Livres qu'ils aiment, 5000 enfants de 9 à 14 ans révèlent leurs préférences*, Paris, Éditions de l'École, 1966. — H. Clément rend compte d'une enquête des Bibliothèques pour tous menée auprès de 5000 jeunes représentatifs de milieux sociaux très variés, et qui conclut à la préférence des jeunes lecteurs pour *Sans Famille*. Les motivations de cette préférence sont étudiées en détail.

Anne-Marie COJEZ, « Plan et documents pour *En famille* : une approche génétique du roman d'Hector Malot », dans *L'Œuvre pour la jeunesse d'Hector Malot*, p. 19-37.

Anne-Marie COJEZ, « Le dossier préparatoire de *En famille* », dans *Hector Malot et le métier d'écrivain*, p. 85-99.

Anne-Marie COJEZ, « La chronique littéraire d'Hector Malot à *L'Opinion Nationale* », *Perrine*, 2010.

Anne-Marie COJEZ, « La femme artiste, une figure de l'émancipation féminine dans les romans de Mme Hector Malot », *Perrine*, 2014.

Anne-Marie COJEZ, « Pierre-Jules Hetzel et Hector Malot : une collaboration fructueuse mais difficile », *Le Rocambole* n°68-69 : *Hetzel, éditeur populaire*, 2014.

Anne-Marie COJEZ, « Hector Malot et l'écriture dickensienne », *Perrine* 2015.

Mariella COLIN, « L'émigration des enfants italiens en France aux XIX^e et XX^e siècles ; entre la littérature et l'histoire », dans *Gli Italiani all'estero. Autres passages...*, sous la direction de Jean-Charles Vegliante, Publications de la Sorbonne Nouvelle, 1990, p. 17-33. — Étude centrée sur l'épisode du padrone de la rue de Lourcines, dans *Sans famille*. Est notamment évoquée une enquête menée par Maxime du Camp, qui connaissait bien l'Italie.

Mariella COLIN, « Malot et la traite des enfants italiens, une question d'éthique ? », dans *Hector Malot, la morale et le Droit*.

Oscar COMETTANT, *De haut en bas. Impressions pyrénéennes*, Degorce-Cadot, 1868, p. 142-144 — Un de ses amis, « son spirituel confrère Hector Malot », est reparti de Cauterets à Paris avec le chien de montagne le plus magnifique qu'il ait vu. Ce chien est un héros que l'auteur des *Victimes d'amour* a acheté cent trente francs après qu'il eut défendu un troupeau de brebis contre un ours.

COMMUNAUTÉ DE COMMUNES DE BOURGTHEROULDE-INFREVILLE, « Mémoires de villages », 2006, p. 18 et 20, « Un hôte de renom, Hector Malot, à Bosc-Bénard-Commin ».

Hélène COMPOINT, « Fictions d'être orphelin au cours de la phase de latence. *Les trois brigands, Harry Potter, Sans famille* », *Cliniques méditerranéennes* n°99, 2019, p. 111-122.

Maria CONSTANTINESCU, « *Sans famille* en Roumanie », dans *L'Œuvre pour la jeunesse d'Hector Malot*, p. 57-69.

François COPPÉE, « La retraite de l'homme de Lettres : Hector Malot, Lamartine, Coppée », *Le Journal*, 30 mai 1895, p. 1. Recueilli dans *Mon franc-parler*, 4^e série, Lemerre, 1896, p. 89-95.

Thomas CORLIN, « Le Rémi 100 familles de Jonathan Capdevielle », *Libération*, 17 janvier 2020. - À propos de *Rémi*, spectacle monté par J. Capdevielle. Dans sa première création jeunesse, le prodigieux artiste assaisonne le roman d'Hector Malot à la sauce «freak».

« La famille, Jonathan Capdevielle en a fait le terreau de chacune de ses créations. [...] Ainsi, lorsqu'il s'attaque à l'indéboulonnable roman d'apprentissage d'Hector Malot, *Sans famille*, qui l'a bercé, jeune, dans sa version manga télé, le metteur en scène tarbais se projette à fond et en fait une affaire personnelle. Sur son plateau, Rémi sera donc une figure malingre mais résistante, naturellement douée en arts et en marionnettes, imprégnée de pop mainstream, et magnétiquement attirée par les marges. Encanaïlement

Chez Malot en 1878 et chez Capdevielle en 2020, le noyau familial est cette plateforme glissante sur laquelle l'enfant est autant une monnaie d'échange qu'un totem affectif qui circule de clan en clan. Ballotté entre une première famille d'adoption *white trash*, un saltimbanque sapé comme jamais qui le prend dans sa troupe, ou des bourgeois doux dingues en péniche - et plus encore -, Rémi confond vie sociale et familiale, fait des bonds entre les différentes couches de la société, mais ne perd jamais le nord : remonter jusqu'à ses parents biologiques - une découverte en fin de compte

anecdotique sur un parcours autrement plus enrichissant. Son identité se construit en miroir, d'abandons en adoptions, en absorbant tout des personnalités qui pavent son parcours, sans avoir l'air d'y toucher mais sans en perdre une miette non plus.

Derrière la naïveté du conte pour enfant, on célèbre aussi l'attrait de l'aventure, de l'inconnu, de l'encanaillement, comme mode de vie. Rémi rechigne d'abord à se laisser « louer » à son futur mentor Vitalis, une sordide tractation vite pliée dans l'obscurité d'un bar à chicha, avant d'épouser les mœurs nomades de cet artiste itinérant, et de faire de son singe Joli-Cœur et de son chien Capi ses frères de fortune, puis d'élection. On ne choisit pas sa famille... mais un peu quand même, et Rémi, ancien bizut de la cour de récré parce qu'un peu trop Billy Elliot sur les bords, est devenu cette force autonome et ce catalyseur d'émotions qui séduit, l'air de rien, tout le monde sur son passage.

Road-trip

[...] Le plateau est nu, auréolé d'un gribouillis de néons, et les déplacements y sont millimétrés, quand les corps ne sont pas statiques - l'héritage de son expérience chez la chorégraphe Gisèle Vienne, ou comme homme statue pour l'artiste Pierre Joseph. Les comédiens jonglent entre des personnages signalés par des masques façon art brut et des costumes limite fétichistes, qui plongent ce bon vieux classique de bibliothèque rose dans un univers de *freaks* gentiment déviants. Un haut-parleur dans un sac à dos, comme les jeunes en triment partout aujourd'hui, permet des sauts dans la narration, tout en figurant un cœur battant contre lequel se blottir dans les moments durs.

Autre marque de fabrique de l'artiste, les références les plus populaires du moment (Black M, le générique de *Game of Thrones*, un *Djadja* défiguré, etc.) intègrent un maillage poétique plus ténébreux et mystique, le tout dans un dispositif scénique pointu mais toujours accessible au public visé. Clin d'œil encore à Gisèle Vienne (qui invitait les spectateurs de *The Pyre* à poursuivre le spectacle en lisant une nouvelle de Dennis Cooper fournie à l'entrée), Jonathan Capdevielle leur permet d'emporter l'expérience chez eux en leur offrant la suite des aventures de Rémi sur CD ou en téléchargement. Les visions déjà elliptiques du spectacle s'évaporent alors au profit du seul son, ôtant ainsi sa présence physique à Rémi, enfant de la balle devenu Pierrot héroïque dans un *Mad Max* de poche, mais le gravant pour toujours dans nos petits cœurs.

Cees KOSTER, « En famille. Depositie van vertalinginde Nederlandstalige kinder- en jeugdliteratuur », *Literatuurzonderleeftijd*, n°19, 2005, p. 57-69.

LES COULISSES, *Gazette de Paris*, « Correspondance », 6 mai 1860. — Échange de lettres entre Hector Malot et Charles de Courcy, accusé par le premier d'avoir copié *Les Victimes d'amour* dans sa pièce *Daniel Lambert*. Malot écrit à de Villemessant, directeur du *Figaro*, et se défend d'avoir été aussi affirmatif qu'il l'a écrit : « j'ai seulement parlé de ressemblance entre la pièce et le roman ».

PAUL COURTY, « Variétés. Les récents ouvrages de M. Hector Malot. *Souvenirs d'un blessé. Un curé de province, Un miracle* », dans *L'Opinion nationale*, 3 octobre 1872, p. 3. — Ce premier article, qui présente les deux

tomes de *Souvenirs d'un blessé*, insiste sur la réputation maintenant bien assise de Malot.

Paul COURTY, « Variétés. Les récents ouvrages de M. Hector Malot. *Un curé de province* – *Un miracle* », dans *L'Opinion nationale*, 2 décembre 1872, p. 3. - Il arrive certainement un jour ou l'autre, à tout écrivain qui la mérite, la bonne fortune de tomber sur un sujet entièrement approprié à ses aptitudes, à sa manière, et dans lequel ses défauts comme ses qualités le servent pour ainsi dire également. M. Hector Malot a eu cette chance avec *Un curé de province* et *Un miracle*, épisode qui suit immédiatement et termine le premier. [...] Balzac a, comme on sait, largement usé du procédé épisodique : en faisant repasser plus d'une fois sous nos yeux les mêmes personnages dans des situations sociales différentes, à des âges divers, en nous les présentant sous toutes leurs faces, il finit par nous les rendre plus connus et plus familiers que des personnages vivants. M. Hector Malot a trouvé ce procédé dans sa part de succession, et il a bien fait de ne pas négliger ce moyen puissant de vitalité et d'intérêt ; mais chez Balzac l'épisode est le plus souvent distinct, formant un tout par lui-même ; le lecteur peut prendre au volume au hasard sans être dérouté, sans trouver au récit moins de clarté. Il serait difficile, au contraire, de trouver beaucoup de plaisir à *Un miracle* sans avoir lu d'abord *Un curé de province*. [...]

Nous avons défini le talent d'Hector Malot, dans une première étude sur les *Souvenirs d'un blessé*, comme un talent sobre, sain, ferme, avec une pointe d'impassibilité. [...]

L'observateur qui étudie la vie, au double point de vue physique et moral, voit se produire parallèlement un double phénomène. Chaque jour les maladies, les privations, les fatigues professionnelles font dans les rangs humains leur cruelle moisson ; mais là où les faibles succombent, les constitutions mieux douées luttent, résistent, finissent par se bronzer et se durcir. Voilà pourquoi il n'y a point d'homme vraiment vigoureux avant trente ans. De même, au point de vue moral, il n'y a pas d'homme dans l'acception psychologique du mot, avant cet âge. Mais combien, avant de l'atteindre, inégaux à la lutte, ont abdiqué entre les mains d'une volonté plus forte que la leur, et ne sont plus que les satellites d'une femme, épouse ou maîtresse, d'un protecteur, d'un prêtre. Leur nombre est incalculable, et bien petit, en revanche, ceux des hommes vraiment dignes de ce nom, c'est-à-dire qui savent, qui ont vaincu la vie et lui ont arraché ses secrets.

À ce terrible jeu, le front de cet homme s'est pâli, ses yeux se sont cernés, mais il a acquis la première qualité du joueur, l'impassibilité du masque, la domination de soi-même. Cacher son jeu, lire dans celui de son adversaire, tel est le dernier mot de cet art. Les meilleurs de ces hommes sont ceux chez qui le scepticisme n'a pas tué toute croyance, chez qui un coin du cœur a été respecté. Ceux-là seuls, lorsqu'ils se communiquent au public, peuvent préserver leurs écrits de la sécheresse qu'y donnerait l'ironie perpétuelle. Ils sont froids, mais ils sont vivants.

Si M. Hector Malot est un de ces penseurs d'élite, on comprend aisément qu'il ait trouvé avec une étude de mœurs cléricales son meilleur sujet, et, selon nous, son chef-d'œuvre. Le prêtre, lui aussi, est un homme qui sait, et dans des conditions favorables qui ont manqué à tout autre. Le confessionnal donne au prêtre la connaissance la plus profonde de la vie, sans qu'il lui en coûte rien, pour ainsi dire : c'est la vie qui vient à lui et se

révèle dans ses mystères les plus intimes et les plus malsains.

A vingt-cinq ans, un prêtre intelligent, tout rose et fleuri qu'il est, connaît le monde mieux qu'un viveur de quarante ans, qui a acheté l'expérience au prix de sa santé et de sa fortune. Habitué par la première éducation du séminaire à dissimuler ses sensations les plus innocentes, à tout concentrer en lui, il devient aisément un joueur impénétrable, contre lequel viennent se briser toutes les curiosités.

Aussi, qu'arrive-t-il d'ordinaire, quand un écrivain vulgaire veut toucher au prêtre ? Selon le parti qu'il a pris d'après ses opinions religieuses et politiques, selon qu'il veut louer ou flétrir, il nous fait assister à une idylle ou à quelque gros mélodrame, plus noir que la soutane de son héros. Le drame libre-penseur roulera toujours sur quelque captation d'héritage, amenée par des ruses grossières où un homme d'intelligence la plus moyenne ne se prendrait point.

C'est que l'écrivain très ordinaire qui n'a pas craint d'aborder un tel sujet a bien vu plus d'une fois le but poursuivi et atteint, une immense fortune détournée de ses ayants-droit naturels, mais il n'a rien compris aux ruses, aux finesses sans nombre, aux mines, aux contre mines, aux sapes, à toute la haute stratégie cléricale déployée pour l'atteindre. On n'apprend rien dans ces livres que des faits généraux devenus sans intérêt pour avoir été exploités à satiété par le roman et le théâtre.

Pour pénétrer dans cette forteresse impénétrable qu'on appelle la conscience d'un prêtre, il faut donc un assaillant des plus habile, habitué, lui aussi, à biser, à épier, à suivre la pensée à la piste, sur un mot ou un regard surpris. Voilà pourquoi on esprit mieux doué sous le rapport de l'imagination que sous celui de l'observation et de l'analyse n'aurait fait qu'effleurer le sujet que M. Hector Malot, au contraire, a creusé si profondément. Nous ignorons quels prêtres lui ont servi de modèle pour son abbé Guillemittes, mais ils existent ou ils ont existé réellement, et il nous apparaît si vivement éclairé à l'intérieur qu'il semble qu'il soit de verre.

L'intrigue du *Curé de province* et d'*un Miracle* n'est guère plus savamment compliquée que celle des *Souvenirs d'un blessé*. [...] Il y a quelque temps, dans ce journal même, M. Legouvé, faisant remarquer avec beaucoup de justesse que chaque siècle avait sa physionomie particulière, ajoutait que la nôtre était surtout un juge d'instruction. Nous nous sommes déjà servi du même mot pour définir le talent curieux, fouilleur, observateur, un peu espion, que M. Malot nous passe le mot, que nous venons d'étudier. M. Malot est donc pleinement dans le courant de ce siècle, ami de la vérité et de la sincérité en toute chose.

Sous une forme des plus attrayantes, ses livres sont surtout des dossiers, et comme tels, ils seront certainement consultés par les chercheurs de l'avenir qui pour reconstruire une époque ne s'en fient pas absolument à l'histoire mais puisent aussi aux chroniques et aux romans d'analyse [...]

Paul COURTY, « Revue des livres. – *L'Auberge du monde*, par Hector Malot. *Les Victimes d'amour*, par Hector Malot », *L'Opinion nationale*, 2 mars 1876, p.1. – Les deux derniers volumes de *L'Auberge du monde* viennent de paraître. « Nous ne tenterons pas l'analyse d'une œuvre aussi considérable. [...] Disons simplement que le personnage de Thérèse est une des figures les plus fraîches et les plus gracieuses qu'ait tracées l'auteur, et que dans la galerie des *Femmes* d'Hector Malot, elle tiendra une des

premières places ». Nous avons affaire à un écrivain épris de vérité mais qui reste dans de justes limites.

« En parlant d'un roman d'Hector Malot, en constatant ses qualités fortes et sobres, nous avons eu un jour l'occasion d'écrire : 'Je sais de bonnes âmes sensibles et impressionnables qui le voudraient un peu plus moelleux, un peu moins implacable'. Eh bien, ce Malot plus ému, moins impassible, ce Malot des femmes, sinon des jeunes filles, on le trouvera dans les trois volumes des Eh bien, ce Malot plus ému, moins impassible, ce Malot des fermes, sinon des jeunes filles, on le trouvera dans les trois volumes des *Victimes d'amour* que vient de réimprimer l'éditeur Dentu. — C'est la première œuvre de l'auteur, et l'on y sent, à côté des mêmes qualités viriles, un parfum de sentiment de plus et cette fleur de jeunesse qui tombe si vite aux premiers orages de la vie.

CUVILLIER-FLEURY, « Variétés, revue littéraire. Romans, contes et nouvelles. Essais de physiologie romanesque. Études sur le vivant et sur le mort. Le roman mortuaire. Les romans qui finissent bien, etc. », *Journal des Débats politiques et littéraires*, 30 octobre 1859. Repris dans *Historiens, poètes et romanciers*, tome 2, Michel Lévy frères, 1865. — Dans cette longue étude qui fait suite à deux autres parues précédemment, Cuvillier-Fleury examine les nouveautés tout en se livrant à une réflexion générale sur le genre romanesque. Le roman moderne compromet les jeunes filles sans merci, il les met « sur ces pentes dangereuses où il faut tomber ou mourir » et « trouve à la fin plus commode de faire avancer un corbillard [...] Il est plus facile de tuer les filles du roman moderne que de les marier [...] Nous continuons, avec *Les Victimes d'amour* de M. Hector Malot, l'étude de ce martyrologue romanesque qui est de mode aujourd'hui. Le récit est sombre, le dénouement est lugubre ». Malgré cette ironie, le jugement du critique est positif : « N'importe, ce début ressemble bien à un coup de maître. Si la forme est loin d'être parfaite, c'est que l'auteur paie encore trop souvent tribut à ce réalisme grossier du jour, inexplicable engouement des jeunes esprits. [...] Marguerite est vraie, mais de quelle vérité ! C'est Mme Bovary au faubourg Saint-Germain. [...] L'ensemble de l'œuvre promet un écrivain qui ne peut tarder à prendre place au premier rang de nos conteurs modernes, ceux que nous lisons et que nous aimons ». Dans la suite de cette étude, dans le n° du 1^{er} novembre 1859, il écrira : « Le roman moderne abuse de deux classes de personnes : les grandes dames et les courtisanes [...] Citons seulement, sans sortir des livres que nous étudions : Marguerite Baudistel, dans *les Victimes d'amour*, de M. Malot... » Le 24 juillet 1861, il revient sur le désir de nouveauté. « Que de nouveauté dans les vieux livres ! », et comme il faut bien répondre aux demandes de conseils qu'on lui fait, il écrit qu'on ne risque rien, quand on a quelques heures à donner à un plaisir, à lire certains auteurs, dont Malot, qui compte parmi les plus agréables conteurs du moment.

CUVILLIER-FLEURY, « Variétés. Revue historique et littéraire. *Un beau-frère*, par M. Hector Malot, 3^e édition, Paris, Hetzel, 1869 », *Journal des Débats politiques et littéraires*, 20 janvier 1869. — « Malot a beau n'avoir écrit jusqu'à ce jour que des romans, et parmi les meilleurs de ce temps-ci, en lui le conteur est l'associé d'un philosophe [...] Le Code civil a fort à faire avec lui. [...] Sa curieuse trilogie si justement renommées, *les Amans*, les

Époux, les Enfants, qu'est-ce autre chose que la famille elle-même étudiée, discutée, remaniée, réformée, suivant les vues de l'auteur, non sans respect mais sans timide complaisance à l'égard de la loi ? Le dernier roman de M. Malot a bien le même caractère. Disons-le tout de suite, c'est le procès fait, et de main de maître, à la loi du 30 juin 1838 sur les établissements d'aliénés ». M. Hector Malot est un des romanciers qui plaident le mieux, mais ce n'est pas la loi de 1838 qui porte atteinte aux libertés, « M. Malot a manifestement placé la scène de son roman dans les années qui se sont écoulées entre la suspension momentanée de ces franchises politiques, et les récentes réformes qui les ont plus ou moins rendues à la France ».

Boris CYRULNIK, « Préface » de *Sans famille*, Paris, Payot et Rivages, 2014. — Réflexion à partir de la phrase initiale « Je suis un enfant trouvé » : « Que devient-on quand il n'y a ni affection, ni origines ? Je me demande si ce livre n'est pas un marqueur culturel, indicateur d'une nouvelle façon de faire une famille et de prendre soin des enfants ». Dans le dossier « Être un enfant aujourd'hui » de *Télérama* n°3493-3494, 24 déc. 2016-6 janvier 2017, il reprend des idées exprimées dans *Ivres paradis, bonheurs héroïques* (Odile Jacob, 2016) : « L'enfant rêve le monde avant de le comprendre. Quand on a été blessé dans l'enfance, pour se remettre à vivre on doit d'abord se forger une identité narrative, s'inventer des scénarios, se construire des récits. Je me suis, pour ma part, identifié à de nombreux héros [...] Rémi, le héros du roman d'Hector Malot, *Sans famille*, était fait du même sang que le mien, il avait dix ans, j'en avais onze ; abandonné par ses parents, entré dans une famille d'accueil qui le met à la porte, puis acheté par M. Vitalis, un artiste des rues affublé de trois chiens et d'un singe. Je n'avais aucune stabilité autour de moi, mais les aventures de Rémi me faisaient rêver et me racontaient qu'il était possible de reprendre une place. En me donnant un modèle identificatoire, en me montrant un chemin de vie possible même dans le malheur, Rémi, le sans-famille, a été mon premier thérapeute ».

Lucette CZYBA, « Aventure, famille et école dans *Sans famille* d'Hector Malot », dans *L'Aventure dans la littérature populaire au XIX^e siècle*, sous la direction de Roger Bellet. Presses Universitaires de Lyon, 1985, p. 139-151. — L. Czyba situe *Sans famille* dans le contexte historique de la deuxième moitié du XIX^e siècle, et souligne les aspects du roman qui lui semblent conformistes.

Claude DANIS, « Hector Malot à Moisselles », *Vivre en Val d'Oise* n°65, janvier 2001.

Philippe DAURIAC, « Revue littéraire », *Le Monde illustré*, 30 janvier 1869. — Ce critique auquel on reproche d'être trop bienveillant écorne quelque peu *Madeleine Férat* de Zola et *Un beau-frère*, moins émouvant que les précédents romans de Malot parce que celui-ci a fait les personnages pour la situation au lieu de faire la situation pour les personnages.

Philippe DAURIAC, « Revue littéraire », *Le Monde illustré*, 27 novembre 1869. — « Le nouveau roman de M. Hector Malot, *Romain Kalbris* (Hetzl), semble écrit pour des enfants. Le développement d'une moralité y prime de beaucoup l'invention. Ce que l'énergie et la volonté d'un enfant honnête,

élevé par un homme qui a mis l'exemple à côté de la leçon, peut accompli [...] : voilà le sujet. Et cela finit comme un conte de fées. Romain, le jeune homme au cœur ferme, épouse Diélette, la fille au cœur droit, après avoir sagement hérité d'un oncle mort aux grandes Indes, et ils font souche de Romains et de Romaines. Des paysages normands d'une fraîcheur exquise, un bon tableau de naufrage, une fine peinture de Diélette, la fillette volée par des saltimbanques, l'arrivée du couple à Paris, racontée d'une façon touchante ; divers autres épisodes traités avec ce goût patient et ce souci scrupuleux de la réalité qui distinguent le talent de M. Hector Malot : telles sont les portions que goûteront surtout les admirateurs de ses précédents ouvrages ».

Dans le n° du 25 décembre, Dauriac, traitant des livres d'étrennes, revient sur *Romain Kalbris* : « Le talent de M. Hector Malot a pu se faire petit sans se rapetisser ».

G. DAVENAY, « Hector Malot », *Le Figaro*, 4 mars 1898. — « Les frères Fayard offrent aujourd'hui au public une édition nouvelle, tout particulièrement artistique, de l'œuvre de l'écrivain si populaire à juste titre. C'est là une excellente inspiration, dont il convient de les féliciter. Il était bon, en effet, de donner au public populaire, depuis si longtemps désorienté par le genre pessimiste de certaine littérature, les joies saines et réconfortantes d'une lecture honnête. On a dit d'Hector Malot qu'il avait, par certains côtés de son talent, de grandes affinités avec Balzac. C'est très vrai ; comme son célèbre devancier, il excelle dans l'observation des caractères, dans l'analyse des sentiments. Mais, de cette observation, de cette analyse, la situation sort d'autant plus forte, d'autant plus poignante que les milieux, que les personnages, sont plus minutieusement connus du public. [...] Ce sont ces qualités puissantes qui ont fait, depuis longtemps, d'Hector Malot un des maîtres du roman contemporain. C'est ce talent vigoureux, c'est cette conscience droite, c'est cette probité impeccable, en matière littéraire, qui lui ont conquis un public si considérable, si fidèle. À lire ses œuvres, on aime non seulement ses personnages, mais lui-même, car on a le sentiment de son honnêteté, de cette honnêteté morale qui perce à chacune de ses lignes. Moralité d'autant plus précieuse qu'une certaine école littéraire, et non des moindres, s'évertue à ne nous montrer que des âmes corrompues, à ne nous dépeindre que des êtres vicieux. [...] Dans tout tableau, l'ombre est indispensable pour mettre la lumière en valeur. Et l'ombre de cette lumière qui s'appelle le bien est formée de toutes les passions, donc le bien finit toujours par triompher. Ainsi qu'il le dit lui-même dans sa dédicace, c'est l'esprit de la chère compagne de sa vie qui préside à l'élaboration de chacune de ses œuvres, et, à chaque page de ses romans, on retrouve ces qualités qui forment à la femme comme une auréole magnifique, la bonté, l'abnégation, la pitié. [...] Vulgariser le plus possible l'œuvre d'Hector Malot, c'est donc, à notre avis, une bonne action sociale. Quand un peuple ne croit plus à rien, il est bien près de n'être plus, et, en cette fin de siècle où certaine littérature a pris pour but de saper en nous toute croyance et toute illusion, il est bon de donner aux masses, sous forme de lectures saines et fortes, l'antiseptique du virus dissolvant du pessimisme. [...] Ce qu'il faut louer, aussi, et sans réserve, c'est le soin artistique que les frères Fayard ont apporté à cette publication, appelée à un succès aussi

considérable que celui qui fut obtenu récemment par l'œuvre de Daudet et celui de J. Claretie. Ils ont fait mieux encore cette fois ; non contents de donner au public une édition imprimée avec un soin extrême sur du papier de luxe, il se sont adressés aux maîtres du dessin et du burin pour l'illustrer de nombreuses gravures. Et ils sont parvenus à offrir cette édition au public à des conditions incroyables. Chaque fascicule, contenant vingt-quatre pages de texte, illustré par près de dix gravures, sera vendu pour dix centimes. Il semble inutile, dès lors, de souhaiter à cette publication un succès qui ne peut manquer d'être éclatant ».

Christa DELAHAYE (signé ILEF-DELAHAYE), *Le Romanesque du voyage et la littérature de jeunesse en France dans la deuxième moitié du XIX^e siècle*, thèse pour le Doctorat sous la direction de Jean Perrot, université de Paris-Nord, 1995. *Sans famille* est étudié p. 77-90 : « De l'espace traversé à l'espace sillonné », « Le jeu au service de l'intrigue », « Mise en doute de l'objectivité du regard du voyageur », « Nouvelle vision de la ville », « Conscience sociale ».

Christa DELAHAYE, « Tours et détours dans *Sans famille*, *Cahiers Robinson* n°1, Arras, université d'Artois, 1997, p. 41-58. — étude des représentations de l'espace dans *Sans famille*.

Christa DELAHAYE, « La question sociale dans *Sans famille* », *Cahiers Robinson* n°10, 2001.

Christa DELAHAYE, « La question du romanescque », dans *Hector Malot et le métier d'écrivain*, p. 17-27.

Christa DELAHAYE, « Hector Malot, *Les Millions honteux* », *Perrine*, 2010.

Christa DELAHAYE, « Malades et médecins dans quelques romans de Malot », *Perrine*, 2011.

Christa DELAHAYE, préface à la réédition de *Souvenirs d'un blessé*, Amiens, Encreage édition, 2012.

Christa DELAHAYE, « Quel métier pour Romain Kalbris ? », *Perrine*, 2013.

Christa DELAHAYE & Régis OUVRIER-BONNAZ, « Les représentations de l'apprentissage des métiers dans quelques romans pour la jeunesse au XIX^e siècle », *Les Cahiers du CRILJ* n°4 : *Et voilà l'travail !*, Orléans, 2012, p. 20-41.

Christa DELAHAYE, « Les notaires, le droit et la morale dans l'œuvre de Malot », dans *Hector Malot, la morale et le Droit*.

Christa DELAHAYE, « *Le Sang bleu* d'Hector Malot, un roman entre deux France », *Perrine*, 2016.

Christa DELAHAYE, « L'écriture de l'école chez Hector Malot : la fiction comme manifeste pédagogique », *Cahiers Robinson* n°45, *Hector Malot l'écrivain instituteur*, 2019.

Christa DELAHAYE, « Errance et maltraitance dans les romans pour la

jeunesse d'Hector Malot », dans *Malveillance / Maltraitance de l'enfant dans les récits pour jeune public*, sous la direction de Květuše Kunešová, Bochra et Thierry Charnay, Gaudeamus, 2017, p. 47-56.

Christa DELAHAYE, « L'école selon Hector Malot », dans *Tableaux d'école. Brouillages génériques : romans, autobiographies et témoignages (1730/1913)*, sous la direction de Thierry Poyet et Josiane Guitard-Morel, Orizons Universités, 2018, p. 233-246.

Christa DELAHAYE, « Les mondes industriels dans les romans d'Hector Malot », dans *Espaces et paysages industriels : Zola et les réalités sociales de son époque*, sous la direction de Valérie Minogue et Patrick Pollard, London, The Émile Zola Society, 2019, (Actes du colloque de Lille, 2018), p. 195-208.

Christa DELAHAYE, « Thermalisme et création littéraire chez Malot, Daudet et Mirbeau », *Perrine*, 2021.

Christa DELAHAYE, « Villes d'eaux et stations balnéaires dans les carnets de voyage d'Hector Malot », *Perrine*, 2021.

Christa DELAHAYE, « Malot critique d'art dans ses carnets de voyages », *Perrine*, 2022.

Jean-Paul DELAHAYE, « Le roman *Séduction* au cœur de l'actualité (1881) : le destin d'une institutrice laïque au temps de Jules Ferry », *Cahiers Robinson* n°45, *Hector Malot, l'écrivain instituteur*, 2019.

Robert DELAMARE, « On va vendre à La Bouille la maison d'Hector Malot », *Rouen Gazette*, 9 avril 1927. - Dans un mois, des roses là fleuriront. Et sur le lierre qui grimpe jusqu'au premier étage, longtemps le soleil s'y attardera. Petite maison coquette de La Bouille ; que de souvenirs restent accrochés au long de ses murs rouges et de ses volets blancs. Elle ne porte pas son âge. Elle a conservé toute sa fraîcheur, toute sa grâce. Et pourtant elle en a vu passer du monde devant sa porte. Si elle voulait parler ! Mais elle est aimable et discrète comme les gens qui l'entourent. Et puis, de quoi se plaindrait-elle ? Tout lui sourit. On la regarde. Elle a de quoi se montrer fière. C'est chez elle que naquit, il y a près de cent ans, un charmant écrivain de France. C'est la maison de l'auteur de *Sans famille*, demeure charmante que l'on vendra mardi en l'étude d'un poète : M^{*} Jacques Toutain, fils de Jean Revel. Elle comprend sept pièces, un jardin, une buanderie. Et le loyer consenti à M. le curé, qui en est le locataire, ne dépasse pas cinq cents francs par an. Elle abritait, en 1830, les poudreux dossiers de M^e Malot, notaire. Et le petit Hector risqua ses premiers pas au bord des rives. Tout jeune, il contemplait, de sa fenêtre, l'immense étendue de plaines et de bois. Et déjà il imaginait de fabuleuses histoires. Il regardait les grands bateaux qui, lentement, tant ils s'y trouvaient bien, descendaient « la rivière » et portaient pour des pays lointains peuplés de légendes merveilleuses. Passerait-il toute sa vie parmi les parlons verts de l'étude paternelle ? Au Lycée Cornéille, il suivit les cours, restés fameux, de l'historien Chéruef, à la mémoire duquel il devait rester fidèle. Mais il préférerait, aux mathématiques, les tirades classiques, les cours de littérature. Et puis il partit pour Paris où devait bientôt sonner son heure de chance.

Hippolyte Taine écrivit pour *Les Amants*, son premier livre, | un article fort élogieux. Dès lors, il était lancé. Une belle route s'ouvrait devant lui, il s'y engagea d'un pas alerte et la belle série commença de tant d'ouvrages délicats. (Que de jolies provinciales, que de Madame Bovary furent bercées, jadis, par les fraîches histoires du bon conteur. Lisez *L'Auberge du Monde*, *Un curé de Province*, *Une bonne Affaire*, vous y prendrez un plaisir délicat. Tout un joli passé ressuscitera à mesure que défileront, parfaitement agencés, les épisodes captivants et qui vous retiendront encore... Et vous reconnaîtrez, au hasard de vos découvertes, dans cette œuvre qui n'a presque pas vieilli, des coins familiers ; des rustres qui portaient la large « plaude » bleue et que coiffait la « rasière ». On y rencontre même d'influents personnages d'autrefois, tel ce Janvier de la Motte, qui fut préfet et qui prend place parmi les héros campés autour de la belle Madame Dionis. Hector Malot, dans les dernières années de sa vie, venait parfois « revoir sa Normandie ». Il était J'ami de Joseph Lafond, trop tôt disparu, et dont la prodigieuse mémoire était enrichie d'innombrables souvenirs. Il connaissait aussi Georges Dubosc, lequel collabora un jour, de façon fort amusante, à l'élaboration de l'un de ses bouquins. [...] Le nom d'Hector Malot survivra à bien d'autres dont la renommée fut plus tapageuse que la sienne. Et le succès de *Sans famille* ne faiblit point. [...]

Petite maison de La Bouille, tu vas être vendue. Qui sera, demain ton propriétaire ? On eut aimé qu'un artiste vint s'y fixer et, rêver, le soir, parmi le magique décor de la vallée, devant la Seine tranquille, large miroir d'argent sous la lune claire. Un artiste qui, lorsque le village serait endormi, y pourrait surprendre de discrets rendez-vous. Je suis persuadé que- l'ombre de Mme Obernin doit rôder parfois dans les allées du petit jardin, à la recherche de Romain Kalbris, qui sait si bien parler d'amour.

R.D. [Robert DELAMARE], « La maison d'Hector Malot a été acquise par la petite-fille de l'écrivain », *Rouen Gazette*, 23 avril 1827. - Nous avons eu l'honneur et le vif plaisir de recevoir, ces jours derniers, une lettre charmante de M. le général Mesple, gendre d'Hector Malot. Elle fut motivée par l'article que publia *Rouen Gazette* il y a quinze jours. Nos lecteurs, nous en sommes persuadés, seront heureux de la connaître. La voici : Hyères (Var), le 17 avril 1927. Monsieur, Un cousin de Rouen me communique le numéro de *Rouen Gazette* dans lequel vous avez bien voulu consacrer un article à mon beau-père Hector Malot. En mon nom et au nom de ma femme, je vous en remercie sincèrement. Toute évocation d'un souvenir qui nous est cher nous touche et nous avons été particulièrement sensibles au ton et aux termes de votre article. Qui va acheter cette maison, écrivez-vous ? J'ai le plaisir de vous annoncer que c'est ma fille qui, elle aussi, a un culte pour le grand-père qu'elle a encore bien connu. Sortie de la famille par suite de ce que j'appellerai une erreur, la maison y rentre désormais et j'espère que c'est pour toujours, car j'ai aussi des petits-enfants qui, déjà, connaissent le nom de l'aïeul et ont des notions sur celles de ses œuvres qui peuvent intéresser les enfants. C'est donc une lacune qui est aujourd'hui comblée et nous y tenions tous, car c'est dans cette modeste maison du bord de l'eau qu'Hector Malot a écouté les premiers récits d'aventures qui ont frappé son imagination d'enfant et qui, sans nul doute, ont éveillé en lui la vocation d'écrivain. C'est sa mère, grande conteuse d'histoires, qui, amoureuse de sa Normandie, lui a montré la Seine, ce

qu'elle était jadis, les hardis marins qui s'y exerçaient avant de se lancer dans la pleine mer d'où ils s'élançaient à la conquête de l'Angleterre. Et je n'invente rien, car ces récits, je les ai entendus, répétés par celui qui les avait recueillis enfant et qui se les rappelait avec émotion en leur attribuant la vertu d'avoir fait de lui ce qu'il était devenu. Vous comprenez, je pense, maintenant, monsieur, que votre article de *Rouen Gazette* nous ait intéressés et émus. Aussi, à nos remerciements, je me permets d'ajouter l'assurance de mes sentiments les plus distingués. Général Mesple.

C'est, avec joie que cette nouvelle sera accueillie par les amis du charmant écrivain disparu. Il eût été dommage que la gentille maison de La Bouille tombât entre des mains profanes et restât... sans famille. Que les innombrables lecteurs de *Romain Kalbris* soient rassurés, le souvenir d'Hector Malot sera bien gardé. — R. D.

Notre aimable confrère *Le Soir* a bien voulu signaler à ses lecteurs l'article de *Rouen Gazette* sur la maison d'Hector Malot. Nous lui en sommes fort reconnaissants.

Robert DELAMARE, article sur Hector Malot dans *La Dépêche de Rouen*, 3 mars 1933. — Delamare cite un témoignage écrit d'Henri Monflier relatif à la jeunesse d'Hector Malot.

Camille DELAVILLE, « Causerie littéraire : *Pompon*, par Hector Malot, Dentu éditeur », *La Presse*, 25 mai 1881, p. 1. — « *Pompon* ! voilà un joli petit titre fringant, qui promet une foule de choses gracieuses ! Joignez-y une couverture rosée comme un fondant, et vous comprendrez que, à part le nom de l'auteur qui dit talent et succès, le public se soit littéralement jeté sur cet appétissant volume ; *Pompon* ! c'est la fleur de mai, la fillette aux cheveux blonds, le petit chat blanc embaumé de poudre à la violette, c'est la jeunesse ! la fraîcheur, la brise du printemps, le chant des oiseaux, l'amour coquet, un Watteau, enfin. Or, *Pompon*, de Malot est l'histoire d'une négresse. Mon Dieu, oui, tout bonnement ! Au lieu de la commenter, je vais essayer de la raconter en quelques mots : Un jeune sculpteur, orphelin, beau et riche, trouve une nuit en rentrant chez lui, par un froid de dix degrés, une pauvre petite négresse d'une douzaine d'années, aux trois quarts gelée devant une maison en construction. Il l'emporte dans son hôtel, la réchauffe, enfin la fait revenir à la vie puis, comme c'est le hasard qui l'a jetée au coin de cette borne après une enfance émaillée de coups, il se décide à garder l'abandonnée et l'élève de son mieux avec l'aide de deux bons amis. La petite négresse devient belle à sa façon, mais ce n'est que lorsqu'un brave garçon la demande en mariage que le sculpteur s'aperçoit que c'est une femme. *Pompon* refuse le citoyen blanc sans préjugés qui veut lui donner son nom, parce qu'elle aime son protecteur, cela va de soi, et garde son secret, mais elle est très malheureuse, et quand il se marie à une belle blonde toute blanche et rosée, elle meurt presque de désespoir. *Pompon*, dont les formes sont parfaites, a servi de modèle au sculpteur dans le costume d'Eve, et, d'après elle, il a fait une statue merveilleuse ; de plus, elle joue du violon comme un « Paganini sauvage », mais toutes ces séductions n'ont pas séduit le jeune homme ; il consent à laisser la jeune noire se retirer chez de vieux serviteurs à lui et ne s'occupe plus qu'à adorer sa femme qui est d'une beauté splendide. Malheureusement, celle-ci le trompe pour un affreux cabotin ; malgré le dévouement inutile de *Pompon* qui, se trouvant dans la maison,

prend l'amant pour son compte, le mari finit par savoir toute la vérité ; il chasse l'épouse coupable et fait une grande maladie, la jeune fille va le soigner, et quand il est guéri, il attire Pompon sur son cœur et lui dit Je t'aime. La fable n'est originale qu'au point de vue de la nuance de l'héroïne, mais sur le canevas le plus simple une main habile peut jeter des dessins ravissants. C'est ce qui est arrivé à M. Malot en cette circonstance. Il a rajouté de main de maître une donnée un peu vieille, un peu usée, et il a jeté des notes personnelles très remarquables à travers le récit, qui est d'une lecture fort attachante. La plupart des personnages sont intéressants, on ne se promène pas tout ce temps dans des scories, on les rencontre seulement çà et là pour mieux faire ressortir l'or.

Après avoir dit que l'ouvrage est d'un intérêt soutenu et en avoir loué les détails, et le style toujours pur, toujours fort, je me permettrai quelques critiques. Où M. Malot a-t-il vu une femme bien élevée (je laisse la vertu de côté) préférer un acteur comique presque ridicule à un mari, jeune, beau, spirituel, plein de talent et d'amour ? Tout est possible, mais cela n'est point vraisemblable. Quant à l'amour pour une négresse, cela ne l'est pas beaucoup non plus : un caprice, une fantaisie, passe encore. Mais installer ce visage noir à son foyer, voir avec plaisir ces mains de singe s'approcher de vous, rêver d'avoir des babies couleur chocolat, passer amoureusement les doigts dans la laine qui sert de chevelure aux nègres, ce n'est point le rêve d'un habitant de Paris, et il faut tout le talent de l'écrivain qui a signé Pompon pour que cela paraisse naturel. Invraisemblable ou non, Pompon vivra, plus que ne vivent les roses qui portent son nom, elle vivra autant que les autres œuvres de Malot, les diamants ne se fanent jamais.

Camille DELAVILLE, « Causerie littéraire : Hector Malot, *Une séduction*, Dentu éditeur », *La Presse*, 12 octobre 1881, p. 1. — « *Séduction* est un roman très remarquable, il a à peine paru, d'ailleurs, que tout Paris le sait ».

Nicolas DELECOURT & Amandine LEFEBVRE, note de lecture sur *Baccara*, Lille, *Pays de Normandie*, été 2003.

Gérard DELFAU, *Jules Vallès, l'exil à Londres, 1871-1880*, Paris-Montréal, Bordas, 1971. — Parmi les lettres adressées à Jules Vallès durant son exil à Londres, figurent celles d'Hector Malot qui témoignent de sa bienveillance à l'égard d'un ami souvent geignard et excessif.

Th. DELMONT, « Le prêtre dans la littérature du XIXe siècle », *Revue de Lille*, par une société de professeurs des facultés catholiques, nouvelle série, tome 9, 1904-1905, p. 434. — « Si, pour *Le Curé de province*, Hector Malot a démarqué *Les Courbezons*, de Ferdinand Fabre, il n'a tiré que de lui-même et de sa cervelle anticléricale, l'abbé Colombes, un idiot, un cuisinier. Un miracle met en scène les curés de Bourgemare et de Fulcent, qui n'ont pas même pas le mérite d'être une bonne copie de types déjà dépeints ».

Michel DÉON, Discours de réception de Jacques Laurent à l'Académie française, 5 mars 1987. — « Un recueil de vos articles s'intitule justement *Au contraire*, attitude qui relèverait du systématisme si n'y éclatait pas votre passion pour le libre examen. Parmi ces brefs essais, deux sont restés célèbres : l'un sur le sado-masochisme des romans de la comtesse de Ségur, dont vous citez des exemples frappants, l'autre sur l'ésotérisme d'Hector

Malot à travers *Sans famille*, excellent canular qui mit un terme à une opération de déchiffrement littéraire dont les ravages menaçaient.

LA DÉPÊCHE TUNISIENNE. Derniers télégrammes de la nuit, « M. Hector Malot », 6 mai 1896 — « M. Hector Malot voyage en ce moment en Tunisie ». Le rédacteur salue le célèbre romancier, auteur d'une œuvre énorme, et sa femme, « elle-aussi écrivain de haute valeur ». Le journal rendra compte de manière très élogieuse, sous la signature de A.F., de *L'Amour dominateur*, le nouveau roman de Mme Hector Malot (21 février 1897).

Louis DÉPRET, « La Vie moderne en Angleterre, par Hector Malot », *La Critique française (revue philosophique et littéraire)*, 1861.

Lucien DESCAVES, « Tribune libre. Un ami de Jules Vallès », *Le Petit Provençal*, 20 mai 1930, p. 1. — À l'occasion du centenaire de la naissance de Malot, Descaves rappelle son souvenir et sa carrière d'homme libre et travailleur. Mais le principal motif d'honorer la mémoire de ce « bourgeois de vieille souche », de ce « réactionnaire », c'est d'être venu en aide au condamné à mort de droit commun par les conseils de guerre versaillais, Jules Vallès.

Jean-Philippe DESFORGES, « Achille Oudinot, une pensée chatoyante du XIXe siècle », *Perrine*, 2023.

Philippe **DETERVILLE**, « Hector Malot (1830-1907), dans *Les Grands écrivains et la Normandie*, Le Mesnil Guillaume, Objectifs Normandie, 2017.

THE DEVIL, « Tablettes parisiennes. Une fête chez Hector Malot », *Le Globe*, 18 décembre 1880. - Article humoristique. Hector Malot n'ouvre les portes de sa charmante villa que trois ou quatre fois dans l'année pour les fêtes qu'il donne en l'honneur des personnages de son dernier roman.

Paul DHORMOYS, « Bulletin bibliographique », *Le Monde illustré*, 20 août 1859. — « Je ne connais pas de plus grand plaisir que celui qu'on éprouve lorsqu'au milieu de tant de livres qui paraissent chaque jour et dont le besoin se faisait pressentir, on en découvre un qui soit pensé ou écrit [...] C'est le même sentiment que j'ai éprouvé en lisant *les Victimes d'amour* de M. Hector Malot » [...] Ce nouveau roman de passion, comme on l'a déjà appelé, est l'histoire déjà bien souvent racontée d'une de ces liaisons qui portent dans leur nature le germe qui les tuera. Mais cette fois l'histoire est racontée d'une façon neuve ».

Ba DINH TRINH, « Environnement et industrialisation dans *En famille* », dans *L'Œuvre pour la jeunesse d'Hector Malot*, p. 39-53.

Camille DOUCET, secrétaire perpétuel de l'Académie française, Rapport sur les concours de l'année 1879, Séance publique annuelle du jeudi 7 août 1879, www.academie-francaise.fr. — « Ma tâche avance, Messieurs, et je n'ai plus à vous parler que de deux concours ; du concours Montyon, il est vrai ; celui que poursuivent toujours les plus nombreux prétendants, et du plus ancien de tous, dont la fondation remonte à plus de deux siècles : le concours de poésie. Cent vingt auteurs, dont plusieurs avec plusieurs livres,

ont pris part, cette année, au concours fondé par M. de Montyon pour les ouvrages utiles aux mœurs. Huit prix leur ont été accordés, et je craindrais de vous effrayer si je vous disais tout de suite, en bloc et sans préparation, de combien de volumes j'aurais à mentionner au moins les titres dans ce rapport déjà trop long. Il est bon, après tout, que le nombre des ouvrages méritants dépasse à ce point le nombre des prix destinés à récompenser leur mérite. Ayant toujours à tenir compte des intentions morales du donateur, l'Académie était aussi guidée dans ses choix par le besoin de faire une part à peu près égale aux divers genres de travaux soumis à son examen. Deux ouvrages bien différents, par leur genre, sinon par leur but, ont été placés en première ligne sur le même plan, *l'Histoire de la duchesse d'Aiguillon*, par M. Bonneau-Avenant, et un roman de M. Hector Malot, intitulé : *Sans famille*. L'Académie décerne à chacun d'eux un prix égal de deux mille cinq cents francs. [...] En dédiant son livre à sa fille, M. Hector Malot a, tout de suite, indiqué lui-même qu'il ne s'agissait pas, cette fois, d'un de ces romans de mœurs vulgaires ou d'élégantes immoralités que les pères cachent à leurs enfants et que les auteurs se gardent bien d'adresser à l'Académie. *Sans famille* est un livre très amusant, plein d'intérêt, et d'une douce morale, fait pour le plaisir de la jeunesse, qu'il ne peut qu'édifier d'ailleurs en lui montrant à chaque page comment, dans une nature primitivement bonne, une âme honnête résiste à la mauvaise fortune et domine les événements contraires auxquels il semblerait trop facile qu'elle succombât ».

René DOUMIC, « Revue littéraire. Une apothéose du Naturalisme », *Revue des Deux Mondes*, novembre 1897. — Savez-vous pourquoi, depuis bientôt quatre siècles, tant d'écrivains originaux et tant de beaux génies ont travaillé à élargir le cadre de la littérature française ? Pourquoi Claude Bernard jetait les bases de l'étude de la médecine expérimentale ? M. Georges Meunier, auteur d'un livre dont le titre lui est fourni par la langue commerciale, *Le Bilan littéraire du XIX^e siècle*, nous donne la réponse : « C'était pour que M. Zola pût écrire l'histoire des Rougon-Macquart. Cette façon d'envisager l'histoire des lettres et d'en déterminer le développement dans un sens étroit, mais précis, a toujours été celle de M. Zola lui-même et tant que nous ne l'avons trouvée que dans ses articles ou dans ses livres, elle ne nous a ni surpris ni désoblignés. [...] Mais il s'est trouvé un homme de bonne volonté pour accepter le point de vue de M. Zola, s'y installer, et de là, dans une large perspective, découvrir toute l'histoire littéraire du siècle. M. Meunier avait déjà donné des *Pages choisies* de M. E. Zola dans une collection destinée à ceux qui, n'ayant pas le temps de tout lire, ne veulent lire que de l'excellent. Il célèbre un culte, dont ces publications sont les rites. Son nouveau livre est un acte d'humilité et d'adoration. M. Meunier est professeur, il enseigne la littérature dans un lycée de province ; il appartient à l'enseignement moderne et même, comme on voit, ultra-moderne. La foi peut soulever des montagnes. Espérons que la foi de M. Meunier aura du moins accompli ce miracle, de réconcilier M. Zola avec la critique universitaire. [...] Parmi les influences qui ont permis au naturalisme de se constituer, on pouvait penser que M. Meunier ne manquerait pas de donner une large place aux doctrines positivistes. Mais vous aurez beau consulter l'index, interroger la table des matières, fouiller le livre, le nom d'Auguste Comte n'y est même pas prononcé. [...] M. Meunier écrit bravement, à

propos de *Germinie Lacerteux* : « Cette œuvre est d'une importance considérable dans l'histoire littéraire contemporaine », et il déclare sans sourcil à propos de l'œuvre de M. Hector Malot, qu'elle offre « des parties qui rappellent Balzac par l'art de créer et de faire vivre les caractères ». Mais on le devine aisément, c'est quand il en vient à parler de M. Zola que son enthousiasme ne connaît plus de mesure, et que son lyrisme se déborde. [...] Tous les autres procèdent de lui, ceux même qui ne se sont pas gênés pour le honnir, n'étaient que des ingrats, puisqu'ils lui doivent le meilleur de leur talent. [...] Une dernière touche achève la peinture, et le détail est trop « joli » pour qu'on se tienne de le citer. « Vue de loin et dans son ensemble, l'œuvre de M. Émile Zola fait penser à celle de Pascal. » [...] Nous nous serions pourtant abstenus de contrôler à notre tour un « bilan » dressé de façon si partielle, s'il ne nous offrait l'occasion d'examiner un problème de littérature contemporaine. Nous ne songeons pas, au surplus, à rouvrir contre ce qui fut le roman naturaliste une campagne menée jadis ici même avec la vigueur que l'on sait, dans le temps où l'école semblait triomphante et en face d'un effort de réclame jusqu'alors inouï. [...] Mais nous voudrions insister sur une différence essentielle par où les naturalistes de 1875 s'opposent aux naturalistes de 1850. [...] Mais ce qui caractérise l'école de 1875, c'est son étroitesse. Elle n'a pas eu un poète, [...] elle n'a pas eu un écrivain de théâtre ; et si curieuse d'ailleurs qu'ait pu être l'entreprise du Théâtre-Libre, il n'en est sorti ni une œuvre viable ni une acquisition certaine pour l'art dramatique. Elle n'a pas eu un critique ; les manifestes de M. Zola, les panégyriques et les éreintemens qu'il a consacrés à ses confrères sont la parodie de la critique. [...] Mis en suspicion par tous les lettrés, tenus à l'écart par tous les hommes d'étude et de pensée, les littérateurs de 1875 ont formé moins qu'une école, un groupe, comme dans le roman, et prisonnier, dans le roman lui-même, d'une formule exclusive et restreinte. Il faut que ce rétrécissement de la littérature tienne à quelque cause. Il faut qu'il procède de quelque vice caché. Il faut que ce vice soit enfermé dans le principe lui-même dont on se recommande. Ce principe consiste dans le culte et dans la superstition de la modernité. Tandis que Flaubert déclare qu'« il n'y a rien à faire du moderne » et que le moderne lui répugne, ou, comme il dit plus énergiquement, « lui pue au nez », tout au contraire les Goncourt s'écrient « Le moderne, tout est là ! » La sensation, l'intuition du contemporain, du spectacle qui vous coudoie, du présent dans lequel vous sentez frémir vos passions et quelque chose de vous, tout est là pour l'artiste. C'est leur ambition de donner au lecteur ce frisson du moderne ; et ils ont parfois réussi à peindre le décor de leur époque. Le bal de l'Opéra notamment les a comme fascinés, ils en ont voulu rendre le papillotement et léguer l'impression troublante aux générations futures. C'est de même que les romanciers naturalistes décriront une exposition de peinture, un retour des courses, une première représentation. Ils emprunteront le sujet de leurs récits à une anecdote récente, à un scandale tout chaud. Ils copieront leurs personnages sur des originaux que nous avons coudoyés dans les rues, dont nous reconnaissons la silhouette et parfois jusqu'aux noms. L'auteur de *Boule de Suif* ne remonte guère plus haut que les événements de 1870, et si la date du second Empire est inscrite au frontispice de l'histoire des Rougon-Macquart, elle n'y figure qu'à titre d'anachronisme, ce sont des mœurs et des figures d'aujourd'hui que M. Zola

nous présente dans un cadre d'hier. Ne s'avise-t-il pas maintenant d'emprunter aux exploits des anarchistes la matière de son dernier roman ? Ce goût du modernisme est d'ailleurs si généralement partagé par la masse du public qu'on ne sait si les lecteurs ont davantage encouragé les romanciers par leur complicité, ou si les romanciers ont flatté davantage une manie des lecteurs. Quoi qu'il en soit, ces écrivains ne conçoivent pas que le roman puisse avoir d'autre objet que la représentation de la réalité présente.

Raymond DROUGARD, « Dostoievskij et Hector Malot », *Revue des études slaves*, volume 14, 1934, p. 204-211. — « Tel quel, malgré tout, ce document littéraire [*Conscience*] est d'un grand intérêt. Œuvre d'un romancier bourgeois, moyen, honnête, sachant bien son métier, il présente en effet la critique en action la plus complète que le bourgeois français contemporain pouvait faire de *Crime et Châtiment* ».

C. DUCHEMIN, « Les livres nouveaux. Les Amours de Jacques » *La Lorgnette, journal consacré aux intérêts artistiques*, Bordeaux, 13 janvier 1861.

Danielle DUBOIS-MARCOIN, « Le motif de la robinsonnade dans *Romain Kalbris* », *Perrine*, 2013.

Danielle DUBOIS-MARCOIN, « La figure de Vitalis dans *Sans famille* », *Perrine*, 2016.

Danielle DUBOIS-MARCOIN, « Deux figures d'éducateurs : M. de Bihorel (dans *Romain Kalbris*) et Vitalis (dans *Sans famille*) », colloque *Malot au carrefour des cultures*, publié dans *Perrine*, 2017.

G.D. [Georges DUBOSC], « À propos de la mort de Mme Hector Malot », *Journal de Rouen*, 11 mars 1926, p. 2. – A l'occasion de cette mort, que le journal a déjà annoncée, le journaliste revient sur la carrière d'Hector Malot, qui a beaucoup collaboré au *Journal de Rouen*. Dans ses fréquentes conversations avec Léon Brière, puis avec Joseph Lafond, il aimait évoquer ses débuts de journaliste. La Normandie tenait toujours une part dans son œuvre. Il dépeint le fameux préfet Janvier de La Motte qu'il avait aperçu au milieu de ses fidèles pompiers, à l'inauguration du pont d'Andé, dont il avait rendu compte dans *L'Opinion nationale*. Il aimait se documenter avec précision. Faut-il en donner une preuve personnelle ? On allait publier ici même un roman de Malot qui se passait à Oissel [*Complices*]. Il fallait savoir si l'on voyait d'Oissel la flèche de la cathédrale de Rouen. Mais le brouillard ne permettait de faire aucune observation. Il fallait savoir aussi quel temps l'amoureux de la femme du notaire pouvait mettre pour se rendre à un rendez-vous : le journaliste fut chargé de cette course pendant que Malot le chronométrait.

Georges DUBOSC, « Chronique du *Journal de Rouen*. Par ci, par là. La Bouille, ses écrivains et ses peintres », 8 mai 1927, p. 5. – « Avec regret, on avait appris dernièrement qu'on allait mettre en vente la jolie maison de pierre, drapée de lierre, où Hector Malot, le romancier charmant de *Romain Calbrix* [sic], et de ce petit chef d'œuvre *Sans famille*, était né en 1830 à La Bouille. Qu'allait devenir de vieux logis très pittoresque, planté sur le quai,

et qu'indiquaient jadis les panonceaux dorés de l'étude notariale, où Hector Malot avait passé ses jeunes années ?

Avec plaisir, on a reçu aujourd'hui la nouvelle que la vieille maison célèbre ne sortira pas de la famille, et le gendre d'Hector Malot, le très aimable général Mesple, nous a appris que c'est sa fille – élevée dans le culte de son grand-père - qui occupera, avec ses enfants, cette jolie résidence d'été.

Georges DU BOSCH, « Causerie théâtrale. *Le Beau-frère*, drame en 5 actes d'Ad. Belot », Bruxelles, *L'Art universel*, 15 octobre 1883, p. 237-238. – « En ravageant, c'est le mot, le roman d'Hector Malot pour y tailler un drame, M. Belot a fait courir le bruit qu'il allait plaider la cause des victimes de cette législation dangereuse qui traite du régime des aliénés ».

Alphonse DUCHESNE, « Macédoine de livres », *Figaro, journal non politique*, 12 février 1860. — « *Les Victimes d'amour* sont le début de M. Hector Malot, et un début éclatant. Ce roman n'a peut-être qu'un tort, celui d'être divisé en deux parties très distinctes qui en font une sorte de dyptique littéraire. Cette dualité d'action nuit peut-être à l'intérêt général du livre, qui n'en demeure pas moins une belle étude psychologique. Ce qu'aux diverses périodes de la passion sans loi et sans but, qui est successivement paradis, fournaise et cloaque, on trouve de joies indicibles, d'âcres corrosions et d'immense dégoût, M. Malot le sait et il le dit éloquemment. Il semble qu'il ait vécu de la vie de ses personnages, tant les observations sont justes, les impressions vraies, les situations naturelles. Cette connaissance précoce des choses du cœur, déjà si profonde, étonne le lecteur et l'effraie presque. Décrire ainsi, avant de les avoir subis, les ravages de l'amour torrentueux et débordé, c'est de l'intuition, et l'intuition seule crée les grands moralistes et les grands romanciers. Joignez à ce don, le premier de tous, un grand bonheur d'expression, une langue déjà faite, une forme nette et arrêtée ; n'ai-je pas raison de prédire à M. Malot qu'il prendra une belle place parmi nos romanciers, pour peu que Dieu lui prête force et persévérance ? Si je dis toutefois que ce sera au-dessous de Balzac, je ne crois pas qu'il s'en blesse ; mais si j'ajoute au-dessus de M. Champfleury, je suis sûr qu'il n'en sera pas plus fier et ne m'en saura aucun gré. » Le 30 mars 1865, dans son article « Le roman pathologique. *Germine Lacerteux* », A. Duchesne se plaindra que la critique ne dise rien du deuxième volume de la trilogie, *Les Époux*, « une étude très observée, très fouillée, très attachante dans une certaine classe parisienne ».

Alphonse DUCHESNE, « Le château de la Canne », *Le Vieux Montmartre*. Société d'histoire et d'archéologie du XVIII^e arrondissement, janvier 1899, p. 236 (article extrait de *L'Almanach parisien*, 1^{ère} année 1860). – « Toute la bohème connue de ces dernières années a passé par le château de la Canne. M. d'Ingreville a vu tour à tour défiler devant lui : Gérard de Nerval [...] Champfleury [...] Hector Malot, l'auteur des *Victimes d'amour*, romancier qui vient de prendre date et qui prendra rang... »

Lise DUMASY, « Les femmes dans l'œuvre d'Hector Malot », colloque *Cherchez la femme ! Espaces féminins dans la littérature populaire*, CIEREC, université Jean Monnet de Saint-Étienne, site de Roanne, octobre 2007.

Paul DUPRAY, « *Justice*, par Hector Malot », *La Revue pour tous*, 1^{er} mars 1889, p. 191-192. – Recension longue et élogieuse. Hector Malot a su trouver un dénouement original par rapport à Dostoïevski.

Paul DUPRAY, « *Mère*, par Hector Malot, *La Revue pour tous*, 28 juin 1890, p. 119. — « *Mère*, par Hector Malot, est une œuvre significative, passionnante et actuelle par les abus qu'elle signale et les problèmes qu'elle soulève. M. Hector Malot vient d'appliquer cette fois son beau talent, fait de probité et de conviction, à la plaie de la médecine « aliéniste ». Il y porte le fer rouge ; on entend les chairs grésiller. L'intrigue, très sobre, et néanmoins très attachante, aide puissamment à la démonstration que le romancier s'est proposé de faire. Avec la complicité de sa mère — une affolée d'amour maternel — un fils, perdu de dettes et de vices, tente de faire passer pour fou un père millionnaire afin de lui enlever l'administration de sa fortune. Il a pour prétexte un coup de pistolet parti par mégarde dans une sorte de corps à corps avec ce père indigné qui lui tendait l'arme en lui disant : Tu nous déshonores, il faut disparaître. Alors entrent en scène les aliénistes qui, par instinct professionnel ou par intérêt, vont se ranger du côté de Victorien.

Bénédicte DUTHION, « Le collège royal de Rouen au temps d'Hector Malot », *Cahiers Robinson* n°45 : *Hector Malot, l'écrivain instituteur*, 2019.

Henri ELLENBERGER, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Fayard, 1991, p. 199. – L'auteur cite *Conscience* de Malot (1888), avec *Marfa, le Palimpseste* d'Augustin Thierry (1887), *Jean Mornas* de Jules Claretie (1885) et *Trilby* de George du Maurier (1894), comme exemples d'œuvres traitant de meurtres commis en état d'hypnose.

Pierre ELZEARD, « Théâtres », *La Renaissance littéraire et artistique*, 8 février 1873, p. 246-247. — L'article éreinte l'adaptation de *Un beau-frère* par Adolphe Belot au théâtre du Gymnase, qui, notamment, donne une fin heureuse à l'histoire. Il complimente en revanche H. Malot, « un des plus brillants parmi les seconds ».

Marc D'ESCAURAILLES [Albert Aurier], « Chronique des livres », *Le Moderniste illustré* n°1, 6 avril 1889, p. 6-7. – L'auteur éreinte le roman *Justice*.

F***, « L'exposition décennale du roman français. Hector Malot », *Le Figaro, supplément littéraire du dimanche*, 7 septembre 1889. – « Nos confrères de la critique, quand ils ont à parler d'un ouvrage d'Hector Malot, ont pris coutume de commencer presque tous en ces termes « Les premiers livres de ce romancier firent croire à la venue d'un fils direct « du grand Balzac ». Après quoi, quelques-uns déplorent qu'il ait changé sa manière depuis, tandis que d'autres s'en réjouissent. Nous croyons simplement qu'il a d'abord subi, comme tout écrivain, l'influence littéraire de ses maîtres préférés, et que, plus tard, sa personnalité s'est progressivement dégagée. Assurément, en 1864, alors qu'il écrivait au *Constitutionnel* son premier roman, *Victimes d'amour*, on sentait qu'il s'était fortement imprégné de *la Comédie Humaine*. Il n'écrit plus, à présent, que du Malot, et nous ne saurions trop lui savoir gré de ne plus imiter personne. Gustave Planche,

Jules Vallès, M. Taine, ce sont là de grands connaisseurs l'ont proclamé, à ses débuts, romancier de talent ; il ne nous paraît pas avoir sensiblement démerité depuis. Il a doucement évolué, simplement, sachant très bien que la majorité des lecteurs préfère les fictions aimables ou poignantes aux observations méticuleuses de la vie, et le public lui a su gré de cette désertion. Il est maintenant très lu, très estimé il a tout un public fidèle, de très nombreux admirateurs, et tout le monde pense que son succès est mérité.

C'est en effet chose tout à fait agréable que lire un roman d'Hector Malot. On est sûr d'y trouver toujours, avec des aventures peu banales, parfois très dramatiques, curieuses toujours, des personnages d'un choix particulièrement heureux. Il excelle surtout à peindre les enfants et les bêtes, qu'il aime et qu'il nous fait aimer, les bons chiens, les chats familiers d'un singe, il a su faire un héros sympathique de ce livre sentimental et charmant qui a pour nom *Sans famille*, et la mort du pauvre Joli-Cœur a fait couler beaucoup de larmes. Nul écrivain, d'ailleurs, ne sait mieux varier ses sujets et choisir, dans les événements contemporains les faits d'actualité qui lui permettent d'étudier un milieu social, d'édifier une intrigue nouvelle.

Le monde des tripots, le monde militaire, le type bien moderne de la femme d'argent, la vie nomade des saltimbanques lui fournissent matière à de jolis récits point prétentieux, faits pour plaire ; son roman *L'Auberge du Monde*, qui a pour décor l'Exposition universelle de 78, est, en ce moment-ci, tout particulièrement amusant à relire. Un exemple, entre tous, de la façon dont il se décide à faire un roman : il y a quelques mois, la scandaleuse affaire Crawford-Dilke encombraient les journaux : M. Malot fait son enquête personnelle, constate qu'il n'y a là qu'une vilaine affaire de chantage et, n'écoutant, que son chevaleresque amour de justice et de loyauté, il entreprend de venger l'honneur du sympathique homme d'État anglais, et il écrit son curieux roman *Vices français*, qui est, suivant la formule consacrée, un bon livre et une bonne action.

Nous ne pouvons omettre de citer, parmi ses meilleurs ouvrages, l'un des plus récents, *Conscience*. Il est question de deux assassinats, dans ce volume mais, d'une sanguinaire aventure seulement bonne, croirait-on, à inspirer quelque trivial roman-feuilleton, Hector Malot, comme autrefois Dostojevsky, a su faire une remarquable étude de psychologie criminelle : l'assassin, loin d'être banal, est un caractère superbe, assez énergique pour anéantir tout remords, assez dominateur pour s'affranchir de toute expiation, et le récit est fait en style sobre, d'une saisissante simplicité, d'une rare énergie.

En somme, il y a dans l'œuvre de Malot deux tendances distinctes. Quelques-uns de ses livres, les plus gracieux à coup sûr et les meilleurs peut-être, s'adressent surtout aux lecteurs d'âme jeune, d'intelligence neuve. *Romain Kalbris*, *Sans famille*, *La Petite Sœur*, *Paulette*, *Micheline* sont de ce nombre. D'autres, plus romanesques, où la passion joue un plus grand rôle, parlent à un public plus expérimenté de la vie, sans que jamais pourtant rien s'y rencontre de choquant pour le bon goût et la délicatesse. Sans prétentions à la littérature compliquée ou savante, très simple et très modeste, M. Hector Malot est sympathique à tous, aussi ne compte-t-il que des admirateurs dans le public et que des amis parmi ses confrères.

Maurice FARÉ, « Contes du pape », *La Justice* — « Les histoires

amusantes viennent de Rome cette semaine. M. Émile Zola ne sera pas plus reçu par le Saint-Père des ralliés que par l'Académie des Audifred Pasquier. Il lui faut en faire son deuil. C'était pas la peine, assurément, de « déranger » le gouvernement (air connu). Quand on vient d'écrire une œuvre comme *Lourdes*, qu'on a « débiné » si complètement le truc des miracles de la grotte, et qu'on a fait dire par des prêtres qu'il est impossible aujourd'hui de croire que les expériences de la Salpêtrière doivent s'appeler miracles à Lourdes, il est parfaitement inutile d'aller demander au pape à voir ce qui se passe chez lui pour se faire, avec le récit de la visite, une source non miraculeuse de petits bénéfices. C'est évident, ça. Y avait-t-il vraiment une chance sur cent pour que le pape reçût un auteur mis à l'Index et faisant annoncer, non sans bruit, qu'il venait à Rome se mêler de ce qui regarde la papauté ? Mais aucune, n'est-ce pas ?

Aussi Léon XIII, qui ne pose pas pour l'invisible, ne déteste pas la fréquentation des journalistes et reçut même madame Séverine, en dépit du protocole vaticanesque et du Cri du peuple, Léon XIII s'est-il montré plus dur pour M. Zola que Pie IX, le Pie IX du Syllabus pourtant, ne s'était autrement montré pour un autre romancier, qui avait cependant publié sur le clergé français deux ou trois études assez sévères.

Mais l'auteur d'*Un curé de province* et de *Marié par les prêtres* y avait mis un peu plus de tact que l'auteur de *Lourdes*, M. Zola aurait bien fait de lire, avant son départ, l'intéressante notice que M. Hector Malot a mis à la fin de ses *Batailles du Mariage*, il aurait vu là qu'au lieu de banqueter avec les journalistes, ces grands bavards, il valait mieux dîner tout seul et prier les gens de se taire. À Rome, comme à Paris, le silence est souvent d'or. Il aurait pu comprendre qu'on n'entre pas chez le pape, dans certains cas, comme on entre à la Société des gens de lettres en disant : « Je suis Zola. Holà ! qu'on ouvre. » C'est presque une leçon, cela, une leçon, qui ne servira pas à M. Zola et nous fera perdre quelques belles pages, comme sait en écrire l'auteur de ce chef-d'œuvre qui s'appelle *Germinal*.

Aude FAUVEL, « La voix des fous. Hector Malot et les 'romans d'asile' », *Romantisme* n°141, 2008/3, p. 51-64. — Sur le même sujet, conférence, « Writing against Psychiatry: Hector Malot, the Patients' Voice and the "Asylum Novels" in 19th century France », colloque *Alternative Psychiatric narrative*, university of London, 16-17 mai 2014.

Mario FENOUIL, « Une heure chez Hector Malot », *Le Gaulois*, 12 mars 1890. — « Ce n'est pas une physionomie boulevardière que nous allons esquisser. M. Hector Malot, l'auteur de *Mère*, ce roman captivant que *le Figaro* vient de publier dans ses colonnes, suit le précepte du sage, qui recommandait aux artistes, aux savants, de cacher leur vie et de montrer leurs œuvres. Le romancier célèbre de *Sans famille* n'est pas de ceux que l'on a l'habitude de coudoyer dans les milieux parisiens. Il vit loin du bruit et de la circulation, dans le calme pénétrant de la retraite, à Fontenay-sous-Bois, où il possède une ravissante et coquette villa tout entourée de lierre, de clématites et de glycines. Ah ! le délicieux séjour, et qui vous fait songer au vers du poète, Où l'on voudrait vivre, aimer et mourir. M. Hector Malot ressemble à l'homme fortuné des champs dont parle le doux Virgile. Il en a les goûts modestes et la sage philosophie. Que lui importent les rumeurs de la foule, les clameurs bruyantes de la grande cité. Là-bas, dans son nid de

verdure, il ne percevait que le bruissement confus de la forêt et les claironnées de soldats casernés dans un fort du voisinage. Le succès a pleinement consacré aujourd'hui la carrière littéraire de M. Malot. Ses œuvres, comme disent les éditeurs, sont d'un écoulement facile, elles s'adressent particulièrement à la classe bourgeoise de la société que n'effarouche pas le piment relevé des situations dramatiques allié à la bonne tenue du style, une tenue correcte, quoique ne visant pas à l'extrême élégance, à l'impeccabilité. Il faut savoir gré à M. Malot d'avoir conservé, à cette époque de production hâtive, un réel souci de la forme à des œuvres qui n'ambitionnent certes pas les palmes de l'immortalité. M. Malot a connu les durs commencements de ceux qui se condamnent volontairement aux travaux forcés de la littérature. Il en a savouré les amertumes et les fortifiantes désillusions. Tout jeune, désertant l'étude paternelle, une étude poussiéreuse de notaire de campagne, il est venu à Paris, poussé par les voix irrésistibles de la vocation. Il avait une recommandation pour Jules Simon, qui lui fit faire des articles de littérature horticole dans une feuille périodique, et lui conseilla ensuite d'écrire des romans. Ce n'était pas tout à fait l'idée du jeune écrivain, qui voulait faire du théâtre et rêvait déjà les lauriers de Thalys. Sa première œuvre dramatique, en collaboration avec Théodore Barrière, le détourna à jamais de la scène. Il trouva que les pommes d'or du jardin des Hespérides étaient trop difficiles à cueillir, pour ne pas dire inaccessibles à ses convoitises. Les difficultés du théâtre le poussèrent donc vers le roman. C'était là sa vraie voie. Sa première œuvre, *les Victimes d'amour*, obtint un succès retentissant. M. Malot fut classé parmi les jeunes romanciers qui donnaient des espérances. L'avenir a-t-il justifié ces prévisions ? Pas toutes, malheureusement, et pourtant M. Malot aurait pu revendiquer des destinées littéraires plus hautes. Ses premières œuvres portent l'empreinte des choses fortes, vivaces, profondément enracinées. Mais il y a dans la vie la courbe, la fameuse courbe dont parle le poète, qui fait dévier du chemin que l'on se proposait de parcourir. M. Malot a connu trop tôt les douceurs du succès, les triomphes précoces qui affaiblissent les tempéraments au lieu de les affermir. La vogue des *Victimes d'amour* fut immense, prodigieuse. M. Taine, qui critiquait aux *Débats*, raconta comment il avait lu ce roman. [...] L'auteur de *l'Histoire de la littérature anglaise* voulut récompenser le jeune écrivain des deux bonnes heures qu'il lui avait fait passer et il le fit entrer aux *Débats*. Depuis, M. Malot a conquis tout à fait la faveur du public, et le succès de ses ouvrages est allé grandissant. Énumérer la liste des enfants de son cerveau serait énumérer la liste de ses victoires. M. Malot est trop modeste pour que nous lui jouions ce vilain tour. Ennemi de la réclame, du puffisme éhonté qui se fait autour de l'apparition d'un volume, M. Malot n'est pas de ceux qui, transformés en pitres de la littérature, battent de la grosse caisse sur les tréteaux publics. Il vit modestement, bourgeoisement entre sa femme, un écrivain de race, qui va nous donner prochainement une étude aigüe d'un caractère de femme, et sa fille, une aimable personne de vingt ans. Pénétrons dans son cabinet de travail, situé au rez-de-chaussée de la villa, et dont les fenêtres donnent sur des pelouses gazonnées. Voici la table de l'écrivain avec ses cahiers de papier bleu où le romancier jette de sa grosse écriture, les papillons ailés de son intuitive imagination et les auteurs favoris, ceux que l'on savoure aux heures moroses, Saint-Simon, Balzac, Dickens, Lesage. À côté, une autre table, petite, étroite, celle-là,

d'une élégance frivole, c'est la table de Mme Malot, qui l'année dernière a publié *Passionnement*, un joli titre de roman psychologique.

Tout autour, appendus au mur, des dessins, des croquis, des toiles de maîtres, des vues de la Bouille, pays natal du maître de céans. Un peu plus loin, un buste de l'écrivain, signé Chapu. C'est bien là le portrait de M. Malot, avec sa physionomie souriante, sa barbe épaisse, sa robuste carrure. Des « chemises », avec leur couverture rugueuse, sont entassées sur une étagère ajourée. Ce sont les notes, les documents qui ont servi à la préparation des ouvrages de l'écrivain. Chaque personnage a son atavisme, ses antécédents et son caractère, minutieusement décrits. M. Malot procède par l'analyse, par l'examen du fait, du document, pris sur le vif.

Levé de très bonne heure, à six heures, M. Malot travaille d'un trait jusqu'à onze heures. L'après-midi est consacré à la lecture, aux promenades à travers bois. M. Malot s'occupait autrefois des intérêts de sa commune. Il était conseiller municipal de Fontenay ; mais les fonctions publiques n'avaient, pour lui, qu'un médiocre attrait. Il les exerça cependant, bien malgré lui, pendant sept ans. La villa de Fontenay renferme des collections variées de fleurs. Alphonse Karr adore les fleurs, chacun le sait. Hector Malot, lui, a pour elles un véritable culte. Pour plaire à leur maître, les jardiniers de la villa font trois saisons de fleurs, au printemps, à l'automne et en hiver. On y voit, notamment, des rhododendrons, des azalées, des bégonias et des roses d'une espèce magnifique. À la passion des fleurs, M. Malot a joint l'amour des voyages. Tous les ans, à l'époque où les frondaisons s'épanouissent dans toute leur verdure, l'auteur de *Mère* entreprend de longues excursions à travers la France et l'Europe, en compagnie de sa femme et de sa fille.

Il y a quelques années, au cours d'un de ses voyages à Rome, où M. Malot s'était rendu pour étudier les mœurs du Vatican, une piquante aventure lui survint. Il avait sollicité une audience du Saint Père. Le Pape, qui était alors Pie IX, la lui accorda, bien qu'il eût appris que l'écrivain y avait été poussé non par la piété et l'ardeur de sa foi évangélique, mais par un simple sentiment de curiosité. M. Malot, prosterné aux pieds du Saint-Père, attendait que Pie IX lui adressât la parole. Celui-ci regarda l'homme agenouillé et, frappant légèrement le sol de sa canne, lui dit, en français 'Que voulez-vous de moi ?' 'Rendre hommage à Votre Sainteté', répliqua le pénitent, et implorer votre bénédiction'. Le Pape se mit à sourire et lui dit, avec un regard malicieux, tout en étendant son auguste main sur la tête de l'écrivain 'Je vous la donne tout de même'. Puis il le congédia avec une bonhomie légèrement moqueuse.

M. Hector Malot n'a jamais ambitionné les honneurs. Sa boutonnière est vierge du ruban rouge, alors que ce dernier est accordé avec une inquiétante profusion à une quantité de médiocrités de la peinture. L'année dernière, les électeurs de Fontenay-sous-Bois lui offraient une candidature législative. M. Malot n'avait qu'à accepter cette offre pour être élu. Sa notoriété, les services qu'il avait rendus à la commune, lui étaient un sûr garant de victoire. Mais il est dur de déroger à de vieilles habitudes. Et puis M. Malot est de ceux qui mettent leur dignité à n'être rien sur cette terre ; il déclina donc avec empressement la candidature qu'on lui offrait et il retourna à ses travaux, un moment interrompus. M. Malot nous racontera, dans un livre prochain, les tribulations comiques d'un candidat à la députation. Cela

s'appellera, croyons-nous, le Député malgré lui. Un joli titre, n'est-ce pas, et plein d'alléchantes promesses ».

Luigi FERRAIUOLO, « Hector Malot e la generazione “Dolce Rémi” in Italia », *Hector Malot au carrefour des cultures*, publié dans *Perrine*, 2017.

Augustin FILON, « Courrier littéraire », *Revue bleue, journal politique et littéraire*, n°24, 15 décembre 1888, p. 757-758 ; - Recension de *Mondaine*. – « Je me rappelle comme je dévorais, il y a vingt ans, *les Victimes d'amour*, l'œil humide, le cœur battant, courant de ligne en ligne jusqu'à la dernière, pour me reposer ensuite dans une sorte de torpeur rêveuse et attendrie. J'ai eu grand plaisir à retrouver cette bonhomie, cette franchise, vigoureuse, tendre aux faibles, âpre aux gredins et aux hypocrites, cette sincérité de touche, ce dédain des ficelles, cet art ou ce don de conter les humbles bonheurs et d'idéaliser le peuple sans le flatter. Je pourrais chicaner M. Malot sur certains points qui ne manquent pas d'importance. Je pourrais critiquer le caractère un peu trop pâle et indécis de Geoffroy [...] Surtout je pourrais reprocher à M. Malot un je ne sais quoi d'invraisemblable et de chimérique répandu sur toute la personne et autour du caractère de Lotieu. Mais vraiment, en ce temps-ci, où se réfugierait donc après tout le romanesque sinon dans le roman lui-même, qui est, après tout, sa vraie place ? Et celui qui discute son plaisir ne risque-t-il pas de le gâter, ne mérite-t-il pas de le perdre ? »

René FLURIN, *Histoire de Cauterets des origines à nos jours*, éditions Créer, 2006. – Évocation des personnalités qui ont fréquenté cette station. Page 407, Hector Malot y fit des cures en 1880, 1882, 1883, 1889 et 1890. Son roman *Micheline* évoque la vie à Cauterets sous le second empire, avec pour cadre l'hôtel de France. Les héros appartiennent à l'aristocratie russe et rappellent la princesse Galitzine. Son article « La combe de Péguère » évoque de gigantesques travaux de consolidation.

FLY (Charles-Armand Dieudé-Defly), « Le roman romanesque. Notre enquête », *Le Gaulois*, 21 mai 1891. — Cette enquête vient à la suite d'un manifeste de Marcel Prévost, soutenu par Dumas fils, annonçant que le roman de l'avenir sera « romanesque, sinon dans l'affabulation [...] au moins dans l'expression de la vie sentimentale ». H. Malot figure parmi les écrivains interrogés et s'exprime plutôt sur les méthodes de publicité des écrivains et des journalistes. Il s'en prend notamment à Zola, coupable d'avoir stérilisé ses disciples par sa rigidité doctrinale. Voir Jean-Marie Seillan, « Enquête journalistique et poétique romanesque : l'enquête sur le « roman romanesque » du *Gaulois* en mai 1891 », dans *L'Interview d'écrivain. Figures bibliques d'autorité*, sous la direction de Sylvie Triaire, Marie Blaise, Marie-Ève Thérenty, Presses universitaires de la Méditerranée, 2004, p. 205-223.

Paul FONOROFF, « Second sight : *Nobody's Child* », *South China Morning Post*, 31 mars 2013. – *Sans Famille*, connu en anglais sous le titre *Nobody's Boy*, a été traduit en chinois pour la première fois en 1912 par Bao Tianxiao. En 1925, le studio Shanghai's Mingxing (Star) se fonde sur cette version pour un film muet, *Little Friend*, de Zhang Shichuan. *Sans Famille* fut ensuite réadapté avec des dialogues en mandarin sous le titre *Nobody's*

Child. Rémi y est devenu une fille, Mei, interprétée par Josephine Siao Fong-fong, âgée alors de 11 ans et qui deviendra par la suite une « top teen queen » du cinéma cantonais.

Jean FOUCAULT, « Lecture de *Sans famille : Rémi ou l'anglais sans peine* », Lire et Savoir, Gallimard, 1996.

Jean FOUCAULT, « Jules Vallès et Hector Malot, impressions londoniennes », *Les Amis de Jules Vallès* n°26, déc. 1998. — Comparaisons entre Malot et Vallès à propos de leurs représentations respectives de Londres.

Jean FOUCAULT, « Les personnages d'Hector Malot », *Cahiers Robinson* n°10 : *Diversité d'Hector Malot*, 2001.

Jean FOUCAULT, « La chanson et la harpe dans *Sans famille* », *Cahiers Robinson* n°10 : *Diversité d'Hector Malot*, 2001.

Jean FOUCAULT, « Destins d'une œuvre patrimoniale : *Sans famille*, multimédia, cinéma et bande dessinée à l'orée du XXI^e siècle, ou plaidoyer pour une création infidèle », dans *L'Édition pour la jeunesse, entre héritage et culture de masse*, colloque de l'institut international Charles Perrault, Paris, 25-27 novembre 2004, actes édités en CD-Rom.

Jean FOUCAULT, « L'image de l'étranger à travers quelques romans d'Hector Malot », dans *L'Œuvre pour la jeunesse d'Hector Malot*, p. 169-184.

Jean FOUCAULT, « Développement d'une réflexion théorique à partir de l'expérience d'une forme spécifique d'atelier d'écriture : l'adaptation théâtrale d'un roman », dans *Les Littératures d'enfance francophones : connaissance, enseignement et traduction*, actes du colloque international de Hanoï, 19-20 octobre 2007, Maison d'édition littéraire - Université de Hanoï-AUF, 2008. — Réflexion sur une réécriture théâtrale de *En famille* réalisée conjointement par les élèves de la Maison familiale rurale de Flixecourt et Jean Foucault, et interprétée avec l'aide de la compagnie « Les Gosses », en résidence dans cette vallée industrielle de la Somme, et de l'association « Bazar », spécialisée dans l'éclairage de scène. Cette adaptation a été publiée aux éditions Corps Puce d'Amiens.

F.-J. [Françoise-Jean] FOURASTIÉ, « Préface » de *Sans famille*, éditions J'ai lu, 1964.

Achille FOVILLE fils, « Des romans contemporains traitant de questions médico-légales relatives à la folie. *Un beau-frère*, par Hector Malot », dans *Les Aliénés, étude pratique sur la législation et l'assistance qui leur sont applicables*, Baillière, 1870.

Dr FOVILLE, « La médecine et la folie dans le roman réaliste », travail lu à l'Académie de médecine de Rouen, « Travaux de l'Académie, classe des sciences », *Précis analytique de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen pendant l'année 1874-1875*, p. 74-75. — Examine *Le Mari de Charlotte*, dont l'exactitude de la documentation n'empêche pas une réunion de faits « disparate et choquante » : « Les vrais aliénistes ne s'y

tromperont pas mais l'auteur s'adresse à des lecteurs complètement ignorants de ces matières ». – Étude développée en feuilleton (4 livraisons) sous le même titre et sous la signature A.F. dans *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, série 2, tome 12, Paris, G. Masson, 1875. Reproduite dans « Pages retrouvées » de la *Chronique médicale, revue bimensuelle de médecine, scientifique, littéraire et anecdotique* du 15 octobre 1896. (textes consultables en ligne sur le site Université Paris Cité, Bibliothèques).

Anatole FRANCE, « Les criminels (à propos du nouveau roman de M. Hector Malot, *Conscience*) », *Le Temps*, 18 mars 1888, recueilli dans *Œuvres complètes illustrées*, tome VI, *La Vie littéraire*, 2^e série, Calmann-Lévy, 1926, p. 401-408. A été repris dans la notice sur *Conscience* dans l'édition Flammarion, avec une réponse de l'auteur. — En écrivant *Conscience*, l'auteur des *Victimes d'amour* et de *Zyze* a très intelligemment approprié à notre milieu et à notre culture le drame que Dostoïevsky conçut et exécuta avec l'atrocité ingénue d'une âme slave, quand il écrivit cette œuvre d'épouvante, *Crime et Châtiment* ». Comme Raskolnikof, Saniel, fils d'un rude paysan d'Auvergne, ignore la haine comme l'amour. « Il est étranger à toute sympathie humaine, il ne vit que pour la science et s'absorbe dans des recherches physiologiques qui l'ont conduit déjà à de grandes découvertes. Une telle âme est incapable de remords. Aussi n'a-t-il point l'horreur de son crime. Il se dit même que ce qu'il a fait est raisonnable ; pourtant il lui est impossible de se retrouver après l'acte ce qu'il était avant. Comme Raskolnikof encore, il est saisi, possédé par son crime. Son esprit obéit à une logique aussi étrange qu'implacable. Il se passe en lui des phénomènes analogues à ceux que M. de Vogué a si précisément décrits à propos du héros de Dostoïevsky : « Par le fait irréparable d'avoir supprimé une existence humaine, tous les rapports du meurtrier avec le monde sont changés ; ce monde, regardé à travers le crime, a pris une physionomie et une signification nouvelles qui excluent pour le coupable la possibilité de sentir et de raisonner comme les autres, de trouver sa place stable dans la vie (*Le Roman russe*, par le Vte E. M. de Vogué, p. 248). Dans cette étude, l'écrivain russe passe de beaucoup en atrocité le romancier français. Mais qui pourrait distiller la terreur comme ce Dostoïevsky dont on a dit "Sa puissance d'épouvante est trop supérieure à la résistance nerveuse d'une organisation moyenne". D'ailleurs, il avait, pour traiter un semblable sujet, un avantage que M. Hector Malot ne lui enviera pas. Il était épileptique et, par cela même, en communion directe avec ces âmes qu'une obscure maladie voue au crime et qu'un physiologiste moderne propose de désigner sous le nom d'épileptoïdes. Cette maladie nerveuse le travaillait quand il écrivait *Crime et Châtiment*. [...] De là cette sympathie qui l'attachait à son malheureux Raskolnikof [...] Oui, malheureux, car c'est être malheureux que d'être criminel. Les méchants sont bien dignes de pitié et je ne suis pas éloigné de comprendre la folie de ce prêtre catholique dont le cœur saignait à la pensée des souffrances de Judas Iscariote. [...] Ce que ce pauvre prêtre pensait du traître du mont des Oliviers, le philosophe le pense de tous les criminels. L'anthropologie ne voit plus dans le criminel qu'un malade incurable ; elle regarde le scélérat avec une tranquille pitié ; elle dit à l'assassin ce que Jocaste disait à Œdipe, après avoir percé le mystère de la destinée de cet homme aveuglé "Malheureux ! C'est le seul

nom dont je puisse te nommer et je ne t'en donnerai jamais plus d'autre“. Pensée humaine et prudente. Le déterminisme nous a tous plus ou moins touchés. La doctrine de la responsabilité est ébranlée dans les esprits les plus fermes. Le plus sage est de répéter aujourd'hui les paroles si douces et si désolées de la malheureuse reine de Thèbes. Mais fut-il jamais une époque où les hommes aient cru pleinement à la liberté humaine ? Je n'en vois pas. Les philosophes furent toujours partagés sur ce point comme sur tous les autres. Quant au christianisme, il s'est toujours efforcé de concilier le libre arbitre avec la prescience divine sans jamais y parvenir. Tout est mystère dans l'homme et nous ne pouvons rien connaître de ce qui n'est pas l'homme. Voilà la science humaine ! En vérité, la doctrine de l'irresponsabilité des criminels n'est pas une nouveauté dangereuse. Elle n'a même pas pratiquement un intérêt très considérable. Elle viendrait à prévaloir, que nos lois n'en seraient pas sensiblement modifiées. Pourquoi ? Parce que les codes sont fondés sur la nécessité et non sur la justice. Ils ne punissent que ce qu'il est nécessaire de punir. Les criminalistes philanthropes n'admettent pas qu'on mette un voleur en prison ; ce serait le punir, et on n'en a pas le droit. Ils proposent de le retenir dans un asile, sous de bons verrous. Je n'y vois pas grande différence. La peine de mort pourrait même résister au triomphe des doctrines de l'irresponsabilité, il suffirait de déclarer que ce n'est pas proprement une peine. Irons-nous plus loin et tiendrons-nous, avec la nouvelle école anthropologique, l'irresponsabilité du criminel comme physiologiquement, anatomiquement démontrée ? [...] Entrerons-nous dans les vues d'un anthropologiste italien des plus convaincus, l'auteur de *L'Uomo criminale* ? M. Cesare Lombroso se flatte de constater l'existence d'un type humain voué au crime par son organisation même. Il y a, selon lui, un criminel-né, reconnaissable à divers signes dont les plus caractéristiques sont la petitesse et l'asymétrie du crâne, le développement des mâchoires, les yeux caves, la barbe rare, la chevelure abondante, les oreilles mal ourlées, le nez camus. En outre, les criminels sont ou doivent être gauchers, daltoniens, louches et débiles. Par malheur, ces signes manquent à la plupart des criminels et se trouvent, par contre, chez beaucoup de fort honnêtes gens. Le crâne de Lamennais et celui de Gambetta étaient très petits ; le crâne de Bichat n'était pas symétrique. Nous connaissons tous d'excellentes personnes qui sont atteintes de daltonisme, de strabisme, de débilité, ou qui sont camuses, prognathes, etc. [...] je crois bien que l'habile anthropologiste italien ne parviendra jamais à ramener à un type unique tous les hommes criminels. [...] En réalité, ce que M. Lombroso appelle un criminel, c'est un prisonnier. Tous les prisonniers finissent par se ressembler en quelque chose. Le régime qui leur est commun détermine en eux certaines anomalies particulières par lesquelles ils se distinguent à la longue des hommes qui vivent librement. [...] Quel rapport établir, par exemple, entre ce Saniel dont M. Malot nous conte l'histoire, ce médecin qui tue pour assurer ses découvertes scientifiques, et cette brute qui, l'autre jour, conduisit au bord de la Seine la fille dont il vivait et la jeta à l'eau pour gagner un litre de vin qu'il avait parié ? Quoi qu'en disent Lombroso et Maudsley, on peut être criminel sans être fou ni malade. L'humanité a commencé tout entière par le crime. Chez l'homme préhistorique, le crime était la règle et non l'exception. De nos jours encore, il est de règle chez les sauvages. [...] Mais aussi, comme il est sublime cet

effort victorieux de l'homme pour s'affranchir des vieux liens du crime ! Qu'elle est auguste cette lente édification de la morale ! Les hommes ont peu à peu constitué la justice. La violence, qui était la règle, est aujourd'hui l'exception. Le crime est devenu une sorte d'anomalie, quelque chose d'inconciliable avec la vie nouvelle, telle que l'homme l'a faite à force de patience et de courage. Entré dans une existence, le crime la ronge et la dévore, il est désormais un vice radical, un germe morbide. C'était le vieux nourricier des hommes des cavernes maintenant il empoisonne les misérables qui lui demandent la vie. C'est ce que M. Hector Malot a fait voir après Dostoiévsky.

Anatole FRANCE, « La vie littéraire. La loi morale. *Justice*, par Hector Malot, 1 vol. « *L'Homme criminel* de Cesare Lombroso et le Criminel systématique de deux romans récents (*Crime et Châtiment* et *Conscience*), par Renouvier, dans la *Critique philosophique*. Henri Joly. *Le Crime*, étude sociale, 1 vol », *Le Temps*, 17 mars 1889. Repris en notice pour *Justice* dans l'édition Flammarion, 1895. – « À propos d'un roman de M. Hector Malot, *Conscience*, nous avons exprimé ici, l'an passé, quelques songeries sur le crime et les criminels et, bien que ces songeries fussent en elles-mêmes assez creuses, nous ne pouvons regretter de nous y être livré, puisqu'elles nous ont valu l'honneur d'être repris par le premier des philosophes contemporains. M. Renouvier a daigné relever, dans la *Critique philosophique*, les fautes de notre fantaisie. Il l'a fait avec une bienveillance que sa supériorité rend infiniment précieuse. Grâce à lui, j'ai su une fois de plus que les juges les plus éclairés sont aussi les plus indulgents. Je veux taire ce que ses jugements ont de trop favorable pour moi, mais il m'est impossible de dissimuler le contentement que j'en ai reçu. Quant à ses censures, qui me sont également précieuses, je saisis pour les reproduire l'occasion que me fournit M. Hector Malot lui-même en publiant *Justice*, qui est la suite de *Conscience*. [...] ce roman a une portée morale et c'est un beau prétexte à philosopher. D'ailleurs, M. Hector Malot est fort engagé pour sa part, ainsi que le criminaliste Lombroso, dans cette mêlée où votre chroniqueur littéraire, comme un guerrier d'Homère qu'attaque un dieu de l'Olympe, a vu tout à coup M. Renouvier tout armé devant lui. Je suis bien forcé de remettre sous les yeux du lecteur le passage justement incriminé [la fin de l'article précédent, où Anatole France mettait le crime du côté de la nature et louait l'effort des hommes pour s'en affranchir]. M. Hector Malot écrivait à quelques jours de là : « Ainsi que M. A. France, je crois que le crime est naturel, ou, comme il le dit, que c'est la nature qui enseigne le crime ». Et il faisait la promesse, qu'il a tenue depuis en écrivant *Justice*, de montrer le criminel proclamant lui-même la souveraineté absolue de la loi morale qu'il a violée. C'est alors qu'intervient M. Renouvier. Il prend acte de l'engagement pris par le romancier, et il ajoute « Il ne suffira pas alors, pour faire apparaître la justice dans une âme où n'étaient jusque-là que le calcul et les peines cruelles qui résultent d'une action à laquelle on ne les savait pas si fatalement et si mortellement attachées, de dire (avec M. Hector Malot) que le crime 'a fait disparaître l'homme primitif pour ne laisser vivant et malheureux que l'homme affiné par l'éducation' et, avec M. A. France, que le crime, 'vieux nourricier des hommes des cavernes, empoisonne maintenant les misérables qui lui demandent la vie' ; il sera bon de dire pourquoï, et d'où ce poison. Il faudra expliquer, définir ce

quelque chose de nouveau, que l'on dit être dans l'homme actuel, que l'on croit n'avoir pas été dans l'homme des cavernes et qui s'appelle justice et loi morale, et dont le sentiment d'abord, la violation ensuite, révèlent cette conscience que l'homme primitif, paraît-il, ne connaissait pas encore. Mais on sera peut-être, en ce cas, forcé de s'avouer que le crime, en très commun et non équivoque langage, est exclusivement l'acte d'un homme qui possède cette conscience et viole cette justice telle que lui-même la connaît, et on s'apercevra qu'on ne peut plus, sans tomber dans une contradiction pitoyable, appliquer ce même nom de crime à des actes purement naturels ou que la nature enseigne, et à ceux mêmes des animaux, et le nom d'"homme criminel" à l'homme à qui par hypothèse sa conscience ne serait pas révélée et à qui rien encore n'aurait appris à distinguer le juste de l'injuste, parmi les actes qu'il peut faire et qui sont diversement utiles ou nuisibles à lui-même et à son prochain. Le crime n'a pu commencer qu'avec cette distinction où, quand et comment que cet e distinction se soit introduite dans l'humanité. N'est-il pas bien étrange qu'on oublie une vérité si élémentaire ? »

Ainsi argumente M. Renouvier. Il y aurait quelque inconvenance de ma part et assurément un grand ridicule à tenter une dispute en règle avec celui que je tiens pour le plus profond penseur de ce temps. Aussi tel n'est pas mon dessein. Je désire seulement m'expliquer et compléter ma pensée. Cela, du moins, me sera permis. Je dirai donc que je n'avais pas peut-être commis l'étrange oubli de cette vérité élémentaire et que j'avais songé à l'apparition de la loi morale en ce monde. (Je dis en ce monde et non dans l'homme, et l'on va voir pourquoi. Bien plus, c'est l'idée même de cette loi morale qui m'avait conduit à dire qu'il y avait des criminels parmi les animaux. Je faisais sans doute une grande rêverie. Mais il faut considérer que j'aime beaucoup les bêtes et que je m'entends très bien avec les chiens et les chats. Or, je me disais : les bêtes qui vivent ensemble dans l'état de nature ont des mœurs, que les naturalistes décrivent. Elles ont surtout des mœurs que les naturalistes ignorent. Or, ces mœurs sont soumises à des lois, qui sont des lois morales. Si, comme l'enseigne M. Renouvier, l'homme a pour premier caractère la volonté, comment ne pas admettre que les bêtes qui lui ressemblent le plus, le singe, par exemple, possèdent quelques rudiments de volonté ? Et s'il est vrai que la conscience éclaire l'homme moral d'une lumière de plus en plus éclatante, pourquoi ne pas croire qu'elle répande quelques lueurs incertaines et comme une obscure clarté dans l'âme de nos frères inférieurs, les pauvres animaux ? Il me semble qu'entre eux et nous beaucoup de facultés sont communes et qu'une société comme celle des abeilles ou des fourmis n'est pas dépourvue de toute moralité. J'ai connu des chiens qui m'ont laissé l'idée qu'ils étaient d'honnêtes chiens et qu'ils le savaient et qu'ils en goûtaient une joie paisible et profonde. Qu'on me pardonne cette illusion. [...] Quant à croire que les plantes carnivores sont criminelles parce qu'elles étouffent les insectes dans leur corolle parfumée, c'est une imagination que j'ai toujours laissée à M. Lombroso. S'il fallait à toute force découvrir les torts d'un rosier, je dirais que c'est de ne pas fleurir. Il est clair, après cela, que je ne puis refuser à l'homme primitif et à l'homme sauvage ce que j'accorde au chien et à l'éléphant. Les hommes des cavernes étaient déjà sous l'empire de la loi morale. Sans doute, ils étaient violents et féroces et menaient durement une dure vie. Mais, autant qu'on peut croire,

ils se faisaient déjà quelque image de la beauté morale. Si j'ai dit que chez eux la violence était la règle, cela ne doit pas être pris à la lettre : une société, fût-ce une société de castors, ne subsiste pas sans justice. Je trouve, à cet égard, dans un livre récent de M. Henri Joly, des remarques fort sensées. Ce savant dit, en parlant des hommes préhistoriques "Il est à peu près certain qu'ils avaient une industrie, [...] Or, pouvait-il y avoir industrie, échange et commerce sans quelque respect des conventions et sans une probité au moins rudimentaire ? Et si la probité était nécessaire, le vol ou la tromperie ne devaient-ils point passer pour des délits ? Venons à la pitié : On voit par l'examen des ossements que l'homme survivait souvent à de graves blessures. Les os portent la marque de l'inflammation, de la suture, du travail de cicatrisation et de réparation. Le blessé avait dû être soigné et nourri pendant tout le temps de la maladie. La pitié n'était donc pas inconnue ; mais, si elle inspirait de tels actes, les cruautés de ceux qui la méconnaissaient inutilement ne devaient-elles point passer pour condamnables ? [...]"

Ainsi s'exprime M. Henri Joly dans son *Étude sociale sur le crime*. C'est à quoi, sans doute, je n'avais pas assez pris garde. Il n'en est pas moins vrai que l'idéal moral de ces troglodytes était une idole grossière. Les hommes depuis l'ont tant sculptée et si bien ornée pendant des milliers de siècles que d'un informe tronc d'arbre, auquel pendaient des guenilles sanglantes, ils ont fait une déesse revêtue d'ivoire et d'or. Les violents d'aujourd'hui retournent à l'antique idole. C'est sans doute en ce sens que M. Hector Malot parle dans *Justice* de "l'influence atavique du crime". Mais il faut convenir que c'est là une formule très vague. Quant aux divers codes qui sont la règle écrite ou coutumière des sociétés, je persiste à croire qu'ils s'accordent en général assez mal avec l'idéal moral des hommes qui y sont soumis. Je n'entrerai pas dans une discussion pour laquelle tout me manque en ce moment ; mais il m'est impossible de ne pas faire remarquer la définition du crime telle que notre Code pénal la donne. "Le crime, y est-il dit, est un acte que la loi punit de peines afflictives et infamantes." En d'autres termes, aux yeux de la loi, ce qui fait le crime c'est le châtement. On conviendra qu'en rédigeant cette définition le législateur s'est fort peu inquiété des grands problèmes de la liberté et de la responsabilité humaines. Si je rappelle ces idées, c'est que je les ai indiquées ici, l'an passé, dans un sentiment déterministe contre lequel M. Renouvier s'est élevé avec force. [...] je dois faire à M. Renouvier une confession entière. Les livres de Darwin que nous lisions à vingt ans, mes camarades et moi, ont laissé une profonde empreinte dans nos esprits, et à l'instant même, quand je parlais de l'évolution du sentiment moral à travers l'animalité et l'humanité, je crois bien que je restais encore déterministe. Il n'est pas facile de dépouiller le Vieil homme, surtout quand le vieil homme est celui qui, plein de jeunesse, recevait de l'univers des impressions magnifiques et charmantes. Si vous saviez, maître, ce que Darwin apporta d'images à notre adolescence enthousiaste ! Je me rappelle encore en frémissant nos promenades au Muséum et nos longues causeries devant ces monuments de la nature classés par le génie de l'homme et pour ainsi dire anthropomorphisés. [...] Pardonnez-nous. Nous adorions la nature. Et c'est ce grand Darwin qui nous la révélait. Révélation divine, puisque nous avions la foi. Hélas ! nous avons reconnu depuis que ce n'était qu'une hypothèse immense. Mais

sait-on jamais ce que laissent de racines au cœur les croyances qu'on en a arrachées ? Dans ce vieux Muséum, où j'ai tant rêvé pendant les belles heures oisives et douces de ma vie, un jour, après avoir, mon Darwin dans l'esprit, examiné les formes animales depuis les plus rudimentaires jusqu'aux plus complexes et aux plus nobles, j'entrai par hasard - il m'en souviendra toujours - dans une salle pleine d'œufs et de nids d'oiseaux. Au milieu s'élevait une statue de marbre, une Vénus, hominum divumque voluptas. À ce moment je crus comprendre le sens de la création. Je crus sentir, je crus voir comment Dieu s'était si longtemps et si laborieusement cherché pour se connaître enfin et s'achever dans l'intelligence et dans la beauté humaine. Mais ne me croyez pas à ce point perverti que j'aie persévéré dans mon erreur. Je sais bien aujourd'hui que ce n'était qu'illusion, mirage, prestiges de l'âme et des sens. Je sais bien que le plus grand des naturalistes n'est qu'un montreur de lanterne magique. Permettez-moi de vous le dire, si j'avais encore de la foi à donner, maître, c'est à vous peut-être, à votre doctrine que je demanderais aujourd'hui des forces et des espérances. Je voudrais apprendre de vous à mettre la certitude dans la croyance, à sentir ma volonté libre, à connaître ma destination morale. Et qui sait ? Sous votre conduite, je verrais peut-être l'humanité s'acheminer vers la vie indéfinie. Vous inclinez à croire que nous sommes des consciences destinées à durer toujours en nous éclairant sans cesse.

FRANCO-GALLIA, *Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur*, Wolfenbüttel, Druck und Verlag von Julius Zwißler — 1884, notices de H.J. HELLER, « Marichette », p. 10-15, « Micheline », p. 45-46, « Le Sang bleu », p. 277-279. — 1886, notices de H.J. Heller, « Le lieutenant Bonnet », p. 22-23, « Baccara », p. 202-203. — 1887, notices de E.L. Wilhelmi, « Zyte », p. 81, « Vices français », p. 176. — 1888, notice de EL Wilhelmi, « Ghislaine » ; notice de Jules Aymard, « Conscience », p. 203. — 1895, notice signée « Vieux Parisien liseur », « Amours de jeune », p. 66 : « Le nouveau roman de M. Hector Malot, *Amours de jeune* (Paris, Flammarion), n'est pas, croyons-nous, pour satisfaire son auteur. Quant au public, il le lira avec surprise, venant de l'un de ses auteurs aimés. Le rôle du millionnaire Tirolais est révoltant vis-à-vis de sa femme et de son fils ; quant à celui du mari complaisant, La Loqueyrie, il est ignoble. Ce roman nous stupéfie, étant donnée la belle réputation de celui qui l'a signé ».

Ida-Marie FRANDON, *Autour de Germinal, la mine et les mineurs*, Genève, Droz/ Lille, Librairie Giard, 1955. — Ida-Marie Frandon étudie la source scientifique commune aux pages relatives à la mine dans *Sans Famille*, *Germinal* et d'autres romans moins connus : l'étude, publiée en 1867, de l'ingénieur Louis-Laurent Simonin, *La Vie souterraine, la mine et les mineurs*.

Jean FROLLO, « Les petits martyrs », *Le Petit Parisien*, 30 août 1881. — L'auteur revient sur des actes de barbarie exercés sur un petit mendiant. « Un tel acte de barbarie fait frémir et l'on se demande, vraiment, s'il n'a pas été inventé par plaisir ». Mais non, autrefois, rue de Linné, il se rappelle avoir visité une maison où vivait toute une colonie d'Italiens : joueurs d'orgue, joueurs de violons, joueurs de harpe... parmi eux un homme effrayant que l'on surnommait « le bourreau d'enfants » et qui avait

« récolté une dizaine de petits malheureux ». « Dans un remarquable ouvrage, intitulé *Sans famille*, M. Hector Malot [...] a précisément donné des détails sur un de ces misérables qui torturent les enfants », Garofoli. Longue citation de *Sans famille* suivie de l'évocation de situations plus abominables encore, observées à Marseille.

Jean FROLLO, « L'exploitation de la charité », *Le Petit Parisien*, 18 avril 1888. — Dans le cadre de cette enquête sur l'exploitation des enfants, l'auteur cite à nouveau, plus brièvement, le passage de *Sans famille* où l'on voit la « méthode » de Garofoli.

Jean FROLLO, « Recherche de la vérité », *Le Stéphanois*, 8 octobre 1892. — « On peut dire, qu'à l'heure qu'il est, tout romancier qui se respecte, qui a le souci de sa réputation, ne met la main à l'ouvrage que lorsqu'il a visité, étudié, examiné avec soin le milieu dans lequel il place ses personnages ». Ainsi, Hector Malot a composé *Vices anglais* après un voyage à Londres, qu'il a visitée dans ses moindres recoins. Même accompagné par la police, il y eut à craindre pour sa sécurité car les voleurs anglais ne sont pas commodes.

Julie FROUDIÈRE, *Littérature et aliénisme : poétique romanesque de l'Asile (1870-1914)*, thèse pour le Doctorat, Nancy 2, 2010. — L'étude s'appuie sur *Un beau-frère* d'Hector Malot, *Les Amours d'un interne* de Jules Claretie, *L'Inconnu* de Paul Hervieu.

Charles GABRIEL, « Variétés. Les Romanciers », *Journal des Débats politiques et littéraires*, 7 janvier 1876. — Réflexion conduite à partir de quelques romans nouveaux, dont *Le colonel Chamberlain et la Marquise de Lucillière*, par Hector Malot. - Il y a en ce moment une belle place à prendre en France, une place qui peut donner le succès, la gloire, l'influence, et qui donnerait certainement la fortune, celle de grand romancier, j'entends de romancier en activité de service, agissant et produisant pour ce nombreux public avide de lectures amusantes, mais qui commence à se lasser des œuvres médiocres dont on l'accable, et qui cherche partout, à défaut de génie, une parcelle de talent vrai, sincère, original. La place est vacante depuis longtemps déjà par la disparition ou le silence des anciens titulaires. La plupart sont morts ; les survivants, comme il arrivait parfois à Homère lui-même, se sont endormis dans leur gloire et ont refait, avec moins de vigueur et de relief, les œuvres auxquelles ils avaient dû jadis leur réputation. C'est en vain que la critique interroge l'horizon, elle n'y voit poindre aucun successeur des maîtres du roman contemporain, Alexandre Dumas, Balzac, George Sand. On dirait que, dans le domaine de l'art comme dans celui des affaires, la petite propriété a succédé à la grande. Les auteurs se sont multipliés outre mesure, ils ont pullulé ; le champ des découvertes a été tourné, retourné, moissonné et remoissonné, combien de chars en avons-nous vus sortir chargés de gerbes grosses d'épis ! Après tant d'abondantes récoltes on a ramassé les dernières glanes. Plus le sol était épuisé, plus le nombre des travailleurs a augmenté. Il en est résulté la stérilité générale dont nous avons aujourd'hui sous les yeux l'affligeant spectacle.

Ce qui manque à nos romanciers, ce n'est ni le talent, ni la facilité, ni surtout l'habileté de main. Jamais les procédés de l'art et ce qu'on pourrait appeler

le métier n'ont été mieux connus. Prenez les livres qui paraissent, vous en trouverez bien peu qui ne soient composés suivant les règles du genre et qui ne se recommandent à l'attention du lecteur par de sérieuses qualités. Comment s'en étonner ? Tous ou presque tous sont des copies faites d'après les maîtres, des imitations, des pastiches plus ou moins bien réussis. Les uns appartiennent à l'école d'Alexandre Dumas, les autres se rattachent à celle de Balzac, un certain nombre ressemblent, à s'y méprendre, aux romans anglais, vous croiriez qu'ils viennent d'outre-Manche si cette intensité de vie, cette profondeur d'observation, cette merveilleuse faculté d'analyse qui donnent tant d'attrait aux œuvres de Dickens et de Thackeray ne leur faisaient pas, absolument défaut ; peut-être les ont-ils perdues, dans quelque naufrage, en traversant le détroit ! C'est par l'invention que pêchent nos romanciers ils ne savent pas voir, étudier, comprendre, et leur imagination, que le contact de la réalité n'a jamais éveillée, se traîne lentement, péniblement, sur des chemins mille fois parcourus. On les entend quelquefois accuser le sort qui les a fait naître à une époque où tous les sujets étaient épuisés. Reproche injuste ! les types humains sont innombrables, la variété infinie des révolutions morales et politiques en met sans cesse de nouveaux en évidence. Mais il faut observer la nature pour saisir ses transformations sur le fait, pour les surprendre et les fixer au moment où elles se produisent. Or la recherche des caractères est longue et pénible tandis qu'il est fort aisé de se procurer des succès rapides et bien rétribués au moyen des recettes connues, mises chaque jour à l'épreuve par des centaines de feuilletons. Accumuler des événements invraisemblables, impossibles, embarrasser une action obscure dans les plus étranges complications, passer, au besoin, de l'étonnant au grotesque, du grotesque au monstrueux, sans souci de la logique, de la morale et du bon sens, c'est là tout le secret. Chaque auteur qui débute veut, bien entendu, surpasser ses devanciers, il les surpasse, en effet, car rien n'est plus facile. Une fois engagé dans la voie du faux et de l'absurde, la difficulté n'est pas d'aller jusqu'au bout, c'est de s'arrêter.

[...] Le contraste entre les romans de M. Hector Malot et ceux dont nous venons de parler est saisissant. Tout diffère, intentions des auteurs, procédés d'exécution, nature du récit, caractère des héros, style, effet produit sur le lecteur. Autant d'autres poursuivent l'étrange, le Prodigieux, autant M. Hector Malot s'attache à la réalité, qu'il s'efforce de réfléchir sans la dénaturer, si peu que cela soit. Observateur patient, méticuleux même, il décrit avec une fidélité scrupuleuse les objets qui s'offrent à ses regards. Son dessin, d'une sobriété parfaite, semble en quelque sorte calqué sur la nature c'est un croquis où tous les détails ont une exactitude parfaite, quoique l'ensemble ne frappe peut-être pas suffisamment l'imagination pour se graver dans la mémoire d'une manière définitive. Les maîtres peignent d'un trait, ils devinent d'instinct la ligne qui doit indiquer le caractère d'une physionomie et communiquer au portrait la vie dont le modèle est animé ; en quelques coups de pinceau ils ont fait un tableau. Mais, après le don si rare du génie, rien n'est préférable au talent consciencieux qui sait disposer harmonieusement les parties d'une vaste composition, de manière à les faire concourir à une action commune où tout est lié, justifié, à sa place et en son jour. C'est l'art de M. Hector Malot. Sous ce rapport, ses ouvrages sont de véritables modèles. La nouvelle série de romans qu'inaugurent *le Colonel*

Chamberlain et la Marquise de Lucillière s'annonce comme une construction irréprochable ; si l'on en juge par les deux volumes qui ont déjà paru, elle formera, lorsqu'elle sera achevée, une étude de philosophie sociale belle et forte. Sous ce titre expressif, *L'Auberge du monde*, M. Hector Malot a entrepris la peinture des mœurs parisiennes au moment de l'Exposition universelle de 1867, époque curieuse entre toutes celles de notre histoire contemporaine, point culminant de cette prospérité trompeuse de l'empire qui jetait un si vif éclat à la veille même de la catastrophe. Son héros, le colonel Chamberlain, Américain vingt fois millionnaire, comme tous les Américains de roman, à peine débarqué au Grand-Hôtel, se trouve lancé dans un monde étrange et confus, composé des éléments les plus divers, offrant aux yeux distraits une surface partout étincelante, mais où un observateur attentif n'a pas de peine à distinguer les fractures profondes sous le vernis trompeur qui les dissimule encore. À chaque pas que fait le colonel Chamberlain dans cette immense auberge où toutes les civilisations se trouvent accidentellement confondues, un coin du voile se soulève, une misère ou un vice apparaît sous le décor brillant qui le cache. Dégoûté bientôt de cette société d'intrigants, de femmes sans mœurs, de jeunes gens dissolus, d'exploiteurs et de dupes, faut-il s'étonner s'il va chercher dans une modeste famille d'ouvriers des vertus sincères et un amour pur ? Nous adresserons un seul reproche à M. Hector Malot pourquoi nous avoir présenté de nouveau ce type éternel de l'ouvrier révolutionnaire, modèle d'honnêteté désintéressée, de courage stoïque, de dévouement et de sagesse ? Les conspirateurs qui préparaient une agitation sociale et qui ont fini par la Commune n'étaient pas aussi austères qu'on veut bien le dire. Soyons francs. La démoralisation que nous peint M. Hector Malot avait pénétré peu à peu toutes les classes de la société ; aucune d'elles n'était absolument immaculée. Mais il fallait bien que le colonel Chamberlain trouvât quelque part un lieu de repos, une fraîche oasis au milieu du désert aride où la cruelle fantaisie du romancier l'avait condamné à marcher sans relâche. Laissons-le donc se consoler au foyer d'Antoine, puisque les longs discours de ce rêveur socialiste ne le fatiguent pas autant que nous ; et, s'il épouse Thérèse au dernier volume, à la grande confusion de la marquise de Lucillière, d'Ida, de Carmelita, et de tout ce que Paris renferme de perfides séductrices, nous serons les premiers à célébrer la victoire de l'innocence sur les artifices de la coquetterie, les séductions du vice et les odieuses manœuvres de l'intrigue.

Charles GABRIEL, « *Ida et Carmelita*, par Hector Malot ; *Thérèse*, par le même – deux volumes in-18 chez Dentu », *Le Journal des Débats politiques et littéraires*, 30 juin 1876. - M. Hector Malot a terminé son grand roman en quatre volumes *L'Auberge du monde*. La fin répond au commencement, et le tout forme une étude très suivie et très sincère des diverses classes ou couches de la société parisienne dans les dernières années de l'empire. Nous avons déjà eu l'occasion-, en signalant aux lecteurs les deux premiers volumes de cet agréable ouvrage le *Colonel Chamberlain* et la *Marquise de Lucillière*, d'exposer ici même l'intrigue fort simple dont M. Malot s'est servi pour nous faire traverser toutes les régions sociales de Paris, depuis le salon des grandes dames jusqu'à l'atelier de la modeste ouvrière ; pour nous mettre en relation avec les habitants de ces milieux divers, nous initier à leurs mœurs, - à leurs principes, à leur vie, et

nous permettre de porter sur chacun d'eux un jugement réfléchi. Un Américain de roman ou d'opéra-comique, le colonel Chamberlain, après avoir acquis une fortune colossale dans l'exploitation et la vente du pétrole, songe un jour à demander à ses richesses la seule chose qu'elles ne puissent pas lui donner, l'amour. Dans le dessein fort louable d'être aimé pour lui-même, il vient à Paris, au moment de l'Exposition universelle de 1867, espérant trouver dans la ville cosmopolite, dans l'auberge du monde, une femme capable d'assouvir sa soif aussi généreuse que naïve de passion désintéressée. À peine débarqué au Grand-Hôtel il reçoit, comme vous pouvez bien le penser, des milliers de propositions, les unes agréables, les autres séduisantes, plusieurs irrésistibles, aucune sincère. Mais le colonel Chamberlain, qui a vécu jusqu'ici au fin fond des forêts d'Amérique et qui n'a rien de la vulgarité clairvoyante du Yankee ordinaire, connaît trop mal la société pour deviner d'instinct les trahisons qu'elle dissimule sous de flatteuses apparences. L'esprit chez lui est perpétuellement la dupe du cœur. Avec une facilité vraiment un peu trop étrange, même chez un successeur des Peaux-Rouges, il se laisse tour à tour tromper par une marquise parisienne qui lui arrache d'une main élégante et cruelle ses premières illusions, par une admirable Italienne qui le conduit à deux doigts de l'abîme où le hasard seul l'empêche de tomber, enfin par une Allemande savamment sentimentale dont il n'aurait jamais su se délivrer si la guerre n'était venue au secours de sa volonté vacillante et de ses irrésolutions de jour en jour plus impardonnables. Il ne faut rien moins que l'invasion, le siège de Paris et la Commune pour sauver le colonel Chamberlain de ce triple danger, et le ramener au pied de sa petite cousine, une chaste fille du peuple, son premier amour, son dernier refuge après tant d'espérances brisées, la seule femme irréprochable de cette longue histoire où semble s'être donné rendez-vous, comme dans une tentation de saint Antoine, le long et charmant cortège des sept péchés capitaux. Ajoutons bien vite que le colonel Chamberlain, régénéré par une affection pure, se conduit en héros pendant le siège et fait peu à peu oublier toutes ses faiblesses. Son courage, la générosité de son âme, la délicatesse de ses sentimens lui gagnent tous les cœurs. Le lecteur, comme Thérèse, finit par lui pardonner ses fautes et par le juger digne d'être heureux. Après tant d'épreuves, comment n'aurait-il pas droit à quelque indulgence ? Le nouveau roman de M. Malot a toutes les qualités des précédens, il est écrit avec verve et simplicité les caractères en sont très originaux, souvent très bien observés, l'action y est vive, spirituelle, toujours intéressante : on le lit d'un bout à l'autre sans éprouver un seul instant de lassitude. Si l'on voulait à tout prix y trouver quelque chose à reprendre, on pourrait, je crois, reprocher à l'auteur d'avoir prêté à quelques-uns de ses personnages des sentimens et des manières qui dépassent bien souvent les bornes de la vraisemblance. Thérèse et son père sont, l'un et l'autre, des types pris en dehors de la réalité, non qu'ils soient trop fermes et trop nettement accusés, ils ont parfois, au contraire, le défaut de se perdre dans le vague et la contradiction mais, puisqu'il s'agit d'une œuvre qui a la prétention de peindre au naturel la société française d'il y a cinq ans, et qui nous décrit, en effet, avec une exactitude saisissante les mœurs du grand et du demi-monde d'alors, après avoir loué la fidélité des premiers plans du tableau, il faut bien faire des réserves sur la couleur beaucoup trop claire et presque éblouissante du fond. Dès que Thérèse, la

petite ouvrière en fleurs de la rue Saint-Antoine, a revêtu une robe de grande dame, elle parle, pense, agit comme si elle avait toujours porté ce costume d'emprunt ; elle fait les honneurs d'un salon en personne habituée de longue date à toutes les nuances d'une vie mondaine ; elle ne s'embarrasse jamais dans sa queue ni dans ses dentelles elle oublie, en servant avec une grâce aristocratique le thé de son père et de son cousin, que c'est la première fois qu'elle tient une tasse en porcelaine de Chine dans ses petites mains fatiguées par le travail, et qui n'avaient manié jusqu'ici que la grosse vaisselle d'un ménage d'ouvrier. Un peu de gêne et de gaucherie, quelques maladresses même, dussent-elles gêner sa jolie toilette, quelques retours des manières d'autrefois, n'enlèveraient rien à sa grâce native et seraient plus conformes au naturel. Je ne parle que des dehors ; mais c'est dans les sentimens, dans les idées, dans le cœur et dans l'esprit de la fiancée du colonel Chamberlain que j'aurais voulu rencontrer l'empreinte d'un passé qui ne peut pourtant pas s'effacer en un jour. Quant au père de Thérèse, j'ai déjà dit ici que c'était un ouvrier socialiste, modèle de vertu et d'intelligence, offrant le plus invraisemblable mélange de théories fausses, d'intentions pures, d'utopies prétentieuses et d'actions irréprochables. À force de le voir préparer des complots, j'avais cru qu'il prendrait part à la Commune, c'était une erreur. Antoine Chamberlain a consommé presque à lui tout seul la révolution du 4 septembre, dont les partis, peu soucieux de l'histoire, ont fait retomber si mal à propos la responsabilité sur tant d'épaules innocentes ; mais il a vivement protesté contre le 18 mars, en quoi il a montré réellement son courage, son patriotisme et sa noblesse d'âme. Il est de ceux qui se sont arrêtés à temps sur la pente glissante de l'émeute. Son confident, son ami, son beau-frère, Sorieul, n'a pas suivi cet exemple il est allé jusqu'au bout dans la voie où, il s'était engagé, et on l'a vu siéger à l'Hôtel-de-Ville parmi les membres du Comité central. C'était pourtant un très honnête homme que Sorieul, s'il faut en croire M. Malot ; mais il était logique. Antoine Chamberlain a su être inconséquent. Qu'il lui soit beaucoup pardonné pour cette généreuse faiblesse de son esprit raisonneur.

Je ne voudrais pas que M. Malot me soupçonnât de partialité contre les héros populaires. Je trouve fort bon qu'il nous montre une peinture séduisante et fort exagérée des vertus du peuple, afin de mettre en relief et de faire mieux ressortir les vices des classes supérieures. Il peut résulter de ce parallèle une leçon morale excellente. Mais, pour qu'une pareille leçon porte ses fruits, il serait bon que les caractères qu'on nous présente fussent pris dans la réalité, dans la vie. Or, malheureusement, la plupart des hommes du peuple, paysans et ouvriers, qui remplissent les romans contemporains, sont des philosophes, des penseurs d'une éducation irréprochable, des gens instruits qui ont tout lu, tout appris, tout compris, des savans et presque des saints que le bon plaisir des écrivains a revêtus d'une blouse, armés d'un rabot ou d'une pelle, d'une truelle ou d'une pioche, inutiles accessoires qui les déguisent mal aux yeux des lecteurs attentifs. Est-ce avec ces types de convention, aussi faux dans leur genre que les bergers du dix-huitième siècle, qu'on prétend nous faire connaître, nous faire aimer le peuple ? Le moyen serait bien mal choisi. Si vous voulez nous instruire et nous attendrir, conduisez-nous dans de vrais ateliers, dans de véritables chaumières ; imitez Dickens qui avait vécu avec le peuple avant de le peindre ; n'obéissez à aucune arrière-pensée politique, à aucun

système social laissez de côté les rêves de votre esprit, les fantaisies de votre imagination ; ne nous montrez que ce que vous avez réellement vu, observé, touché, que ce qui est ! Le roman populaire, à part un très petit nombre d'exceptions bien connues, les délicieuses histoires champêtres de George Sand, par exemple, est encore à naître chez nous. C'est un vaste champ d'exploration dont quelques mètres à peine ont été défrichés, et qui ne nous montre dans tout le reste qu'un horizon vague, s'étendant à perte de vue, sur la surface duquel s'élèvent, de distance en distance, quelques bouquets de fleurs artificielles sans couleur, sans vie et sans parfum.

Aussi *L'Auberge du monde* n'est-elle pas un roman populaire, mais un roman de société où quelques personnages jouent, non sans contrainte, des rôles d'ouvriers. Ces rôles sont nécessairement sacrifiés, ce qui est d'autant plus fâcheux que les autres sont parfaitement remplis. À part le colonel Chamberlain, qui n'est qu'une sorte d'utilité, tous les caractères de gens du monde sont tracés par M. Malot avec un art consommé. La marquise de Lucillière est bien le modèle de la Parisienne lancée à bride abattue dans une vie d'inconséquences, d'amours volages, de folies coupables, mais toujours spirituelles ; Carmelita est une véritable Italienne d'un esprit borné, d'un cœur capable de toutes les passions ; Ida est le type de l'Allemande pleine d'habileté sous les apparences de la mélancolie, et calculant avec une adresse merveilleuse la sûreté des coups qu'elle porte, tout en paraissant absorbée par ses fleurs, ses livres de compte, son parterre, ses oiseaux, ses domestiques, les sonates de Beethoven et les mille bruits charmants qui s'élèvent chaque jour d'un intérieur paisible et bien ordonné. Mais les deux créations de M. Malot, les deux véritables héros de son livre, sont le tuteur de Carmelita et le père d'Ida, le prince Mezzaroli et le baron Lazarus. Il est impossible d'incarner en deux physionomies plus vivantes la diplomatie italienne et la diplomatie allemande. Placé entre ces intrigans de génie, le colonel Chamberlain succomberait cent fois à leurs manœuvres si une intervention évidente de la Providence ne venait déjouer, au moment décisif les trames merveilleuses dans lesquelles il se précipite tête baissée comme une mouche sur une toile d'araignée. Rien de plus amusant que le spectacle des pièges qu'on lui tend ; il y a plaisir à suivre cette habile stratégie pour en découvrir les secrets, en prévoir les effets, en admirer les savantes et irrésistibles combinaisons. Une seule chose nous fâcherait, ce serait d'apprendre au dénouement que le colonel Chamberlain, qui est après tout un brave et honnête homme, a fini par succomber à sa prodigieuse naïveté. M. Malot nous a évité ce chagrin au moyen de Thérèse, et lorsqu'on ferme son quatrième volume sous l'impression d'un heureux mariage, on garde de l'ensemble de *L'Auberge du monde* le souvenir d'un des plus agréables romans qui aient paru en ces dernières années.

Jules GAY, *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour, aux femmes, au mariage, contenant les titres détaillés de ces ouvrages, les noms des auteurs, un aperçu de leur sujet, leur valeur et leur prix dans les ventes, l'indication de ceux qui ont été poursuivis ou qui ont subi des condamnations, etc. par M. le C. d'I****, Paris, Jules Gay, 1861. Réédition Slatkine Reprints, Genève, 1990. – La 1^{ère} édition mentionne *Les Victimes de l'amour* [sic] et *Les Amours de Jacques* (p. 87). La 4^e édition, posthume, procurée par J. Lemonnyer (Paris, 1894) propose des notices consacrées à *Marichette* (III, p. 61), *Micheline* (III, p. 221), *Les Millions honteux* (III,

p. 228), *Paulette* (III, p. 670), *Pompon* (III, p. 813), *Raphaëlle* (III, p. 932), *Séduction* (III, p. 1091). La présence de ces ouvrages est assez étonnante dans une bibliographie essentiellement consacrée aux livres libertins ou contestataires.

Bernard GALLINA, « Le mal d'exil de Jules Vallès et ses représentations dans la Correspondance avec Hector Malot », *Amis de Jules Vallès, revue d'études valésiennes* n°28 : *Vallès en toutes lettres, correspondance d'exil*, Saint-Étienne, décembre 1999, p. 69-78.

Max GALLO, *Jules Vallès ou la révolte d'une vie*, Paris, Robert Laffont, 1988. — M. Gallo aborde certains aspects des relations de Jules Vallès avec H. Malot.

Philippe GALMICHE, « Marie-Anne Victoire Lebourgeois », *Rouen Lecture* n°168, novembre 2016.

Joseph GALTIER, « Ma première leçon de japonais », *Le Temps*, 15 février 1905. — Après avoir reçu cette première leçon, l'auteur entame une discussion avec le professeur, un Japonais : « Nous sommes plus au courant de ce qui se passe chez vous que vous ne l'êtes des événements et des choses du Japon. Nous désirons nous instruire et, dans nos universités, nous travaillons avec acharnement. Ce qui nous blesse et nous irrite un peu, dans les classes lettrées, ce sont les préjugés que vous nourrissez contre nous. Notre couleur, notre religion, notre situation et je parle de la situation géographique vous éloignent de nous et vous tiennent dans une méfiance hostile. [...] J'ai appris votre langue au lycée où des Français enseignent. Puis j'ai continué à l'université, je m'occupais spécialement de questions littéraires. Comme mon professeur, un missionnaire, ne me semblait pas assez versé dans ces questions, j'ai fait mon droit et plaidé en plusieurs circonstances. Nous aimons beaucoup Victor Hugo au Japon. C'est notre auteur de prédilection. On l'a traduit presque en entier. Par contre, le *Cid* de Corneille nous a moins plu. Vos romanciers modernes nous sont familiers et je me suis amusé à traduire *Sans famille* d'Hector Malot ».

Jean-Pierre GALVAN, « Revue des autographes. Malot (Hector), *Le Rocambole* n°39-40, p. 326-327. — Extraits de plusieurs lettres très intéressantes. À Louis Dépret en 1874 sur son ouvrage *Contes de mon pays* et sur un projet de reproduction de *Un beau-frère* dans un journal du Nord. À Louis Descaves, en 1905, à propos de la possible publication de la correspondance de Vallès.

Jean-Pierre GALVAN, « Revue des autographes. Malot (Hector), *Le Rocambole* n°46, p. 155-156. — Extraits de plusieurs lettres sur des sujets divers.

Jean-Pierre GALVAN, « La revue des autographes. Lettres autographes. Hector Malot », *Le Rocambole* n°86/87, 2019, p. 304-308. — Cette chronique donne le texte de 10 lettres d'Hector Malot récemment vendues sur e-bay ou dans des salles de ventes. Pour l'essentiel, elles sont à destination de membres de la Société des gens de lettres. La première, datée du 6 mars 1866, est adressée au président de cette Société : « Monsieur le président, j'ai l'honneur de vous demander de faire partie de la société des

gens de lettres, et de vous adresser mon adhésion à vos statuts. J'ai déposé à votre agent les deux volumes exigés et la cotisation ». Sous la signature, on trouve l'appui à cette candidature des deux parrains : « Je n'ai pas besoin de recommander à mes confrères la demande de M. Hector Malot dont l'honorabilité égale le talent » (Champfleury) ; « Pour adhésion d'esprit et de cœur » (Alphonse Duchesne).

Jean-Pierre GALVAN, « La revue des autographes. Lettres d'Hector Malot », *Le Rocamboles* n°88-89, 2019, p. 328-338. - Cette chronique donne le texte de nombreuses lettres d'Hector Malot, « champion des lettres autographes présentées ces derniers mois sur e-bay ».

Georges GANDY, recension de *La Vie moderne en Angleterre*, dans *la Bibliographie catholique*, tome 30, juillet-décembre 1863, p. 346-348. — Sans nier la chasteté de la femme anglaise au foyer, Malot pense que cette afféterie de pudeur cache généralement une réelle dépravation. « La licence de la rue, il la colore vivement, sans que ce pittoresque, à part quelques mots malheureux, soit trop risqué ». « M. Malot nous introduit ensuite, sous la protection de la police, dans ce fouillis de rues sombres où les repaires du vice et du crime avoisinent les splendides quartiers de l'opulente aristocratie. Quand vient le dimanche, il nous en raconte les ennuis, et pour nous distraire, il nous invite au gin-palace [...] Tout cela distrait et amuse, mais instruit médiocrement ».

Fabienne GARNERIN, « *Sans famille* et la vie dans la Creuse vers le milieu du XIX^e siècle », dans *Hector Malot et le métier d'écrivain*, p. 128-148.

Fabienne GARNERIN, « Bâtir l'espace : à partir de quelles sources ? Les cas de Chavanon et Ussel dans *Sans famille* », *Perrine*, 2017.

David GASCOIGNE, « Un récit d'enfance et ses stratégies : *Les Lieux d'une fugue*, de Georges Perec », *Le Récit d'enfance et ses modèles*, sous la direction d'Anne Chevalier et Carole Dornier, Presses universitaires de Caen, 2003. — L'auteur situe cette fugue dans une perspective différente de celle de Rémi. Cependant, dans la note 6, il indique que « Perec a été sensible à ce côté héroïque du héros sans famille, et du roman d'aventures que cela peut donner : il l'a exploité au chapitre LV de *La Vie mode d'emploi*, dans l'histoire du cuisinier Henri Fresnel qui abandonne sa femme et son enfant pour réaliser son ambition depuis longtemps refoulée de faire du théâtre au sein d'une troupe de comédiens ambulants ». Fresnel joue dans une adaptation de *Sans famille*.

Maxime GAUCHER, « Causerie littéraire », *La Revue politique et littéraire : revue des cours littéraires (Revue bleue)*, 2^e série, tome 5, 1873, p. 550-551. — L'auteur, professeur de rhétorique au lycée Condorcet, fait une lecture de *Clotilde Martory*, un roman dans lequel l'auteur analyse « l'affaïssement des caractères » sous le Second Empire. « Malot fait passer non son héroïne mais son héros, qui est plus intéressant, par les cruelles épreuves qu'a fait subir l'Empire à un certain nombre de consciences ».

Maxime GAUCHER, « Causerie littéraire », *La Revue politique et littéraire (Revue bleue)*, 2^e série, 1878, p. 636. — Au Gymnase-Dramatique, on voit *la Belle Mme Donis* transportée du roman de M. Hector Malot à la scène

par le très-ingénieur et très-spirituel M. Gondinet. Celui-ci a conservé des épisodes charmants à lire et l'action se perd en d'agréables longueurs, mais aux deux derniers actes elle se condense, et « c'est, en somme un très honorable succès »

Maxime GAUCHER, « Causerie littéraire », *La Revue politique et littéraire (Revue bleue)*, 2^e série, 1878, p. 1071. — Analyse de *Cara* : la première partie de ce roman « dépasse la moyenne des romans du jour ».

LE GAULOIS, « Un amusant exemple de puffisme exotique cité par M. Pierre Véron », 10 juin 1883. — « La chose nous a été contée, pas plus tard qu'hier, par notre ami Hector Malot et vaut certes les honneurs de la publicité. Malot, qui est très au courant de la presse européenne et qui surveille avec intelligence ses intérêts de romancier, lit un matin dans un journal italien un avis annonçant que le-dit journal commencera très prochainement à faire paraître en feuilleton une de ses dernières œuvres. L'auteur de *Sans famille*, n'ayant reçu aucune demande d'autorisation ni aucune proposition de traité, trouve le procédé du journal italien un peu bien audacieux. Voici donc qu'il écrit de sa meilleure encre au directeur une lettre dans laquelle il oppose un veto formel à la reproduction frauduleuse. Quelle n'est pas sa surprise en recevant, quatre jours après, une réponse ainsi conçue : Monsieur et cher confrère, veuillez vous rassurer. Nous n'avons nullement l'intention de faire paraître votre roman. Seulement, tous les ans, aux approches du grand renouvellement de janvier, nous annonçons ainsi, pour retenir ou amener les abonnés, la publication d'un roman à succès. Cela nous suffit et n'a jamais d'autre suite. Veuillez agréer, etc. Comment la trouvez-vous ? »

LE GAULOIS, « À travers la presse », 18 janvier 1896. — « Notre confrère anglo-parisien *le Daily Messenger* a fait une enquête parmi nos principaux romanciers et auteurs dramatiques au sujet des nombreux larcins littéraires dont leurs œuvres sont l'objet en Angleterre et en Amérique. Il a demandé l'appui de leur opinion autorisée en faveur de la campagne qu'il a entreprise pour faire cesser la querelle qui, grâce à ces larcins et à ces plagiat parfois réciproques, divise les littérateurs des trois pays. [...] Tous sont en faveur d'une campagne contre ce que M. Marcel Prévost [...] appelle la piraterie littéraire. [...] M. Hector Malot a constaté de son côté que non seulement on l'a pillé mais défiguré de la plus abominable manière. *Le Docteur Claude*, par exemple, traduit en anglais sans son autorisation, a été adapté de telle sorte que soixante-huit pages essentielles à l'intelligence du roman, mais qui, paraît-il, pouvaient offenser certaines susceptibilités du public anglais, ont été purement et simplement supprimées, « si bien, dit M. Hector Malot, que le lecteur anglais aura trouvé mon livre idiot et aura mis cette idiotie sur le compte de l'auteur français ».

LE GAULOIS, « Ce qui se passe » (signé Un domino) 9 mai 1896. — « A propos du procès en ce moment en cours entre M. Paul Bourget, de l'Académie Française, et son éditeur. M. Lemerre, il n'est pas sans intérêt de rappeler que, il y a deux ans, un certain nombre d'écrivains, et non des moins connus, s'étaient constitués en société pour la défense de leurs droits et de leurs intérêts matériels. Cette société, qui s'était intitulée Société des romanciers français, avait principalement pour but de lutter contre les exigences parfois exagérées de certains éditeurs et d'arriver à établir un

moyen de contrôle sûr et efficace sur la vente des exemplaires imprimés. Plusieurs séances furent tenues, puis, peu à peu, les gros bonnets de la société firent preuve de moins d'assiduité et finalement les réunions cessèrent. Cependant les quatre-vingts membres de la société avaient adopté une proposition de M. Hector Malot qui consistait à obliger les éditeurs à timbrer tout volume mis dans le commerce afin que chaque auteur pût se rendre un compte exact du nombre d'exemplaires vendus. Quelques éditeurs acceptèrent de se plier à cette petite combinaison, mais les autres, le plus grand nombre, refusèrent de s'y conformer. L'un des membres de la société nous disait hier, à ce propos, que la cause de cet échec devait être attribuée aux grands romanciers, qui avaient montré peu d'ardeur dans la réalisation du projet en question. C'était à eux, ajoutait notre interlocuteur, qu'incombait le droit et le devoir de parler haut et ferme aux éditeurs. Eux seuls pouvaient, avec la notoriété qui s'attache à leur nom, arriver à convaincre les récalcitrants. Ils ne l'ont pas fait, et c'est ce qui a amené la décadence de notre société dont la durée a été des plus éphémères. Ajoutons qu'il existe, depuis peu, une autre société de romanciers qui a pour but d'éditer les ouvrages des écrivains qui en font partie.

LE GAULOIS, « Interview-express. Chez M. Hector Malot », 19 août 1896. — « Un de nos plus féconds et plus charmants romanciers, M. Hector Malot, qui avait bien juré, il y a quelques années, de ne plus écrire, est sur le point de publier ses Mémoires. Ainsi se vérifie le proverbe qui a bu boira. Mais les nombreux lecteurs de M. Malot ne regretteront pas qu'il ait manqué à sa parole. Nous en sommes certains. Il ne s'agit pas de mémoires au sens propre du mot, nous disait hier l'aimable écrivain, mais, plutôt, d'une sorte de monographie de mes romans, comme, d'ailleurs, l'a fait Alphonse Daudet pour les siens. Toutes mes œuvres étant vécues, je veux expliquer les circonstances qui présidèrent à leur exécution et dévoiler en même temps le nom des personnages dont j'ai l'intention de crayonner le portrait. Je ne dirai pas tout, pourtant, car certains personnages, encore vivants, pourraient se rebiffer et la trouver mauvaise. Mon nouveau volume s'adresse avant tout aux lecteurs de mes romans, qui pourront prendre plaisir à ce lever de masques. Pour les autres, j'en doute. — Ne donnez-vous point quelques détails sur votre carrière d'écrivain, vos débuts, par exemple ?

— Fort peu. J'ai eu notamment l'occasion de raconter, tout au long, mes débuts, autrefois. Mais, il y aura, dans mes mémoires, une étude du jury prise sur le vif. J'ai exercé les fonctions de juré pendant une quinzaine de jours, jadis, et j'en profite pour raconter bonnement mes impressions, ce qui n'a pas été fait, je crois.

— Et ces impressions sont-elles bonnes ?

— Pas précisément. Mais vous verrez tout cela dans mon livre.

— Qui paraîtra ?

— Dans un mois, pas avant. »

LE GAULOIS, « Mort de M. Hector Malot », 20 juillet 1907. — « L'auteur estimé de tant de romans, dont la plupart ont paru en feuilletons, vient de mourir à Fontenay-sous-Bois, où il vivait dans une agréable retraite, de la vie de famille, n'écrivant plus, ou du moins ne publiant plus rien depuis près de douze ans. Il avait soixante-dix-sept ans. Il était Normand, comme

Flaubert, comme Louis Bouilhet, comme Barbey d'Aurevilly. Il était né à la Bouille, en 1830, et son père le destinait à lui succéder dans le notariat, mais il négligea le droit pour la littérature et, à vingt-neuf ans, il obtint un premier succès, avec une série de trois romans, *les Amants, les Époux, les Enfants*, qui formaient une trilogie sous la rubrique *Victimes d'amour*. On connaît ses principales œuvres, *l'Auberge du Monde, Séduction, Mondaine, Mariage riche, les Batailles du Mariage*. Son plus grand succès a été *Sans famille*, roman couronné par l'Académie française et tiré à un nombre fabuleux d'exemplaires, surtout dans sa traduction anglaise. Les enfants ont eu de lui un livre charmant, *les Aventures de Romain Kalbris* ; ils auront son dernier ouvrage, dont il a refusé la publication avant sa mort, *Petit Mousse*, écrit pour sa petite-fille. Hector Malot avait voulu être l'ami de Dickens, qui lui avait dit, un beau jour : « Je n'aime que les fous et vous êtes décidément trop sage pour moi. » Cette boutade caractérise le talent du romancier qui vient de mourir : il a été sage, honnête et loyal dans tout ce qu'il a écrit. Il ne peut être comparé à aucun écrivain de premier ordre, mais il s'est montré supérieur dans le genre feuilleton, fuyant l'in vraisemblance, l'outré, le drame sensationnel, ne cherchant l'intérêt que dans les situations poignantes de la vie réelle. Son style était correct, sans recherche ni abandon, certaines pages étaient d'un maître par l'exacte représentation de la vie moderne et l'exacte expression. Ses qualités personnelles étaient les mêmes, loyauté extrême, caractère aimable et enjoué, bonté inaltérable et éloignement de toute intrigue et de toute jalousie. Tous ceux qui l'ont connu le regrettent sincèrement, ils seront certainement nombreux, malgré les vacances, à ses obsèques, qui auront lieu dimanche prochain, à deux heures, à Fontenay-sous-Bois ». M. Hector Malot laisse, d'un premier mariage, une fille mariée au commandant Mesple, et sa femme, Mme Hector Malot, qui s'est fait connaître par déjà romans également appréciés.

René GEORLETTE, *Le Roman-feuilleton français*, Bruxelles, chez l'auteur, 1955. —H. Malot figure au chapitre III, p. 7-8, « Les Étoiles de deuxième grandeur ».

Danielle GERLAUD, « Georges Simenon inspiré par Hector Malot ? », *Perrine*, 2014.

GIL BLAS, 21 décembre 1897. – « Depuis une année environ, les grands éditeurs font de véritables prodiges pour arriver à publier à bon marché les œuvres de nos célèbres auteurs. Cette voie a été ouverte en France par les éditeurs E. Girard et A. Boitte, de Paris, qui toujours se maintiennent à la tête du mouvement et qui, seuls, ajoutent aux conditions de bon marché inouï des avantages remarquables et un crédit fort long ; nous n'en voulons pour preuve que l'annonce intitulée « Hector Malot », que chacun lira à notre quatrième page ».

Dans cette quatrième page, un grand placard, « Hector Malot » : Chacun connaît l'illustre et populaire auteur de *Sans famille*, de *Séduction*, du *Docteur Claude*, des *Millions honteux*, de *Mariage riche* et de tant d'autres romans à grand succès dont les centaines de mille exemplaires, parsemés par le monde, proclament le mérite et la gloire. Est-il, parmi la littérature française contemporaine, lecture plus palpitante d'intérêt... Permettez-nous, aimables lectrices et chers lecteurs, de vous offrir une édition

charmante des œuvres de l'illustre Hector Malot, 64 magnifiques volumes in-18 splendidement reliés et contenant plus de 23 000 pages... Le prix de ces 64 volumes reliés est un véritable prodige de bon marché, il n'est que de 2 fr. 25 la pièce, ce qui fait, pour la collection complète, 144 francs, payables avec 24 mois de crédit, c'est-à-dire que nous fournissons tous les ouvrages complets au reçu de la souscription et que nous faisons encaisser par la poste, sans aucun frais pour l'acheteur : 6 francs chaque mois jusqu'à complète libération de la somme totale de 144 francs. Nous nous permettons d'insister sur la modicité extraordinaire de ce prix de vente... De plus, nous offrons à chaque souscripteur une prime merveilleuse, un riche service à vin en cristal teinté composé de 52 pièces (une illustration représente des verres de ce service).

Philippe GILLE, « Hector Malot. *Sans famille*, 1878 », dans *La Bataille littéraire*, 1^{ère} série, 1876-1878, Havard, p. 170-178. — L'article propose un long extrait du roman, l'épisode de la maladie et de la mort du singe Joli-Cœur.

Philippe GILLE, « Revue bibliographique. *Le Docteur Claude*, par Hector Malot », *Le Figaro*, 9 juillet 1879. — Gille souligne l'intérêt dramatique du roman, un des plus émouvants d'Hector Malot, son art de broser des portraits de personnages typés, un médecin de province, un président de Cour d'Assises, un témoin, notamment.

Philippe GILLE, « Hector Malot. *Le Sang bleu*, 1885 », dans *La Bataille littéraire*, 3^e série, 1883-1886, Havard, p. 180-183. — Ce roman appartient à l'heureuse veine qui a déjà donné à M. Malot *Paulette*, *la Petite Sœur* et *Micheline*, c'est dire que, comme dans ces romans, c'est une jeune fille qui conduit l'action et que c'est sur elle que porte l'intérêt et la lumière.

Philippe GILLE, « Hector Malot. *Vices français*, 1887 », dans *La Bataille littéraire*, 4^e série, 1887-1888, Havard, p. 224-228. — « Ce livre a tout l'intérêt d'un procès et ne sera certes pas un des moindres succès du romancier ». - « Hector Malot. *Conscience*, 1888 », id., p. 246-251. — « M. Hector Malot, un fils indépendant de Balzac, passe le tablier blanc de l'anatomiste et dissèque fibre par fibre la bête humaine... »

Michel GILLET, « Solennité manufacturière et restauration sociale », documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/1984 — L'auteur s'intéresse à la place de l'ingénieur et de l'entrepreneur dans le roman-feuilleton. Il cite quelques romans d'Hector Malot, chez qui la recherche occupe une place importante.

Michel GILSOUL, « Rôle et Visages de la fatalité dans les romans pour enfants d'Hector Malot », *Revue des langues vivantes* n°37, Bruxelles, 1971, p. 204-218. - Développe l'idée que les conditions d'existence des orphelins seraient pour Malot dus à la fatalité et non à la société, ce qui ferait de ses romans des instruments de conservatisme.

Michel GILSOUL, « De l'aventure à l'intégration sociale : Hector Malot », dans *Romanciers populaires du XIX^e siècle*, Association des romanistes de l'Université de Liège, 1982, p. 120-152. — Cette analyse de l'œuvre pour la jeunesse de Malot (misère des cités ouvrières, vagabondage, mythe du

père, lutte contre la fatalité) fait de Malot un apologiste de l'ordre existant.

Paul GINISTY, *Souvenirs de journalisme et de théâtre*, Les Éditions de France, 1930, p. 120. — Ginesty évoque les auteurs qu'il a rencontrés alors qu'il était directeur de *La Vie populaire*. « Je revois Hector Malot, toujours soucieux de la tenue de ses romans, composés dans son ermitage de Fontenay. Sa barbe noire grisonnait alors. Un jour, il alla demander au ministre de l'Instruction publique la croix pour un confrère. — Mais vous-même, lui dit le ministre en regardant la boutonnière de son interlocuteur, comment ne l'avez-vous pas ? — Ma foi, dit Malot, je n'y ai pas plus pensé que vos prédécesseurs. — Eh bien, j'y pense moi ! vous n'allez pas me la refuser parce qu'elle vient tard ? — A la condition que vous me donniez aussi celle que j'étais venu solliciter pour un autre ».

Fernand GIRAUDEAU, « Revue critique. Poésies de JT de Saint-Germain », *Revue contemporaine*, 1860, p. 379. — « M. J.-T. de Saint-Germain n'est pas un homme de notre temps ; il vit, ignorant des choses terrestres, dans le petit monde idéal qu'il a peuplé de ses héros magnifiques et de ses chastes héroïnes ; il ne sait pas ce qu'on fait, ce qu'on lit et ce qu'on applaudit ici-bas ; s'il eût vu dans les mains de la foule *Madame Bovary*, *Fanny*, *les Victimes d'Amour* et les poésies de MM. Louis Bouilhet, Théophile Gautier et Baudelaire, jamais il n'eût osé nous donner des romans, *La Légende de l'épingle*, *Mignon...* »

Emmanuel GLASER, « Hector Malot », *Le Mouvement littéraire. Petite chronique des lettres*, Société d'éditions littéraires et artistiques, Paul Ollendorf, 1907. — Une longue vie d'écrivain, belle, calme, unie, sans désordre et sans génie, telle est en raccourci l'existence de l'écrivain rouennais, du compatriote de Flaubert, qui naquit en 1830 et mourut, presque octogénaire, le 19 juillet 1907 dans sa paisible retraite de Fontenay-sous-Bois. Honnête, moyenne, tranquille, son œuvre n'est point, il s'en faut, dénuée de valeur ; parmi les quarante romans qu'il publia de 1860 à 1895, il en est de tout à fait remarquables, il n'en est point d'indifférents. Comme l'a dit un très bon juge, son œuvre n'est point de celles qui marquent leur empreinte sur une époque, mais elle a servi copieusement à l'agrément, à la distraction, au réconfort de plusieurs générations, ce qui est bien déjà quelque chose, et l'écrivain qui a charmé, attendri, passionné nos jeunes années au récit de *Sans famille* mériterait, par là même, son petit coin d'immortalité. Après un long labeur littéraire de trente-cinq années, marqué chemin faisant par des œuvres telles que *Le Lieutenant Bonnet*, *Micheline*, *Zyte*, Hector Malot eut la sagesse suprême de se retirer en pleine vigueur intellectuelle dans une retraite absolue, où il vécut en consacrant ses labeurs à la rédaction de contes et de romans réservés exclusivement à l'amusement de sa petite fille et dérobés au public. Il en est un parmi eux, cependant, *Le Petit Mousse*, qu'on nous livrera, paraît-il, quelque jour.

La droiture et la simplicité de sa vie, la loyauté de son talent, lui avaient fait beaucoup d'amis et s'il eut des critiques, comme le romancier Dickens, qui lui disait en manière d'épigramme : « Je n'aime que les fous et vous êtes décidément trop sage pour moi, il eut aussi des approbateurs de choix comme Jules Vallès, qui écrivit de ses romans : On leur reproche d'être gris ; ils sont gris comme le vêtement du garçon d'hôpital qui coudoie la douleur

humaine et la console.»

Frédéric GODEFROY, « Le roman de mœurs », *Histoire la littérature française depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours, XIXe siècle. Prosateurs*, tome 2, 1881, p. 96-97. - Cet auteur occupe une place distinguée parmi les romanciers qui s'appliquent à garder une juste mesure entre le désir instinctif du beau et le sentiment réservé de la réalité. Beaucoup de réserves cependant, concernant *Le Beau-frère*, *Un miracle*. « *Sans famille* est un des romans les meilleurs et les plus sains qui soient apparus au milieu de ce grand triomphe du naturalisme ».

Jacques GOIMARD, « Le roman populaire », *Histoire littéraire de la France*, sous la direction de Pierre Abraham et Robert Desne, coordination de Claude Duchet. Paris, Messidor, Éditions Sociales, t. V, 1848-1917, 1989, p. 278-303. — J. Goimard souligne le pessimisme des romans d'Hector Malot, il estime que la critique contemporaine de l'écrivain avait surestimé ses premiers romans.

Georges-Arthur GOLDSCHMIDT, « M. comme Malot », *La Traversée des fleuves. Autobiographie*, Le Seuil, 1999. – « Mais le livre qui, avant *Les Confessions* de Rousseau, me mena au cœur de l'aventure littéraire et de ce que peut être la prise de possession de l'âme, de la personne entière par un livre, ce fut *Sans famille*, d'Hector Malot. Je m'identifiai, bien sûr, à Rémi, nul récit ne me fit verser autant de larmes » (p. 235). - Dans *Le Poing dans la bouche. Un parcours* (Lagrasse, Verdier, 2004), Goldschmidt, jeune enfant d'origine juive, est envoyé par ses parents pour échapper aux nazis dans un pensionnat catholique. Il y est maltraité et considéré comme un orphelin, mot dont il ne connaît pas le sens, et prend alors conscience en même temps de son existence et de sa solitude. Il est troublé par une phrase des *Pensées* de Pascal sur le silence éternel des espaces infinis, qu'il ne lit pas comme l'expression métaphysique de l'homme sans Dieu perdu dans l'univers, mais comme la mise en mots de sa situation propre : « un enfant désemparé, perdu, exilé ». Situation qu'il retrouve également dans la première phrase de *Sans famille* : « [L]a première phrase de ce livre me stupéfia : "Je suis un enfant trouvé" ». Ainsi « *Sans famille* [...] donnait corps aux fulgurances pascalienne : c'était comme si les "éclats" de pensées traversaient le petit Rémi, je mettais en lui ce que je lisais chez Pascal, comme s'il en était, dans son abandon et son malheur, la représentation, presque l'incarnation » (p. 31). « Ce que je lisais tournait toujours autour de ce centre vif où se mêlaient les *Confessions* et *Sans famille* ou *Romain Kalbris* du même Hector Malot et surtout *Le Petit Chose* d'Alphonse Daudet ». - En 1990 déjà, dans *Narcisse puni ou la part échappée* (Plon), alors qu'il analysait les notions récentes et complémentaires d'adulte responsable et d'enfance, il écrivait : « Si l'enfance est soudain apparue comme telle, c'est qu'elle se trouve, de plus en plus, en porte à faux, comme impropre par rapport à un univers organisé. L'enfant et l'adulte se trouvaient pour ainsi dire à égalité, en présence d'un environnement où la 'nature' prenait largement le pas sur le monde des objets fabriqués. Il était tout à fait symptomatique que dans tant de récits des enfants vinsent au secours d'adultes ou les remplaçassent même. L'œuvre de Jules Verne en comporte de nombreux exemples, sans même

parler du célèbre roman d'Hector Malot, *Romain Kalbris*, ou encore de *Sans famille* ».

Claudine GOLDSTEIN, « La figure de l'Anglais dans *Sans famille* », dans *Regards populaires sur l'Anglo-saxon : drôles de types*, études réunies par Antoine Court et présentées par Pierre Charreton, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2003, p. 101-106.

Claudine GOLDSTEIN, « Repas des villes et repas de champs dans quelques romans phares d'Hector Malot », dans *Le Populaire à table : le Boire et le Manger au XIX^e et au XX^e siècles*, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2005.

Claudine GOLDSTEIN, « Bonnes et mauvaises mères dans les œuvres pour la jeunesse d'Hector Malot », colloque *Cherchez la femme ! Espaces féminins dans la littérature populaire*, CIEREC, université Jean Monnet de Saint-Etienne, site de Roanne, octobre 2007.

Peter GÖTZ, « Ein vergessener Zeitgenosse Zolas : die Romane für Kinder von Hector Malot », *Französisch Heute*, Frankfurt am Main, 4/ 1981, p. 232-243. — Insiste sur la tradition romanesque dans *Romain Kalbris*, sur l'inspiration naturaliste dans *Sans famille*, sur l'importance de l'utopie sociale dans *En famille*.

Jules GOURDAULT, « Revue littéraire. *Les Traqueurs de dot*, de MM. Pontmartin et Béchard, Dentu. — *Un fils d'Eve*, de M. F. Génissieu, Hachette.— *Le Secret de M. de Boissonnange*, de M. E. Deligny ; *Madame Obernin*, de M. Hector Malot Michel Lévy », *Revue des Deux Mondes*, tome 96, 1^{er} mars 1870, p. 246-253 — On ne compte déjà plus aujourd'hui les formes diverses que le roman a revêtues ; c'est un genre de production littéraire qui semble destiné à se renouveler et à reverdir indéfiniment. Le roman intime surtout ne tarit pas ; les éléments les plus simples et souvent même les plus menus suffisent à l'alimenter ». *Madame Obernin* révèle un talent réel et qui bénéficie donc d'une analyse plus détaillée. « Avec toutes ses qualités, M. Malot n'a cependant pas écrit un roman fort et durable ».

Vincent GOURDON, « Les grands-parents dans la littérature française au XIX^e siècle », *Annales de démographie historique*, 1991. — En 1877, Hugo, avec *L'Art d'être grand-père*, était-il un isolé ? La bibliographie de Hugo Thième montre une vogue croissante des grands-parents, mais on est loin de la famille patriarcale. Ces grands-parents sont plutôt en bonne santé, et la présence d'un petit-enfant semble même les rajeunir, comme dans « la fin naïve » de *En famille*.

Danielle GOUREVITCH, « Une campagne contre la loi de 1838 régissant le statut des aliénés. Hector Malot, Léopold Turck, Théophile Huc, un romancier, un médecin, un juriste », *Histoire des sciences médicales*, organe officiel de la Société d'histoire de la médecine, tome XLVIII, n°2, 2014, p. 251-260. — « Malot a su prendre le vent en abordant un thème en vogue, choisi à la fois par opportunisme et par conviction ».

Danielle GOUREVITCH, « La mise en scène de la loi de 1838 dans *Un beau-frère* », dans *Hector Malot, la morale et le Droit*.

Danielle GOUREVITCH, « Quelques aspects du quotidien d'un interné à l'hospice du Luat dans *Un beau-frère* d'Hector Malot », V^e colloque international de pathographie. Actes publiés sous la direction de Philippe Charlier et de Danielle Gourevitch, éditions De Boccard, Paris, 2015, p. 197-211.

Rémy DE GOURMONT, *Epilogues. Réflexions sur la vie. 1895-1898*, Société du Mercure de France, 1903, p. 31. - « Il y a en ce moment une femme (maison Malot ; sa veuve continue le commerce), qui intitule un roman : *La Beauté*. Tout simplement. Et M. Zola, avec une vanité parente de la naïveté de la bonne dame, se figure que Rome, c'est un mélange confus d'archéologie et de piété superstitieuse ».

Dr J. GRASSET, « Demi-fous et demi-responsables », *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1906. — Dans cette longue étude, Malot est cité pour une scène « de pure fantaisie mais de profonde observation » de *Mère*, située dans la salle d'attente d'un grand médecin neurologue, où un personnage distingué ne peut se défendre de compter les boutons d'un vêtement.

Bernadette GROMER, « De *Sans famille* à *Locus solus* », *Cahiers Robinson* n°10.

Jean-Paul GRUMETZ, « La maison Saint Frères et la question sociale dans *En famille* », dans *Hector Malot et le métier d'écrivain*, p. 114-127.

Jean-Paul GRUMETZ, « La question sociale dans le roman *En famille* : l'étude de la maison Saint Frères », *Histoire et traditions du pays couvrier*, n°41, 2010, et n°42, 2011.

Jean-Paul GRUMETZ, « Voyage en Écosse d'Hector Malot, du 12 au 20 juillet 1881 », *Perrine*, 2016.

Jean-Paul GRUMETZ « Courtisanes et demi-mondaines dans les arts et la littérature au XIX^e siècle, et dans le roman *Cara* de Malot », *Perrine*, 2022.

Isabelle GUILLAUME, « Le modèle anglais dans *Sans famille* et *En famille* », dans *Hector Malot et le métier d'écrivain*, p. 64-84.

Isabelle GUILLAUME, *Regards croisés de la France, de l'Angleterre et des États-Unis dans les romans pour la jeunesse (1860-1914), De la construction identitaire à la représentation d'une identité internationale*, Honoré Champion, 2009 — Le corpus étudié comprend trois ouvrages de Malot, *Sans famille*, *En famille*, *Le Mousse*. Par exemple, le dernier chapitre de *Sans famille* (1878) est rapproché de *Little Lord Fauntleroy* de F.E.H Burnett (1886) ; les unions franco-anglaises de *Sans famille* et d'*En famille*, unions déjà souhaitées par Malot dans son essai sur l'Angleterre, témoignent de nouvelles formes familiales qui tendent vers le cosmopolitisme.

Isabelle GUILLAUME, *Imaginaires de la chasse de 1870 à 1914*, Paris, Éditions Honoré Champion, 2019. – Les représentations de la chasse, dans les années 1870 à 1914, traduisent un imaginaire politique et social lié aux grands événements de cette période, notamment la défaite de 1870. Ainsi,

la figure du franc-tireur combine-t-elle celles du soldat et du chasseur. Dans cette perspective, Hector Malot est évoqué pour son roman *Souvenirs d'un blessé*. Le droit de chasse, héritage de la Révolution, est également un enjeu dans les relations entre paysans, bourgeois et aristocrates : *Le Sang bleu* est analysé dans la section « Du politique à l'anthropologique », avec *Les Paysans* de Balzac et *La Petite Paroisse* de Daudet.

Maurice GUILLEMOT, « Villégiatures. Fontenay-sous-Bois », *Le Figaro*, 22 septembre 1896. Recueilli sous le titre « Fontenay-sous-Bois. Chez Hector Malot », dans *Villégiatures d'artistes*, Paris, Flammarion, 1897, p. 181-195. - Reproduit dans lefigaro.fr histoire, « Hector Malot en 1896 : on naît romancier, on ne le devient pas », 12 décembre 2018.

Jean-Pierre GUILLERM, « Le dénouement de *Sans famille* », *Cahiers Robinson* n°10.

Philippe HAMON & Alexandrine VIBOUD, *Dictionnaire thématique du roman de mœurs, 1850-1914*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2003. - Plusieurs romans d'H. Malot sont évoqués dans diverses thématiques : « Abandon », « Accident », « Éducation », « Entre enfants », « Folie/ Fou », « Héritage », « Orphelin », « Saltimbanque », « Sexe/ Sexualité », « Vengeance », etc.

F.W.J. HEMMINGS, « La critique d'un créateur, Zola et Malot », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1967, p. 55-67. — F.W.J. Hemmings met en évidence des thèmes communs aux deux écrivains, notamment des périodes historiques telle la guerre de 1870 et la Commune. Il émet l'hypothèse d'une influence des *Victimes d'amour* sur *La Faute de l'abbé Mouret* et sur *Madeleine Férat* ; il précise l'influence des *Souvenirs d'un blessé* sur *La Débâcle*, *d'Un Curé de province*, *d'Un Miracle* et *d'Un Beau-frère* sur *La Conquête de Plassans*. Il cite quatre lettres d'Hector Malot à Zola, conservées par la Bibliothèque nationale, Département des manuscrits, Fonds français, Nouvelles acquisitions, 24521. Mais curieusement, il conclut : « Zola et Malot se sont-ils jamais rencontrés face à face ? [...] Probablement pas. Le seul ami intime que possédait Malot dans le monde des lettres, c'était Ferdinand Fabre, son voisin à Fontenay-sous-Bois. Et Zola ne frayait guère avec Fabre ! ». [NDLR : La réponse est claire : Malot et Zola se rencontraient pour le moins lors des réunions de la Société des Gens de Lettres, dont Zola sera le président en 1892].

Jules HOCHÉ, « Hector Malot », *Revue illustrée*, tome 3, décembre 1886-juin 1887, p. 136. — Hector Malot est le romancier sympathique par excellence. Hoche s'inspire des premières pages des *Amours de Jacques* pour évoquer la scolarité de Malot qui, mis en pension à neuf ans, « s'annonçait comme une des natures les plus réfractaires à l'enseignement de Noël et Chapsal. Il y aura ensuite en lui « une singulière dualité : c'était le rêveur myope armé de toutes les loupes de l'observation, l'écrivain réaliste voguant en pleine imagination [...] l'homme enfin, dont Jules Vallès n'a pu louer le talent sans lui reprocher en même temps son parapluie – et ses pantoufles chaudes. Mais Vallès est mort depuis et M. Hector Malot est célèbre. »

Jacques HOCHMANN, *Les Antipsychiatries : une histoire*, Odile Jacob,

2015. — Développement sur les premières manifestations de l'antipsychiatrie en littérature. Long développement sur *Un beau-frère*, « moins un roman qu'une étude sociale d'un intérêt profond », selon un commentateur de l'époque [...] Ce texte pamphlétaire s'inscrit dans un genre illustré surtout par des auteurs anglo-saxons, qui ont voulu [...] 'faire du roman un moyen de réforme dans l'ordre matériel et moral' ».

Arthur HOLMBERG, « Lectures de jeunesse, livres de maturité », *Cahiers François Mauriac* n°11, éditions Grasset et Fasquelle, 1984. — L'auteur rappelle la réponse de Mauriac faite à un journaliste : « Je puis dire que la poésie, je l'ai apprise, j'en ai eu la révélation dans mes lectures d'enfant auxquelles je pense encore comme à des sources profondes. *Sans famille* d'Hector Malot m'a apporté infiniment plus que Flaubert, beaucoup plus... ». L'auteur s'interroge sur cet attachement, exprimé avec force dans *les Nouveaux Mémoires intérieurs*. « Cette structure symbolique a, je le pense, ébloui le jeune Mauriac qui, pour bien des raisons, s'est identifié avec le pauvre enfant Rémi qui ne veut pas quitter sa mère, qui ne veut pas quitter le paradis de l'enfance, qui a peur de ne pas pouvoir faire sa vie, de ne pas pouvoir dominer sa vie [...] Quel est ce secret que le monde moderne a perdu et qui est une sauvegarde contre le désespoir, un secret dont Mauriac a découvert la clé dans *Sans famille* ? C'est la foi dans les possibilités de la vie, et le langage de cette foi, l'imagination ».

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI n°116, « Hector Malot romancier », caricature de Gill, 1881.

Philippe HUMEZ, « Hector Malot n'est plus sans famille », *Eure Inter Magazine*, décembre 1995.

HUNG-SHU Chen, « Mystery of a Birth : The Translation History of *The Story of a Poor Vagrant Boy* », *Compilation & Translation Review*, mars 2012, vol. 5, issue 1, p. 159-182. — Bao Tianxiao, un des plus importants traducteurs de l'époque Qing, a traduit *The Story of a Poor Vagrant Boy*. Cet ouvrage a contribué à la diffusion d'idées nouvelles sur l'enfant et l'éducation. Cependant on n'en connaissait pas l'origine exacte. L'article montre qu'il s'agit de la traduction de *A Child without Family*, du Japonais Yuho Kikuchi, lui-même traduit de *Sans famille*.

HUNG-SHU Chen, « A Hybrid Translation from Two Source Texts: Looking for Identity in Colonial Taiwan », colloque *Taiwan, the View from the South*, Australia Centre on China in the world, Canberra, 6-9 janvier 2015. — *A Homeless Orphan* (無家的孤兒), traduit par Jian Jin-Fa durant l'occupation de Taïwan par les Japonais, est une histoire basée sur celle de *Sans famille*. Cette traduction indirecte doit à deux textes sources, la version chinoise de Bao Tianxiao et la version japonaise de Yuho Kikuchi. L'auteur voit dans cette adaptation qui porte la trace de deux langues une représentation de Taïwan comme orpheline à l'instar de Rémi.

Th3HUNTER, « Why not feminizing literary works », th3hunter.wordpress.com, posted on march 1, 2013. — Le mouvement féministe, apparu au Japon entre 1868 et 1912, a eu une grande importance sur les traductions. *Sans famille* a connu la popularité grâce à la nouveauté de son histoire, de ses valeurs et de son apport géographique. La première

traduction de Gorai Sosen en 1903 est centrée sur les relations d'une mère et de son fils. En 1977-1978, la compagnie Tokyo Movie Shinsha en a fait un *anime* mais en 1996 la compagnie Nippon Animation a changé le sexe du héros, devenu une fille, sous le même nom de Rémi. Cette transformation révèle l'influence du mouvement féministe.

Kali ISRAEL, *Développements sur Vices français*, p. 6, 76, 199-200, et sur *Josey*, sa traduction présentée ici comme pirate, p. 199 et 323, note 16, dans *Names and Stories : Emilia Dilke and Victorian Culture*, Oxford University Press, 2002.

Victor JEANROY-FÉLIX, « Le roman de mœurs. Hector Malot », *Nouvelle Histoire de la littérature française sous le Second Empire et la Troisième République (1852-1889)*, Bloud & Barral, 1889, p. 425-426. — « la part de l'imprévu empiète souvent sur le développement normal des caractères : l'intérêt en devient plus intense, mais la valeur scientifique de l'œuvre n'en est assurément pas augmentée ».

JEAN SANS PIERRE, « Paris au jour le jour », *Figaro, journal non politique*, 29 avril 1860. — « Aujourd'hui Paul est venu trouver Pierre et Jean, et il leur a dit : J'ai rencontré un jeune romancier qui prétend qu'une pièce en cinq actes, jouée actuellement sur un grand théâtre, est complètement empruntée à l'un de ses livres, et en reproduit les caractères, les situations et jusqu'au mouvement du dialogue. L'auteur s'appelle Hector Malot ; le roman est intitulé *Les Victimes d'amour*. Dans l'intérêt de l'auteur dramatique, il serait bon de savoir à quoi se doit réduire cette accusation. Qu'en pensez-vous ? - Je n'ai pas lu ce livre, dit Pierre. - Ni moi, dit Jean. - Nous le lirons, reprirent Pierre et Jean » (la signature habituelle des chroniqueurs est « Jean et Pierre »).

Le 3 mai, dans la rubrique « Échos de Paris », on lit : « Il a couru dernièrement sur notre excellent ami, M. Charles de Courcy, des rumeurs que son caractère et son esprit rendaient au moins fort improbables. Il n'en sera plus question après la lettre qu'on va lire : « Mon cher Rousseau, Quelques amis, - les amis sont toujours là ! -avaient fait courir le bruit que ma pièce de l'Odéon, *Daniel Lambert*, était tirée du roman de M. Hector Malot, *les Victimes d'amour*. J'ai une bien triste nouvelle à leur annoncer ! *Daniel Lambert* a été reçu au théâtre de l'Odéon, le 8 septembre 1858 ; le roman des *Victimes d'amour* a paru le 19 mai 1859 ! Je n'ai donc rien pris à personne, voilà qui est positif ; je serais du reste bien impardonnable de dévaliser l'œuvre d'un confrère au moment où M. Fontana annonce qu'il renouvelle sa devanture. Tout à vous, mon cher Rousseau, Charles de Courcy ».

Le 7 juin, **Henri-Clément DE CHAINTRÉ** signe une étude assez longue, « Les frelons » : « En littérature, les frelons s'appellent les plagiaires ». Mais jamais on n'a tant crié au plagiat. « Chaque période littéraire a ses types, ses idées, que chaque auteur s'approprie suivant son tempérament [...] M. Hector Malot, auteur d'un roman intitulé *les Victimes d'amour*, accusait M. Charles de Courcy d'avoir emprunté à ce roman la donnée de son drame de *Daniel Lambert*. M. Ch. de Courcy n'avait pas plus pris son drame à M. H. Malot que M. H. Malot n'avait pris son roman à une nouvelle de madame Max Valrey, *les Filles sans dot*, où le même sujet est traité. Cela

prouve tout bonnement que le sujet en l'air aujourd'hui est l'histoire d'un artiste trompé par une femme, consolé par une autre et faisant un chef d'œuvre entre les deux. »

LA JEUNE FRANCE, « *Micheline*, par Hector Malot », octobre 1884. - L'injustice étant la loi qui régit notre monde, il advient que M. Malot n'occupe pas la place qu'il mérite. Certes, il case sa copie dans l'entresol de tous les journaux de Paris et de la province ; certes, il est entouré d'une solide notoriété. Talent honnête, bourgeois, propre, d'une bonne moyenne, M. Malot devrait être le romancier cher aux bourgeois. Que pensez-vous qu'il arriva ? Ce fut M. Georges Ohnet qui devint le fournisseur attitré des populations. Si M. Ohnet n'a aucun talent, M. Malot en a. Assurément il n'est point lu, par les lettrés, il n'existe pas dans la littérature ; mais nul comme lui ne tourne honnêtement, dans un style assez impersonnel pour ne choquer personne, des histoires d'intérieur, où ne manquent ni l'observation, ni l'intelligence. *Pompon*, le type du genre Malot, est, en somme, un bon livre. Nous verrions, avec un grand plaisir, le chiffre des éditions de M. Malot monter fantastiquement. Cela prouverait fort en faveur du public. Nous savons bien, parbleu, que tout le monde ne peut goûter les diaboliques de Barbey d'Aurevilly, ou les raffinements artistes de Goncourt, ou la brutalité populacière de Zola, ou les élégantes recherches de Mendès, ou les analyses cruelles de Bourget. Ces plats-là sont pour les gourmets. Mais les gens qui, sans avoir une culture extrême du goût, sont pourtant doués d'un palais intelligent, devraient se nourrir de la prose de Malot. C'est la grâce que je vous souhaite.

Warren JOHNSON, « Testament, loi et justice chez Malot », dans *Hector Malot, la morale et le Droit*.

Els JONGENEEL « Terug van nooit weg geweest : Hector Malots *Sans famille* », *Armada*, tijdschrift voor wereld-literatuur, juillet 2017, p. 1-15.

Jean-Louis JOUBERT, « Tout le monde ne peut pas être orphelin », *Cahiers Robinson* n°10.

Roger JOUET, *Écrivains de (et en) Normandie, des origines à nos jours*, Orep éditions, s.d. La page 72 est consacrée à Hector Malot.

Soizic JOUIN, « Des petites filles pauvres qui ne sont pas de pauvres petites filles... Portraits dans quelques romans pour la jeunesse de la fin du XIXe et la fin du XXe siècle », *Revue des Livres pour enfants* n°318, avril 2021. - Quand on évoque des personnages d'enfants pauvres dans la littérature de jeunesse, on pense le plus souvent à Rémi, *Oliver Twist* ou à Gavroche... Et les filles ? L'article consacre un développement important à Perrine, à son ascension au sein de l'usine de son grand-père. On peut lire en note de bas de page à propos d'*En Famille* : « Il est incompréhensible qu'un aussi beau roman intéresse si peu les éditeurs : on n'en trouve actuellement qu'une édition pour adultes disponible, celle de l'Association des amis d'Hector Malot (Éditions Encrage, Amiens, 2012), une édition algérienne (en français) chez Classiques Chihab (2016) et une version chez Clé international adaptée en français facile en 62 pages en place des 440 pages en plusieurs volumes de l'édition Gallimard jeunesse, coll. Folio junior de 1980 et épousée... ».

JOURNAL DES DÉBATS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, « Faits divers », 4 mai 1875. — « On annonce que la commission du colportage vient de refuser l'estampille aux deux derniers et très remarquables romans de M. Hector Malot, intitulés *la Fille de la comédienne* et *l'Héritage d'Arthur* ». Le 14 mai, le journal évoque une séance de la commission consultative de la presse, où Malot, faisant partie d'une délégation de la Société des auteurs, déclare qu'il ne comprend pas la distinction établie entre les librairies ordinaires et les bibliothèques des gares de chemins de fer.

JOURNAL DES DÉBATS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, « A la Société des Gens de Lettres », 29 novembre 1894. — Évoque un conflit interne à la Société, dû notamment à « l'affaire Rodin » mais aussi à des divergences sur les droits de reproduction dans les journaux. Cite une lettre de Pierre Maël, démissionnaire : « L'un d'eux nous accuse, Toudouze, Hector Malot et moi, d'avoir fait augmenter les tarifs de reproduction de la copie des sociétaires par les journaux ». Maël rappelle ensuite comment plusieurs romanciers, dont Malot, ont négocié une révision des tarifs, proportionnelle au tirage de ces journaux, et fait des propositions modérées. Le 11 décembre, **LE GAULOIS** évoquera le dîner mensuel des membres de la Société, chez Marguery : « La grosse nouvelle de la soirée est la rentrée prochaine au comité de M. Hector Malot qui, on le sait, avait donné récemment sa démission. »

JOURNAL DE ROUEN, « Hector Malot, conférence par M. Jules Levallois », 29 mars 1893, p. 2. — Compte rendu d'une conférence de J. Levallois à la Ligue de l'enseignement. Levallois évoque notamment des souvenirs de jeunesse. Le texte de cette conférence est repris pour l'essentiel dans un article de *la Revue Bleue*, le 30 septembre 1893, et comme notice pour *Séduction* dans l'édition Flammarion.

JOURNAL DE ROUEN, « Rouen, 20 juillet. Hector Malot », 20 juillet 1907, p. 1. — Cet éloge funèbre retrace la carrière d'H. Malot et souligne notamment ses qualités morales et le rôle qu'il a joué à la Société des gens de Lettres pour garantir les droits des écrivains.

JOURNAL DE ROUEN, « Hector Malot à La Bouille » (signé **F.M.L.**). « Une œuvre posthume d'Hector Malot » (signé **R. AUDÉ**), 21 juillet 1907, p. 2. — évocation de la maison natale, devenue propriété de l'une de ses nièces, Mlle Beauvais, et où il revenait souvent. Le journaliste, venu glaner des anecdotes, n'a rencontré que deux vieilles femmes ridées qui se souvenaient de lui enfant. Le romancier ne manquait pas d'envoyer au docteur Magalon, le maire de La Bouille, sa cotisation annuelle pour les régates. Il a aussi envoyé l'ensemble de ses œuvres à ma bibliothèque pour remplacer les exemplaires précédentes, usés par de nombreuses lectures. Le deuxième article évoque *Le Mousse*, qui doit être « une apothéose de la mer ».

JOURNAL DE ROUEN, « À propos du centenaire d'Hector Malot. Son ami Jules Levallois » (signé **R.R.V.**), 17 mai 1930, p. 2-3. — En écho à l'article que vient de publier Henri Monflier, « Hector Malot au lycée de Rouen », un lecteur de Boisguillaume écrit au journal pour évoquer Jules Levallois et sa mère, qu'il a bien connus étant enfant. On les reconnaît tous deux dans

Les Amours de Jacques. Le journaliste saisit cette occasion pour saluer la mémoire de Levallois, dont on a laissé passer le centenaire.

JOURNAL DE ROUEN, « Le centenaire de la naissance d'Hector Malot » (signé R.R.V.), 18 mai 1930, p. 2. — Cet article annonce la cérémonie prévue le matin de ce jour au musée de Peinture de Rouen. Évocation des nombreuses œuvres de l'auteur. Rappel de son attachement à la Normandie. Précisions sur *Le Docteur Claude* : sur les conseils de Georges Pouchet, il avait pris une histoire à dormir debout dans les *Actes du Muséum d'Histoire naturelle de Rouen*, publiés par Georges Penetier. Cite longuement l'article de Georges Dubosc paru le 11 mars 1926.

JOURNAL DE ROUEN, « Le centenaire de la naissance d'Hector Malot », 19 mai 1930, p. 2. — Compte rendu de la cérémonie du 18 mai. Résumés des discours d'Ed. Spalikowski, du maire, M. Métayer, et du général Mesple.

JOURNAL DE ROUEN, « La Bouille. La manifestation littéraire en l'honneur d'Hector Malot », 1^{er} août 1930, p. 3. — Pour respecter le souci de modestie d'Hector Malot, la municipalité de La Bouille a fait coïncider son hommage avec la distribution des prix des écoles. Discours de M. Spalikowski. Saynètes jouées par les enfants, dont une, « Le Bonheur », composée d'extraits réunis par l'instituteur, M. Normand.

Henri JOUVE, « Hector Malot », *Dictionnaire biographique comportant la liste et les biographies des notabilités du département de la Seine inférieure*, Paris, Henri Jouve, 1892.

Esther KANIPE, « Hetzel and the Bibliothèque d'Éducation et de Récréation », *Yale French Studies*, vol. 43, 1969, p. 73-84.

Jean KENETTE, « La Creuse dans *Sans famille* d'Hector Malot », *Le Populaire*, 13, 17, 24 janvier 1968.

Amandine KERMAN, « Hector Malot raconte l'empire industriel Saint Frères (1814-1969) », *Mémoires de la protection sociale en Normandie*, Association pour l'étude de l'histoire de la sécurité sociale et de la protection sociale en Normandie, n°11, 2013.

Ngoc KIEN PHING, « La structure du récit dans *Sans famille* et sa réception au Vietnam », dans *L'Œuvre pour la jeunesse d'Hector Malot*, p. 109-125. — Jean Macé, Jules Verne, Hector Malot.

Yuhō KIKUCHI, « Préface » de *Ie naki ko* [*Sans famille*], Tokyo, Shuniôdo, 1912.

Yuhō KIKUCHI, « Futanabi Ie naki ko wo kakaguru ni » (« Sur la publication de *Ie naki ko* »), *Journal Osaka Mainichi*, 12 juillet 1911.

Ivan KIRIOW, *Théories scientifiques et représentations littéraires de l'hérité en France (1847-1902) : la science dans l'espace public, entre acculturation et appropriation*, thèse pour le doctorat, EHESS, 2010. — Développements sur *Conscience* et *Justice*, ainsi que sur les articles que leur a consacrés Anatole France, et sur la réaction qu'ils ont provoquée de la part du philosophe Charles Renouvier (p. 979-983).

Ivan KIRIOW, « Hérité et atavisme criminel dans les romans d'Hector Malot », *Arts et Savoirs* n°7 : *Littérature et savoirs du vivant*, 2016. — Cet article étudie l'investissement littéraire du thème de l'hérité dans plusieurs romans d'Hector Malot, en particulier sa représentation de la figure du criminel héréditaire ou « atavique », inspirée de la théorie du criminel-né développée par Cesare Lombroso. Il observe aussi comment la réception critique du roman *Conscience* (1888) et le dialogue entre les disciplines (critique littéraire, philosophie et théories biologiques de l'hérité) ont enrichi et transformé l'approche de cette thématique chez le romancier.

Frédéric KOHN ABREST, « Hector Malot », *Galerie contemporaine, littéraire, artistique*, tome 7, 4^e année, 1^{ère} série, L. Baschet, 1879. — Notice accompagnée d'une photographie par Carjat et de la reproduction d'un autographe de l'auteur. Beaucoup de détails visiblement fournis par Hector Malot lui-même. Mais des inexactitudes.

Myriam KOHNEN, « La présence de la mer dans l'œuvre d'Hector Malot », *Perrine*, 2013.

Myriam KOHNEN, « Regard sur le personnage féminin dans *La Marquise de Lucilière* et dans *Ghislaine* », *Perrine*, 2014.

Myriam KOHNEN, « Hector Malot, un écrivain-journaliste au service de la justice », dans *Hector Malot, la morale et le Droit*.

Myriam KOHNEN, « Sans famille dans Paris : la représentation de l'enfant dans l'œuvre de Daudet et de Malot », *Le Petit Chose* n°103, 2014.

Myriam KOHNEN, « Hector Malot, un écrivain-journaliste en quête d'indépendance », dans *Hector Malot, le roman comme témoignage*.

Myriam KOHNEN, « Veni, vidi, scripti : écrivains français à la recherche des secrets londoniens. Les cas de Paul Féval et d'Hector Malot », *Le Rocambole* n°75-76, été-automne 2016.

Myriam KOHNEN, *Mobilis in mobili. Le corps en mouvement dans la littérature du XIX^e siècle*, Lyon, éditions Baudelaire, 2018. - Hector Malot figure parmi les auteurs évoqués pour leur intérêt à l'égard des exercices physiques.

Myriam KOHNEN, « Une poétique de la dualité : le discours d'Hector Malot sur l'enfant esclave », *La Marginalité dans le roman populaire*, Editions de la universitat de Leida, 2018. – Cette analyse porte sur le roman *Pompon*.

Myriam KOHNEN, « L'image de Venise chez Taine, Zola et Malot », *Les Cahiers Naturalistes* n°92, 2018, p. 268-285.

Myriam KOHNEN, « Observation et création dans le monde de la sculpture : la "souplesse" selon Zola, Malot et Rodin », *Excavatio*, International Review for Multidisciplinary Approaches and Comparative Studies Related to Émile Zola and Naturalism Around the World, vol. XXXI, *Émile Zola and Naturalism in Europe*, 2019.

A.L., « Devant les enfants. Les héros de *Sans famille* au théâtre. Celle pour qui fut écrit ce livre fameux », *L'Intransigeant*, 15 janvier 1933. - Deux fois, le film a essayé de nous présenter *Sans famille*. Aujourd'hui, grâce au poète Charles Clerc, à qui nous devons déjà l'adaptation théâtrale de *Gulliver*, le chef-d'œuvre d'Hector Malot est représenté sur la scène. Avez-vous lu ? Lit-on encore *Sans famille* ? L'année où il parut on s'en arracha dix-sept éditions. Depuis lors, on en a vendu plus d'un million d'exemplaires. Aujourd'hui encore, il a un très nombreux public en France et aussi à l'étranger, en Angleterre surtout. Tous les ans, à Paris, on continue de le rééditer — plusieurs fois, de divers côtés en même temps : 15.000 volumes par-ci, 40.000 volumes par-là... Ouvrage immortel ? Pourquoi pas ? Il y a là, d'abord, un sujet d'une exceptionnelle beauté : un enfant sans parents qui partage, sous la pluie, la neige, par les grands chemins, mille fatigues et privations avec des animaux savants : un bon chien, un brave petit singe... Vit aussi leur existence un vieux patron, artiste pauvre, sage, patient, juste... Que de romanciers, depuis l'école naturaliste, eussent cédé à la trop facile tentation de faire de ce patron, une brute aigrie, et de cet enfant un souffre-douleurs... Tout au contraire Hector Malot a fait sa place à la bonté, bref à la vérité, si poignante qu'il faut plaindre les grands ou petits qui ont pu lire les dix premières pages de *Sans famille* sans que leur gorge ait commencé de se serrer. Quant à la passion de la même école naturaliste pour le document, pour la « tranche de vie », nous pouvons en sourire... Tout autant qu'un Zola, Hector Malot a su enquêter longuement dans les milieux dont il pensait parler, entasser notes sur notes... au point que *Sans famille* fut réécrit deux fois à dix ans de distance. Mais aussi, quel style décanté, quelle clarté, quelle simplicité ! Quelle absence de littérature ! Et surtout quelle sobriété dans ce qui fut, à l'origine, un roman-feuilleton. Parfaitement ! Un roman-feuilleton ! Il parut en 1878 dans *le Siècle*... et l'on faisait queue à la porte du journal, chaque jour, pour connaître plus vite « la suite ». Un roman-feuilleton pour grandes personnes. Or voici sans doute où nous touchons du doigt la cause de ce succès prodigieux : en même temps qu'il le destinait aux « parents », Hector Malot écrivait ce livre pour une petite fille, la sienne, Lucie, âgée de six ans...

J'ai pu joindre à Versailles cette ci- devant fillette, aujourd'hui la femme du général de division André Mesple... et grand'mère de cinq petits-enfants au milieu desquels je la trouve. — Madame, parlez-moi de ce temps-là. — Nous habitions alors en bordure du bois de Vincennes, à Fontenay-sous-Bois, dans la villa où je suis née et qui porte le numéro 1 de l'avenue de la Dame-Blanche. Villa dont le grand parc a été réduit, hélas, par les morcellements ! Tous les matins, avant l'aurore, un messenger du journal, qui avait traversé le bois à pied venait prendre la copie des mains de mon père, déjà au travail... Et tous les dimanches mon père me faisait la lecture de son travail, observant, de côté, mes réactions silencieuses - : Est-ce que le comprenais bien ? Est-ce que j'étais intéressée par le sujet ? Il cherchait à le savoir sans me le demander. Ah ! monsieur ! Si j'ai pu pleurer toutes les larmes de mon corps à la mort de Joli-Cœur, par exemple !... Et Capi !... Vous ne voudriez pas que ce Capi qui donna son nom à des milliers et des milliers de chiens, ne l'eût pas donné aussi, à un gros caniche noir (le Capi de *Sans famille* était blanc, j'en conviens), qui vécut dix ans avec moi et que

j'ai enterré dans notre jardin avec quelle durable émotion !

— Le- public va' donc pleurer au-Théâtre de la Madeleine, jeudi ? — Non, il rira. Le théâtre n'est pas le livre. Et cependant, rassurez-vous, Charles Clerc n'a nullement trahi Hector Malot. Certes ! On assistera à l'arrestation de l'admirable et cher Vitalis, notamment, mais comment ne pas vous révéler que les rôles des animaux savants seront tenus par des enfants, plus petits que certains chiens, et qui feront le beau, et qui-grognent, et qui aboieront en s'amusant eux-mêmes beaucoup.

C.L. [Camille LEMONNIER], « Les livres : *La Fille de la comédienne*, par Hector Malot. *L'Héritage d'Arthur*, par le même. Michel Lévy éditeur, Paris », *L'Art universel*, Bruxelles, 1^{er} mai 1875, p. 56. — « M. Malot est certainement un des romanciers les plus sympathiques de ce temps et un de ceux qui ont le plus grand respect de leur art. [...] Il évite de paraître dilettante et ne fait point de la virtuosité déplacée ».

Francis LACASSIN, Préface de l'édition *Des enfants sur les routes*, « Bouquins » / Robert Laffont, 1994.

G. [Gustave] DE LAFRETÉ, « La bicyclette et le livre », *La Presse*, 30 septembre 1898. — L'auteur, journaliste et coureur cycliste amateur, évoque l'enquête de Jules Huret « Où allons-nous ? » et note la réponse de Malot concernant la bicyclette : « Mieux documenté que M. Georges Ohnet, il ne pense pas que la dépravation soit plus grande aujourd'hui qu'hier et il n'accuse pas la bicyclette d'avoir donné à nos mères, nos sœurs ou nos femmes des 'habitudes de filles'. Et la bicyclette n'a nullement nui à la lecture.

Gustave LANDROL, « Bulletin Bibliographique. Librairie Michel Lévy-frères et internationale », *Le Constitutionnel*, 25 juin 1865. — *Les Victimes d'amour*, par M. Hector Malot, qui s'est conquis d'emblée par cette remarquable étude de mœurs un nom dans la littérature. Après nous avoir montré dans la première partie les félicités et les désespoirs des amants, il nous peint dans la seconde les joies plus calmes et les douleurs plus tenaces des époux. Il prend ses personnages au moment même où ils viennent de s'unir pour la vie, et aux beaux jours de la lune de miel il fait succéder tout à coup, plus vite même que dans la réalité, les angoisses de la jalousie, la lutte souvent terrible entre la passion et le devoir. On ne saurait imaginer rien de plus émouvant que ces déchirements intimes, ces haines concentrées qui succèdent au plus pur amour, ces désirs de vengeance qui envahissent de jeunes cœurs, ces soupçons sans cesse renaissans qui poussent parfois aux abîmes des natures bonnes, mais faibles. En lisant le livre de M. Hector Malot, heureux qui pourra se souvenir, mais heureux aussi celui qui ne comprendra pas ces douleurs. Les premiers pourront dire : j'ai échappé à l'orage ; quant aux autres, qu'ils ne s'en effraient pas plus qu'il ne convient, et s'ils sont un jour ballottés sur cette mer houleuse du mariage, qu'ils se rappellent, en guise de consolation, ce vers de Virgile : « Forsan et hæc olim meminisse juvabit. »

Gérard LANGLADE, « Évènement de lecture et reconfiguration des œuvres », dans *L'Héritage littéraire de Paul Ricoeur*, Colloques Fabula, mis en ligne le 23 mai 2013. — Évoque *Le Poing dans la bouche* de

Goldschmidt : « Choisi par le livre, le personnage lecteur réécrit ce dernier en l'intégrant à sa propre vie et, surtout, à la bibliothèque intérieure qu'il constitue au fil de ses lectures. La narrativisation de l'événement de lecture conduit ainsi à la reconfiguration des œuvres. Pour reprendre l'exemple de Pascal, la phrase des *Pensées* qui trouble tant Goldschmidt enfant n'est pas lue comme l'expression métaphysique de l'homme sans Dieu perdu dans l'univers, mais comme la mise en mots de sa situation propre : « un enfant désespéré, perdu, exilé ». Ce qui, étrangement, rapproche la formule de Pascal de *Sans famille* d'Hector Malot, dont la première phrase produit sur le lecteur à peu près le même effet : « [L]a première phrase de ce livre me stupéfia : "Je suis un enfant trouvé". » Ainsi, précise-t-il, « *Sans famille* [...] donnait corps aux fulgurances pascaliennes : c'était comme si les "éclats" de pensées traversaient le petit Rémi, je mettais en lui ce que je lisais chez Pascal, comme s'il en était, dans son abandon et son malheur, la représentation, presque l'incarnation ». Nous ne sommes pas loin de la notion d'identité narrative proposée par Paul Ricoeur dans les termes suivants : « l'histoire d'une vie [qui] ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui-même » (*Temps et Récit*, vol. 3). Celui qui raconte ses lectures – c'est-à-dire qui se raconte à travers la re-fictionnalisation des œuvres dont toute lecture procède – alimente puissamment « la chaîne de refigurations » qui constitue, dans sa mouvance et sa dynamique, son identité propre.

Daniel LARANGÉ, « *Sans famille* d'Hector Malot et la figure de l'enfant pèlerin. Lecture mythocritique », dans *Enfance et errance dans la littérature européenne du XIXe siècle*, sous la direction d'Isabelle Hervouet-Farrar, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2011.

Daniel S. LARANGÉ, « Dostoïevski en France : le naturalisme français à la rencontre du réalisme fantastique russe », *Communio, a theological journal*, Charles university in Traga, n°3, 2004, p. 284-298. – Évoque l'article où A. France rapproche Saniel (dans *Conscience*) de Raskolnikof, mais développe les différences entre les deux personnages : « le Raskolnikof de Malot est un intellectuel de la science, un savant, alors que chez Dostoïevski, il est un intellectuel de l'idée, un idéologue ».

Pierre LARGESSE, « Les sources locales de *Baccara* », dans *Hector Malot et le métier d'écrivain*, p. 158-170.

Pierre LAROUSSE, « Malot (Hector-Henri) », *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, Librairie Larousse, 1878. – La notice accordée à ce « littérateur » français donne des indications sur sa carrière et la liste de ses œuvres. Citation de Lereboullet, pour qui Malot est « dépourvu de ce don prodigieux du poète qui, par une sorte d'inspiration divinatrice, évoque un personnage du néant... »

Pierre LAROUSSE, « *Batailles du mariage (Les)* par Hector Malot », *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, Tome 17, supplément 2. - « titre d'une série qui comprend trois volumes, *Un bon jeune homme*, *Comte du pape* et *Marié par les prêtres* (1877, 3 vol. in-18). L'auteur s'est attaché à nous montrer quelle terrible puissance confère le triple avantage de s'être fait une conscience dépourvue de scrupules, de posséder un nombre

suffisant de sacs d'écus et d'être bien avec le monde des sacristies. Le personnage qu'il choisit pour l'investir de ce pouvoir redoutable est une femme, et il faut dès lors s'attendre à la voir ajouter à toutes les audaces de la richesse, à toutes les subtilités d'une casuistique éhontée, une quantité notable de petites infamies auxquelles, vraisemblablement, un homme n'eût point songé. « Perfide comme l'onde », a dit Shakspeare et l'expression paraît faible encore quand on connaît Mme Prétavoine. Cette digne personne est veuve d'un banquier qui lui a laissé une grande fortune ; elle trouve seulement ses billets de banque un peu grasseyés, et, pour les dégraisser, ainsi qu'elle-même, d'un seul coup elle prend une résolution bien simple : elle mariera son fils Aurélien à une jeune fille de haute noblesse. Ce n'est pas plus difficile que cela. Voici justement Mlle Bérengère de La Roche-Odon qui ferait bien l'affaire du jeune Prétavoine, car elle avait des aïeux aux croisades. Eh bien, on la lui donnera. Ce n'est pas que de nombreux obstacles ne s'opposent à la réalisation de ce projet ; mais notre veuve est décidée à ne se laisser arrêter par rien. D'abord, Aurélien a séduit une jeune fille en lui promettant le mariage. Bah, une jeune fille séduite, qu'est-ce que cela ? Allons, allons, vite quelques bons coups de langue bien affilés, quelques calomnies de derrière les fagots, et le tour est joué ; allez-vous-en, mademoiselle, votre honneur est perdu et votre cœur brisé ; mais estimez-vous heureuse d'en être quitte à si bon compte, le chemin des conquérants est semé de ruines et de cadavres. Le cher Aurélien, digne fils de sa mère, s'est bien prêté à ce petit plan de campagne. Autre obstacle ; Bérengère aime un jeune officier, M. de Gardilane. Ma foi, ce cas n'est guère plus embarrassant que le précédent, quelques lettres anonymes habilement rédigées, quelques comédies odieusement machinées donnent à Bérengère la preuve évidente que son fiancé la trompe ; la jalousie et la colère font le reste, le mariage est rompu. Ce ne sont là que jeux d'enfant. L'ennemi le plus difficile à vaincre est M. de La Roche-Odon lui-même. Ce gentilhomme, catholique militant et légitimiste convaincu, ne saurait songer à unir son sang à celui des Prétavoine. N'est-ce que cela, monsieur le comte ? c'est un titre qu'il vous faut ? nous l'aurons. Nous partons pour Rome où nous avons quelques intelligences, nous intriguons, nous achetons, nous soudoyons et nous revenons comte du pape. À peine de retour, nous vous prenons vous-même dans nos filets adroitement tendus, le mariage se fera, le mariage est fait. Oui, mais il n'est pas consommé. Une indiscretion, qui se produit trop tard, malheureusement, apprend à Bérengère qu'elle a été jouée, que M. de Gardillane lui est toujours resté fidèle et n'a pas cessé de l'adorer. Cette jeune fille qui a, elle aussi, un caractère résolu, ferme au nez d'Aurélien la porte de la chambre conjugale et se rend tout droit, sans le moindre mystère, avec fierté même, chez l'officier et lui dit : Vous m'aimez, me voici, je suis à vous. Ceci, c'est un échec ; mais quel conquérant n'en a pas eu ? et par ailleurs, que d'agréables compensations pour Aurélien, ce bon jeune homme, comte du pape, et toujours soutenu par les prêtres ! La députation, les honneurs, tout enfin, il n'a qu'à se baisser pour prendre, et lui aussi peut s'écrier, comme Napoléon « L'avenir, l'avenir est à moi ! ». L'œuvre de M. Malot est très attachante, et la peinture du caractère de Mme Prétavoine vraiment remarquable. L'auteur a eu l'habileté d'en faire non une vraie dévote, mais une comédienne qui ne croit à rien et joue de la dévotion pour abuser les naïfs.

Le type est si bien représenté, que certainement le peintre a dû avoir un vrai modèle sous les yeux ».

F. de LA SABLIERE, « 50 ans après la mort d'Hector Malot, le cinéma fait revivre pour la 4^e fois Rémi, le héros de *Sans famille*, l'orphelin adopté par le monde entier », *Jours de France*, 19 octobre 1957, reportage Jean-Louis Horbette, photos André Dorka. — Article écrit à l'occasion du tournage du film d'André Michel.

F. de LA SABLIERE, « Après plus d'un demi-siècle de succès, *Sans famille* apporte toujours aux enfants du monde entier l'image de la France. Voici l'histoire de son auteur : Hector Malot », *Les Veillées*, novembre 1957. — Cet éloge paru dans un organe de presse catholique souligne les qualités de l'œuvre pour la jeunesse et l'importance de la question sociale.

Marie-Thérèse LATZARUS, *La Littérature enfantine en France dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle*. Paris, Presses Universitaires de France, 1923. — Marie-Thérèse Latzarus rend notamment compte de l'influence de la littérature fade et moralisatrice sur la littérature enfantine, et situe dans l'histoire littéraire certains thèmes, certains types de personnages présents dans l'œuvre de Malot (enfants trouvés, bohémiens).

Esther LASO Y LEON, « Les "trahisons" des adaptations cinématographiques », dans *Littérature, langages et arts : rencontres et création*, Servicio de Publicaciones. Université de Alcalá, dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/2555054.pdf, 2007. — Compte rendu d'un travail mené avec des étudiants sur l'adaptation de *Sans famille* par Frédéric Vitoux pour le film de Jean-Daniel Verhaegue.

Anne LASSERRE-VERGNE, « Hector Malot », dans *103 écrivains. Une lecture des Pyrénées d'ouest en est, du XVI^e siècle au XXI^e siècle*. — Malot connaît les Pyrénées pour avoir suivi des cures à Cauterets à Salies de Béarn. Une de ses héroïnes porte le nom d'Anie, un pic qui domine l'Aragon et le Béarn. Très longue citation d'un passage descriptif.

Guillaume LASSERRE, « Rémi, une quête d'identité », *Médiapart*, 8 octobre 2019. — À propos de *Rémi*, spectacle monté par Jonathan Capdevielle. « Le plateau est vide. Un jeune garçon en culottes courtes s'installe entre les deux pans du rideau entrouvert. Il rentre de l'école et s'apprête à goûter, l'oreille attentive à la radio qui diffuse un entretien avec un jeune chanteur ponctué çà et là de ses propres tubes. Parmi ceux-ci, le fameux *Sur ma route*, emprunté pour l'occasion au chanteur Black M, est parfaitement choisi tant les paroles semblent coller à la peau de Rémi, raconter son histoire. Le public comprend très vite que le chanteur dont la radio dresse le portrait est la transposition de l'enfant qui l'écoute, s'écoute sans le savoir ». Avec cette adaptation libre de *Sans famille* Jonathan Capdevielle s'adresse pour la première fois au jeune public. Si le choix des costumes et l'absence de scénographie rendent le récit intemporel, les thèmes sociétaux abordés révèlent son ancrage dans le présent : « L'entrée en scène bienveillante de la mère l'instant d'après indique la proximité qui les unit. Lorsqu'elle l'interroge sur son œil au beurre noir, Rémi répond que des garçons l'ont trouvé un peu trop maniéré, comme le sont les filles. Au détour de ce simple échange, l'auteur introduit une réflexion sur le genre, la

non binarité.

Le retour inattendu du père va briser cette relation filiale. On apprend sa violence peu avant, au détour d'une réflexion grinçante de la mère indiquant à Rémi les bleus que lui donnait son père. La violence domestique s'invite dans le récit, à nouveau au détour d'une phrase. Ouvrier sur un chantier parisien, il a été victime d'un accident du travail, ce qui explique son retour soudain. S'il s'accuse de maladresse, on devine très vite que les conditions de travail sont à la limite de la légalité. La précarité nouvelle transforme les prolétaires en forçats du travail. [...] Rémi apprend, couché dans son lit, sa chambre occupant la pièce d'à côté, qu'il a été adopté. On le voit alors se rapprocher de sa mère, son sac à dos enfoncé sur la tête, la recouvrant totalement. Étrange et magnifique scène à la poésie bouleversante. Le lendemain, celui qui était hier encore son père le conduit en ville où il croise la route de Vitalis (subtilement incarné ici par Babacar M'Baye Fall) et de sa troupe. Le deal est rapidement conclu. [...] Plus tard, la troupe sera confrontée aux gendarmes, dont le familier accent du sud-ouest ne suffit pas à faire retomber l'inquiétude et la peur qu'ils engendrent lorsqu'ils ordonnent de museler les bêtes, traitant Joli-Cœur de macaque. Quel spectacle peuvent bien donner à l'imagination des villageois un vieux saltimbanque noir accompagné d'un jeune garçon et flanqué d'animaux de foire ? Vitalis, arrêté, écope de deux mois de prison [...]

Dans toutes les pièces de Jonathan Capdevielle, l'enfant joue un rôle particulier. Il se positionne comme spectateur ou acteur de ce qui se passe, pour mieux révéler la complexité du monde des adultes. [...] Ce premier spectacle destiné au jeune public lui permet d'explorer en les questionnant l'apprentissage et la construction de soi ». *Sans famille*, qu'il découvre à la télévision en 1990 par le biais de son adaptation manga, semble le récit idéal, réunissant tous les ingrédients nécessaires à cette réflexion. Quel autre texte en effet évoquerait-il tout aussi bien la quête d'identité que l'art comme métier ?

Rémi est constitué de deux épisodes : le premier est une pièce de théâtre interprétée par des comédiens sur scène, tandis que le second est une fiction radiophonique à écouter à la maison, à l'école ou encore au théâtre, dans les chambres d'écoutes mises à disposition du public – un CD est remis à chaque spectateur à la fin de la représentation. [...]. Rémi n'est pas sans famille, bien au contraire. C'est avec sa deuxième famille qu'il parcourt la France, se produisant dans les villes et villages qu'il traverse. [...] Petit à petit, les protagonistes costumés, souvent masqués, quittent le plateau pour ne laisser entendre que leurs voix. Elles deviennent des empreintes. Jonathan Capdevielle les laisse entendre alors qu'ils ne parlent plus, comme si l'on entendait soudain leurs pensées, ou encore comme s'ils étaient les marionnettes du ventriloque. L'invention de ce décrochage poétique et formel autorise l'environnement sonore à prendre le pas sur le visuel, conduisant à la fiction radiophonique. La pièce place la transmission comme l'élément central de la relation de Rémi à Maître Vitalis. L'attachement à l'acte artistique est ici un moyen de survie à la fatalité.

L'univers folklorique de l'auteur traverse la pièce par petites touches. C'est la tenue agrémentée de bottes blanches que porte le chien Capi [...] lui conférant une silhouette étrangement sensuelle, à mi-chemin entre un chaman et une majorette, qui fait songer au personnage de Virginie, la

copine à l'alcool triste dans *Adishatz Adieu*, spectacle dans lequel l'artiste revenait sur son adolescence pour mieux lui dire adieu. C'est cet air de chanson paillard venue tout droit de son pays basque natal ; c'est cet employé du port de Sète annonçant avec un imposant accent du sud les prochains départs de bateaux à la manière d'un agent de la SNCF ; c'est Rémi manipulant les marionnettes de Joli-Cœur et de Capi lors de son séjour à bord du bateau affrété par une dame anglaise (formidable Michèle Gurtner !) pour le repos de son fils, Arthur, « un enfant pas comme les autres », gravement malade, le visage disparaissant entièrement derrière un large masque, qui rappelle dans un étonnant effet de miroir le Jonathan Capdevielle ventriloque des pièces de Gisèle Vienne. Tout doucement, le metteur en scène installe les personnages d'Hector Malot dans son intimité. Tous les spectacles de Jonathan Capdevielle sont des mises en abîme à chaque fois renouvelées. Les pointes d'humour, souvent à contre-temps, viennent désamorcer une certaine mélancolie, annihilant toute lourdeur. A l'issue de la toute première représentation de Rémi, on entend « Tu crois qu'il en faisait du jeune public Patrice Chéreau ? », vrai faux aparté avec le public qui devient le complice du metteur en scène, le confidant amusé de ses pensées introspectives. Une sorte de fulgurance poétique transperce la pièce comme cet orage aux éclairs de néons qui s'abat soudain sur les protagonistes, comme la leçon d'imagination d'Arthur ou encore la troublante beauté des costumes et des masques, à la fois étranges et sublimes, ils dégagent une inquiétante étrangeté.

En proposant au public d'emporter la seconde partie du spectacle chez soi, Jonathan Capdevielle offre, à travers l'écoute audio de la fiction, la possibilité de prolonger le spectacle vu sur scène en l'enrichissant d'autres imaginaires. Dans l'intimité de la maison, le souvenir des personnages, dont on retrouve les voix maintenant si familières, s'estompe de plus en plus. Le dispositif est destiné à repousser les limites imposées par le théâtre pour inventer un nouvel espace en se focalisant sur le son, propice à l'apparition d'une multitude de personnages imaginaires. Le basculement de l'image vers le son est amorcé dans le spectacle sur scène pour être effectif à la fin de la représentation. Ainsi, Jonathan Capdevielle s'empare admirablement de ce classique de la littérature enfantine, se l'approprie, l'adapte à sa mesure pour finalement en gommer au fur et à mesure les aspects visuels et offrir en partage un environnement sonore dans lequel petits et grands deviennent à leur tour les metteurs en scène de leur imaginaire. « Je ne sais pas d'où je viens mais je sais où je vais », conclut Rémi, faisant ainsi le choix de la liberté.

Eugène LATAYE, « Les livres nouveaux », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1859. - À côté de certains esprits heureusement doués qui limitent trop leur horizon, s'en présentent d'autres qui pèchent plutôt par exubérance juvénile. Le roman de M. Hector Malot, *les Victimes d'Amour*, est le roman d'un jeune homme riche d'illusions et de prétentions naïves. Je parle ici de l'écrivain autant que du héros, car c'est la même personnalité abondante, passionnée, indiscrete à l'endroit de ses sentiments et de ses expressions. L'auteur a traité son œuvre en enfant gâtée ; il ne lui a refusé aucune situation, il en a développé tous les détails, analysé tous les éléments. Chacune des qualités de l'auteur, chacun de ses défauts, chacun des intérêts du livre est présenté, commenté, retourné sous toutes les faces. Ces

longueurs sont d'autant plus sensibles qu'elles sont appliquées à un drame bien souvent raconté déjà, et que l'invention manque souverainement à toutes ces aventures ; mais elles se recommandent d'une précieuse qualité, qui est la jeunesse et la vie. C'est toujours la vieille histoire de l'artiste amoureux de la grande dame et trompé par elle, de l'égoïsme irrité, de l'imagination éprise à froid et dupe d'elle-même. Cependant, si le fond du livre est banal, si l'inexpérience de l'écrivain est visible, il y a de l'habileté dans la bonne foi même avec laquelle le drame est présenté ; l'imitation, sans pouvoir se déguiser, y est sauvée quelquefois par d'originales observations. Quand M. Malot saura se borner, quand il saura par conséquent écrire, son style n'aura point de peine à acquérir une physionomie propre : il sera, ce qu'il se montre dans certaines pages, élégant et agréable. Les échappées audacieuses de l'auteur, qui impatientent là où elles sont un manque de goût, plaisent en d'autres endroits où elles sont le signe d'une force qui n'a besoin que de direction. Espérons que M. Malot saura se surveiller lui-même et se défier d'une incontestable facilité : c'est en condensant ses phrases qu'on arrive le plus souvent à en faire des idées ; c'est en se montrant sévère pour ses personnages, et non en les adorant, qu'on parvient à en composer des caractères.

Jacques LAURENT, « Un grand initié méconnu : Hector Malot », *La Table Ronde*, décembre 1950, article reproduit dans *L'Esprit des Lettres*, Paris, Éditions De Fallois, 1999, p. 81-82. — « La traduction numérique du nom même d'HECTOR MALOT nous révèle, derrière l'écrivain, le grand initié. Tout le monde sait qu'on reconnaît celui-ci à ce que son nom doit présenter, après examen numérique, des « faveurs symétriques » [Cf. *le Livre de la Hiérarchie céleste*, de saint Denis l'Aéropagite ; et aussi le *De Fundamento Sapientiae*, de Paracelse]. HECTOR MALOT est un des seuls prophètes à les présenter toutes.

Soit la traduction de son nom en alphabet numérique :

H E C T O R M A L O T
8 5 3 20 15 18 13 1 12 15 20

Les *faveurs* sautent aux yeux. Voici celles que le grand public peut apercevoir le plus facilement.

1°

$$8 = 5+3$$

$$13 = 1+12$$

Ainsi, la première lettre du prénom et la première du nom sont chacune égales à la somme des deux suivantes.

[...]

2

$$20+15 = 35$$

$$15+20 = 35$$

Ainsi la quatrième lettre du prénom ajoutée à la quatrième lettre du nom donne bien la même somme que la cinquième lettre du prénom ajoutée à la cinquième lettre du nom.

On sait que le *terribouris* [De préférence au terme judaïque j'emploie l'expression médiévale telle qu'on la trouve dans la tradition albigeoise et telle qu'elle apparaît dans l'œuvre de Jean Froissart : « Il menait tel *terribourris* et tel *brouillis* qu'il semblait que tous les diables de l'enfer fussent là-dedans et dussent tout emporter. », *Chronique de Messire Pierre*

de Béarn] consiste à tirer une nouvelle valeur du chiffre obtenu en additionnant les nombres qui le composent. Soit les trois premières lettres du prénom HECTOR. Leur somme est de 16. Le terribourris de 16 est : 1+6 = 7.

La somme des trois premières lettres du nom MALOT est 26, dont le terribourris est 8.

On appelle carré zoharique ou brouillis le terribourris de la somme de deux terribourris. Effectuons-le. La somme de 8 et de 7 est 15 dont le terribourris est 6. On a donc :

Brouillis d'HECTOR MALOT : 6

Terribourris des trois premières lettres du prénom : 7

----- -- nom : 8

On se trouve évidemment devant une progression mystique où 6 représente le nombre de la Plante (tel que la valeur du milieu 3, est exactement égale à la valeur de l'Être, 3, ce dernier ne pouvant vaincre le Milieu), où 7 représente le nombre de la Bête-Allant [Et non la Bête-Allaitant comme certains auteurs l'ont écrit par confusion] (grâce à la supériorité de la valeur de l'Être, 4, sur la valeur du Milieu, 3, il y a eu ébauche de libération [Versuchbefreiung] où 8 représente le nombre de l'Homme-Entier [Cette tournure prête à une interprétation sexuelle. Celle-ci n'est pas inexacte, mais ne doit pas faire oublier qu'« Entier » doit être surtout accepté dans son sens usuel d'accord entre le Pour-Soi et l'En-Soi] (par rapport à la valeur du Milieu celle de l'Être est montée à 5, d'où victoire sur l'Animalité). Autrement dit, la preuve est donnée qu'HECTOR MALOT a antérieurement satisfait aux trois incarnations végétales, animale et humaine. »

Henri LAVOIX, « Variétés. Revue littéraire. *Romain Kalbris* par M. Hector Malot », *Journal officiel de l'Empire français*, 12 novembre 1869. - Parmi les romanciers de la nouvelle génération, M. Hector Malot est un des auteurs dont il faut faire le plus grand cas : c'est un talent consciencieux, sévère à lui-même, en quête de vérité, et touchant avec un soin scrupuleux à la peinture des mœurs. Je me souviens de ses débuts ; la critique ne lui fut pas complaisante, la mienne du moins ; elle blâmait en lui cette recherche, cet amour de la réalité coûte que coûte, de la réalité sur des faits qu'un goût plus délicat laisse dans les ténèbres qui doivent les couvrir. Le préteur romain ne s'inquiétait pas des infiniment petits, le romancier, lui aussi, n'a que faire des infiniment bas. Je ne sais quelle erreur de système avait sollicité alors l'esprit de M. Hector Malot, mais il partait de ce principe : Ce que j'ai vu, je l'ai dit ; donc la vérité sauve l'œuvre.

Mais non : « Toute vérité n'est pas bonne à dire », dit le proverbe ; et il eût mieux fait d'ajouter : « est désagréable à entendre ». Ce sont des mœurs vraies, je le veux bien, mais quelles mœurs ! Et qu'ai-je besoin de les connaître, moi qui ne lis que pour mon amusement ? En homme d'esprit, M. Hector Malot revint sur cette théorie. Il garda de sa manière première une observation fine et juste à la fois, il vit le monde possible comme il avait étudié le monde impossible à regarder, et donna sur *les Époux*, sur *les Enfants* une série de romans des plus remarquables. La couleur générale du tableau restait bien encore un peu sombre ; mais que voulez-vous, le peintre était dans le ton du modèle. Cette fois, c'était son droit. Ce fut aussi son succès. Pour me servir d'une expression du jour : M. Hector Malot fit vrai ;

mais il peignit cette vérité que l'art peut accepter et qu'il fait plus saisissante même que dans le réel. Je retrouve aujourd'hui M. Hector Malot avec *Romain Kalbris*. Sommes-nous là encore dans le roman réaliste ? Par endroits seulement, dans quelques pages détachées comme d'un livre de croquis étudiés sur nature. Pour le reste, nous sommes dans l'imagination pure. Qu'est-ce que Romain Kalbris, un enfant né au bord de la mer, rêvant d'aventures de Robinson Crusoé, et mettant en œuvre à dix ans le roman de Daniel de Foë. Le voici chez son oncle Kalbris, un bon usurier de village que je vous recommande; puis les mauvais traitements, la souffrance physique et morale le chassent de cette maison, et nous retrouverons le pauvre enfant courant les aventures et mangeant, comme on dit vulgairement, « la vache enragée »; suivant ici un peintre en course dans la Normandie, se disloquant plus loin dans la baraque d'un montreur de bêtes féroces, s'échappant de la cage aux lions pour venir à Paris, se mourant de misère, et, en fin de compte, retournant au Port-Dieu où l'attend l'amour maternel. De jolis détails, je le répète ; mais je connais de meilleurs ouvrages de M. Hector Malot.

Armand LEBAILLY, « Courrier artistique et littéraire du mois. La Vie moderne en Angleterre, par M. Hector Malot », dans la Revue des races latines, française, espagnole, italienne, portugaise, belge, autrichienne, brésilienne et hispano-américaine, 1862. — « Cet ouvrage est une nouvelle face du talent de M. Malot. Jusqu'ici nous ne connaissions de ce jeune écrivain que deux romans très-distingués et qui le posèrent comme un maître à ses débuts : les Victimes d'amour et les Amours de Jacques. La Vie moderne en Angleterre, écrite par lettres à l'Opinion nationale, n'a pas la prétention d'une étude psychologique ou morale. L'auteur nous dit seulement, dans un tableau piquant et animé, ce qu'est, en ce pays, la presse, le théâtre, la littérature, l'éducation, la vie matérielle et morale, le sport, la religion, l'industrie, l'armée, la police et la liberté. Je sais qu'on a beaucoup écrit sur l'Angleterre, mais ce dernier livre, par son âge, est précisément mieux renseigné que ses aînés ; puis il est écrit avec franchise et sans parti : c'est le fruit d'une première émotion de jeunesse, en voyage ! car M. Malot est le novelliste-vapeur de l'Opinion nationale. Avant-hier, il était à Londres ; hier il buvait à Bruxelles à la santé de Victor Hugo, et aujourd'hui, hélas ! par un ressort terrible de la destinée, il suit le cercueil de sa mère, morte à Moisselles (Seine-et-Oise), dans sa soixante-troisième année. « Pour ceux qui ont eu l'honneur de connaître madame Malot, a dit le critique de l'Opinion nationale, M. Jules Levallois, c'est un devoir de rendre publiquement hommage à ses belles et nobles qualités d'âme. Il convient de dire qu'elle fut non-seulement la plus tendre des mères, mais qu'elle se montra aussi éclairée que tendre. La première, elle encouragea la vocation de son fils pour les lettres ; elle ne cessa de le soutenir durant cette période difficile qui sépare le début du succès. Le succès a répondu à sa confiance ; mais elle n'a pas eu le temps de goûter pleinement ce bonheur. Elle s'est endormie du dernier sommeil dans les bras de son fils, reconnaissant et dévoué, et, par l'exemple de ses vertus simples et vraies, elle a laissé, à ceux qui vivaient auprès d'elle, un souvenir qui ne s'effacera jamais de leurs cœurs. » Je n'ai pas eu l'honneur de connaître madame Malot, mais ce n'est pas sans une émotion sincère que je me rappelle M. Hippeau, professeur à la Faculté de Caen et assidu collaborateur de ce recueil, me disant, voilà

deux ans, dans un jour de tristesse : « Ah ! si vous aviez une mère comme Hector Malot ! » En ce temps-là madame Malot avait quitté la Normandie et s'était fixée à Moisselles, petite campagne à quelques kilomètres de Versailles, pour jouir de la vue de son fils, en lui permettant de séjourner à Paris pour se frayer le premier pas dans la république des lettres ».

Philippe LECLERCO, « *Sans famille*, d'Hector Malot : le grotesque comme moteur de la satire », <https://www.ecoledeslettres.fr/sans-famille-dhector-malot>, 21 décembre 2021. À propos de l'adaptation de *Sans famille* pour la Comédie française.

Georges LE FAURE, « Hector Malot », *Le Journal*, 5 mars 1898, reproduit dans *Le Rocamboles* n°7.

Thierry LEFEBVRE, « Un personnage d'Hector Malot », *Revue d'histoire de la pharmacie*, volume 94, n°356, 2007, p. 525-526. — Évoque « le prototype du pharmacien "rapace" » dans *En famille*. « Hector Malot dénonce dans ces quelques pages la pire des injustices : l'inégalité devant la maladie ».

Charles LE GOFFIC, « Hector Malot », dans *Les Romanciers d'aujourd'hui*, chapitre IX, « Les éclectiques », Paris, L. Vanier, 1890, p. 307. — « C'est M. Taine qui fit la réputation littéraire d'Hector Malot dans un article resté célèbre du *Journal des Débats*. [...] il l'établit dans la succession de Balzac. Pour la fécondité, peut-être [...] pour la langue, qui est chez M. Malot plus franche, plus ferme, moins mêlée que chez Balzac, pour le tour de l'intrigue, la bonne charpente du drame, la force et la variété des situations, j'y consens encore. Mais ce large sens de la vie, cette puissance créatrice, cette rude et indélébile empreinte que Balzac applique à Rubempré, à Gobseck, à Vautrin, à Ursule Mirouët, au vieux Grandet et qui les fait reconnaître entre tous pour ses fils et filles, je pense qu'il n'en faut point trop parler à M. Malot. »

Ch. LEGRAND, « Chronique littéraire. Les romans nouveaux. *Séduction* », dans la *Revue du monde catholique* n°79, 15 janvier 1882, p. 116-123. — Charles Legrand, qui a dédié son roman *Une faute* à Hector Malot, revient sur le succès constant de celui-ci, fidèlement suivi par son public dans les journaux où il a successivement donné ses feuilletons. Ceci grâce à la nature même du talent de M. Malot, simple, claire et honnête, en lien avec son appartenance à la race normande. Nul romantisme aigu, échevelé, encore moins de réalisme, c'est-à-dire d'interminable répétition. C'est un romancier *positiviste*. Curieusement, le journaliste s'attarde particulièrement sur un personnage, le comte de Cheylus, ce préfet que l'on rencontre dans *Madame Obernin* et dans *Un mariage sous le Second Empire*.

Philippe LEJEUNE, « L'éclipse du narrateur », dans *Je est un autre, l'autobiographie de la littérature aux médias*, Paris, Le Seuil, 1980, p. 15. — « Dans les romans en forme de mémoires, il est ordinaire que le narrateur soit discret sur sa situation actuelle et sur sa personnalité : il sert surtout d'alibi à une énonciation paradoxale, à la fois rétrospective en ce qui concerne la voix et contemporaine en ce qui concerne la perspective. La plupart des fictions autodiégétiques classiques opèrent ainsi un filtrage dans

les fonctions du travailleur autobiographique, selon des dosages qui peuvent varier. S'il interdit toute intervention à son narrateur, l'auteur en arrive à une forme de tricherie : ainsi dans *Sans famille* où Hector Malot combine la voix rétrospective avec une forme de suspense qu'elle rend, sinon impossible, du moins peu vraisemblable.

LE JOURNAL, « Actes de naissance : *En famille* », 23 décembre 1895, signé : « L'officier de l'état-civil, L.D. ». - « Un livre d'étrennes comme *En famille*, le nouveau roman d'Hector Malot, m'apparaît un peu ainsi qu'une poupée transitoire, un milieu entre le jouet articulé qui marche, lève les bras en mesure, dit : papa, maman ! — et l'adorable poupée de chair que sera le premier enfant aux bras des lectrices, grandies et mariées. Le gros volume illustré, doré sur tranche et vêtu d'une couverture éclatante, on le bercera sur les genoux, on le couchera, le soir, sous ta lampe ; on mignotera comme une sœur la petite Perrine et l'on rêvera, la nuit, du bon M. Vulfran et de l'âne Palikare. Heureux les premiers livres dont le soc ouvre aux rêves les cervelles en friche ! Heureux Robinson Crusoë le Perpétuel ! Heureux les contes incomparables de Perrault ! Heureuses même Madame de Ségur et ses poupées de Jeanneton, celles qui n'ont rien de ce que vous savez. Le livre d'Hector Malot est loin de cette ébauche, je me hâte de le dire. Le hasard, plutôt qu'une destination préméditée, a fait de ce roman une publication de jour de l'An. N'empêche qu'il aura, à notre époque pratique, l'appréciable avantage de pouvoir être « aussi » la distraction des parents. Il fera le tour de la famille : économie. Retrouvera-t-il, au foyer, le succès considérable de *Sans famille*, cet Abbé Constantin du premier degré, produit cent fois et traduit dans toutes les langues ? C'est probable. Cette constatation m'incite à une remarque, à un grief et à un vœu.

S'il est malheureusement vrai que les enfants, en général, n'aiment pas les pauvres, à qui la faute ? Aux conteurs, un peu. Tout ce que peut faire M. Malot, par exemple, c'est de nous présenter des pauvres qui, infailliblement, deviendront riches. Quant à renverser la proposition ou même à montrer simplement des pauvres qui restent pauvres, il n'y faut pas songer. Pourquoi ? Toutes les petites Perrine ne rencontrent pas sur leur route un bon M. Vulfran. Quel romancier pour la jeunesse aura le courage de le dire ?

Claude LELIÈVRE, « Le contexte historique au moment de la parution de l'œuvre d'Hector Malot », dans *Hector Malot, l'écrivain instituteur*.

LELIO, « Soirée théâtrale », *La Liberté*, 31 décembre 1877. - Le tout Paris des premières s'est donné rendez-vous au Gymnase, pour voir sur la scène les personnages de *la Belle Madame Donis*, que chacun a vus dans le livre de M. Hector Malot. Suivons la foule et entrons au Gymnase.

GYMNASE : *La Belle Madame Donis*

Il y a quelques mois, M. Edmond Gondinet, dont la réputation n'est plus à faire, fit la rencontre d'Hector Malot, le savant et sympathique romancier.

— Vous devriez, lui dit Malot, faire une pièce avec un de mes romans.

Avec sa franchise habituelle, Gondinet se rapprocha de son interlocuteur.

- Si vous voulez de la franchise, lui dit-il à mi-voix, je n'ai pas eu le temps d'en lire un seul.

— Parole d'honneur ?

— Parole d'honneur ! Le lendemain un commissionnaire remettait à M. Gondinet une quantité considérable de volumes avec ce billet tracé au crayon :

« Cher ami,

« Lisez-les tous, si vous le pouvez, mais étudiez surtout *la Belle Madame Donis* ».

Gondinet suivit le conseil de son ami et huit jours après Malot recevait la réponse suivante : Venez me voir quand vous voudrez, je ferai *la Belle Madame Donis*.

Les deux écrivains se mirent à l'œuvre. Le scénario fut écrit en huit jours, la pièce en quinze. Vingt-cinq répétitions suffirent aux artistes de M. Montigny pour apprendre leurs rôles, et, enfin, hier 29 décembre 1877, la première représentation de *la Belle Madame Donis* avait lieu devant une vraie salle de première.

La pièce de M.M. Edmond Gondinet et Hector Malot pétilla de mots. Nous en avons retenu quelques-uns au passage :

— Oh ! moi, dit une préfète, je ne transige pas. Je ne comprends qu'un seul gouvernement.

- Lequel ?

- Celui dont mon mari est le préfet.

On cause de la famille Saint-Austreberthe — Le père n'a pas de sens moral, dit la préfète : il regarde l'honnêteté comme une carrière très respectable, mais il en a suivi une autre.

Les actrices du Gymnase ont fait des frais considérables de toilette pour représenter dignement les personnages de la pièce.

Mme Giesz, une femme de chambre qui, si nous nous fions à son costume de soubrette, doit gagner chez Mme Donis de superbes appointements, Mlles Geneviève Dupuis, Délia et Lesage sont vêtues à ravir ; mais le succès de toilette de la soirée a été incontestablement pour Mlle Massin qui, au 3e acte, porte une robe en satin rose garnie de bouquets de fleurs brodées à la main. Si l'habitude de porter des robes de 3,000 fr entre dans les mœurs théâtrales, nous nous demandons en tremblant coudaient feront les artistes qui, n'ayant pas le talent de Mlle Massin, ne gagnent que quatre ou cinq cents francs par mois. Nous ne pouvons terminer cette soirée sans dire quelques mots de M. Saint-Germain, qui joue dans la nouvelle pièce un élégant de vingt-huit ans. M. Saint-Germain s'est fait une tête excellente, et nous devons constater qu'il y a peu d'artistes à Paris qui sachent -autant et si bien que lui, s'incarner dans la peau du bonhomme qu'ils représentent. Son succès d'hier comptera dans sa carrière déjà si pleine de succès.

Lélio.

Ad. [Adolphe] LEREBoullet, « Variétés. Le roman contemporain. Hector Malot », *Le Temps*, 9 novembre 1871. — Ce long article est cité dans la notice de Pierre Larousse. L'auteur commence par des généralités sur l'écrivain d'imagination, qui possède un procédé de composition qui lui est propre, et le distingue de la foule des amuseurs vulgaires. Cette méthode, produit naturel de son esprit de philosophe ou de son tempérament d'artiste, se retrouve au fond de toutes ses œuvres, quelle que soit leur diversité apparente. Suit un très long développement sur l'idéaliste : « Son œil n'est

pas un objectif de photographe sur lequel viennent se réfléchir, avec une fidélité impitoyable, le contour distinct des choses et le moindre relief des objets. Ce qu'il a ressenti, c'est un éblouissement soudain aussitôt traduit par un contrecoup intérieur, et ce qu'il exprime, c'est cette émotion intérieure elle-même, si intimement associée à l'impression physique que, dans le souvenir qu'il en a gardé, l'une ne saurait être séparée de l'autre ». « De même pour ses personnages. Il les choisira dans la vie réelle, je le veux bien, mais avec quelques traits en plus, toujours animés d'un souffle poétique, transfigures par la puissance de l'imagination créatrice ». [...]

En expliquant la méthode, j'ai décrit l'œuvre et l'écrivain. M. Hector Malot appartient à ce petit groupe d'observateurs dont l'imagination a besoin du travail patient de l'analyse et du fortifiant secours de la volonté. Dépourvu de ce don prodigieux du poète qui, par une sorte d'inspiration divinatrice, évoque un personnage du néant, le dessine en pleine clarté, et le fait passer devant nos yeux comme dans un éclair, il a recours à la mémoire et à l'érudition, il rassemble ses souvenirs et les justifie par des explications minutieuses ; il décrit son personnage avec ses gestes, son accoutrement, sa physionomie, il détaille son caractère, il raconte ses antécédents et ses parentés. S'il arrive à donner l'illusion de la nature vivante, c'est par l'accumulation de ces traits, dont chacun, pris à part, est d'une fidélité rigoureuse. Ses tableaux sont des coins de la vie réelle, détachés avec leur cadre exact et leurs proportions véritables. Ses sujets sont de ceux où la curiosité du savant et de l'homme d'affaires joue le rôle principal. Un physiologiste ne désavouerait pas certaines peintures d'un amour fatal, sans frein et sans remède, expliquées par l'intervention tyrannique des sens ; ses mémoires d'avoué sont irréprochables. Avant d'écrire, il s'est muni d'un magasin de documents, d'un catalogue de faits, saisis et notés au passage dans l'observation quotidienne et infatigable de la vie.

Rien de plus curieux que les conséquences d'un pareil système. La première de toutes est dans la mise en œuvre des matériaux recueillis. Le poète et l'artiste ont la préoccupation d'émouvoir, de mettre l'imagination sans cesse en éveil et en alerte, leur œuvre abonde en péripéties, en révélations discrètement préparées, inattendues. Nous entrons à leur suite dans un monde merveilleux où chaque détour du sentier démasque des horizons nouveaux ; la curiosité est tenue en haleine jusqu'au dénouement. On en garde l'impression vive et charmante d'un voyage à la découverte, semé de surprises et d'imprévu. Ici rien de semblable. L'exposition est lente, laborieuse, développée avec un soin et des précautions infinies. La donnée générale se révèle, dès le début ; il vous semble entendre les confidences d'un homme d'affaires qui vient d'être mis en possession d'un dossier curieux, et qui s'empresse d'en étaler les pièces sous vos yeux. Quand l'action, on pour mieux dire, le procès, s'engage, vous avez entendu lecture de l'acte d'accusation. Voici maintenant que le cortège des gens de loi va entrer en scène, on pressent le résultat infaillible du jugement, on devine dans quels termes il sera conçu mais comme l'intelligence est intéressée à suivre les déductions rigoureuses qui l'amènent ! Comme ces dépositions s'enchaînent, comme chaque témoignage nouveau s'ajoute au précédent et le complète, comme ces témoins eux-mêmes et ces accusés sont dans leur rôle, comme tous leurs gestes et leurs paroles répondent à leur caractère connu et à leurs antécédents ! Dans une œuvre pareille, rien n'est livré au

hasard elle est le triomphe de la logique appliquée aux choses de l'imagination et de l'esprit. Les exemples abondent ; il y a l'embarras du choix. Pour ne citer que le plus décisif, voici l'histoire d'un misérable qu'un intérêt d'argent pousse à la plus ténébreuse machination. Il s'agit, pour lui, de se débarrasser d'un de ses parents, son propre beau-frère, et cela sans se compromettre ouvertement, sans risquer un faux pas, sans exposer, dans ce guet-apens, sa réputation à la plus légère atteinte ; comment s'y prendra-t-il ? Un romancier, soucieux de l'émotion purement dramatique, eût tardé quelque peu à nous livrer son secret. M. H. Malot n'a pas de ces scrupules. Dès les premières pages, nous voilà mis dans la confiance de l'embûche. Il a soin de nous prévenir que l'instrument du crime est la loi de 1838 ; que le traître en question s'en va rassembler un à un des témoignages suffisants pour faire enfermer sa victime dans une maison de fous. Notez de plus que cet homme nous est donné comme un héros de prévoyance et d'astuce, incapable de manquer son but, qu'il a pour lui toutes les chances, la connaissance approfondie de la loi, l'auxiliaire tout-puissant de l'influence et de la fortune. La victime, au contraire, est inexpérimentée, privée des moyens de se défendre, fatalement condamnée par ce duel inégal à succomber dans les délais voulus. Là-dessus pas une minute d'hésitation possible, le lecteur le moins perspicace devinera le dénouement avant d'avoir franchi la moitié du chemin.

De là quelques défauts et d'incontestables mérites. Il y a plaisir et profit à admirer la science de la démonstration, la précision mathématique avec laquelle ces rouages compliqués s'ajustent les uns aux autres. Quelle dépense de logique et de réflexion suppose un pareil talent ! quelle foule de souvenirs réels évoquent ces scènes imaginaires ! Comme ces personnages sont vrais ; comme il est aisé de vivre de leur vie et de démêler la trame de leurs sentiments. Le procédé se retrouve partout : nous avons vu la thèse juridique ; s'il s'agit de l'histoire d'une passion, il la disséquera dans ses profondeurs les plus discrètes, dans ses replis les plus cachés, avec une sûreté de main infatigable, avec le parti pris de ne laisser aucun point dans l'ombre. [...] Tout à l'heure, nous avons l'arsenal des textes de loi, voici maintenant l'inventaire des sentiments, classés et énumérés par ordre, comme les articles d'un catalogue. C'est qu'en effet son imagination n'est pas une voyageuse rapide, qui franchit les distances d'un pas ailé ; avec lui, il faut faire la route à pied, fournir les étapes une à une, et s'arrêter aux relais. On n'atteint le but que plus sûrement, après avoir vu bien des choses, après avoir beaucoup appris et beaucoup retenu.

Quant à sa philosophie, elle ne s'étale pas ingénument, elle n'a garde de chercher dans le spectacle de la vie un prétexte à l'enseignement ou à la déclamation. Les observateurs tout d'une pièce ne sont pas des professeurs de morale, la philosophie sermonneuse n'est pas leur affaire. Comme l'anatomiste prépare le travail du médecin, ils ont mis à nu le jeu des organes malades, ils ont découvert des plaies cachées et les ont décrites avec une fidélité scrupuleuse. Leurs visées ne vont pas plus haut. Libre aux rêveurs de verser des larmes, aux moralistes de s'inquiéter douloureusement du remède. L'esprit d'observation poussé à ce degré étouffe la pitié au profit du sang-froid et du jugement.

Il va sans dire qu'à telle œuvre convient tel style. Il s'agit d'être exact quand même, d'exprimer clairement des idées précises de faire voir nettement des

objets distincts. J'imagine aisément que M. Malot trouve une sorte d'hypocrisie à cette exagération poétique des coloristes ardents qui idéalise et transfigure la représentation des choses. On chercherait en vain, dans ces huit ou dix volumes, une page à effet qui tranche sur les autres et puisse en être détachée. [...]

Cette accumulation de petits traits copiés d'après nature fait illusion, le procédé est lent, il est voulu ; on y sent l'effort de la mémoire et de l'attention, mais il faut comprendre toutes les variétés de l'art et du talent la liberté du peintre est infinie. S'il a l'œil construit à la façon d'une loupe, il négligera l'harmonie de l'ensemble pour s'attacher au relief du détail. S'il est doué d'une poétique son regard apercevra d'instinct la beauté générale des choses, il réfléchira le rayonnement de la couleur et le frissonnement de la vie.

En résumé, le principal mérite de ces romans, c'est qu'ils sont bien de leur temps et de leur milieu. Ils résument à merveille un des côtés de notre époque, d'une époque avide de connaître et pressée de s'instruire ; ils ont et ils garderont la clientèle des esprits chercheurs, des âmes désabusées du rêve ; ils conviennent à un monde d'hommes d'affaires, de géomètres, de physiciens, de naturalistes. S'ils s'imposent, s'ils occupent une place distinguée dans la bibliothèque des œuvres contemporaines, c'est que leurs défauts eux-mêmes n'ont rien de banal, c'est qu'ils ne sont le plus souvent qu'une conséquence logique d'un système qui mérite d'être compris. Leur succès est une preuve remarquable du secours que peut apporter au talent la patience, la réflexion, l'esprit d'analyse, l'incessant et fécond effort du travail et de la volonté.

A.-D. LEREBoullet, « Feuilleton. Le roman contemporain. Hector Malot », *La Gazette de Lausanne et journal suisse*, 3 et 4 octobre 1873. – Reprise pour l'essentiel de l'article précédent.

A. LEREBoullet, « Les livres d'étrennes de la maison Hetzel » (1), *Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 1874, p. 599-600. – « Il y a dix années environ que M. Hetzel a entrepris d'accomplir une véritable révolution dans un des points les plus négligés de la littérature française en créant sa Bibliothèque d'éducation et de récréation. [...] La cause est dès à présent gagnée. [...] Demandez à M. Hector Malot s'il renie son *Romain Kalbris*, que notre confrère Sarcey appelait encore récemment un absolu chef d'œuvre ».

LE LIVRE, revue mensuelle (Octave Uzanne), « Comptes rendus analytiques. *Pompon*, par Hector Malot », 1881, p. 483. — « Malheureusement, après sa belle trilogie *les Victimes d'amour*, qui commença son succès, et quelques autres œuvres de valeur égale, il se laissa entraîner à une production hâtive et rapide, où son style semblait perdre ses qualités de puissance et de correction. C'est avec un réel plaisir que nous l'avons vu revenir aux données plus entièrement saines de l'art et produire des livres d'une haute morale et d'un sentiment élevé, comme *Sans famille*, couronné par l'Académie française. *Pompon* est dans le même sentiment ».

LE LIVRE, Bibliographie moderne n°67, « Critique littéraire du mois. *Le Sang bleu*, par Hector Malot », 10 juillet 1885. p. 343 - Le quarante-troisième roman de M. Hector Malot porte ce titre bien significatif : *le Sang*

bleu. On devine aussitôt une partie du sujet qu'il va traiter, ou tout au moins la partie principale de ce sujet, c'est-à-dire la question de la noblesse héréditaire, la mise aux prises de l'aristocratie et de la bourgeoisie, la lutte des préjugés féodaux et du progrès. C'est du Sang bleu qui coule dans les veines de la vieille marquise de Colbosc, et elle n'admet pas qu'on puisse introduire dans ce bleu réservé à l'aristocratie le moindre globule rouge aussi, pour elle, en dehors des nobles, ses égaux, il n'existe rien, ni argent, ni travail, ni intelligence. Mais il n'en est pas de même de sa fille, Hériberte de Colbosc, qui, lassée de sa solitude et de son célibat, voyant que personne de son rang ne veut l'épouser, accepte les millions et la main d'un honnête bourgeois du nom prosaïque de Guillaumanche, député et riche propriétaire, resté veuf avec une fille, le type du parfait honnête homme ; à défaut de titre et de sang bleu, il possède toutes les qualités de cœur et d'esprit nécessaires pour rendre une femme heureuse. À la grande stupéfaction, à la coléreuse jalousie de sa mère, Hériberte fait ce mariage, trouve le bonheur parfait dans cette union et aime, comme si elle était sa propre fille, Nicole, la fille de Guillaumanche. Ayant vainement tenté de semer la discorde dans ce ménage, la vieille marquise sait si bien manœuvrer que certain comte de la Sénevière, homme perdu de réputation, mais noble, courtise Hériberte malgré elle, assassine son mari, et, après avoir voulu épouser cette veuve, devenue veuve de son fait, se tue au moment où la fille de la victime est parvenue à découvrir que l'assassin, c'est lui. Tel est, en quelques lignes, le sujet de ce roman, un des plus émouvants d'Hector Malot. Le personnage qui domine ce livre et le rend d'une émotion poignante, c'est Nicole, une délicieuse figure d'enfant, adorant son père et ne vivant plus, après la mort de Guillaumanche, que pour le venger. Ce caractère d'enfant est fort heureusement trouvé, d'une couleur douce et tendre, qui va droit au cœur et le remue de la manière la plus profonde. Rien n'est plus touchant que les différents passages où cette petite se trouve en scène, d'abord avec son père, lui racontant ses joies et ses peurs, le couvrant de son adoration d'enfant, une adoration de petite fille qui a des élans maternels, ensuite avec sa belle-mère. Tout le livre repose sur cette enfant et il lui devra son succès mérité, un succès de larmes et de battements de cœur

Guillaume LENOIR, « Hector Malot, un écrivain normand secondaire de premier ordre », *Unité normande*, mars 2009.

Auguste LEO, recension de *Romain Kalbris*, dans le *Journal des Débats politiques et littéraires*, 4 nov. 1869. — Autrefois, le pauvre Romain aurait profité de l'aide de bonnes fées, mais dans la seconde moitié de notre siècle, le petit Robinson ne les rencontre plus. « Il ne faudrait cependant pas croire que l'écrivain a fait du 'réalisme' à l'usage de la jeunesse, ou du moins ce qu'une certaine école entend par ce mot aussi désagréable que la chose qu'il a la prétention d'exprimer, M. Malot n'accepte pas que tout ce qui existe mérite d'être décrit [...] le vrai n'exclut nullement l'idéal » : Romain reste toujours honnête et ne doit sa subsistance qu'au travail.

Auguste LEPAGE, *Les Dîners artistiques et littéraires de Paris*, Prinzzine, Klein et Cie, 1884. — Évoque les dîners Taylor, fondés en 1866, qui deviendront par la suite les dîners Dentu, rendus amusants par les récits du baron. Les convives avaient décidé de les transcrire, et « Hector Malot

s'était chargé d'écrire Lady Balshington et le Comte d'Orsay ; nous ne croyons pas que ce récit ait encore paru ».

Jules LERMINA (dir.), *Dictionnaire universel illustré biographique et bibliographique de la France contemporaine*, Paris, L. Boulanger, 1883. — Outre une notice élogieuse sur l'auteur, on trouve des entrées pour *Les Amours de Jacques*, « qui rappelle *L'éducation sentimentale* du grand Flaubert », *L'Auberge du monde* (« M. Malot est un esprit froid qui se garde de toutes haines furieuses »), *Cara, Marichette, Batailles du mariage*.

AUBERGE DU MONDE (L'), roman par HECTOR MALOT. 4 vol., 1876. — *L'Auberge du Monde*, c'est Paris. Le mot est même de Mme de Metternich. Auberge où passent toutes sortes d'individus, venant de tous les points du globe, où se rencontrent le colonel Chamberlain, Américain vingt fois millionnaire, le baron Lazarus, l'Allemand hypocrite, le prince Mazzarioli, l'Italien traître. L'auteur a pris prétexte de ce mot pour étudier tous les mondes ; la donnée qu'il a choisie est d'ailleurs des plus simples. Le colonel Chamberlain, d'origine française, a des parents ouvriers au faubourg Antoine. Il leur rend visite, s'y intéresse et notamment à une jeune fille, Thérèse. Mais, entraîné par la grande vie parisienne, il devient l'amant de la marquise de Lucillière, puis d'Ida Lazarus, puis de Carmelita Mazzaroli, et toujours il se sent écœuré par les vices de cette société à l'éclat d'emprunt, dans laquelle on ne vise que ses millions. Peu à peu la lumière se fait dans son esprit, et, cherchant avant tout le bonheur, il épouse Thérèse. Ce léger canevas a servi de prétexte à des études très intéressantes et très fouillées. Des personnages traversent le drame au visage desquels on peut attacher des noms bien connus dans l'histoire de notre temps. L'action, partant de l'Exposition de 1867, passe par la chute de l'Empire, la guerre, la Commune. Un membre de la Commune, Sorieul, tient à la fois de Millière et de Vermorel. L'étude est juste, sans exagération malveillante. M. Malot est un esprit froid qui se garde de toutes haines furieuses, et il a raison. Ses personnages, il est vrai, appartiennent à un monde un peu fantaisiste : son colonel Chamberlain, l'ouvrier Antoine, Michel sont plutôt des types idéaux que des hommes. Mais cela plaît à la majorité des lecteurs, qui a raison.

M. de LESCURE, « La semaine littéraire. Romans nouveaux », *La Presse*, 14 juin 1874, p. 1 et 2. — Recension de *Le Mariage de Juliette. Une belle-mère*. « Hector Malot est un romancier, de mœurs, mais surtout de caractères, appliquant à l'étude de la société contemporaine, envisagée surtout au point de vue de ses intimes mystères et de ses drames domestiques, des facultés d'observation un peu étroites, mais dans leur champ restreint, singulièrement sagaces et mettant ses types en mouvement avec un art un peu fruste, mais énergique et consciencieux. Son goût n'est pas des plus fins, son ironie est plus âpre que légère ».

M. de LESCURE, « La semaine littéraire », *La Presse*, 14 février 1875, p. 1. — Recension de *La Fille de la comédienne ; L'Héritage d'Arthur*. « Nous avons déjà essayé de définir, tels qu'ils se présentaient à nous, les caractères essentiels de ce talent un peu rude et sombre, dépourvu de gaieté et de charme, d'une observation plus forte que fine, d'une ironie amère et d'un style sans ailes. »

Jules LEVALLOIS, « Mélanges. Un nouveau roman de passion », *Revue européenne*, 15 juin 1859, p. 432-439. Recueilli dans *Études de philosophie littéraire. Critique militante*, Paris, Librairie académique, Didier & C^{ie}, 1863. — Recension des *Victimes d'amour*. « Ceux qui ont assez aimé pour en souffrir feront bon accueil à ce nouveau roman, sur la seule foi de son titre ; ceux qui n'ont connu que de calmes affections ou des plaisirs frivoles seront enclins, au contraire, à taxer ce même titre de singulière exagération ».

Jules LEVALLOIS, « *Les Amours de Jacques* par M. Hector Malot », feuilleton de *L'Opinion nationale*, 2 décembre 1860, recueilli dans *Critique militante*.

Jules LEVALLOIS, article sans titre annonçant la seconde édition des *Victimes d'amour* [*Les Amants*], dans *L'Opinion nationale*, 18 avril 1862. — « Une des premières tentatives d'analyse sincère auquel le public fit un bon accueil ».

Jules LEVALLOIS, annonce de la mort de la mère d'Hector Malot. La plus tendre et la plus éclairée des mères, *L'Opinion nationale*, 7 octobre 1862.

Jules LEVALLOIS, « Revue littéraire. La nouvelle génération. *Un assassin*, par Jules Claretie, *Les Réfractaires* par Jules Vallès, *L'Opinion nationale*, 26 mars 1866.

Jules LEVALLOIS, « *Les Victimes d'amour* par M. Hector Malot », *L'Opinion nationale*, 3 décembre 1866. - Recension de la trilogie. Rappel de l'accueil critique fait au premier volume, note des progrès, et exprime une seule réserve : l'auteur ne nous dit pas assez ce qu'il faut penser des personnages, ce qui est dommageable lorsqu'ils ne sont pas des modèles ; il y a donc chez lui comme « un défaut d'affirmation ».

Jules LEVALLOIS, [sans titre], *L'Opinion nationale*, 6 mai 1867. - La première série des *Victimes d'amour* de notre collaborateur M. Hector Malot, le volume intitulé *Les Amants*, vient d'atteindre à sa quatrième édition (...) Mais M. Malot est un de ces littérateurs consciencieux qui ne sont jamais complètement satisfaits de ce qu'ils écrivent (...) En opérant ces corrections, M. Malot ne s'est point borné aux retranchements qui lui ont paru nécessaires, il a cru — et, selon nous, avec raison — devoir ajouter à son livre un certain nombre de pages qui aiguisent et achèvent (...)

Jules LEVALLOIS, « France (littérature de la) », colonnes 810-811, 1867. — Notice sur l'actualité littéraire de l'année 1866, poésie puis roman. Le roman qui a fait le plus de bruit est *L'Affaire Clemenceau* d'Alexandre Dumas fils. M. Hector Malot a terminé la suite considérable qu'il poursuivait depuis plusieurs années. « M. Malot est un analyste impitoyable », il a désormais une place d'élite parmi les romanciers contemporains. « Il n'a plus qu'à s'étendre et à se compléter en accordant au sentiment, ou plutôt à la sensibilité, une part plus large dans ses émouvants récits ».

Jules LEVALLOIS, « Revue littéraire. *Un beau-frère* par M. Hector Malot – *Madeleine Bertin* par M. Jules Claretie – *Thérèse Raquin* et *Madeleine Féral* par M. Émile Zola », *L'Opinion nationale*, 28 décembre 1868. —

premier article d'une série de trois.

Jules LEVALLOIS, [sans titre], article sur *Romain Kalbris*, *L'Opinion nationale*, 30 novembre 1869, p. 2. - un très agréable récit qui « ouvre en quelque sorte une parenthèse dans l'œuvre souvent sévère, toujours si dramatique de Hector Malot ». Celui-ci est dans le vrai de son talent lorsqu'il consent à nous livrer son émotion.

Jules LEVALLOIS, [sans titre], recension de *Madame Obernin*, dans *L'Opinion nationale*, 1^{er} mars 1870, p. 3.

Jules LEVALLOIS, article paru dans *Écho*, 17 février 1876, recueilli comme notice à la fin de *L'Auberge du monde*, *Thérèse*, édition Flammarion, p. 275-280. J. Levallois rappelle le succès des *Victimes d'amour* et note la facilité de Malot à se renouveler. Il est rare que les romans d'observation soient étendus, à l'inverse des romans d'imagination. « On n'est surpris que d'une chose, c'est de voir ces narrations s'arrêter » L'observation est circonscrite dans ses recherches et dans ses manifestations. *L'Auberge du monde*, avec ses quatre volumes, est une gageure que tout le monde ne serait pas en état de tenir.

L'auteur a pensé que les dernières années du Second Empire avaient offert un tableau assez curieux pour qu'on en ravivât les couleurs prêtes à s'effacer et qu'on en reproduisît les principales figures disparues ou à la veille de disparaître. Il est certain que la période qui va de 1867 à 1870 et même quelque peu au-delà, des fastueuses apparences de l'Exposition universelle aux orgies, aux fureurs et aux désastres de la Commune, présente au moraliste un intérêt très particulier. Les leçons qu'elles contiennent valent bien la peine qu'on les dégage et qu'on les mette en lumière. C'est à quoi le romancier s'est appliqué avec beaucoup de patience, de finesse et de puissance. En un tel sujet, il était presque impossible que la politique ne réclamât point une part. Nous savons gré à M Hector Malot d'avoir fait cette part aussi restreinte que le lui permettaient les circonstances au milieu desquelles se meuvent les personnages de son roman. S'il a pu conserver jusqu'au bout la juste réserve qu'il s'était imposée dès le début à cet égard, cela tient à ce que l'ouvrage dans son ensemble est fortement composé. Quand on sait bien précisément où l'on va, ce que l'on veut et comment on entend le réaliser, on n'est pas exposé à s'abandonner à des développements, suggérés quelquefois par la passion, et qui peuvent devenir parasites.

Ce mérite de la composition, nous avons eu plus d'une fois à le signaler chez M. Malot. *L'Auberge du Monde*, considérée dans son économie générale, dans la correspondance et l'équilibre de ses diverses parties, nous donne lieu de répéter cette louange et d'y insister. Sans une science approfondie de la composition, le romancier était en péril d'aller se briser contre un des écueils dont fourmille le sujet qu'il a choisi. Il pouvait à chaque instant se laisser entraîner, soit sur le terrain brûlant du pamphlet, soit vers les régions sévères et froides de l'histoire. Un plan parfaitement dessiné et scrupuleusement suivi l'a gardé de toute faiblesse et l'a préservé des tentations.

La conception du livre est d'une simplicité magistrale. Elle est nettement indiquée dès la première partie. Français d'origine, mais non pas de naissance, le colonel Édouard Chamberlain est venu au monde en

Amérique. Son père, ouvrier du faubourg Saint-Antoine, gravement compromis dans les mouvements révolutionnaires, si fréquents sous le règne de Louis-Philippe, avait été forcé de se réfugier aux États-Unis. Devenu bûcheron du côté des monts Alleghany, l'ouvrier parisien épousa la fille d'un bûcheron comme lui, une Américaine. C'est dans cette humble condition que la richesse vint le trouver, non sans qu'il y aidât fortement. [Il trouve du pétrole]

Héritier d'une immense fortune, Edouard Chamberlain s'est montré digne de ce père actif et courageux. Non content de gérer avec intelligence ses quinze millions de revenu annuel, le fils du bûcheron, fidèle aux instincts libéraux de sa race, a pris du service dans l'armée du Nord lors de la guerre de sécession. Distingué par le général Sherman pendant la campagne de Géorgie, Edouard Chamberlain a obtenu un avancement rapide, et, quand la paix fut rétablie par la soumission des confédérés, il était déjà colonel de cavalerie. Le désir de visiter l'Exposition amène le colonel à Paris, mais ce désir n'est pas la seule cause de son voyage. Avant de mourir, le père d'Edouard, qui a laissé des parents en France, a fait promettre à son fils de chercher, de retrouver Antoine Chamberlain, l'excellent et généreux frère envers lequel son enfance et sa jeunesse ont contracté une dette de reconnaissance. « Antoine, lui a-t-il dit dans ce suprême épanchement, a une fille qui doit être âgée d'une quinzaine d'années. Va à Paris, vois cette enfant, et, si elle te plaît, épouse-la ; tu paieras ma dette envers mon frère. Ce n'est point un ordre que je te donne ni une volonté que je t'impose. Je ne sais ce qu'est ma nièce, si elle peut te plaire ou si elle est digne de toi. Antoine n'a pas eu comme moi la chance faire fortune ; il est resté, tu le sais, ouvrier. Mais, quelle que soit sa position, je suis sûr qu'il a élevé sa fille dans des idées de devoir et d'honneur, qu'il en a fait une honnête fille, une femme de cœur, à moins d'avoir rencontré en elle une mauvaise nature, ce qui n'est pas probable. Va donc à Paris, vois Thérèse, et ne te marie pas avec une autre sans savoir si celle-ci peut être ta femme.

Le projet n'est pas si facile à exécuter que se le figurait l'ancien ouvrier parisien devenu millionnaire. Sans doute, quant à sa liberté d'action, le colonel Chamberlain se trouve dans des conditions exceptionnelles. Il est étranger, il est riche, élevé dans une démocratie, il n'a ni les manières de voir ni les jugements préconçus des hommes de l'ancien monde. Si sa cousine Thérèse est jolie, suffisamment instruite, si elle a la distinction du cœur, si elle est libre de tout engagement, il l'épousera, qu'elle soit fille d'un capitaliste ou d'un ébéniste du faubourg Saint-Antoine. Puisqu'il n'est pas sensible à ce qu'il regarde comme un détail indifférent, qui donc pourrait l'empêcher de réaliser la volonté de son père et la sienne ? Notre Américain a compté sans les résistances de l'esprit mondain, représenté par son ami Gaston de Pompéran, sans la séduction aristocratique et parisienne que personnifie la marquise de Lucillière, sans les convoitises d'étrangers qui sont venus s'attabler chez nous, et qui, tout en exerçant leur splendide appétit, profitent sans pitié de nos faiblesses. Ces parasites qui, le lendemain de notre défaite, seront des ennemis, nous apparaissent ici sous la figure d'un grand seigneur italien rainé, le prince Mazzazoli, lorgnant pour sa nièce Carmelita la fortune du colonel, et sous le masque d'un banquier allemand, le baron Lazarus, faux bonhomme émérite, très désireux d'unir sa fille, la langoureuse Ida, aux quinze millions d'Edouard Chamberlain.

Entre ces ambitions, ces influences, ces passions rivales, une lutte s'engage. C'est à nous en raconter les incidents, à nous en dérouler les péripéties, à nous en montrer les acteurs, que sont principalement consacrées la deuxième et la troisième partie de *L'Auberge du monde*. Il nous est impossible, et nous le regrettons vivement, de donner un souvenir à toutes les physionomies sympathiques ou répulsives, souriantes ou sombres, que l'auteur fait passer sous nos yeux. Nous aurions aimé à insister sur l'art délicat et profond avec lequel M. Hector Malot traite les personnages de second plan, depuis le fidèle serviteur du colonel, le nègre Horace Cooper, jusqu'au dévoué compagnon d'Antoine Chamberlain, le pauvre boîteux Denizot, si touchant dans sa résignation, qui s'éclaire à propos d'une lueur de gaieté.

C'eût été plaisir aussi pour la critique de montrer dans quelle mesure M. Malot mêle les spectacles naturels aux événements du drame. Les paysages des environs de Paris sont peints avec autant de soin et de largeur que les aspects imposants des Alpes vaudoises. Un professeur de rhétorique pourrait citer au même titre, à cause de leur différence même, le récit d'une journée de pêche à Gournay-sur-Mame et la description d'un orage sur les premières pentes de la Dent de Jaman. Mais nous devons nous borner à ces indications, qui auront au moins le mérite d'éveiller l'attention des lecteurs sur la richesse des développements et la variété des tableaux contenus dans *L'Auberge du monde*.

Quant au dénouement, je me garderai bien de vous le raconter. Vous le trouverez dans la partie intitulée *Thérèse*. Ce dernier volume, où nous assistons aux terribles événements de 1870 et de 1871, sans perdre un instant de vue le héros ni les acteurs essentiels du drame, est traité avec une mâle vigueur qui ne s'interdit point toujours l'attendrissement. Il laisse dans la mémoire une impression forte et durable.

Jules LEVALLOIS, « Causerie du dimanche. *Le Lieutenant Bonnet* », dans *Le XIX^e siècle, journal républicain conservateur*, 26 octobre 1885.-

Il n'y a pas, aujourd'hui surtout, de sujets réservés en littérature ; mais il s'en rencontrera toujours desquels on ne devra parler qu'avec sérieux, avec une discrétion élevée. Parmi ces sujets d'un ordre en quelque sorte supérieur, ou qui du moins se classent à part, nous plaçons sans hésiter la série des scènes qui se rattachent à la vie du marin, du soldat et du prêtre. La plaisanterie, quand elle y touche autrement que pour un badinage passager, quand elle persiste et insiste, prend un caractère blessant, froisse la délicatesse de l'âme et offense la pudeur de l'esprit. Ce n'est pas qu'en ces matières on ne puisse marquer les faiblesses, signaler les imperfections. Pierre Loti l'a très bien fait pour le marin dans *Mon Frère Yves*, et Ferdinand Fabre n'a pas été moins franc à l'égard du prêtre dans *Lucifer*. L'un et l'autre ont su se montrer sévères en respectant la dignité du sujet. De même, Hector Malot, dans *le Lieutenant Bonnet*, a eu l'art d'exposer en pleine lumière divers types d'officiers sans mettre en relief ni nous imposer des figures falotes, comme le colonel Ramollot ou le commandant Laripète.

La vie militaire s'offre à nous sous des aspects assez variés pour que plusieurs romanciers aient été et soient encore à même de les considérer et de les peindre en évitant le danger des répétitions et des copies. Ce côté spécial de notre société française avait fortement parlé à l'imagination de

Balzac et par quelques cadres insuffisamment tracés, par quelques indications, malheureusement trop sommaires, nous savons que *la Comédie humaine* devait contenir des romans militaires en assez grande quantité. L'auteur du *Médecin de campagne* et de *la Rabouilleuse*, encore pénétré des hauts faits de la Révolution et de l'Empire par la tradition orale, nous eût montré dans le feu de l'action et dans l'éclat de la jeunesse ces terribles physionomies soldatesques dont les profils viennent se prolonger et se perdre dans ses dernières œuvres. La célèbre « histoire de Napoléon racontée dans une grange » prouve jusqu'à l'évidence qu'un certain souffle quasi-épique ne lui aurait point fait défaut.

Alfred de Vigny, dans son meilleur ouvrage en prose, *Servitude et Grandeur militaires*, a fait porter son étude sur un point tout particulier, mais de la plus haute importance et dont l'intérêt n'est pas encore près de s'affaiblir. Traversant une époque de troubles civils, où l'armée était trop fréquemment appelée à remplir des devoirs pénibles, l'écrivain, qui lui-même avait porté l'uniforme, s'est appliqué à démêler et à résoudre de son mieux les problèmes que de si douloureuses circonstances posent impérieusement à la conscience de l'officier. Le drame intime des scrupules, des angoisses, de la lutte entre l'honneur, les opinions individuelles, les sentiments humains est admirablement résumé dans la *Canne de jonc*, une page d'histoire et de morale que rien n'effacera. Il serait injuste, dans ce trop bref retour en arrière, de ne pas accorder un souvenir à Paul de Molènes. Sans doute il entre de la fantaisie et quelque emphase dans ses récits. C'est un romantique attardé qui s'amuse aux curiosités du style et au scintillement des métaphores. Cela n'empêche pas de sentir chez lui l'amour du métier, une fougue sympathique, une émotion vraie. S'il agite un peu trop le panache, au moins le porte-t-il avec bonne grâce et fierté.

Hector Malot n'a aucun goût pour les panaches. Avant tout et par-dessus tout, il aime le naturel; il en a le don, le courage et la force. J'entends par là que dans une époque où, pour ne parler que de littérature, - et la remarque pourrait s'étendre bien autrement loin, — l'artificiel, le factice, la grimace dominant, Malot est l'un des rares écrivains qui ont su se préserver de l'affectation, ne point demander le succès à la recherche de l'effet, et, cet effet, le faire jaillir du fond même des choses au lieu de le susciter par des procédés de mauvais aloi ou des tours de main charlatanesques. Il n'est pas jusqu'à sa réputation qui elle aussi ne soit naturelle, exempte des mensonges de la réclame, des habiletés de la mise en scène, des clameurs intéressées de la camaraderie. L'auteur du *Lieutenant Bonnet* n'appartient à aucune coterie classique, romantique ou déliquescence; il ne fait partie d'aucun syndicat littéraire; on ne prend pas soin, lorsqu'il écrit un roman, de nous l'annoncer six mois à l'avance en nous apprenant de quoi ce roman traitera, tandis que jour par jour on nous tient au courant du livre composé par l'illustre Z., approuvé par l'ineffable G. et admiré par l'impeccable D. Le succès ne lui en est pas moins venu, et s'est affirmé d'année en année, parce que le public se déprend vite des singeries et revient toujours, en définitive, à ce qui est sincère, solide, puissant.

Ces qualités, on les trouve réunies dans le *Lieutenant Bonnet*. Le romancier a pris la vie militaire telle que l'ont faite nos secousses politiques et nos

transformations sociales. Balzac s'était occupé de l'action du soldat, Alfred de Vigny de sa conscience, Hector Malot s'est inquiété de sa condition. Ce côté de la question est grave et l'on aurait tort de croire qu'il soit permis de le dédaigner. Certes le militaire a sa poésie, quand il nous apparaît le front incliné sous la méditation douloureuse des problèmes modernes ou le visage rayonnant d'audace et d'intrépidité au plus fort d'une mêlée glorieuse ; mais ce n'est pas là seulement qu'il est appelé à faire preuve d'héroïsme. Cette « difficulté de vivre » dont se plaignait Fontenelle, et qui est aujourd'hui un mal presque général, tendant à devenir chronique, surtout dans la moyenne bourgeoisie, s'est étendue à l'armée. La constitution régionale adoptée depuis quelques années a profité à l'esprit de famille. Ce qu'on appelait la vie de garnison se modifie et tourne à la vie de ménage. La chose est bonne en soi ; elle ne va pas toutefois sans inconvénients. Le temps n'est plus, remarque finement l'écrivain, où la vie militaire était la vie nomade, et où les familles ne voulaient pas s'exposer à ce que leurs filles, après trois ans de mariage, partissent du Midi pour le Nord ou du Nord pour le Midi, sans aucune chance de les voir jamais revenir. En établissant des corps d'armée à demeure fixe dans une contrée déterminée, on en a fait une sorte de garde nationale où les maris sont très recherchés ; - ils inspirent plus de sécurité que les fonctionnaires, ils sont aussi casaniers que les bourgeois, et en plus ils ont leur plumet. Ce qu'il y a de particulier aux situations pénibles qui peuvent résulter de ce nouvel état de choses, c'est l'extrême embarras, la presque impossibilité d'en sortir. L'officier pauvre qui rencontre un riche établissement est un favorisé de la chance ; il se trouve un peu dans la position d'un homme auquel dans une loterie serait échu l'un des meilleurs numéros.

Mais celui qui s'est marié par amour, qui a eu la noble imprudence d'associer à son modeste sort un sort plus modeste encore, ou bien celui qui aura cru (comme c'est le cas du lieutenant Drapier dans le roman de Malot) mettre la main sur la fortune et qu'un revers subit aura brusquement ramené à la pauvreté première, comment pourra-t-il corriger les caprices de la destinée, triompher des fatalités d'une condition précaire ? Le professeur gêné donne des répétitions, l'employé trop à l'étroit allège un peu ses charges en tenant des livres au sortir du bureau ou en prenant place dans quelque orchestre de théâtre. La dignité du militaire, le respect de l'uniforme lui interdit d'avoir recours à de pareilles ressources. A moins d'un avancement rapide, inespéré, prodigieux, il lui faut cruellement souffrir, silencieusement crever la faim, selon l'énergique expression populaire, et, douleur plus navrante, voir s'étioler et mourir autour de lui ce qu'il a de plus cher et de plus précieux au monde.

Il serait aisé, trop aisé de multiplier ces affligeantes hypothèses ou, à mieux parler, ces indications qui se dégagent avec une éloquente crudité de la réalité attentivement observée. Le romancier n'a eu que le choix des exemples, et cette multiplicité était assez grande pour qu'un esprit moins ferme et moins droit que le sien pût éprouver quelque hésitation. Il a dû se restreindre, condenser en des épisodes attachants, frappants, ses observations nombreuses et approfondies : voilà ce qui donne à son livre une réelle unité, et c'est là ce qu'il importe de ne point perdre de vue si l'on en veut recueillir le fruit.

Le premier de ces épisodes nous montre une jeune fille, Agnès de Bosmoreau, aspirant à se faire épouser par un officier plus riche qu'elle, le lieutenant Derodes, déployant, dans ce but, une coquetterie qu'elle croit non moins innocente qu'irrésistible et qui, malheureusement, n'est ni l'une ni l'autre, succombant enfin, victime de son étourderie, de sa présomption et aussi de la perfidie hautaine du don Juan de caserne qu'elle a cru apprivoiser. Comme pendant à ce tableau dans la manière noire, nous avons l'agréable et reposante peinture des honnêtes amours du lieutenant Bonnet et de Mlle Julienne Dorât. Là et sous une autre forme, nous nous heurtons encore à la question d'argent et aux conséquences qu'elle entraîne. Après avoir appelé notre attention et notre vigilance morale sur le danger exercé par le mirage de la richesse chez l'officier, l'auteur nous fait suivre dans les moindres détails, au fond du cœur d'un homme délicat, les angoisses de la passion qu'il n'ose s'avouer, retenue qu'elle est précisément par l'inégalité de la fortune

Bien que n'occupant point une place maîtresse dans le roman, le dernier épisode, les épreuves, les souffrances et la mort de Mme Drapier, sera peut-être celui qui frappera le plus le lecteur. Nous y avons fait déjà tout à l'heure une brève allusion. Mme Drapier est une de ces femmes qui ont été choisies parce qu'elles semblaient devoir apporter l'aisance à leur mari. La roue a tourné, l'aisance n'est point venue ou bien elle s'est promptement évanouie. Histoire lamentable que celle des époux Drapier. Les ambitions du lieutenant ont été déçues, celles de la femme aussi, car fille de cultivateur, épousant un brillant officier, un homme d'avenir qui pouvait devenir colonel, général, elle avait rêvé l'influence, la représentation dans ce qu'elle a de plus mondain, et tout s'est réduit à un méchant petit salon qui, si piètre et si chétif qu'il fût, lui aurait encore paru bien beau si l'on avait consenti à y venir. Mais, après les premières visites de politesse, le vide s'est fait et son jour, son mercredi s'écoule dans la plus désolante solitude. Dès midi, elle faisait le ménage de son salon aussi coquettement qu'il lui était possible, puis elle s'habillait pour être prête à s'installer dans son fauteuil à trois heures. Alors elle attendait l'oreille aux aguets, écoutant les bruits de l'escalier; on montait; c'était pour elle sûrement; non, ce serait pour plus tard. Et de temps en temps elle jetait un regard mélancolique sur les fleurs qu'elle avait arrangées dans tous les vases dont elle disposait, se demandant si personne ne les verrait. Elles lui coûtaient tant de peines et de fatigues. Ne pouvant pas les acheter comme tout le monde chez les fleuristes de la ville, elle allait elle-même les cueillir le mardi dans les prés, le long des haies ou à travers champs. Au printemps le choix était abondant, en été plus restreint, en hiver plus difficile encore. Mais rien ne l'arrêtait; sa course était plus longue, voilà tout. Et dans l'après-midi ses voisins la voyaient revenir portant à pleines brassées sa récolte de fleurs ou de feuillages verts selon la saison. Le récit de cette lutte opiniâtre contre la gêne, lutte qui se termine par une défaite, gêne qui se résout à la fin en une détresse noire, forme non seulement une des meilleures parties du livre, mais compte dès à présent et comptera chaque jour davantage parmi les plus belles pages du roman contemporain. Il n'en faut séparer ni comme vérité, ni comme émotion, ni comme beauté Sobre et mâle de l'expression, la scène où les femmes des officiers du régiment, instruites trop tard de l'excès d'une misère qu'elles ne faisaient que soupçonner, se trouvent réunies par une même pensée de

dévouement, de charité, de solidarité confraternelle dans l'humble salon de Mme Drapier. Il y a là plus que de l'observation, mieux que du talent; il y a ce que Shakespeare nomme « le lait de la tendresse humaine; un cordial dont les maîtres seuls ont le secret ».

Jules LEVALLOIS, « Zyte, par Hector Malot », *Le XIX^e siècle, journal quotidien politique et littéraire*, 1^{er} novembre 1886.

Jules LEVALLOIS, « Hector Malot, l'homme et le romancier », *Revue bleue* n°14, 2^e semestre 1893. Repris comme notice sur *Séduction* dans l'édition Flammarion. — Ce texte vient d'une conférence donnée à Rouen à l'invitation de la Ligue de l'Enseignement.

Jules LEVALLOIS, *Milieu de siècle, mémoires d'un critique*, Paris, A la Librairie illustrée, 1898. — Jules Levallois évoque la jeunesse et les goûts littéraires et historiques d'Hector Malot enfant. Il évoque la création de *L'Opinion Nationale* et précise les orientations de l'équipe de rédaction de ce journal.

Thomas LOUISY, « Comment 'Rémi sans famille' a impacté la vie des Rémi », *Huffington Post*, 12 décembre 2018. - Après le roman d'Hector Malot (1878), le célèbre dessin animé japonais et sa chanson dans les années 80, voici le film. [...] C'est probablement à cause de la série animée que la majorité des Rémi de moins de quarante ans porte ce court patronyme. Quatre lettres, deux syllabes, deux consonnes et deux voyelles. Qu'il s'écrive avec un "i" ou un "y", Rémi tient ses racines du latin *remedius* qui veut dire "remède". Dans l'histoire chrétienne, il évoque aussi Saint-Rémi, l'évêque catholique de Reims (ville du nord-est de la France qui tient son nom du peuple gaulois des Remes). Mais ce prénom devenu laïc n'a jamais été aussi populaire en France qu'au moment où le dessin animé du réalisateur japonais Osamu Dezaki était diffusé. [...] Le feuilleton est composé de 51 épisodes qui marqueront toute une génération. Ce phénomène médiatique participe à la popularité du prénom (comme pour n'importe quel événement marquant) à cette période. On observe un bond significatif en 1982 où près de 2000 nouveau-nés portent ce nom. Mais le pic maximal est atteint en 1987 avec plus de 2500 enfants. Soit un an après la première rediffusion de *Rémi sans famille* à la télévision française dans *Croque Vacances* sur la première chaîne. [...] Mais comme souvent, un prénom venant d'un personnage comme Rémi [sans famille] peut faire l'objet de railleries. "Rémi sans famille" devient souvent "Rémi sans ami". Les intrigues du dessin animé, souvent tristes à pleurer, inspirent les moqueries sur la famille, la solitude, la dureté de la vie ou encore la pauvreté. Qu'ils en connaissent l'origine ou non, les Rémi ont reçu des remarques de ce genre pendant leur enfance.

"À l'école, je m'en défendais avec les poings", avoue Rémi, un animateur périscolaire de 24 ans. Avec la réflexion et la maturité, il préfère plutôt en rire aujourd'hui tout comme un autre homonyme. "Ce n'est pas drôle mais je ris pour faire plaisir ou j'ironise sur cette blague", raconte cet ingénieur du son de 22 ans. Mais les deux jeunes hommes assument fièrement le patronyme donné par leurs parents. [...]

Au-delà de l'amusement et de l'engouement pour la série, une connotation dramatique colle à la peau des Rémi. Pour le psychanalyste et auteur du

livre *Le traumatisme du prénom*, François Bonifaix, "la fausse mode de ce nom tiré du dessin animé a fait du mal aux Rémi à l'époque car cela renvoie à quelque chose de très négatif". Le nom du héros d'Hector Malot souligne "un parcours initiatique dur mais intéressant" dans lequel il va apprendre les difficultés de la vie.

"La vision des japonais est de présenter aux enfants la vie de façon crue, et non comme Walt Disney", explique Arnaud Magnier au sujet du dessin animé d'Osamu Dezaki. Le jeune orphelin est comparé à l'héroïne de la série "Candy" ou d'un point de vue littéraire à Cosette dans "Les Misérables" de Victor Hugo. Si le nom de Cosette est devenu synonyme d'enfant maltraité, exploité par des adultes, celui de Rémi est synonyme de solitude et de tristesse.

Mais le choix de ce prénom se révèle être une force, à l'image du fougueux orphelin qui se remet de ses échecs. « Plus vous êtes moqués sur votre prénom, plus vous pouvez vous en relever fort », analyse le psychanalyste et d'ajouter : « Si le film d'Antoine Blossier se termine sur une note d'espoir, il peut avoir une influence dans la réhabilitation de ce prénom ».

Georges LUBIN, « Un centenaire. Hector Malot au lycée Corneille », *Rouen-Gazette*, 10 mai 1930. — « Je n'entreprendrai pas de vous romancer sa biographie, sans doute assez plate, et qu'au surplus vous trouverez sûrement évoquée dans les journaux à l'occasion de son centenaire. J'ai simplement fouillé dans les archives du lycée Corneille pour savoir si cet écrivain sans génie, mais honorable, avait été un bon élève. [...] c'est presque la règle de voir les futurs écrivains d'un talent moyen emporter tous les prix de leur classe. Tel ne fut pas le cas d'Hector Malot. Peu s'en faut qu'il ne fût un cancre... Le registre des places et les palmarès vont nous le dire.

Il entra au Collège Royal en sixième, en 1842, comme externe de la pension de M. Guernet. Ses places sont déplorables ; il est presque toujours dernier (35^e, 36^e), sauf en histoire, où il obtient les 15^e, 9^e, 8^e rangs. L'année suivante, mêmes succès en histoire (2^e, 9^e, 3^e, 2^e), qui lui valent un premier accessit dans cette matière. La classe de quatrième, en 1844-1845, ne marque pas de progrès en latin ni en français, mais il obtient le premier prix d'histoire. C'est d'ailleurs la dernière fois que son nom figure au palmarès. En troisième, en seconde, il continue à collectionner les dernières places, toujours avec la même exception pour l'histoire, où il est relativement bien noté. Il quitte le lycée à la fin de l'année scolaire en 1847, pour aller terminer, je crois, ses études, à Paris. Sans doute eût-on bien étonné ses professeurs en leur annonçant que cet élève, si nul en français, gagnerait un jour une fortune en écrivant des livres. [...] Il est assez curieux de voir que l'élève Malot (Hector) est presque une réédition de l'élève Flaubert (Gustave). Pour l'histoire, au détriment des autres études, ils ont, l'un et l'autre, une prédilection marquée. Mais tandis que Flaubert a conservé toute sa vie le goût de cette science, de la documentation et des méthodes historiques (sa composition de *Salammbô*, de *Saint-Antoine*, voire celle de *Madame Bovary* : sa correspondance nous le montre cherchant dans des livres de médecine l'opération du pied-bot), Hector Malot semble avoir oublié l'Histoire pour raconter des histoires. Et les seules qui font surnager son nom sont celles qu'il écrivit pour des enfants. »

G. Lubin relève ensuite que Malot eut comme professeur de 8^e, en 1844, un

M. Calbris. On trouve aussi dans les palmarès de 1843 un Homais et un Pécuchet.

Ch. M. « Le Lieutenant Bonnet », dans *Le Journal des débats politiques et littéraires*, 21 décembre 1885. - « Ne cherchez pas le lieutenant Bonnet sur l'Annuaire ; il y figure certainement ; probablement même en trouveriez-vous plusieurs. Mais M. Hector Malot n'a pas à craindre les réclamations des homonymes de son héros, tant il a pris soin d'embellir celui-ci des qualités chevaleresques qui doivent distinguer et distinguent sans contredit, l'officier français. Il est vrai que, à côté de ce galant homme, figure un autre personnage, infiniment moins sympathique, lieutenant aussi (il le faut bien puisque c'est la vie de garnison que l'auteur a voulu peindre), qui n'est vraiment tolérable qu'à titre de repoussoir et qui n'a qu'une excuse, c'est de ne pas exister ou de n'exister qu'à titre d'exception. Donc Bonnet, « père système », c'est-à-dire chef de sa promotion à Saint-Cyr, et Derodes, « major de queue » ou dernier de la dite promotion, finissent par se retrouver dans le même régiment après maintes vicissitudes. Et ici on ne saurait trop admirer la prévoyance du ministre de la Guerre s'il n'avait nommé que Bonnet, honnête, pauvre et travailleur, il n'y avait pas de roman, ou tout au plus un roman bourgeois, comme on n'en fait plus guère et comme on n'en lit plus du tout. Mais Derodes, riche, insolent et dépravé, a été couché sur le même décret, et voilà la garnison révolutionnée, voilà Bonnet obligé de se mettre bien malgré lui en vedette, de se faire le champion de l'innocence outragée, comme on disait jadis, et finalement de débarrasser le régiment et la ville de Derodes, par un coup d'épée bien appliqué et surtout bien mérité. N'allez pas croire cependant à quelque aventure vulgaire, la fable qui se déroule sous la plume de M. Hector Malot, à travers mille péripéties intéressantes, émouvantes même parfois, nous fait pénétrer dans un intérieur qui ne semblait point fait pour servir de théâtre aux exploits ordinaires d'un vaniteux débauché, égaré sous l'uniforme. Maintenant, comment se fait-il qu'une jeune fille de bon ton en arrive à céder à un caprice de ce Derodes, et comment un tel malheur devient-il justement pour le lieutenant Bonnet la cause déterminante d'un bonheur que sa main n'osait pas atteindre ? C'est ce que nous ne saurions révéler sans gâter le plaisir que ne peut manquer de procurer la lecture d'un livre dont pas une page ne doit être sautée. Qu'il nous suffise pourtant de dire que le dénouement n'est pas celui qu'on pense et qu'il n'est nullement conduit d'après la formule banale. Bonnet n'a point à réparer l'injure de son camarade ; il ne fait que venger l'honneur d'une famille, dans laquelle sa noble conduite dans des circonstances éminemment délicates lui a valu d'entrer.

Ce qui plaît dans ce roman, c'est que, Dieu merci, il ne plaide aucune thèse, et qu'il n'a point la prétention d'être un « document », pas même un document militaire, à moins que dans la peinture d'un ménage d'officier qui n'a que ses appointemens et la dot réglementaire de sa femme, ou dans la décomposition, hélas ! facile, du budget d'un sous-lieutenant, on ne voie un plaidoyer en faveur de « l'unification des soldes », ce qui ne nous étonnerait pas d'ailleurs. Pour notre part, l'avouons-nous, nous n'aimons guère ces tableaux de misères professionnelles noblement supportées, pas plus que nous ne goûtons, du reste, ce type de vieux officiers ridicules que l'on met si volontiers, de notre temps, dans les livres ou sur le théâtre. Sans doute,

M. Hector Malot n'a pas abusé de ceux-ci et il a touché celles-là d'une main discrète. Mais nous tenons, avec les Allemands, qu'il n'y a, qu'il ne doit y avoir dans l'armée rien qui prête à la pitié, ni au rire. Quel intérêt avons-nous à ce qu'il en soit autrement ?

Arrêtons-nous car voici que nous aussi nous plaidons une thèse au moment même où nous venons de féliciter M. Hector Malot de n'avoir point donné dans ce travers. Au surplus, un nouveau roman de ce maître peintre de mœurs et de caractères, de cet écrivain charmant dont aucune « modernité » ne vient déparer le style, n'a pas besoin d'être présenté longuement au public ; il suffit de l'annoncer.

Carmen MCCARRON, « Rapports gender-genre dans *En famille* et *Sans famille* d'Hector Malot. Calgary, The International Research Society for Children's Literature, congrès conjoint *Children's Literature and the Fin de Siècle/Littérature de jeunesse et fin de siècle*, 5-9 juillet 1999.

Gérard MACÉ, *Un joli monde. La police parisienne*, Charpentier, 1887, p. 328. - Evoque une taverne souvent visitée, à la sortie des théâtres, par des artistes et des hommes de lettres. « Justement, à droite en entrant, voici M. Hector Malot, l'auteur de *Sans famille* et de tant d'autres œuvres remarquables. Observateur très fin, toujours vrai, il cause avec un dessinateur, et M. Eugène Moret, romancier original, aux études charmantes et appréciées de gens de goût. Ils viennent chercher ici des types avec la description exacte de leurs milieux et de leurs mœurs.

Pierre MALVEZIN, *Dictionnaire des mots réformés par la société philologique française*, Paris, Delagrave, 1891 — « Lètre »-préface d'Hector Malot, page 20 : « Cher Monsieur Malvezin, J'ai lu avec beaucoup de plaisir vos propositions et je les vote. Si elles étaient universellement adoptées, elles rendraient un grand service à la langue française, en facilitant son étude par le public étranger. C'est surtout à ce point de vue que je me place pour vous féliciter de vos efforts, qui méritent bien la « reconnaissance » des « homes de lètres » français, puisqu'ils tendent à répandre leurs œuvres. Recevez mes compliments bien sincères. Hector Malot.

Andrée MANSAU, « *Sans famille*, du roman des musiciens ambulants à la comédie musicale de l'Opéra de Nice », dans *L'Œuvre pour la jeunesse d'Hector Malot*, p. 71-83.

Francis MARCOIN, « Lectures anachroniques : *Romain Kalbris*, d'Hector Malot », *La Revue des livres pour enfants* n°139, printemps 1991, p. 73-79.

Francis MARCOIN, « Malot, Hector », notice, *The Oxford Encyclopedia of Children's Literature*, sous la direction de Jack Zipes, Oxford University Press, volume 3, p. 21, 2006. – Courte notice d'une vingtaine de lignes dont la présence, dans cette encyclopédie en 4 volumes dominée par la production nordique et anglo-saxonne, est néanmoins significative.

Francis MARCOIN, « *En famille*, roman familial, roman social », préface à la réédition de *En famille*, Amiens, Le Goût de l'Être/ Encrage, 2006, réédité dans la collection « Œuvres d'Hector Malot », Encrage, 2012.

Francis MARCOIN, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2006. – Développements sur *Romain Kalbris*, p. 582-585, sur *Sans famille* et *En famille*, p. 689-698.

Francis MARCOIN, « Hector Malot, libre et bourgeois », introduction à *Hector Malot et le métier d'écrivain*, p. 7-16.

Francis MARCOIN, « Deux collègues : Hector Malot (1830-1907) et Ferdinand Fabre (1827-1898) », *Perrine*, 2012.

Francis MARCOIN, « L'histoire éditoriale de *Romain Kalbris* », *Perrine*, 2013.

Francis MARCOIN, « Normandie réelle, Normandie rêvée », dans *Hector Malot, le roman comme témoignage*.

Francis MARCOIN, « Hector Malot, l'errance enfantine revue par l'anime et le cinéma au Japon et en Chine », *Perrine*, 2017. Texte remanié de la communication, « L'errance enfantine revue par l'anime japonais », au 4^e séminaire Artois-Nankin : *Patrimoine, territoire et transculturalité*, université de Nankin, octobre 2016. – Approche des adaptations de *Sans famille* mais aussi de *En famille*, dont la tristesse est notamment dénoncée sur un site allemand, « Ja, auch ich bin ein Opfer von Perrine » (« Moi aussi je suis une victime de Perrine »).

Francis MARCOIN, « *Sans famille*, roman de l'éducation intuitive », site en ligne *The Conversation*, février 2017.

Francis MARCOIN, « Hector Malot vu par la critique », colloque *Hector Malot au carrefour des cultures*.

Francis MARCOIN, « Hector Malot : un parcours de délégitimation », *Carnet de recherches LegiPop*, hypothèses.org, mai 2017.

Francis MARCOIN, « Hector Malot, père et grand-père : l'éducation en famille », dans *Hector Malot, l'écrivain instituteur*.

Francis MARCOIN, « Hector Malot et la tentation du bref », colloque « Entre-deux et nouvelle brachylogie », université Parthénope de Naples, 17-18 mai 2018, publié dans *Conversations, la revue des études brachylogiques* n°8, 2019.

Francis MARCOIN, « Le *Sans famille* de Claude Santelli, une étude comparée », journée d'étude *Claude Santelli et le Théâtre de la jeunesse*, université d'Amiens, 16 mai 2019, publié dans *Perrine*, 2019.

Francis MARCOIN, « Où allons-nous ? Quand Hector Malot répond à une enquête de Jules Huret », *Perrine*, 2020.

Francis MARCOIN, « Hector Malot, *Sans famille*, extrait du chapitre I (Au village) », dans *La Littérature de jeunesse par ses textes*, sous la direction de Bénédicte Milland-Bove et de Marie Sorel, « Les fondamentaux de la Sorbonne Nouvelle », Presses Sorbonne Nouvelle, 2020, p. 73-77.

Francis MARCOIN, « L'École de Rouen, une chimère à deux visages », *Cahiers Flaubert-Maupassant* n°39 : *L'École de Rouen*, 2020.

Francis MARCOIN, « Hector Malot à Bade, Babel de l'Europe », *Perrine*, 2021.

Francis MARCOIN, préface à *Romain Kalbris*, éditions Archipoche, 2023.

Henri MAREL, « Malot, Guyot, Talmeyr... et d'autres romans, avant et après », dans *Germinal, une documentation intégrale*, University of Glasgow Press, 1989.

François MAROTIN, *Les Années de formation de Jules Vallès (1845-1867). Histoire d'une génération*, L'Harmattan, 1997. - Hector Malot apparaît souvent dans cette étude, ainsi que Jules Levallois.

Jules MARTIN, « M. Malot (Hector-Henri) », *Nos auteurs compositeurs dramatiques*, Flammarion, 1897. - « ... Commence ses études à Rouen, les termine à Paris où il fait son droit. [...] Fait représenter en collaboration plusieurs drames sur les théâtres du boulevard, puis *le Beau-frère*, c.b a. avec Belot (Gymnase— 30 août 1872); *La Belle madame Donis*, c.b a, avec Gondinet (Gymnase 29 déc. 77); *Villon* (Gal. Vivienne — 23 fév. 9i); etc. » L'auteur attribue à Hector Malot *Villon*, acte en vers de Henri Malo.

Tiphaine MARTIN, « « Retrouver sa famille. De *Sans famille* à *En famille* », dans *La Famille dans tous ses états*, sous la direction de Michel Wieviorka, Auxerre, Sciences humaines éditions, 2018, p. 272-292.

Sylvie MARTIN-MERCIER, « Maître et padrone dans *Sans famille* », *Cahiers Robinson* n°10.

LE MATIN, « Les livres. Le Lieutenant Bonnet, Hector Malot » 12 octobre 1885

Hector Malot, bien qu'il n'appartienne pas à l'école naturaliste, se croit obligé d'étudier les caractères de ses personnages et les milieux dans lesquels ils s'agitent ; tout comme si ses romans manquaient d'intrigue, de péripéties et d'intérêt dramatiques. Ce lettré, qui a le sentiment de la dignité de son art, produit deux-volumes seulement par an, pour avoir le temps de les penser avant de les écrire. Son nouveau roman est une peinture exacte, fidèle et colorée de la vie militaire en temps de paix, de l'existence de l'officier dans les garnisons.

Le lieutenant Bonnet est un brave et digne garçon, un peu sombre, un peu contenu, parce qu'il n'a pas été heureux, parce que son père, un paysan madré et avare, l'a laissé se débrouiller tout seul et payer, sur sa maigre solde de sous-lieutenant, l'arriéré de sa pension à Saint-Cyr. Il en résulte qu'il a été un peu méconnu par ses chefs, qui ont pris la faute de son isolement, commandé par la pauvreté, pour de la sauvagerie, lorsqu'il arrive à la Feuillade, jolie petite ville où tient garnison le régiment commandé par le colonel Bayon, un officier supérieur, tout à fait supérieur, qui dévoile la vérité et apprécie la dignité de ce jeune homme. Avec lui, arrive au régiment un autre lieutenant nommé Derodes, qui est exactement le type opposé à celui du lieutenant Bonnet. Il est riche, viveur, gommeux, sans cœur.

Les deux officiers sont reçus dans une maison de la ville qu'habite une famille composée de la grand'mère, aimable sourde, tout à fait sourde ; de la mère et de ses deux filles, nées de l'amour d'un des époux successifs de cette veuve un peu excentrique. La première, Julienne, est une beauté

froide, réservée. Très riche d'ailleurs, son père lui a laissé, en mourant, plus de trente-cinq mille francs de rente. C'est elle qui dirige et fait vivre la maison. Sa sœur, Agnès, à laquelle elle abandonne une dot de cent mille francs, est une délicieuse et coquette créature. Julienne et Bonnet s'adorent bientôt, sans que le jeune homme, retenu par la question d'argent, ose se déclarer. Quant à Agnès, elle se laisse séduire par Derodes, se donne à lui et devient enceinte. Bonnet, qui a fini par se déclarer, un jour, que, trompé par un usurier, il se croyait subitement devenu riche, se constitue le gardien de l'honneur de celle qui doit être sa belle-sœur, provoque Derodes; le blesse, l'estropie et épouse Julienne. Agnès meurt de la fièvre puerpérale. Ce récit est traversé par des épisodes, tantôt gais, tantôt touchants, et entre autres par celui du ménage Drapier, union lamentable d'un officier sans fortune, et d'une pauvre jeune fille, dont les parents n'ont pas payé la dot et qui meurt de misère, secourue trop tard par les frères d'armes de son mari. Tel est ce roman à la fois honnête et pathétique qui ne dépare pas le bagage littéraire considérable d'Hector Malot et qui aura certainement un véritable succès

LE MATIN, « Villégiatures. Comment travaille Hector Malot. « Le député malgré lui ». Historique de quelques romans. Les chinoiseries du Code. Un marcheur infatigable », 14 septembre 1890. — « Quelques jours avant le 14 juillet, un monsieur assez fort, barbe blanche coupée en carré et moustaches blanches tombantes, à la figure pleine, un peu colorée, dans laquelle des yeux vifs mettent une légère expression de raillerie, se présentait dans le salon d'attente du ministre de l'instruction publique pour solliciter une audience. Il attendit assez longtemps mais il n'avait nullement l'air de s'ennuyer, bien au contraire. Au rebours des solliciteurs vulgaires, il semblait prendre un extrême plaisir à se morfondre, et marquait même un peu d'impatience chaque fois que l'huissier appelait un élu de l'audience. On eût dit qu'on l'interrompait dans son travail. En effet, il observait les physionomies, prêtait l'oreille aux propos de cette antichambre ministérielle, guettait les gestes des sénateurs, des députés qui se promenaient, le portefeuille sous le bras, comme chez eux, comme des gens qui s'acquittent de leur fonction, sous ces lambris fanés, bien plus que dans la salle des séances.

Enfin, arriva le tour de notre original. Il entra dans le cabinet de M. Bourgeois. Après s'être acquitté de la commission qui l'amenait, une demande de ruban pour un confrère, le solliciteur – c'était M. Hector Malot – causa quelques minutes avec le ministre et voici les réflexions dont il lui fit part : J'ai passé dans votre salon quelques heures très intéressantes, car elles m'ont permis de saisir sur le vif une maladie que je soupçonnais, mais dont je ne connaissais pas l'intensité, la « sollicitation », dont souffre la République et qui l'affaiblit, puisque, ne pouvant accorder tout ce qu'on vous demande, vous êtes obligé de faire une foule de mécontents. Puis il ajouta, en prenant congé : Je vous remercie, monsieur le ministre, de votre réception. Elle me fournira un chapitre intéressant pour le roman que je prépare en ce moment.

La science et le roman. C'est M. Hector Malot qui nous narre cette anecdote, dans le cottage de Fontenay-sous-Bois, où il a bien voulu nous accueillir. Après qu'il nous eût conté tout ce qu'il avait observé d'intéressant pendant son attente et au cours de son audience, nous demandâmes au

romancier à quel nouveau roman il avait fait allusion. Il est intitulé *Le Député* malgré lui, nous répondit-il c'est une étude de la vie parlementaire. Il est commencé depuis quatre ans, et c'est le boulangisme qui m'a empêché de le continuer. Les conclusions n'en sont pas tendres, en effet, pour MM. les parlementaires, et je ne voulais, pas avoir l'air de travailler dans le sens boulangiste. J'ai bien cru, un moment, ne jamais pouvoir le terminer.

Avez-vous encore autre chose en préparation ?

Je viens de terminer une autre étude, *Anie*, qui va paraître incessamment dans une revue. L'ouvrage repose sur une donnée assez paradoxale, « fin de siècle » même, si j'ose me servir de cette expression. Il ne s'agit rien moins que d'un savant ayant une grande connaissance des affaires, plus malin que son homme d'affaires et le roulant. Vous voyez que la chose est assez rare. J'ai dû étudier, pour faire ce livre, un peu d'agriculture, la fabrication mécanique du beurre et la transformation en prairies des vignobles malades ; car j'ai l'habitude de ne parler que des sujets que je possède bien. Voulez-vous, mon cher maître, nous rappeler les choses que vous avez dû apprendre pour en faire le fond de vos principaux ouvrages ?

Avant d'écrire *Sans famille* j'ai été visiter l'inondation de la mine de Lalle, à Bessèges, et je suis arrivé bon premier, sept ans avant Zola qui, comme vous le savez, s'est occupé de cette question dans *Germinal*. Des extraits de ce roman servent à l'étude de la langue française dans les écoles d'Angleterre et du Canada. Pour la rédaction de *Mère*, j'ai pioché pendant trois ans l'étude des machines à triple et à quadruple expansion. Je croyais que cette partie théorique tiendrait une place considérable dans ce roman. Or, elle n'a tenu qu'une page, mais, du moins, la fiction repose sur des bases sérieuses. Dans *les Besoigneux*, je m'occupe des procédés de teinture résultant de la découverte de l'aniline ; dans *Une Bonne affaire*, de la théorie de la chaleur. J'ai pris conseil, le plus que j'ai pu, de gens éclairés, c'est que j'ai un grand scrupule, et veux m'abstenir de toute inexactitude.

Un point de droit. Malgré tous les efforts du romancier, en effet, il arrive parfois qu'un concours de circonstances l'égare dans la partie technique ou spéciale du livre qu'il prépare. Cela a failli m'arriver pour *Marichette*. J'avais à me débattre dans une question de droit hérissée de traquenards, celle des enfants naturels incestueux et adultérins. C'est le cas le plus difficile du Code, lequel est, selon moi, volontairement obscur, parce qu'il touche là une des questions de morale et de réglementation sociale que le législateur n'a pas voulu trancher. Il a préféré laisser aux magistrats le soin d'interpréter la loi suivant la situation, les circonstances et de l'appliquer ainsi d'une façon plus humaine. Je vais donc voir un de mes amis, avocat très en vue et très occupé. J'entre dans une antichambre encombrée de monde et je suis reçu, tant bien que mal, entre deux consultations. J'expose le scénario de mon roman, la situation respective de mes personnages, ma thèse et les conséquences forcées selon moi de l'intrigue. Mon ami m'écoute distraitement, songeant sans doute aux gens qu'il lui restait à recevoir, ou à quelque situation délicate exposée par un client, et quand j'eus fini, il me dit : C'est parfait ; cela va bien comme cela. Vous pouvez marcher sans crainte. Rassuré, je termine mon roman et il commence à paraître en feuilleton dans un journal. Au bout de quelque temps, je reçois une lettre d'un avocat de province, me disant, en substance, « Mais, monsieur, où allez-vous avec votre thèse ? Vous donnez un formidable croc-en-jambe au

Code, vous allez faire reconnaître légalement l'enfant issu de l'amour d'un oncle avec sa nièce ». Mon ami, le grand avocat, m'avait mal écouté, et moi, j'ignorais cette chinoiserie de la loi, c'est qu'un oncle peut épouser sa nièce, mais qu'il n'a pas le droit de reconnaître leur enfant né hors mariage. Il était temps encore pour que je pusse changer les conclusions de mon roman ; mais, depuis ce moment, je me défie des princes du barreau. Quand j'ai une question de droit à élucider, je vais tout bonnement consulter un avocat de province.

Union littéraire. Tout en causant avec Hector Malot, nous nous promenons dans le jardin qui entoure sa maison. Depuis vingt-cinq ans, le romancier habite Fontenay. Il fit construire son habitation lorsque la Ville de Paris acheta le bois de Vincennes à l'État et fit découper une zone de terrain pour la revendre aux particuliers. À côté de la maison, cachée par des guirlandes de lierre et de vigne grimpante, et empiétant sur le jardin, est un pavillon appartenant à la Ville de Paris, et habité par les gardes du bois ; de sorte que Hector Malot est merveilleusement gardé par des gens qu'il ne paye pas. Le cottage est coquet et confortable ; aux murs sont accrochés de nombreux originaux ou reproductions des principaux dessins intercalés dans les livres du romancier. Le mur de fond du cabinet de travail est occupé par de longs rayons couverts de livres, livres d'amis et livres de science. Les œuvres du romancier sont reléguées dans un petit chalet au fond du jardin. Dans ce cabinet, deux bureaux se dressent en face l'un de l'autre. M. et Mme Malot travaillent dans la même pièce, à peu près aux mêmes heures. Mme Malot marche sur les traces de son mari. Elle écrit des œuvres fort distinguées. Hector Malot consulte sa femme ; il prend son avis sur le fond et la forme de ses moindres écrits. Mme Malot, au contraire, se méfiant de l'autorité prépondérante de son mari, ne lui soumet ses romans qu'après achèvement complet. L'auteur de *Romain Kalbris* prépare ses romans cinq ans, parfois dix ans à l'avance. En ce moment, il en a vingt-cinq dont le scénario est écrit. Inutile de dire qu'ils ne verront pas tous le jour. Les meilleurs, seuls, sortiront de leurs cartons.

De la salle à manger et du salon, la vue, plongeant par-dessus le bois, découvre le donjon et la chapelle de Vincennes. L'austère monument ajoute au paysage une note romantique à la Walter Scott. L'après-midi, assis sous la vérandah, le romancier contemple la foule des bébés, conduits par leur mère ou leur nourrice, qui viennent s'ébattre sur les pelouses du bois, bordant la maison. Une douzaine de vaches, à l'attache dans le pré, fournissent aux joueurs enfantins un sain et-délicieux goûter. Cette jeunesse s'enivre de lait fumant dans les tasses rustiques. Ce bois, l'auteur de *Conscience* l'affectionne, et, entre ses heures de travail, il va s'y promener en famille ; mais il ne le connaît guère sous son aspect estival. Pendant la belle saison, en effet, il fait de longs voyages en Italie, en Allemagne, en Autriche. Cette année, il s'était proposé de visiter l'Espagne, mais le choléra l'en a empêché ; il s'est contenté de parcourir les Pyrénées et la Touraine. Hector Malot est, d'ailleurs, un marcheur infatigable. Il y a trois ans, il se rendit à pied « pour se dégourdir les jambes » de Paris à Dieppe et de Dieppe au Havre, sans se reposer une journée dans ses étapes, avec une marche moyenne de dix lieues par jour. Or, nous dit-il, en nous contant son voyage, ce fait me mit plus en relief que n'aurait pu le faire le meilleur roman. Tous les journaux le relatèrent, et je reçus un dossier d'articles de

journaux publiés à New-York et à Yokohama. Je dois peut-être, ainsi, à mon amour de la marche la faveur d'être lu jusqu'au Japon. Que ceux qui sont à l'affût de la notoriété se le disent On ne saura jamais ce que les écrivains doivent de réputation à leurs talents accessoires. Un jour viendra peut-être où l'on ne saura plus rien de M. Ingres, sinon qu'il jouait du violon.

François MAURIAC, « Sans famille », *Le Figaro littéraire*, 20 septembre 1958. Recueilli dans *Nouveaux Mémoires intérieurs*, 1965, p. 298-301 de l'édition *Mémoires intérieurs/Nouveaux mémoires intérieurs*, Flammarion, 1985. — « Je rentre aujourd'hui dans *Sans famille* comme dans une maison où j'ai longtemps vécu [...] Ce livre est beau puisqu'il m'a fait pleurer ».

André MAZON, recension de *Die französische Kritik und Dostojewski*, de Hans Friedrich Minssen, *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1934, p. 443. — « Son enquête, si consciencieusement qu'il l'ait conduite, ne lui a pourtant pas découvert l'imitation de *Crime et châtiment* par Hector Malot dans ses romans de *Justice* et *Conscience* sur lesquels M. J. Drougard vient d'appeler notre attention ».

Marie-Françoise MELMOUX-MONTAUBIN, « L'enfant et l'animal dans la littérature de jeunesse du second XIXe siècle », colloque *L'Animal du XIXe siècle*, 18-19 octobre 2008, site de l'université Paris 7, <http://www.equipe19.univ-paris-diderot.fr/Colloque%20animal/Melmoux-Montaubin.pdf> — l'étude accorde une place importante aux romans *Sans famille* et *En famille*.

Didier MÉREUZE, « Un artiste, une ville. Hector Malot, l'enfant de La Bouille », *La Croix*, 24 janvier 2009.

MÉTROPOLE ROUEN NORMANDIE, *Parcours Hector Malot. La Bouille. Rouen. Bonsecours. Oissel*. Elbeuf, 2016. — Cette brochure de 18 pages a été réalisée en accompagnement de l'exposition « Hector Malot, le roman comme témoignage », Fabrique des Savoirs, Elbeuf.

Georges MEUNIER, Introduction aux *Pages choisies des auteurs contemporains. Hector Malot*, Paris, Flammarion & A. Colin, 1898.

Georges MEUNIER, « La magistrature dans le monde contemporain », *Revue politique et littéraire*, 1898, p. 454-459. — Meunier rapproche Émile Zola, « le chef de l'école naturaliste », et Malot, « disciple de Balzac et auteur de romans à thèses fort appréciés du public » : l'un et l'autre discréditent l'institution judiciaire en voulant l'améliorer — Zola dans *Pot-Bouille* et dans *La Bête humaine*, H. Malot dans *Un beau-frère*, *Le Docteur Claude*, *Le Sang-bleu*, *Justice*, et *Complices*. Article reproduit dans *Hector Malot, la morale et le Droit*.

Georges MEUNIER, *Le Bilan littéraire du XIXe siècle*, Fasquelle, « Bibliothèque Charpentier, 1898, p. 301-302. — Le Naturalisme occupe aujourd'hui de si fortes positions qu'on le rencontre même chez des écrivains qui voudraient répudier ses doctrines, comme Octave Feuillet, Victor Cherbuliez, Hector Malot, « dont l'œuvre un peu touffue et quelquefois inégale offre des parties qui rappellent Balzac par l'art de créer et de faire vivre des caractères ».

Jean-Paul MEYER, « Du roman à la bande dessinée. Double contrainte de la transposition narrative », *Formules* n°15, La Nouvelle Orléans/Paris, Presses universitaires du Nouveau Monde, p. 7-18. — Dans cet article, est évoquée une transposition de *Sans famille* en bande dessinée.

Jean-Paul MEYER, « À propos des albums de bande dessinée adaptés de romans. De la transposition littéraire à la transposition didactique », dans *Bande dessinée et enseignement des humanités*, sous la direction de Nicolas Rouvière, Grenoble, ELLUG, 2012.

Françoise MICHEL-JONES, « Romanesque du voyage et mondialisation : la thématique de l'Inde d'après Jules Verne et Hector Malot », dans Jules Verne et les inventions romanesques, sous la direction de C. Reffait et A. Schaffner, Amiens, Encrages, 2007, p. 157-171.

Françoise MICHEL-JONES, « Une écriture de l'histoire immédiate : paysage industriel et mondialisation dans *En famille* », dans *Hector Malot et le métier d'écrivain*, p. 100-113.

Christian MILLET, « Un talent excellemment reconnu : Hector Malot, auteur des *Victimes d'amour* », dans *Le Rocamboles* n°7.

Christian MILLET, chapitre concernant les liens de Malot avec son département, dans *Balade en Val de Marne*, éd. Alexandrines, 2000.

Christian MILLET, postface à la réédition de *Complices*, Petit à Petit, 2001.

Christian MILLET, préface à la réédition de *Clotilde Martory*, Amiens, Encrage éditions, 2012.

Christian MILLET, « Hector Malot et le *Code des magistrats honoraires* », dans *Hector Malot, la morale et le Droit*.

Christian MILLET, « Il faut cultiver notre jardin. Les articles du *Journal pour tous* », *Perrine*, 2018.

Christian MILLET, « Malot et Cauterets », *Perrine*, 2021.

Christian MILLET, « Approche du monde artistique sous la plume d'Hector Malot dans le *Lloyd français* », *Perrine*, 2022.

Christian MILLET, « Zyte, portrait d'une artiste », *Perrine*, 2023.

Henri MITTERAND, « Notes et variantes », dans *Émile Zola, Les Rougon-Macquart*, tome I, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1960, p. 1647-1648. — H. Mitterand considère deux romans de Malot, *Un Curé de province* et *Un miracle*, comme des sources possibles de *La Conquête de Plassans*.

MLF, « Ai no machi / [Town of Love / Città del Amor] », dans *A luce dell'Oriente: cinema giapponese muto, 1898-1935/ Light from the East : Japanese Silent Cinema, 1898-1935*, cinetecadelfriuli.org — Ce film de Tomotaka Tasaka (1928, en français : *La Ville de l'amour*) présente des traits qui font immédiatement penser à *En famille*, bestseller de la fin du XIXe siècle. Le cinéma s'est toujours approprié des matériaux disparates. Quels éléments du roman ce film a-t-il utilisés, supprimés, déformés ? A une fillette héroïque et intelligente il substitue une jeune fille sentimentale

et soumise pour une histoire d'amour.

Jean-Yves MOLLIER, *Michel & Calmann Lévy, ou la naissance de l'édition moderne. 1836-1891*, Calmann-Lévy, 1984, p. 335-336. — Sur la recommandation de Sainte-Beuve, Michel Lévy accepte de publier *Les Amants*, payé 400 francs, puis *Les Amours de Jacques* et la suite de la trilogie. « Malgré le caractère populiste de son œuvre, les volumes publiés sous le second empire ne connaissent pas de tirage important, moins de 5000 exemplaires par roman avant 1870. L'éditeur avait cru aux chances du romancier de rencontrer les lecteurs des campagnes, mais la commission de colportage refusa l'estampille nécessaire aux *Amours de Jacques* [...] Calmann Lévy, en revendant ses droits sur l'œuvre de Malot à Dentu, en 1873, un mois après la mort de Michel, ne pouvait imaginer que *Sans famille*, trois ans plus tard, allait devenir le classique de la littérature populaire et faire reprendre les ventes des premières œuvres ».

Henri MONFLIER, « Hector Malot au lycée de Rouen », *Le Journal de Rouen*, 15 mai 1930, p. 2. — Grâce aux recherches du proviseur du lycée Corneille et de son secrétaire, Monflier a pu consulter le dossier scolaire de l'élève Malot. Résultats médiocres, sauf en histoire, et encore. Pourtant il a eu comme professeur Chéruel. Rappel de ce qu'en dit Malot dans la notice de *Séduction*. Malot était déjà un indépendant. Jules Levallois fut un élève beaucoup plus brillant, mais qui a été le plus glorieux plus tard, dans la vie ? « Non le lauréat brillant mais le sombre indépendant ». « C'est que le pauvre Levallois était un timide, un indécis, un effacé. Je l'ai vu une fois chez son ami. C'était un petit homme maigriot, propre, rappelant physiquement, de Freycinet, la fameuse « souris blanche ». Il était venu des coteaux de Saint-Cloud avec sa femme, petite bourgeoise à poitrine étriquée, dont la vue vous faisait penser à la fameuse poupée à Jeanneton. En face de Malot, à la figure grave, au verbe net, au geste large, à l'ensemble solide, l'ancien secrétaire de Sainte-Beuve avait l'air d'un vieux comptable présentant ses comptes à son patron. [...] Malot était un volontaire ».

Édouard MONTAGNE, *Histoire de la Société des gens de lettres*, Librairie mondaine A. Böswillwald, s.d. [1889]. — Cet ouvrage donne la composition du bureau de la société, dont H. Malot fit partie.

LA MONTAGNE, « Et si Ussel et la Haute Corrèze faisaient du roman *Sans famille* un atout touristique ? », 29 mars 2018.

MONTRETOUT, « *Vices français* », *Le Grelot*, 1^{er} mai 1887. — Je plains aussi M. Hector Malot, qui vient d'essayer de réhabiliter sir Charles Dilke dans le chaste roman à titre pornographique, intitulé *Vices français*. Suivant l'auteur, jamais sir Charles, un vrai Joseph ! n'aurait été l'amant de Mme Puti...phar Crawford, jamais il n'aurait été question de scènes à trois (monsieur, sa maîtresse et une femme de chambre) dans le lit de fer de Sloane Street. Pourquoi ? Parce que c'était un lit de fer. M. Hector Malot prétend qu'on ne peut faire ces opérations-là que dans un lit en acajou ! Réhabiliter Charles Dilke notre ennemi intime, est presque aussi fort que de réhabiliter Wagner. Mais ça fait moins de bruit. Le titre du livre est une véritable table des matières fécales.

A. MOREL, « Les talents jeunes. L'œuvre d'Hector Malot », *L'Indépendance belge*, 4 septembre 1871, feuilleton en rez-de-chaussée, p. 1 et 2.

Arnold MORTIER, article sur la pièce de Malot et Gondinet, *La Belle Madame Donis*, dans *Les Soirées parisiennes de 1877 par un monsieur de l'orchestre (Adolphe Mortier)*, préface par Edmond Gondinet, Dentu, 1878.

- Pour arriver à temps on a dû faire, au théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle, des prodiges d'activité. Lue le 3 décembre, *la Belle Madame Donis* a été collationnée, apprise, corrigée, sue et mise en scène en vingt-cinq jours !

Il y a bien eu cinq jours de relâches ; mais, comme en même temps le théâtre a donné quatre matinées, pendant lesquelles, bien entendu, il a été impossible de répéter, ces relâches ne peuvent pas compter. Pour trouver le pendant d'un pareil tour de force, il faut remonter au *Demi-Monde*, de Dumas, qui n'eut également que vingt-cinq répétitions et on comprend que cette coïncidence ne paraisse pas de mauvais augure aux amis de la maison. M. Montigny a tenu à diriger en personne toutes les répétitions de la pièce de MM. Edmond Gondinet et Hector Malot. Gondinet ne se lasse jamais de parler avec admiration des services que le directeur du Gymnase rend aux auteurs. [...]

Le roman de *la Belle Madame Donis* a été publié dans *le Siècle*. L'ouvrage fourmillait de traits piquants et d'indiscrétions politiques sur l'Empire.

Au théâtre, où il faut absolument contenter tout le monde et son père, ce bagage anecdotique constituait un danger sérieux que les auteurs ont fait disparaître complètement de la nouvelle comédie.

À cet égard, Gondinet a mis tout en œuvre pour dissiper d'inévitables préventions. Dès qu'il apercevait un de ses amis sur le boulevard, il se hâtait de courir à sa rencontre en s'écriant avec animation :

— Surtout, mon cher, dites-le bien à vos amis et à toute votre famille, il n'y a pas un mot de politique dans ma pièce ; elle est sans couleur déterminée ; les personnages sont dépourvus d'opinions, et l'action se passe n'importe quand, aussi bien sous la République que sous l'Empire.

Un exemple montrera avec quel soin on a éliminé de la pièce cet élément dangereux. Le préfet du roman ; un personnage vif et léger dont la conscience n'a rien à envier à la gomme la plus élastique, ne paraît pas sur la scène du Gymnase. On en parle sans le voir jamais : c'est un véritable préfet Benoiton.

En revanche, on voit beaucoup, et sans songer à s'en lasser, la préfète, sa femme, sous les traits de Mlle Massin, que les directeurs du Vaudeville — qui devaient bien cette gracieuseté à l'auteur du Club — ont obligeamment prêtée à la direction du Gymnase pour *la Belle Madame Donis*.

[l'auteur s'attarde ensuite plaisamment sur les débuts de Mlle Massin dans la comédie]

Citons quelques mots de la pièce, puisque les mots de Gondinet sont à la mode.

La préfète veut connaître les opinions politiques de M. Donis.

— Quel est son drapeau ? demande-t-elle. — L'arc-en-ciel.

— Oh ! moi, je ne transige pas... je n'admets qu'un gouvernement.

— Lequel ?

— Celui dont mon mari est le préfet.

Le comte de Sainte-Austreberthe à son fils :

— Je ne nie suis jamais senti si jeune... C'est à croire, ma parole d'honneur, que la jeunesse s'acquiert... en vieillissant.

Mme Donis. - Oh ! moi, madame, je ne me compte pas. La préfète. - Les femmes ne se comptent jamais, mais on les retrouve dans le total.

- Tout le monde, s'écrie Mlle Donis, aujourd'hui, dans sa famille, un ancien ministre à tutoyer. Un cousin de papa a été de treize combinaisons. Il peut mettre sur ses cartes : ministre retiré... des combinaisons.

La préfète donne des renseignements sur la famille Saint-Austreberthe :

— Le père, bonhomme, n'a pas de sens moral, regarde l'honnêteté comme une carrière très-respectable, mais il en a pris une autre !

Le chapitre des toilettes est peu intéressant. Mme Fromentin, qui méritait de représenter l'héroïne, la belle madame Donis, s'habille comme une riche bourgeoise de province qui ne ferait pas venir ses toilettes de Paris. Mlle Legault marche naturellement sur les traces de celle qui, dans la pièce, lui sert de belle-mère ; cependant je l'engage à changer de modiste : le chapeau qu'elle porte à son entrée au second acte lui va tout à fait mal, et quand on est jolie comme elle, gracieuse comme elle, il est vraiment dommage de voir tant de grâce et tant de gentillesse gâtées par un si vilain chapeau.

Mlle Massin est comme toujours habillée avec une élégance irréprochable et un goût exquis. Elle représente l'administration en femme qui a d'excellentes raisons pour supposer que son mari ne peut figurer sur aucun mouvement préfectoral.

J'aime beaucoup la toilette de femme de chambre de Mlle Giesz et surtout son foulard noué dans les cheveux à la façon des belles filles de Bordeaux. On a paru généralement apprécier cette Giesz à la bordelaise.

Au bal du troisième acte — il y a naturellement un bal au troisième acte — M. Montigny est parvenu à remplacer les figurants ordinaires de ces fêtes, si ridicules et si mal mis, par de vrais artistes. Les rôles de valseuses et d'invités muets sont tenus par Mlles Geneviève Dupuis, Lenormant-Delia, la charmante Mlle Lesage, etc.

Si vous me trouvez un autre théâtre de Paris où l'on pourrait vous montrer un pareil spectacle, je ne serais pas fâché de le connaître.

L'une des grandes surprises de la soirée pourrait s'intituler : la nouvelle incarnation de Saint-Germain.

L'amusant comique représente un personnage d'une élégance outrée, un gommeux de la plus belle venue.

Jusqu'à présent, son sans-façon, ses allures bon enfant ne l'avaient guère préparé à ce nouvel emploi.

Aussi, en artiste consciencieux, a-t-il étudié les modes nouvelles et consulté tous les grands tailleurs en vogue. Aucun fournisseur ne lui semblait assez chic.

Je dois reconnaître que le résultat a dignement récompensé ses laborieux efforts. Saint-Germain nous a présenté ce soir un type d'une élégance à peu près irréprochable.

Il est difficile de pousser plus loin le talent d'imitation.

Sato MOTOKO, « Japanese Adaptations of 19th Century and Early 20th Century Western Children's Literature »,

Roger MUSNIK, « Hector Malot, 1830-1907 (Romanciers populaires du

XIXe siècle) », *Le Blog Gallica*, 21 septembre 2020.

Hans Jorg NEUSCHÄFFER, « Le déclin du patriarcat. Adultère et divorce dans le roman-feuilleton de 1884 », *Romantisme* n°53, Paris, CDU/SEDES, 1986-3, p. 37-47. — Cet article prend en considération l'expression romanesque du problème du divorce ; quelques dizaines de lignes (p. 45) sont consacrées à *Micheline*, publié en 1884, et au matriarcat.

NESTOR [Henry Fouquier], « *Ghislaine* », *Gil Blas*, 9 novembre 1887. — « Les romans ont une saison, comme les théâtres. Dès que la lampe s'allume tôt pour la veillée, les conteurs sont là qui viennent demander et prendre leur place au foyer. Il serait très intéressant de pouvoir, comme on le faisait assez aisément autrefois, suivre le mouvement des romans et ne pas en laisser passer un, à son apparition, sans le signaler et le critiquer. Mais ils sont trop ! C'est tout juste si nous pouvons nous arrêter à quelque production nouvelle, de temps en temps, moins encore pour raconter un roman que pour essayer de donner une idée de la manière de son auteur.

Je viens d'achever la lecture du dernier roman de M. Hector Malot, *Ghislaine*. C'est la dramatique aventure d'une femme qui, avant son mariage, est violée, car elle est possédée par surprise et sans consentement, par un aventurier étranger, son professeur de musique. Ceci, c'est le point de départ du récit, le postulat de l'auteur. Comme le théâtre, le roman peut avoir ce postulat pour lequel on nous demande un peu de complaisance. Il est peut-être invraisemblable qu'une jeune femme, fût-elle timide comme l'héroïne de M. Malot, Jeanne, princesse de Chambries, se laisse faire violence sans appeler au secours, l'homme qui est entré par ruse dans sa chambre lui donnant à entendre que, si on vient aux cris, il affirmera qu'il a été attendu. La révolte de l'orgueil et de la pudeur doit, ce me semble, l'emporter sur ce raisonnement prudent, qui est, je crois, surtout à l'usage de femmes plus avisées et qui mesurant exactement la portée d'un scandale, se résignent à l'éviter par un sacrifice d'elles-mêmes. Mais enfin tout arrive, dit-on, en pareille matière. Jeanne, d'ailleurs, revient bientôt à elle, chasse avec horreur le musicien Nicéas et avoue à M. de Chambrais, son oncle et son tuteur, l'horrible aventure. Celui-ci emmène aussitôt loin de Paris la victime, qui devient mère d'une petite fille, Claude, qu'on confie, sans révéler le secret de sa naissance, à de braves gens. Dix ans se passent. Jeanne a épousé le comte d'Unières, qu'elle aimait. [...]

Donc, la comtesse d'Unières est la plus heureuse femme du monde. Adorée de son mari, elle l'aime. Son tuteur est mort, laissant sa fortune à Claude, qui, rapprochée du château, vit chez des serviteurs dévoués. [...] Mais voilà qu'en plein bonheur, Jeanne voit revenir devant elle le spectre du passé. Nicéas, après mainte aventure, transformé en prince Amouroff sans cesser d'être un aventurier besoigneux, rentre en France, s'informe de son ancienne élève, et n'a pas de peine à pénétrer le secret de sa situation. Le misérable fait « chanter » Jeanne, la menaçant de reconnaître Claude et de la lui enlever. Il la dépouille ainsi de ses bijoux, de tout ce qu'elle peut réaliser. Enfin, il tente de lui arracher Claude.

Jeanne, éperdue, a appelé à son aide son mari absent. Elle veut tout lui dire, lui demander sinon le pardon, du moins l'oubli, et qu'il l'aide à défendre son enfant contre un père scélérat. Le comte d'Unières accourt, juste pour apprendre que l'aventure vient d'avoir une solution tragique. Nicéas a été

surpris, alors qu'il enlevait Claude, par le serviteur à qui on l'avait confiée, le garde-chasse Dugomer ; et Dugomer, qui a l'œil vif et la main sûre, a envoyé Nicéas dans l'autre monde, d'un coup de fusil que personne ne regrettera. Quant au mari, il se conduit en sage : il avait tout compris. « Quelle douleur tu m'aurais épargnée, dit-il à sa femme, si tu avais parlé d'abord et quelles hontes tu te serais épargnées ! — Vous saviez ? — Oui, c'est pour cela que je suis parti. — Tu vois donc que la grandeur de l'amour peut fermer les lèvres. — Elle se jeta aux genoux de son mari : Ainsi, s'écria-t-elle dans un élan affolé, t'aimant, t'adorant, n'ayant jamais eu dans le cœur que le désir et la volonté de te plaire et de te rendre heureux, toi le meilleur et le plus noble des hommes, toi qui mériterais le paradis en ce monde, je t'aurais apporté, pour prix de ton amour, la honte et le malheur ! Il la contempla longuement, puis, la relevant : — Le malheur, si effroyable qu'il soit, peut être supporté quand on est deux. Il y a des maris qui pardonnent la faute de leur femme. Je n'ai pas à te pardonner, puisque tu es une victime. » Et le roman finit sur cette conclusion, qui satisfait nos cœurs. Encore qu'assez simple en ses péripéties, le récit de M. Hector Malot est plein d'intérêt. Écrit d'une langue élégante et soignée sans affectation, il est fait d'épisodes et de tableaux bien observés et pleins de vie, où se détachent, chacun avec une physionomie très particulière, les personnages secondaires, qui sont nombreux. Y a-t-il, dans le livre, une thèse, comme on dit aujourd'hui ? Je ne saurais l'affirmer. La thèse, en tout cas, serait celle du pardon. Mais est-ce de pardon qu'il s'agit ici ? Évidemment non. Le combat qui se livre dans l'âme du mari est tout entier entre la raison, qui lui dit qu'elle est innocente entre toutes, moins coupable, en bonne justice, que ne le serait une jeune fille qui se serait abandonnée à la plus légère des coquetteries et le sentiment, la sensation physique plutôt, qui naissent de la révolte des sens. Peut-être les péripéties de ce combat intime eussent-elles pu tenir plus de place dans le livre, y être plus fermement indiquées ? Le goût moderne va très volontiers assez avant dans l'analyse des sensations, opposées aux idées. Notre art se matérialise, et du mot de Salluste, si juste, que nous sommes une âme et un corps, c'est surtout la seconde partie que nous retenons volontiers.

Mais M. Hector Malot, dans cette œuvre comme dans celles qui l'ont précédée, depuis *Sans famille*, un chef-d'œuvre d'émotion, jusqu'aux peintures plus osées de la vie de Paris, *Micheline* ou *Baccara*, incline vers la psychologie plutôt que vers la physiologie. Il laisse assez volontiers dans l'ombre ce qui n'est pas la passion ou le sentiment abstraits. Il lui plaît de nous montrer les honnêtes gens triomphants dans le combat de la vie, sans nous faire trop voir les plaies saignantes qu'ils ont eux-mêmes l'orgueil ou la délicatesse de cacher. L'amour, à ses yeux, est presque toujours une force et une noblesse pour qui le ressent, et il aime mieux l'associer à l'idée du devoir que de l'y opposer. Cette conception de l'art est en réaction avec la conception la plus habituelle aux romanciers contemporains. Quelles que soient les tristesses de la vie pour ses héros, quelques souffrances qu'ils aient à supporter, quelques défaites même que l'honnêteté ait à subir, M. Hector Malot reste optimiste. Il n'aime pas à diminuer l'être humain. Les dénouements tragiques, comme celui de *Micheline* ou de *Ghislaine*, sont des dénouements justiciers. Il n'a pas pris au sérieux la plaisanterie de Baudelaire qui, après avoir esquissé l'histoire du plus grand scélérat qui se

puisse rêver, lui faisait dire, en forme de conclusion : « Et maintenant, chargé de crimes, riche, bien portant, vénéré et adoré de tout ce qui m'entoure, sans remords et ayant une excellente santé, je jouis en paix du prix de mes forfaits. » Cette ironie, dont Atar-Gull nous donna un des premiers modèles, a été fort à la mode, si à la mode qu'il y a peut-être quelque originalité aujourd'hui à nous montrer, dans le roman, des personnages ayant une vraie grandeur morale et, grâce à elle, surmontant les douleurs imméritées que le hasard a mises dans leur vie.

Mais si, par-là, et aussi par le soin apporté au style, sans que ce soin tourne à la manière, M. Hector Malot se rattache à l'école des romanciers romanesques, où règne George Sand, il est dans le mouvement, comme on dit, par l'étude exacte des milieux, ne craignant pas du tout d'aborder la peinture des dessous de Paris. Ses « héros » — j'aime ce mot qui dit l'effort de la volonté et de la conscience, — ne vivent pas dans le pays du Bleu, trop loin de la réalité qui nous entoure. Ils sont en contact avec des êtres plus bas ou plus ordinaires, mauvais même, et dont l'auteur dépeint la physionomie avec une précision qui ne recule pas devant la satire. C'est ainsi que, dans *Baccara*, il a abordé sous toutes ses faces le monde varié à l'infini des joueurs, et ceux qui vivent du jeu et ceux qui en meurent. Il ne se contente pas de nous présenter les types dans leur généralité philosophique, il en fait des portraits vivants ; il s'arrête au détail précis, pittoresque, technique, arrivant à l'allusion discrète aux choses et aux personnages connus. Très parisien en ses écrits, il estime qu'on trouve tout dans ce Paris toujours nouveau à l'explorateur, vertus et vices, et il nous parle de tout. *Ghislaine* nous fait entrer dans une de ces maisons, assez fermées, où vivent les derniers représentants de la vieille noblesse, et son comte d'Unières a un je ne sais quoi de rare et de singulier, un mysticisme chrétien particulier, qui explique peut-être assez comment il échappe à la jalousie venant des seuls sens. [...]

NEW ZEALAND HERALD, « England's french vices », vol. XXIV, issue 7996/ supplément, 9 July 1887. — « Malot's novel based on the famous Dilke case. »

David NICHOLLS, *The Lost Prime Minister: A Life of Sir Charles Dilke*, A&C Black, 1995, p. 204. — évocation de *Vices français*.

Edouard NOËL & Edmond STOULLIG, compte rendu des premières représentations de *La Belle Madame Donis*, pièce en 4 actes de M.M. Edmond Gondinet et Hector Malot, *Les Annales du théâtre et de la musique* 1877, Charpentier, 1878, p. 331-333. — La pièce souffre de la hâte avec laquelle elle a été montée.

Eugène NOËL, « Bibliographie agricole. *Almanach de l'agriculture*, publié par J.-A. Barral », *le Journal de Rouen*, 15 décembre 1866, p. 3. — Eugène Noël saisit le prétexte de faire l'éloge des *Enfants*, où Martel est à la fois artiste et agriculteur.

Emarô NOGUCHI, « Préface », *Sans famille*, Tokyo, Meguro-Shoten, 1914.

Florence NOIVILLE, « Hector Malot, dans de beaux draps », *Le Monde*, 5 janvier 2017. — « La Fabrique des savoirs, à Elbeuf, en Normandie, célèbre l'auteur de *Sans famille* en témoin engagé de la France de la fin du XIXe

siècle ». Tout l'objet de l'exposition est de nous faire découvrir ou redécouvrir H. Malot sous un jour moins réducteur que celui d'auteur d'un immense best-seller.

LA NOUVELLE REVUE, « Bulletin bibliographique. Hector Malot, *Séduction* (Dentu) », septembre 1881. — « M. Hector Malot n'appartient pas à la nouvelle école des romanciers qui procèdent par tableaux successifs, dont la plupart pourraient être détachés de l'ensemble sans nuire à l'intérêt, sinon au développement de la fable. Chez lui, et en cela il nous semble se rapprocher mieux des préceptes du genre, l'action s'enchaîne et se déroule régulièrement depuis l'exposition jusqu'au dénouement. Son nouveau roman, *Séduction*, est l'histoire d'une belle jeune fille pauvre, victime de sa pauvreté et encore plus de sa beauté, qui l'expose à toutes les convoitises, jusqu'au jour où une attaque providentielle de petite vérole lui permet enfin de vivre en paix, en lui enlevant cette beauté fatale. La morale de cette triste histoire, qui se passe en province (une vilaine province, où les gens qui ne sont pas odieusement et cyniquement corrompus, sont non moins odieusement et cyniquement égoïstes), n'est pas consolante, c'est que la première condition du bonheur pour une jeune fille qui n'a pas l'avantage inappréciable d'une respectable dot, est d'être un monstre de laid ».

LA NOUVELLE REVUE, « Bulletin bibliographique. Hector Malot, *Une femme d'argent* (Dentu), mars 1881. — « C'est parce que son mari refuse de se lancer dans les affaires, que Mme Fourcy, pressée de s'enrichir rapidement, s'y lance elle-même. Au lieu de gagner, elle perd, et dans son embarras elle a recours à un vieillard fort riche, qui lui répond cyniquement qu'il ne prête point aux femmes, mais qu'il leur donne volontiers, si elles veulent être gentilles. Après le vieux Ladret, c'est au jeune Robert Charlemont qu'elle s'adresse, au fils du banquier chez qui son mari est employé, au propre camarade de son fils à elle. Après avoir poussé son jeune amant au vol, et payé ce qu'elle doit, elle repousse froidement Robert. Quand tout se découvre, le détournement et l'adultère, c'est le mari qui s'expatrie, tandis que la criminelle reste tranquillement à Paris avec ses enfants ; ceux-ci ne savent rien et continuent par conséquent de l'honorer et de l'aimer. Ce dénouement, injuste et inattendu, laisse le lecteur sous une impression pénible ».

Sophie O'BRIEN (Sophie Raffalovich), « Silhouettes d'autrefois. IV. Amis de France, amis de Russie », *Journal des Débats politiques et littéraires*, 7 juin 1925. Recueilli dans *Silhouettes d'autrefois*, Alcan, 1926. — « Hector Malot fut un ami dont l'amitié nous fut douce. On fit connaissance au début de la carrière du romancier. Ma mère lisait un de ses premiers romans, qui paraissait en feuilleton au *Débats*. Elle écrivit au romancier une lettre signée d'un nom de fantaisie, où elle exposait ses objections à certaines parties du roman. [...] Ma mère fut tout émue de voir sa lettre reproduite dans le roman. On fit connaissance. Hector Malot venait souvent nous voir. Il avait une égalité d'humeur parfaite ».

OFFICE DE TOURISME DE CORDES-SUR-CIEL, *Ils ont écrit Cordes... Voyageurs, historiens, romanciers, poètes*, exposition du 2 octobre au 2 décembre 2004, Maison Fonpeyrouse, Cordes-sur-Ciel, 2004. — Dans *La Petite Sœur*, Hector Malot évoque la cité de Cordes. Une page

du catalogue en donne un extrait décrivant l'entrée dans la ville imposante et le contraste entre son froid humide et le caractère riant de la campagne. Illustration de Méaulle. C'est Agnès Maleville qui est l'auteur de cette page.

OFFICE DE TOURISME DE SAINT-AUBIN-SUR-MER, *Saint-Aubin-sur-Mer*. Calvados, 1997. — Hector Malot a situé l'action de son roman *Cara* dans cette station balnéaire. Dans cet ouvrage, p. 45, est citée une page des carnets de Malot qui, en 1877, évoque une croyance relative aux marins disparus en mer, qu'il reprendra dans le roman. Une notice, « Hector Malot, un spectateur normand attentif » (p. 136-137), se termine par un rapprochement curieux entre cette scène de noyade et le jugement de Zola sur Hector Malot, qui l'a déçu et qui se serait « noyé ».

Margaret OLIPHANT, recensions dans le *Blackwood's Magazine*, Edinburgh — *Séduction* (« A few french novels », déc. 1881) — *Zyte* (« French contemporary novelists », mai 1887) — *Conscience* (« The Old saloon », sept. 1888. Dans la même chronique, *Folies d'amour* de Mme Hector Malot).

Edouard PAILLERON, « Préface » de *Conscience*, « The Immortals, masterpieces of fiction », maison Mazarin, 1905. — Texte très bref rédigé pour une édition de luxe en langue anglaise.

Edmond PANNIER, « *Les Victimes d'amour*, tel est le titre énergique d'un volume avec lequel M. Hector Malot débute dans la littérature », *Le Causeur*, mars-août 1859, p. 316-320. — Maurice, le héros, « est né au pays de Lamennais et de Chateaubriand [...] l'océan lui a révélé son génie de compositeur, et déjà il est célèbre par toute la Bretagne. Mais ce n'est rien pour lui. Paris est le but de ses rêves ». À Paris, il ne connaît que déceptions et se console avec Marguerite, qui se détache vite de lui. « Madame Bovary, Fanny, Marguerite, voilà trois femmes qui appartiennent à la même famille [...] M. Gustave Flaubert a été, dans l'école moderne, un des peintres les plus énergiques de cet être sans sexe, dont il décrit les inassouvissables passions. M. Hector Malot est aussi descendu courageusement dans ce cercle infernal [...] C'est là un remarquable début [...] il y a quelques taches, quelques réminiscences trop visibles de George Sand et de Balzac », mais ces défauts ne retirent pas à l'auteur le rang qu'il mérite.

Élisabeth PARINET, *La Librairie Flammarion*, 1875-1914. Paris, IMEC éditions, 1992. — Dans le chapitre « Flammarion et ses auteurs », une section est consacrée à Hector Malot, p. 329-335. Un examen des contrats montre qu'Hector Malot, s'appuyant sur le succès phénoménal de *Sans famille*, fut un négociateur intraitable, mieux payé que Zola lui-même. P. 390-391 : tirage des romans d'Hector Malot chez Flammarion.

Élisabeth PARINET, « Gérer son succès littéraire : Hector Malot et ses éditeurs », dans *Hector Malot et le métier d'écrivain*, p.172-190.

PARISIS (Émile BLAVET), « Vices français », *Le Figaro*, 28 avril 1887. Texte repris en notice pour l'édition Flammarion. — L'auteur de l'article donne les clés de ce roman inspiré d'un fait divers survenu dans la haute société londonienne, « l'affaire Dylke ».

Roger PARMENT, « Le Rouennais Hector Malot », Rouen, *Liberté-*

Dimanche, 21 septembre 1958.

Roger PARMENT, « Noël dans l'ombre d'Hector Malot », *Paris-Normandie*, 26 décembre 1965. — A propos de l'adaptation par Roncoroni de *Sans famille* à la télévision.

Roger PARMENT, « Il y avait un trésor rue Bonnefoi chez le général Lalande : les lettres du 'communard' Jules Vallès à Hector Malot », Rouen, *Liberté-Dimanche*, 9 mars 1969.

Daniel PECQUEUR, *Dans la cour des grands*, Petit à Petit, 2000. — Bande dessinée sur les hommes illustres anciens élèves du lycée Corneille. Les pages 3 à 8 sont consacrées à Hector Malot.

Pierre PÉJU, *Enfance obscure*, Gallimard, 2011. — Analyse de *Sans Famille* (p. 106 et 211-212 de l'édition Folio, 2016) : « "Je suis un enfant trouvé" : proclamation initiale de Rémi dans *Sans famille*, qu'Hector Malot, admirateur de Hugo, publie en 1878. Un gamin vendu comme on vend une vache. Emmené par l'étonnant Vitalis (dont le nom est tout un programme), il va se joindre à ses animaux savants, et former avec eux une "bande" nomade, marginale, loin des familles, des villages et des étables. Bande interlope, confrontée à la sauvagerie de la nature, comme dans l'inoubliable épisode des loups, ou à la société établie et "normale". Ce roman réaliste et populaire s'installe dans la mémoire des jeunes lecteurs. Grande "perspective d'enfance". Appel d'air et d'espace. Chacun se souvient, comme d'un songe excitant, des situations ambiguës, de tout le dispositif social et non familial. Le plaisir pris au nomadisme et au détachement l'emporte sur la question "Qui est Rémi ?" Les problématiques psychologiques et sociales plus conventionnelles auxquelles Malot tenait beaucoup sont oubliées. Reste la route, de village en village, les animaux savants, la nature changeante, un glissement au-devant de ce qui advient au jour le jour, alors que la lourde question des origines sombre plus ou moins dans l'oubli. ».

- Dans *Le Goût de l'enfance*, qui se présente comme une anthologie (Mercure de France, collection « Le Petit Mercure », 2014), P. Péju fait figurer H. Malot.

Isaac Jogues Danny PERMANA, *An analysis on Remi's motivation to find his parents as seen in Hector Malot's Nobody's Boy*, Skripsi thesis, Sanata Dharma University. 2013.

Bénédicte PERCHERON, « Hector Malot, formation scientifique au collège de Rouen et réseaux scientifiques », *Perrine*, 2018.

Édith PERRY, « *Justice*, un roman placé sous le signe d'Hermès », dans *Hector Malot, la morale et le Droit*.

Friedrich-Karl PETERSSEN, « Hector Malot », *Unsere Zeit*, série des « Jüngere französische Schriftsteller », Leipzig, Brockhaus, 1877. — Cette série présente, dans l'ordre, Daudet, Zola, Malot, Cladel, Fabre. Dans une lettre à Ferdinand Fabre, Malot écrit qu'il a reçu la visite de M. Peterssen, venu lui apporter un article de 30 pages sur ses romans et lui annonce qu'il va en rédiger un sur lui.

Sylvie PETIBOIS, « Hector Malot, Wimereux et la villa 'Christine' », *Le Charme de Wimereux* n°38, 2016, p. 3-4. – Entre 1902 et 1911, Lucie, la fille d'Hector Malot, et Perrine, sa petite-fille, font des séjours à Wimereux, dans une villa de leurs amis. Hector Malot écrit alors des lettres à Perrine dont certaines sont reproduites.

Maria Giovanna PETRILLO, « Remi and David: from anomy to autonomy. The archetypal orphan in the process of self-development », *Rivista di Studi Vittoriani*, fascicolo 32-33, 2011-2012, p. 75-91.

Maria Giovanna PETRILLO, « Deux écrivains au grand cœur : Hector Malot et Edmondo de Amicis », conférence prononcée à l'AG des Amis d'Hector Malot, Saint-Pierre de Ranneville, 12 mars 2016, publiée dans *Perrine*, 2016.

Maria Giovanna PETRILLO, « Hector Malot et les marins normands (une lecture de *Romain Kalbris*, 1869) », dans *Navigating maritimes. Langages and Narratives*, sous la direction de Raffaella Antinucci et Maria Giovanna Petrillo, Oxford, Peter Lang, 2017.

Marie Giovanna PETRILLO, « Rémi d'Hector Malot et son maître italien à la recherche d'une identité bien que sans famille », *Identité, diversité et langue. Entre ponts et murs/ Identity, Language and Diversity. Between walls and bridges*, Hommage à Julia Papov, Napoli, Paolo Loffredo, 2018.

Maria-Giovanna PETRILLO, « Hector Malot, son autobiographie littéraire et le langage des émotions », dans *Le Langage des émotions*. Mélanges en l'honneur de Giovannella Fusco Girard, a cura di Jana Altmanova e Maria Centrella, Napoli, Tullio Pironti editore, 2019.

Gaston PICARD, « Le vingtième anniversaire de l'auteur de *Sans famille*. Hector Malot raconté par le général Mesple, son gendre, avec des lettres inédites de Jules Vallès, George Sand, Jules Simon, Victor Hugo, et des notes d'Hector Malot », *Le Figaro. Supplément littéraire*, 16 juillet 1927, p. 1 et 2. — « Ses dernières années furent hantées par la crainte de voir les siens, et surtout sa petite-fille, ruinés [...] Il aimait surtout, parmi ses livres, ceux-ci : *Le Docteur Claude*, *Une bonne affaire*, *Un beau-frère*, et l'ouvrage de ses débuts, *Les Victimes d'amour*, qui lui a apporté tout de suite la notoriété et qui lui a valu des articles élogieux, l'article de Taine, en particulier [...] *Sans famille* est une œuvre de pure imagination. La fille de l'auteur, alors enfant, écoutait chaque soir la lecture de ce qui avait été écrit dans le jour à son intention et, d'après l'attention qu'elle y apportait, le père jugeait de l'intérêt plus ou moins grand de telle ou telle partie de *Sans Famille*. [...] Nous possédons, entre tous les manuscrits d'Hector Malot, celui de *Sans famille*, qui est pour nous une relique. Une relique, certes, devant laquelle Mme la générale Mesple peut évoquer la fillette qui baptisa un chapitre resté sans titre, et dans les yeux de laquelle l'écrivain lisait ce qu'elle n'osait exprimer ». L'entretien porte aussi sur les relations avec Jules Vallès, puis sur la retraite d'H.M. « Comme il avait raconté à sa fille les épisodes qui formèrent *Sans famille*, il racontait à sa petite-fille, Perrine Mesple, des histoires et jouissait du plaisir de l'enfant. C'est à l'intention de sa petite-fille qu'il a écrit, dans ses toutes dernières années, un roman, *Le Mousse*, qui ne devait être publié qu'après sa mort. En possession du

manuscrit nous avons tous jugé qu'il valait mieux ne pas publier ce roman ».

Gaston PICARD, « Méditation sur un document signé Hector Malot », *La Renaissance politique, littéraire, artistique*, 23 juillet 1927. — G. Picard analyse les réponses apportées par H. Malot à un questionnaire relatif à ses goûts personnels et culturels. Il brosse un portrait physique, moral et intellectuel de l'écrivain.

Gaston PICARD, « Jules Vallès et Hector Malot », *Le Figaro*, 2 juillet 1932.

Amédée PICHOT, « Chronique et bulletin bibliographique », *Revue Britannique*, janvier 1867, p. 270. — « Chaste de pensée aussi certainement doit être M. Hector Malot, l'auteur de la trilogie romanesque des *Victimes d'amour*, mais qui, ayant sur le mariage une autre théorie que les romanciers religieux, parle de l'amour plus souvent en moraliste païen qu'en moraliste chrétien, — ce qui suffirait, hélas, à son succès, n'aurait-il pas, d'ailleurs, un vrai talent d'observation et d'analyse philosophique ».

Chantal PIERRE, « Vices et malheurs de la charité : les détournements du réalisme », *Romantisme* n°160, 2018. — Dans le dernier quart du XIX^e siècle, les hymnes à la charité du romantisme social, ne sont plus vraiment d'actualité en littérature. Hector Malot transforme en scènes de vaudeville les actions charitables d'une redoutable coquette, la marquise de Lucillière. Son salon où « de quatre à cinq heures on travaillait pour les pauvres », rassemble une petite société de dames du monde cousant pour une bonne œuvre. Le héros, le colonel Chamberlain, amoureux de la marquise et espérant l'opportunité d'un tête-à-tête, se joint à elles ; cela donne lieu à une petite scène de comédie, montrant le colonel décousant des boutons, sous l'œil hilare des amies de la marquise. Dans le roman de Malot, les Sœurs de charité se réduisent à des fâcheuses, les dialogues entre bienfaitrices à des formules creuses, et le dénouement de la scène consiste en une sortie précipitée des personnages qui se rendent à la Bourse. Le roman de mœurs parisiennes avec ses héroïnes trop pressées défie manifestement les guides de charité et leur *topos* (romanesque) : celui de la double vie exemplaire de la grande dame passant d'un monde à l'autre avec grâce et mystère, telle une bonne fée

Teintée d'un romanesque suspect, la scène de la visite au pauvre est facilement détournée. Hector Malot manifeste son incrédulité à l'égard de ce motif, qu'il présente comme un poncif romanesque dans *Les Millions honteux*, roman, dont le thème est celui de la restitution d'une fortune mal acquise : une famille imagine différents scénarios pour créer « par hasard » une rencontre entre leur fille, Paule, et un riche prince, Odet de la Verberie. La visite au pauvre apparaît alors comme une idée de mise en scène prometteuse.

Yves PINCET, « Images d'artistes à Paris dans l'œuvre romanesque d'Hector Malot », dans *Paris et l'Europe musicale*, textes présentés par Joseph-Marc Bailbé. Centre d'Art, Esthétique et Littérature, Université de Rouen, 1994, p. 95-108.

Yves PINCET, « La Littérature à l'école de la République, les adaptations scolaires de *Sans famille* d'Hector Malot à la fin du XIX^e siècle », *Nous Voulons lire !* n°105, Bordeaux, NVL/CRALEJ, été 1994, p. 6-15.

Yves PINCET, « Aspects de la lutte contre l'esclavage et le travail forcé dans la presse et la littérature d'enfance et de jeunesse en France au XIX^e siècle », *Nous Voulons lire !* n°114, Bordeaux, NVL/CRALEJ, mai 1996, p. 8-12.

Yves PINCET, « Variations sur le thème de Robinson dans l'œuvre romanesque d'Hector Malot », *Cahiers pour la littérature populaire*, Revue du Centre d'études sur la littérature populaire n°16, La Seyne-sur-Mer, hiver 1996, p. 75-86.

Yves PINCET, « Villes et enfances à travers l'œuvre romanesque d'Hector Malot », *Trames*, revue de l'IUFM de l'Académie de Rouen, n°3-4, 1998, p. 59-70.

Yves Pincet, « L'œuvre et la critique. Bibliographie d'Hector Malot », *Le Rocambole* n°7 : *Hector Malot*, 1999, p. 111-130.

Yves PINCET, « *Le Mousse*, perspectives thématiques et narratives », *Cahiers Robinson* n°10.

Yves PINCET, postface à la réédition de *Un curé de province*, Petit à Petit, 2000.

Yves PINCET, « Mers violentes, îles paisibles dans l'œuvre romanesque d'Hector Malot », Rouen, *Trames* n°10, 2002.

Yves PINCET, « Hector Malot, romancier de la jeunesse active et volontaire », Paris, *Revue de littérature comparée* n°304, octobre - décembre 2002.

Yves PINCET, « Le bienfaiteur excentrique : Hector Malot et la comtesse de Ségur », Aube, *Cahiers séguriens* n°5, 2005.

Yves PINCET, « L'épreuve de la faim dans les romans pour enfants d'Hector Malot », dans *Le Populaire à table : le Boire et le Manger au XIX^e et au XX^e siècles*, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2005.

Yves PINCET, « De l'état sauvage à l'initiative sociale : Perrine héroïne de *En famille* », Rouen, *Trames* n°12, 2005.

Yves PINCET, passage sur Hector Malot, dans *Balade en Seine-Maritime sur les pas des écrivains*, Éditions Alexandrines, 2007, p. 68-79.

Yves PINCET, « Hector Malot », notice, site en ligne des Archives de France, célébrations nationales, 2007.

Yves PINCET, « Malot, Hector », notice, *Dictionnaire du livre de jeunesse*, sous la direction de Isabelle Nières-Chevrel et Jean Perrot, éditions du cercle de la librairie, 2013, p. 638-639.

Yves PINCET, « Rencontres inopinées et disparitions extraordinaires. Aspects du romanesque dans l'œuvre d'Hector Malot », *Perrine*, 2018.

POLYBIBLION, *revue bibliographique universelle*, Paris, Publications de la Société bibliographique, fondée en 1868 [par des « hommes d'étude » œuvrant pour la foi catholique]. — Recension de *Une bonne affaire* 1872,

qui nous transporte dans le monde du travail, du dévouement, du sacrifice (5^e année, T. 7, p. 72-73) et de *Madame Obernin*, « roman psychologique bâti sur une thèse passablement déshonnête » (p. 73).

—Recension de *L'Auberge du monde*, un des romans parmi les pires, qui fait l'apologie de la Commune (2^{ème} série, tome IV, 1876, p. 6-7). « Commençons par le plus mauvais de tous, *L'Auberge du monde*, de M. Hector Malot. L'« auberge du monde » on le devine, c'est Paris, que Mercier appelait de son temps la « guinguette de l'Europe ». *L'Auberge du monde* comprend quatre parties, le *Colonel Chamberlain*, la *Marquise de Lucillière*, *Ida et Carmelita*, *Thérèse*. L'action se passe dans les dernières années de l'Empire. Le colonel Chamberlain, Français d'origine, Yankee d'adoption et riche à millions de millions, vient à Paris, en 1867, à l'époque de l'Exposition universelle. Ce Chamberlain, qui a des vellétés de puritanisme, débute par se faire voler au jeu la somme ronde de 150,000 francs, se prévaut de ses amours adultères avec une coquette de haut lignage (mais bien déçue), la marquise de Lucillière, se passionne pour une aventurière italienne, est sur le point d'épouser la fille d'un espion prussien, Ida Lazarus, libre-penseuse engouée de Strauss et de Schopenhauer, et finalement se marie avec sa cousine Thérèse, une petite grisette du faubourg Saint-Antoine, laquelle serait sympathique si l'on sentait vibrer en elle le moindre sentiment chrétien. Il est vrai que Thérèse chrétienne eût déplu aux lecteurs du Siècle, qui ont eu la primeur de cette œuvre indigeste. M. Malot s'est bien gardé d'en courir les reproches de ses coreligionnaires. Il leur a servi des républicains et des républicaines, en veux-tu en voilà ! Si encore c'étaient des personnages vivants mais non, sauf Denizot, le gamin de Paris, et Sorieul, publiciste qui n'écrit pas, pérorateur d'estaminet, déclamateur de club, cerveau vide qui se grise de ses phrases sonores, il n'y a rien, dans ces quatre volumes, que des personnages de convention. *L'Auberge du monde* est à la fois un roman de commerce et un roman politique, tout à fait indigne de l'auteur de *Romain Kalbris*. On y vante sans cesse les millions de la jeune Amérique, toujours pour plaire aux démocrates du Siècle, qui ne détestent pas les billets de banque. Dieu du ciel ! que nous sommes loin ici du brouet noir de Godefroy Cavaignac et d'Armand Barbès ! Ce n'est pas tout, le dénouement de *L'Auberge du monde* est des plus perfides. Il ne tend à rien moins qu'à l'apothéose de la Commune, et l'on comprend très-bien pourquoi M. Hector Malot a fait de son bavard de Sorieul un caractère relativement honnête et consciencieux. Sorieul devient membre de la Commune. D'où la conclusion naturelle que ne manqueront pas de tirer les esprits faibles : « Il y avait des honnêtes gens dans le mouvement insurrectionnel de 1871. Mais les pillages, les assassinats, les incendies ? – Ces horreurs, vous répond M. Malot, sont simplement le fait d'une poignée de bandits, repris de justice, évadés du bagne (parmi lesquels, remarquez bien ce détail, le protégé d'un sénateur impérial), tous gens sans aveu qui poursuivaient de ténébreux desseins ou des vengeances particulières. Les Sorieul ne sont pour rien dans ces infamies. Ils ont été les apôtres méconnus d'une grande idée. Ainsi se forment les légendes révolutionnaires. Ainsi, dans notre démocratie affolée et dévoyée, si on ne proteste hautement au nom de la vérité et de la morale publique, les Ferré, les Rigault et les Millière auront un jour leurs apologistes comme les ont eus déjà les Danton, les Marat et les Robespierre. »

-Recension en 1877 d'une réédition de *Romain Kalbris* : « on ne peut certes

pas la faire figurer dans les bibliothèques paroissiales [...] Et cependant c'est peut-être la seule production de M. Hector Malot que nous puissions louer sans réserve. Il n'y manque qu'une chose, l'esprit chrétien ».

— Critique sévère de *La Bohème tapageuse*, qui tient du pamphlet, « et du pamphlet peu recommandable » (2^{ème} série, tome XIII, 1881, p. 304-305).

— 2^e série t 17, 1883, p. 19. Recension de *La Petite Sœur*. - Jusqu'ici, nous n'avions eu que des critiques à adresser à M. Hector Malot : cette fois, nos critiques seront mélangées d'éloges mérités. La Petite Sœur est, à notre avis, son plus intéressant roman. On voit bien, vers le dénouement, intervenir deux religieuses dont le rôle n'est pas ce qu'il devrait être : mais c'est à peine indiqué. L'auteur n'insiste pas non plus sur les situations libres qui auraient fourni à M. Zola des scènes d'une obscénité aussi repoussante que minutieuse. Son comte de Mussidan est un mauvais gentilhomme ; mais il a son correctif dans la bonne Mlle de Puylaurens. Ce Mussidan a séduit une honnête ouvrière qu'il se fût empressé de ne pas épouser, si leur enfant, Geneviève, n'était pas la seule et unique héritière naturelle d'une immense fortune. Mlle de Puylaurens a déshérité le comte de Mussidan, son neveu, pour le punir de son inconduite. Il s'agit de faire revenir la vieille fille de ses décisions. Que M. de Mussidan reste déshérité, pourvu que sa petite Geneviève hérite, cela lui suffit ! Mlle de Puylaurens est au bord de la tombe ; Geneviève est un enfant ; le père est tuteur des biens de l'enfant jusqu'à sa majorité. Vive Dieu ! Il y aura encore de beaux jours pour le gentilhomme ruiné. M. de Mussidan ! Tout le roman roule sur ces combinaisons, et, malgré les préventions de la tante qui ne meurt jamais, Geneviève, la petite sœur (le comte avait eu deux fils d'un premier lit) est si gentille, qu'il lui suffit de se montrer pour retourner comme un gant Mlle de Puylaurens. Geneviève de Mussidan hérite de sa grand-tante ; mais, au grand désespoir de son égoïste père, alors qu'elle atteint ses dix-huit ans, et qu'elle est prête à marier. M. de Mussidan est un des types les plus accomplis de la société pervertie du dix-neuvième siècle, et le gaillard est loin d'être beau : l'égoïsme en personne, un égoïsme formidable, monstrueux, gigantesque. Exemple : Ruiné par le vice et la mauvaise compagnie, crevant de faim sur un lit d'hôtel garni aux logements à dix sous, Mussidan serait certainement passé de vie à trépas, si, entendant son râle à travers la cloison, sa voisine, une pauvre ouvrière, celle qui, plus tard, deviendra sa seconde femme, ne fût accourue à son secours. À peine remis sur pied, il tolère que l'ouvrière, chaque jour, le nourrisse à sa table, et le réchauffe à son poêle. Si encore il la remerciait ! Mais non : il a même l'audace de se plaindre de l'ordinaire. Quand le ménage est régularisé par la mairie et par l'église, ce que souffre la nouvelle comtesse de Mussidan est inimaginable. Monsieur la méprise et lui reproche son ancienne condition ; en même temps, il l'oblige à reprendre ses travaux d'autrefois et à lui fournir son argent de poche. À quoi servirait à M. de Mussidan d'avoir épousé une fille de rien, s'il ne pouvait fumer dans la rue les meilleurs cigares ? Plus tard, le père exploite sa fille : Geneviève a une voix ravissante ; il la laisse se produire dans les concerts, et prélève pour lui très religieusement tout ce qu'elle gagne. Le portrait est sans doute un peu chargé ; mais, au fond, il est vrai. Seulement, le peintre l'a formé de divers éléments. « Ils ne sont pas rares aujourd'hui ceux qui croient que le monde est fait pour eux » que tout est leur est dû, et qui « crieraient volontiers à la persécution, sinon au

martyre, quand un puceron leur entre dans l'œil. » Pour qu'on ne l'accuse pas d'avoir voulu vilipender la noblesse, M. Hector Malot a mis en opposition avec Mussidan Mlle de Puylaurens. C'est le dévouement incarné : une vraie dévote, une excellente chrétienne, un peu originale, mais très sympathique. Quand Geneviève envoyée par son père, arrive dans l'antique cité de Cordes où habite sa tante, celle-ci commence par lui faire visiter la ville dans une patache découverte, traînée par la mule, Gloriette : « Tu vois, ma fille, ces tours en ruinés, ces murailles ébréchées, ces remparts couverts de lierre. Eh bien ! je préfère ces antiquailles à ton Paris moderne. C'est que ces antiquailles que viennent étudier tous les archéologues du département du Tarn, nous rappellent le glorieux passé de notre famille. Cette maison gothique qui domine Cordes et que j'ai fait restaurer a été bâtie en 1250 par notre ancêtre Guillaume de Puylaurens, le vaillant ami de Raymond VII, comte de Toulouse ». Et c'est avec une véritable fierté que la vieille demoiselle initiait Geneviève à tout le passé de sa race ! Tous les dimanches après la messe, elle allait bien s'installer deux heures dans la maison gothique pour y recevoir « ses vassaux », comme elle disait en riant. Mais c'était pour y distribuer des aumônes, donner des bons aux malades pour les médecins et des marques aux nécessiteux pour le boulanger. C'était la fée du pays, la fée Carabosse au physique, au moral la fée Bienfaisante — Recension plutôt favorable de *Paulette*, roman qui fait de l'enfant l'ange gardien d'un foyer où l'adultère avait semé le désespoir, mais où le sentiment chrétien est totalement absent (2^{ème} série, tome XIX, 1884, 1, p. 13-14).

— Recension de *Marichette*, « sans doute un des meilleurs romans de M. Hector Malot », malgré quelques situations scabreuses (2^{ème} série, tome XX, 1884, 12, p. 291).

— Recension du *Lieutenant Bonnet* : « M. Hector Malot ne doute de rien. Parce qu'il publie, chaque année, un roman plus ou moins intéressant — ce qui porte déjà son œuvre à une trentaine de volumes, — l'auteur de *Sans famille* (son meilleur livre) se croit de taille à compléter Balzac. Le fécond et puissant cerveau à qui nous devons *la Comédie humaine*, s'éteignit sans avoir pu aborder les scènes de la vie militaire. C'était un sujet redoutable, et, pour le bien traiter, Balzac reconnaissait qu'il fallait être du « métier ». De pareils scrupules n'ont pas arrêté M. Hector Malot. Aussi a-t-il été puni de sa présomption. *Le Lieutenant Bonnet* est un roman terne, pâle et ennuyeux, alors que, sous une autre plume, il aurait pu être vivant, vibrant, attrayant et vrai » (janvier 1886, T. XLVI. 1).

Armand DE PONTMARTIN, « Le roman et les romanciers en 1861 », *Revue des Deux Mondes*, 1861, tome 36, p. 713-714. — « Essaierons-nous de descendre encore un degré, plus près de cette école que nous sommes bien forcé d'appeler réaliste, puisqu'ainsi le veut le nouveau vocabulaire ? [...] Si nous osions, nous appellerions M. Malot un Murger épaissi. Son talent est d'un grain moins fin, d'une allure moins svelte ».

Armand DE PONTMARTIN, « Le roman contemporain », *Nouveaux Samedis*, 8^e série, Michel Lévy frères, 1873, p. 258-265. — Analyse *Un curé de province* et *Un miracle*, du romancier favori du *Siècle* et de *L'Opinion nationale*. Malgré ses intentions, Malot a fait de son abbé un génie, un géant au milieu des laïques qui l'entourent ; et dans *Un miracle* tout le ridicule

tombe sur un médecin libre-penseur. Mais si Balzac possédait l'art d'amplifier les petites choses tout en sachant trier : *L'Illustre Gaudissart* a soixante pages, *les Célibataires* en ont cent, *Un curé de village* et *Un miracle* en ont sept cents, c'est une terrible différence.

Luis PORQUET, « Hector Malot, ce Normand oublié des siens », dans *Affiche culturelle de Haute Normandie*, juin 1994, n°153.

Luis PORQUET, « La Bouille, havre et berceau d'Hector Malot », dans *Maisons normandes*, février 2001.

Luis PORQUET, postface à la réédition de *Baccara*, Petit à Petit, 2003.

Luis PORQUET, « Les Amis d'Hector Malot ont vingt ans : un romancier toujours d'actualité », *Les Affiches de Normandie*, 5 mai 2018.

Jean-Michel POTTIER, « Hector Malot écrivain classé/déclassé. Le cas de *Victimes d'amour* », dans *Hector Malot et le métier d'écrivain*, p. 192-207.

Henri POTEZ, « Hector Malot dans l'école », *Manuel général de l'instruction primaire* n°10, 9 mars 1901, p. 156-157. — A propos de l'édition par Hachette des livres de lecture courante *Capi et sa troupe*, *Sur mer*, *Sur terre*, *L'Île déserte*.

Henry POULAILLE, « Un oublié : Hector Malot ». Refusé par l'hebdomadaire *Arts* en 1957, paru dans *Désiré* n°24, octobre 1969 et repris dans *Le Rocamboles* n°7.

Henry POULAILLE, « Chronologie et finalité des œuvres d'Hector Malot », dossier manuscrit, Cachan, Centre de littérature prolétarienne, 1970-1980.

LA PRESSE, « L'exportation française. La réunion de la salle de la rue de Lancry. - La propriété littéraire », 13 avril 1891, p. 1. — Au siège des chambres syndicales de l'union nationale, cette réunion présidée par E. Lockroy traite des questions du protectionnisme. Hector Malot y assiste en tant que délégué de la Société des gens de lettres : « il fait valoir avec compétence combien les écrivains français seraient refaits et surtout surfaits, si enfin des protestations ne s'élevaient pour assurer le droit de propriété des auteurs et écrivains. La betterave est digne d'intérêt, mais la culture intellectuelle ne l'est pas moins. Qu'un État étranger ne soit lié par aucun traité avec la France, on verra les éditeurs voisins s'emparer des œuvres françaises et les vendre à vil prix. Ce qui en France coûtera 8 fr. 50 vaudra 50 centimes en Belgique. Si c'est là défendre les intérêts français, il espère bien que le Parlement ne saurait s'associer à cette manière de voir. En terminant, il signale les bizarreries qui se produiront pour les œuvres à succès. Un roman à sensation est-il en cours de publication dans un journal, vite, au jour le jour, il est plagié servilement, puis comme la fin est longue à venir et que l'éditeur étranger voudra publier l'œuvre en librairie, il fera ce qui déjà s'est fait, mais cette fois plus largement. L'éditeur confiera à un écrivain du cru le dénouement de l'œuvre commencée par l'auteur lui-même, mais finie par l'écrivain sans scrupule qui donnera au sujet une fin tout autre que celle trouvée par l'auteur. »

Jules PRÉVEL, « Courrier des théâtres », *Le Figaro*, 19 décembre 1877. —

« Épilogue de l'affaire du bottier. M. Donis a eu une entrevue avec M. Gondinet, qui lui a fait comprendre aisément que son honorabilité commerciale ne pouvait être par les aventures du roman de M. Malot transportées à la scène. – Au moins, a conclu M. Donis, donnez-moi une place pour la première ? ... C'était le mot de la fin, facile à prévoir. M. Donis aura son fauteuil ».

Christine PRÉVOST, « Quand le cinéma révèle l'universel du roman *Sans famille* », dans *Hector Malot, le roman comme témoignage*.

PSGELS, « A Rather Spoilerific Comparison Between *Ie Naki Ko* (1977) and *Ie naki Ko Remi* (1997) », *Star Crossed Anime Blog*, posted on 9 January 2011.

Jean QUEVAL, « L'Auberge du monde », sujet de télé-feuilleton », dactylographié, IMEC, 94 QVL/5/9, 1973.

Jean QUEVAL, « Hector Malot », dactylographié, IMEC, 94 QVL/5/14, 1973.

Jean QUEVAL, « Hector Malot. Notes sur Victimes d'amour », dactylographié, IMEC, 94 QVL/5/15, 1973.

Jean QUEVAL, « L'Auberge du monde », sujet de dramatique », manuscrit, IMEC, 94 QVL/5/10, 1974.

Jean QUEVAL, « Note bio-bibliographique », dactylographiée, IMEC, 94 QVL/5/7, 1976.

Jean QUEVAL, « Les Amours de Jacques », manuscrit, IMEC, 94QVL/5/11, non daté.

Jean QUEVAL, « Hector Malot. XIXe sentimental », manuscrit, IMEC, 84/5/12, non daté.

Jean QUEVAL, « Hector Malot. La Bohême tapageuse », manuscrit, IMEC, 94QVL/5/13, non daté.

Jean QUEVAL, « Préface à *Sans famille* », dactylographée, IMEC, 94QVL/5/16.

JEAN QUEVAL, « Note bio-bibliographique », dactylographiée, IMEC, 94 QVL/5/8, 1976.

Jean QUEVAL, « Hector Malot, notre meilleur instituteur ? », *Cahiers Robinson* n°45. – Publication posthume d'un texte inédit de Jean Queval, intitulé « Hector Malot ». Ce texte, ainsi que plusieurs autres, est déposé aux archives de L'IMEC.

J.R., « Comptes rendus analytiques, *Une faute*, par Charles Legrand, Dreyfous, 1880 », *Le Livre*, 1880. - La littérature prend souvent pour point de départ une aventure réellement arrivée dans la vie. Il semble, pour le livre de M. Charles Legrand, que la vie au contraire ait voulu venir se calquer après coup sur son roman. Rien, en effet, ne ressemble plus à la donnée et à certaines situations d'*Une faute* que la récente affaire de M. Bière. Personne, je crois, dans la presse au jour le jour, n'a remarqué cette

curieuse coïncidence. Elle eût pourtant été un grand élément de succès pour le livre. Ce succès, d'ailleurs, l'auteur de *Sans amour* le mérite pour d'autres raisons plus sérieuses, pour le soin qu'il apporte à ses ouvrages, pour son style facile et solide tout ensemble, pour la pénétration de ses analyses et l'intérêt qu'offrent ses intrigues. Son livre est dédié à M. Hector Malot, et ne serait pas indigne des meilleurs moments de cet écrivain, qui a fait trop et trop vite en ces derniers temps, mais dont l'œuvre première tient une haute place dans le roman contemporain. M. Charles Legrand me paraît de la même école, qui est bonne pourvu qu'on ne glisse pas, comme M. Hector Malot, à la production un peu bâclée.

Jean RAULET, « L'Encyclique de Ferdinand », *Le XIX^e siècle*, 8 janvier 1895. — On sait que depuis la déposition de M. Charles Buloz par le Concile de la rue de l'Université, M. Ferdinand Brunetière, grâce au concours de Celui qui fit *le Monde où l'on s'ennuie*, est devenu le grand-maître de la *Revue des Deux Mondes*. L'écrivain heurté, le compilateur héroïque que des journalistes gais mais irrévérencieux surnommèrent jadis le Centaure de la rue d'Ulm, a voulu, comme on pouvait s'y attendre, marquer par quelque chose de grand le premier lustre de son pontificat.

— Quelque chose de grand ! Inspirez-moi, Seigneur, murmurait chaque jour M. Ferdinand en arpentant le sanctuaire directorial où son ancien patron, sans souci des fidèles, aimait tant à fumer la pipe.

— Quelque chose de grand !

Dans son discours de réception à l'Académie française, M. Brunetière s'était bien essayé à écraser la presse sous le poids d'un style auquel songeait Ovide, doux poète, quand, si excellemment, il le qualifiait *rudis indigestaque moles*. Si lourd que fût le morceau, il avait glissé cependant sur l'ironie des plumes parisiennes, et le jeune directeur de la vieille *Revue* s'était trouvé contraint de chercher ailleurs ses effets. Un soir enfin, dans le cerveau du Maître, une idée germa. Après une nuit de douleurs, l'idée naquit.

— D'où venons-nous ? où allons-nous ? s'écria-t-elle quand, au matin, plus tard qu'il n'avait coutume, harassé par l'effort, M. Brunetière s'éveilla.

— à Rome, dit-il, et ce fut tout.

Sans plus tarder, le directeur de la *Pensée moderne* écrivit à la Compagnie P. L. M. pour solliciter une « passe », boucla sa valise et prit le train pour la ville éternelle. Plus heureux que M. Zola, M. Brunetière, à peine débarqué, vit les portes du Vatican s'ouvrir instantanément, et quelques semaines plus tard les journaux (la presse a parfois du bon), les journaux enregistraient les « bonnes feuilles » d'une encyclique que la *Revue* du 1^{er} janvier s'est chargée de distribuer à travers tous les mondes. La lettre apostolique « Après une visite au Vatican » débute ainsi :

“Le 27 novembre de l'année qui vient de finir, j'ai eu l'honneur d'être reçu par Sa Sainteté le pape Léon XIII en audience particulière. Ce qu'il a bien voulu me dire, on ne s'attend sans doute pas que je commette ici, ni nulle part, l'indiscrétion ou l'inconvenance de le publier. Mais, si cette visite m'a naturellement suggéré quelques réflexions, j'ai pensé qu'il pouvait être opportun — ou actuel, comme l'on dit — de les mettre par écrit. On ne trouvera pas et j'espère que le lecteur ne cherchera pas autre chose dans les pages qui suivent. M. Brunetière est assez difficile à suivre, en omnibus et en chemin de fer surtout, le cahot des véhicules étant peu favorable à

l'ingestion de sa prose chaotique, mais il a un mérite certain. Il est honnête, d'une honnêteté scrupuleuse. Il n'abuse pas le client sur la qualité des choses qu'il lui offre. Ses produits sortent d'une usine de métaphysique, ennuyeuse naturellement, mais l'étiquette dont ils sont marqués ne cherche à tromper personne. [...] Dans l'encyclique « Après une visite au Vatican », M. Brunetière a certainement entendu faire de la métaphysique extrêmement élevée : [...] “Pour tous ceux qui ne pensent pas qu'une démocratie se puisse désintéresser de la morale et qui savent d'ailleurs qu'on ne gouverne pas les hommes à l'encontre d'une force aussi considérable qu'est encore la religion, il ne s'agit plus que de choisir entre les formes du christianisme celle qu'ils pourront le mieux utiliser à la régénération de la morale et je n'hésite pas à dire que c'est le catholicisme“. Et cela, parce que, comme l'avoue M. Brunetière, le “catholicisme est un gouvernement“. Voilà qui est clair, tout au moins. C'est même le seul point lumineux à tirer des limbes où se tient la pensée confuse de l'écrivain.

Après une visite au Vatican, M. Brunetière se croit moralement tenu de sonner le ralliement des hommes de pensée libre autour du chef spirituel de l'Église romaine. “Lorsque la maison brûle, écrit-il, il n'est question pour tous ceux qui l'habitent que d'éteindre le feu“. Si quelqu'un de ces ironistes qui ont le don d'exaspérer M. Brunetière s'avisait de répondre que les penseurs ne sont pas, par définition, tous pompiers, M. Brunetière verserait sur eux l'anathème, car, malgré son entretien avec le Saint-Père, il ne semble pas douter de la bonhomie des papes dans l'intimité.

M. Hector Malot, romancier sans métaphysique, pourrait, à ce sujet, rappeler une assez plaisante anecdote. Vers la fin du pontificat de Pie IX, M. Malot se trouvait à Rome. Comme M. Brunetière, il obtint une audience du pape. L'illustre et aimable vieillard pria le romancier de lui demander quelque chose. M. Hector Malot répondit que l'audience accordée comblait absolument ses vœux, Pie IX alors sourit et de la main faisant un geste de bénédiction :

— Ça ne fait rien, mon fils, ajouta-t-il, je vous la donne tout de même.

Malgré ses dimensions, l'encyclique de M. Brunetière « Après une visite au Vatican » offre-t-elle autant d'intérêt que le souvenir anecdotique de M. Hector Malot ? Nous n'oserions pas l'affirmer, mais voilà, chacun sa nature. On est ou l'on n'est pas métaphysicien, hélas !

Philippe RELIQUET, « Le mythe de l'enfant abandonné. *Sans famille* d'Hector Malot », dans *Approches* n°153 : *Abandonner, s'abandonner*, mars 2013.

LA RENAISSANCE, « Théâtres. Gymnase. - *Un Beau-frère*, pièce en cinq actes, en prose », 9 février 1873. — « Au baisser de la toile, Landrol, après les saluts d'usage, a annoncé ainsi les auteurs : ‘Mesdames, Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous a été tirée du roman de M. Hector Malot, par M. Adolphe Belot’. S'il y avait une justice en ce monde, le premier de ces deux noms eût été accueilli par une double salve d'applaudissements ; le second par une triple bordée de sifflets. Mais non : Belot a été applaudi avec Malot ; que dis-je ? C'est à lui qu'on fera la plus belle part du succès. Je le déclare en toute franchise, si quelque chose peut suggérer aux esprits qui doutent la croyance en une autre vie, ce sont moins les raisonnements théologiques du Cygne de Cambrai que les

trionphes insolents de cet Adolphe ; pour moi, bien souvent, s'est imposée à mon esprit la nécessité impérieuse d'une existence réparatrice, dans une planète où les Belot de tout genre seront conspués. Malot et Belot : étrange, douloureuse association. Hector Malot est sinon l'un de nos premiers romanciers, du moins un des plus brillants parmi les seconds. Non seulement il écrit en français, ce qui suffit pour le distinguer au premier coup-d'œil de MM. Belot ou Amédée Achard, mais il a un style vivant, simple, vrai. Je me souviens particulièrement d'un petit roman enfantin, les Aventures de Romain Kalbris, qui présentait avec beaucoup de charme et de délicatesse le tableau de l'amour dans des cœurs de quatorze et douze ans.

Un Beau-frère, paru en 1868, est un récit moderne, plein d'une émotion saine et d'une salutaire indignation. Hector Malot, sans être un écrivain de génie, a su se construire à mi-côte, et plus près du sommet que de la plaine, un digne et modeste cottage ; dans son jardin paisible, à l'abri des vents du Nord, poussent des fleurs charmantes. On lui a bien reproché parfois d'acclimater trop facilement des plantes étrangères : George Sand et Flaubert passent pour lui avoir souvent fourni des boutures. Il n'y a là rien d'injurieux ; les élèves de ces grands horticulteurs ne se développent que dans des terrains choisis. Rien ne manque d'ailleurs à la renommée d'Hector Malot, pas même le mépris de la noble Revue. Récemment, un jeune écrivain, avec plus d'audace encore que de talent, — et ce n'est pas peu dire, — brandissait sur le romancier le tonnerre innocent du vieux Buloz ; tel Ganymède s'essayant à manier les foudres de Jupiter. D'ailleurs, avec l'auteur d'*Un Beau-frère*, étaient également honnis et vilipendés Erckmann et Chatrian, ce qui n'est pas une mauvaise compagnie.

Belot, c'est le pornographe que l'on sait, l'auteur de *Mademoiselle Giraud*, *Ma femme*, et de *la Femme de Feu*. Hector Malot, hâtons-nous de le dire, n'a pas collaboré avec Belot ; celui-ci lui a demandé la permission de déranger son roman ; il la lui a accordée, et Belot s'est empressé de démontrer triomphalement comment d'un bon roman il savait faire une mauvaise pièce. [...] M. Belot, comme [un] éléphant, a englouti le roman d'Hector Malot. J'espère que Malot n'assistait pas à la représentation de samedi, qu'il était en villégiature, aux bains de mer, dans les Pyrénées ; j'espère, oh ! j'espère bien ardemment pour lui qu'il ne verra jamais la chose sans nom, produit de la digestion de son collaborateur, étalée l'autre soir devant le public du Gymnase.

Il serait intéressant de comparer, scène par scène, le drame au roman ; nous insisterons seulement sur la plus lourde bévue commise par l'arrangeur. Le roman, comme on sait, vise au but moral : c'est un énergique réquisitoire contre la loi de 1838 ; l'auteur insiste particulièrement sur les terribles résultats que peut produire sur certains esprits, très-sensés d'ailleurs, mais violents et impressionnables, le contact, si court qu'il soit, avec des aliénés. Quand l'ordonnance tardive du tribunal ouvre enfin devant l'infortuné Cénéri d'Eturquerais les portes de l'asile du docteur Mazure, sa raison, intacte il y a quelques jours, est maintenant sérieusement ébranlée ; le mal terrible n'est plus imaginaire, et, dans un accès subit, le malheureux père jette son jeune fils dans un torrent. C'est la conclusion morale, nécessaire de l'œuvre. Eh bien ! M. Adolphe Belot en a jugé autrement. Il a craint de renvoyer le bon public sur une impression pénible ; aux applaudissements

de M. Vitu, qui voudrait aussi supprimer l'acte de la maison des fous, le seul qui sorte de la banalité coutumière, comme trop réaliste et trop affligeant, M. Belot a bâti, sans trop grands frais d'imagination d'ailleurs, un cinquième acte où tout s'arrange à la satisfaction générale : le traître est tué et la vertu récompensée. Franchement, lorsqu'on veut finir une pièce ainsi, ne vaudrait-il pas mieux qu'un monsieur en habit noir s'avancât gravement, après le quatrième acte, et vint prévenir le public qu'il n'a plus à s'inquiéter, que tout finira pour le mieux ? Là-dessus, on irait se coucher paisiblement, trois quarts d'heure plus tôt : autant il peut être intéressant poignant, poignant comme le réel, de suivre jusqu'au bout le travail sinistre de la fatalité, autant il est écœurant et insipide de voir se dérouler naïvement un cinquième acte providentiel.

Les acteurs, en général, ont été excellents ; Pujol, dans l'incarcéré, a trouvé un de ses meilleurs rôles ; Pradeau est un maire de village des plus réjouissants ; Landrol a représenté avec son esprit habituel l'avoué Héloüis, que M. Belot a cru devoir doubler d'un spadassin ; Villeray, médiocre amoureux, a été un excellent baron Friardel, il est né pour les rôles antipathiques. Enfin Blaisot, plein de mesure (le médecin des fous), et Ulric, dans une figure étrange d'aliéné, qui nous a rappelé un personnage d'une ancienne pièce d'Edouard Plouvier, *Les Fous*, ont su se faire un succès exceptionnel. Mme Fromentin (la baronne) a su être très-dramatique au quatrième acte ; Mlle Angelo a composé habilement le personnage de l'anglaise *Mistress Forster*, la maîtresse de Friardel ; Mlle Angèle Gaignard, elle, est un peu commune dans le rôle de Cyprienne. Ah ! j'oubliais : M. Derval est un parfait gâteux ».

Charles RENOUVIER, « L'homme criminel de Cesare Lombroso et le criminel systématique de deux romans récents », *Critique philosophique* (Nouvelle série), 4^e année, n°9, 30 septembre 1888, p. 193-215. – Les deux romans sont *Conscience* et *Crime et châtiment*, traduit quatre ans auparavant : *Le Crime et le Châtiment*, par Th. [sic] Dostoïevski, traduit du russe par Victor Derély, Plon, 1885. Renouvier assimile H. Malot et A. France à des vulgarisateurs de l'idéologie déterministe, d'autant plus blâmables qu'ils touchent un public plus large que celui qu'il considère comme leur inspirateur, Lombroso.

Gabriel REUILLARD, « En marge d'un cinquantenaire : le probe Hector Malot », *Paris-Normandie*, 17 juillet 1953. — G. Reuillard commémore le cinquantenaire du décès de Malot. Il trace les grands traits de la vie de l'écrivain, souligne le double mode de publication de la quasi-totalité de l'œuvre, en feuilleton et en volume, cite un large extrait de la lettre de Malot publiée dans *Le Temps* du 25 mai 1895, dans laquelle le romancier motive sa décision d'arrêter sa carrière.

Gabriel REUILLARD, « Hector Malot, le probe », *Paris-Normandie*, 7 septembre 1953. — Après avoir rappelé la probité d'Hector Malot, consacrée par Séverine, qui affirmait que le malheur d'Hector Malot avait été « de naître entre deux géants des Lettres, qui l'avaient écrasé : Balzac et Zola », G. Reuillard souligne l'importance, pour Malot, de la documentation préalable à l'écriture.

Gabriel REUILLARD, « Hector Malot sera honoré demain dans sa

Normandie natale », *Le Monde*, 28 septembre 1953. – Long article reprenant les éléments les plus connus de la carrière d'Hector Malot.

Anne ROCHE et Gérard DELFAU, « La Commune et le roman français », dans *Le Mouvement social* n°79 : *La Commune de 1871*, Actes du colloque universitaire pour la commémoration du centenaire, Les Éditions ouvrières, avril-juin 1972, p. 293-. - Malot y est présent pour son roman *Thérèse*, quatrième et dernier volume de *L'Auberge du monde*. Il s'agit d'un des seuls véritables romans dont l'action se situe durant la Commune, avec celui de Maricourt et de Houssaye, « comme si l'élaboration de sang-froid était interdite à ces témoins trop partiaux ». Les auteurs se disent frappés par l'attraction que le Second Empire a exercée sur la classe intellectuelle, malgré la grisaille et le conformisme de son idéologie. Dans les romans hostiles à la Commune, l'Histoire devient privée, elle est une présence creuse, le roman anti-communard sera le plus souvent une histoire d'amour dont les protagonistes appartiennent aux couches supérieures.

Anne ROCHE, « L'opposition au second empire dans quelques-unes de ses expressions et représentations littéraires », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, tome XXI, *L'Historiographie du Second Empire*, janvier-mars 1974, p. 33-45. -- La littérature en faveur sous l'Empire est apolitique. C'est sous la République que l'on verra fleurir des opposants farouches à Badinguet, chez Vallès, Malot, France... « ici l'attention est concentrée moins sur des personnages individualisés que sur des actions sociales : ainsi Malot évoque dans *Ida et Carmelita* (1876) un Second Empire miné par les grèves, les procès, l'agitation sociale ; dans *Suzanne*, publié dès 1871, Napoléon III se voit accuser d'avoir voulu la guerre pour sauver son régime, d'avoir corrompu et démoralisé l'armée par des aventures coloniales, des conspirations. Et Malot trace de l'Empereur un portrait accablant dont Zola s'inspirera dans *La Débâcle*. Dans *Thérèse* en revanche, Malot, opposé à la Commune (malgré son amitié pour Vallès et ses luttes en faveur des proscrits), tombe dans l'anecdote hostile ».

ROUEN GAZETTE, « Des lettres à Hector Malot sur le combat de Moulineaux », 2, 9, 16, 23 août 1930. – Nous sommes heureux de publier deux lettres inédites relatives au combat qui fut livré à Moulineaux en 1870. Ces documents curieux adressés par M. Drapeau, ancien notaire, à Hector Malot, nous ont été communiqués par M. Ducable, le sympathique maire de La Bouille. Il avait auparavant recueilli l'assentiment de la famille d'Hector Malot que nous remercions ici.

Voici la première lettre : Ch. Drapeau, notaire à La Bouille près Rouen. La Bouille, le 30 déc., 1871. Monsieur, Vous me demandez quelques détails sur les faits de la guerre des Prussiens à La Bouille et Moulineaux ; voici ce que je sais : Nous ne connaissions pas encore le désastre de Buchy et la prochaine arrivée de l'ennemi à Rouen, lorsqu'on me signala l'arrivée d'éclaireurs à la Maison-Brûlée. Le douanier qui apporta cette nouvelle à La Bouille les avait pris pour des Prussiens [...]

JULES LE SIRE, « Chronique de Paris, XIII », recension des *Victimes d'amour*, dans la *Revue des races latines*, septembre 1859, p. 523-524. - *Les Victimes d'amour*, en vente chez Michel Lévy, tel est le titre d'un roman, œuvre de début de M. Hector Malot. Si dans une de nos dernières

chroniques nous n'avions déjà constaté le mouvement d'élan de la jeunesse vers des formes nouvelles ; si nous n'avions dit nos pressentiments d'une époque qui fera date dans les lettres et dont tous les éléments se préparent et se produisent un à un; la lecture de ce livre jeune, vigoureux et fort, nous eût fait proclamer cette renaissance, qui si, comme nous en sommes convaincu, elle n'avorte pas, luttera auprès de la postérité de grandeur avec la révolution romantique de 1830. Aux noms que déjà nous avons pu nommer, il faut joindre celui de M. Hector Malot. Nous ne chercherons pas les parrains littéraires du jeune romancier ; bornons-nous à lui reconnaître une ardeur vigoureuse à l'étude approfondie de la nature, une haine sincère du faux goût classique comme des trivialités obstinément cherchées. Dans les *Victimes d'amour*, on retrouvera le même talent descriptif que dans l'œuvre de M. Flaubert, *Madame Bovary*, et une vérité plus minutieuse encore dans l'analyse de la passion par excellence, l'amour. Nous regrettons de ne pouvoir étudier longuement ce roman destiné à un grand succès; nous regrettons de ne pouvoir que rappeler en courant à ceux qui l'ont lu, qu'indiquer à ceux qui vont le lire toutes ces scènes charmantes ou terribles, les premières fièvres de l'amour, les joies et les douleurs de l'amant à Montmorency, le retour à Montmorency, la mort de Mme Berthauld, et dans la seconde partie, l'épisode de Pascaline, les purs amours d'Armande et de Maurice, la fête du grand-père, ce chapitre tout entier: Au bord de la mer, le Pardon de Saint-Guin, etc., et tout cela écrit avec une verve, une élégance et un bonheur qui font de chacune de ces scènes un tableau complet. *Les Victimes d'amour* doivent former une sorte de trilogie, dont nous n'avons que la première partie, *les Amants*. Nous ne cherchons pas à déguiser notre impatience : nous aspirons ardemment à voir se développer ces caractères si nettement posés, si franchement et fermement dessinés. Malgré l'accueil qui a été fait par la presse au livre de M. Hector Malot, un chroniqueur pesant, qui est aussi un romancier de journaux à dix centimes, a lourdement plaisanté une Revue importante qui aurait fait, dit-on, quelques avances à M. Hector Malot. Quelle fâcheuse tarentule a donc piqué ce vaudevilliste sifflé, ce romancier échoué, ce chroniqueur essoufflé ? Il paraîtrait à le lire que, malgré d'humbles avances à cette Revue, où les Sand, les Musset, les Planche ont fait leurs premières et brillantes passes d'armes, on y aurait refusé sa prose avec enthousiasme. Que le premier soin des envieux soit donc au moins de cacher le bout d'oreille de l'âne. Avis à *l'Illustration*. Nonobstant l'avis du susdit chroniqueur, nous persistons à dire et à croire que le nom de M. Malot est désormais acquis pour l'avenir.

Pierre RICHARD, « Préface » de *Sans famille* suivi de *En famille*, L'Archipel, 2007. — Pierre Richard a interprété le rôle de Vitalis dans l'adaptation télévisée de Jean-Daniel Verhaegue.

Léon RIOTOR, « Hector Malot », dans *Les Arts et les Lettres*, Paris, Alphonse Lemerre, 1901, chapitre VI, p. 434-437. — évoque la personne d'Hector Malot et sa demeure à Fontenay-sous-Bois. Riotor a dédié à Malot son roman *L'Ami inconnu*, « une vie de jeune fille », paru chez Lemerre en 1895. « Nous voilà bien loin de la *Chérie* de Goncourt ! Étude dédiée à Hector Malot – C'est tout dire. La mère en permettra la lecture à sa fille », écrit Trenmor dans *L'Ermitage* (volume 12, janvier-juin 1896, p. 52).

Roger RIPOLL, « Zola et le modèle positiviste », *Romantisme*, vol. 8, n°21, 1978, p. 128-129. — « À la fin de 1866, lorsqu'il fait d'Hector Malot le champion d'un roman de type nouveau, Zola le définit comme un romancier analyste ». Son article consacré aux Victimes d'amour dans *Le Salut public* exprime l'ambition de maîtriser la vie à partir de la collecte des faits. « Ambition qui ne peut se satisfaire que sous la forme du mythe, tant dans le roman que dans la théorie. Le second article sur Malot, celui du *Figaro*, avec son ample développement sur le romancier chirurgien disséquant la bête humaine, offre le meilleur exemple de cet usage théorique du mythe ».

Guy ROBERT, « Le Réalisme devant la critique littéraire de 1851 à 1861 », *Revue des Sciences Humaines*. Faculté des Lettres de Lille, 1953, p. 6-26. — Guy Robert rend compte de l'évolution de la notion de « réalisme ». Il cite plus particulièrement certaines critiques de l'œuvre romanesque naissante d'Hector Malot, rédigées notamment par Anatole Claveau et Vermorel.

Han RYNER, « Mme Hector Malot », dans *Le Massacre des Amazones, études critiques sur deux-cents bas-bleus contemporains*, X. « Fille, Femme ou Veuve », Chamuel, 1899, p. 154. — « Elle sait que les générosités de ses rêves écartent d'elle "les embourgeoisés, cerveaux restreints, âmes réduites". Elle dédie ses héroïsmes à ceux qui aiment l'idéal : "Poètes, amants, jeunesse, ceci est pour vous". »

SAINTE-BEUVE, *Correspondance générale*, tome XI, 1858-1860, Nouvelle série, tome V, Paris, Privat Didier, 1962. — Une lettre de Sainte-Beuve à Michel Lévy en date du 6 février 1859 recommande Hector Malot et le manuscrit de son roman *Les Victimes d'amour* à l'éditeur. - Une lettre de Sainte-Beuve à son ami Paul Chéron, en date du 1^{er} avril 1859, fait état du départ récent d'un ami de Malot, Jules Levallois, précédemment secrétaire de Sainte-Beuve. - Une lettre d'Hector Malot à Sainte-Beuve, en date du 1^{er} mars 1860, et la réponse de Sainte-Beuve (p. 439-441) témoignent d'une vive polémique entre Hector Malot et le critique à propos de l'aide que celui-ci a apportée à l'écrivain normand pour la publication de son premier roman, *Les Amants*.

Adriana SANTORO, « Les notes de voyage en Italie », dans *Hector Malot et le métier d'écrivain*, p. 58-63.

Francisque SARCEY, « *Les Époux*, par Hector Malot – 2^e série des *Victimes d'amour* », dans *L'Opinion nationale*, 1^{er} mars 1865.

Francisque SARCEY, « Justice distributive », *Le XIX^e siècle, journal républicain conservateur*, 26 juillet 1872, p. 1. — Vous savez que la noble Revue a l'habitude de placer sur le revers de sa couverture, en dedans, une revue bibliographique des livres parus dans la semaine. Les comptes-rendus sont courts, mais nets, mais péremptaires. On sent que les auteurs sont jugés là de haut, que c'est M. Buloz lui-même qui, du sommet du Sinaï, prononce la sentence au milieu des éclairs. Un titre m'attira les yeux : *Un miracle*, de M. Hector Malot. Je venais moi-même de lire ce nouveau roman de l'auteur de *Madame Obernin*, et je l'avais trouvé absolument supérieur. Il fait suite à *Un curé de village*, et ces deux volumes forment un seul ouvrage, qui par l'ampleur des développements, l'étude approfondie des caractères, l'intérêt

soutenu du récit, la mâle fermeté du style, m'avait semblé tout-à-fait digne d'être rapproché des beaux romans de Balzac.

Vous pouvez juger de mon étonnement, quand je lus ces quelques lignes :
"Un miracle fait suite au *Curé de province*. Mêmes personnages, même intrigue ; ce second roman n'est pas plus intéressant que le premier, et la fatigue que l'on avait éprouvée à sa lecture ne va qu'en augmentant. On ne saurait trop le dire : cette diplomatie de presbytère est bien connue et laisse au lecteur peu de surprise. Espérons que dans son prochain roman, M. Malot reprendra la place qu'il avait su conquérir".

Diantre ! ce ne sont pas des prunes que cela, comme dit Molière, et voilà un donneur de fêrules qui n'y va pas de main morte. Mais pourquoi tant de sévérité ?

— Il faut donc, me disais-je à moi-même, que je me sois trompé ! [...]

Je m'en allai, fort soucieux, et le premier confrère que je rencontrai, c'était, hélas ! au convoi de notre pauvre et regretté Guérault.

— Avez-vous, lui demandai-je, lu dans la *Revue des Deux-Mondes* la note sur le livre de Malot ?

- Non, mais c'est un éreintement.

Comment le pouvez-vous savoir si vous ne l'avez pas lu ?

— C'est que je connais l'histoire. Vous vous rappelez bien le roman de *Madame Obernin*, qui eut tant de succès, il y a trois ou quatre ans. La *Revue des Deux Mondes* le porta aux nues, dans un long article où, après avoir félicité chaudement M. Malot, on lui prédisait qu'il irait loin un jour, s'il travaillait.

- Oui, s'il travaillait dans la *Revue* !

- Attendez donc ! A la suite de l'article, Malot reçut une belle lettre tout entière de la main de M. Buloz, où cet homme aimable et gracieux l'invitait à passer rue Saint-Benoît.

Hector Malot s'y rendit.

On l'accabla de compliments, on lui fit entendre qu'un écrivain n'était arrivé, qu'un homme n'était complet que s'il avait écrit à la *Revue*.

- J'ai justement en tête un roman que j'ai commencé, dit Malot.

Et à grands traits, il exposa son sujet.

M. Buloz parut fort émerveillé ; il serra la main de son futur collaborateur : il se fondait de tendresse.

De temps à autre il écrivait à Malot : — Eh bien ! ce roman avance-t-il ? Où en êtes-vous ? Vous ne pouvez vous imaginer mon impatience. Ce sera un chef-d'œuvre ! Comme tout ce qui se publie chez nous, au reste !

Malot poussait son travail avec ardeur.

Il mit enfin le dernier point à son manuscrit et s'en retourna rue Saint-Benoît :

— Eh bien ! j'ai terminé ; j'ai votre roman dans ma poche.

— Donnez, dit avidement Buloz.

— Oui, mais auparavant, je serais bien aise de savoir les conditions que vous me faites.

-Oh ! fi ! de quoi me parlez-vous là ! nous nous entendrons toujours !

— Oui, mais si nous nous entendions tout de suite ?

M. Buloz se défendit quelque temps avec prudence ; mais vous connaissez Hector Malot ; c'est un solide gaillard, très-droit, très-net, et qui n'y va pas, comme on dit, par quatre chemins.

Il fit un haut-le-corps, quand on lui apprit ce qu'on paierait sa prose.
 — Merci bien, dit-il; on m'offre le double à l'Indépendance. J'y cours de ce pas.
 — Mais l'Indépendance n'est pas la Revue ! Mais vous comptez pour rien l'honneur.
 — Pour rien absolument l'honneur d'écrire chez vous.
 — Mais songez donc qu'on n'a de talent qu'à la Revue. Demandez à Madame Sand. Elle nous a quittés pour une vétille, et est restée six ans loin de nous.
 Qu'a-t-elle fait pendant ce temps-là ?
 La Mare au Diable, la Petite Fadette, François le Champi, rien de bon. Elle n'a retrouvé sa verve et son style que lorsqu'elle nous est revenue; c'est alors qu'elle a fait l'Homme de neige. Et Dumas ! et Balzac ! et tous les autres ! Pourquoi n'y a-t-il plus trois bons romans chaque année ? C'est que ceux qui pourraient en faire ne veulent pas écrire chez nous.
 — Dame ! si vous les payez comme moi !
 — On ! non, j'ai plusieurs prix ; vous, je vous donne le grand, celui de Mme Sand. Si je payais Montégut sur ce pied, je serais ruiné. C'est à peine si avec toute mon économie je gagne cent mille francs par an. Vous ne voudriez pas mettre sur la paille un père de famille.
 Hector Malot tint bon, et dès ce jour il fut perdu dans l'esprit de M. Buloz.

Francisque SARCEY, « Les enfants », *Le XIXe siècle*, 26 décembre 1872.
 — Éloge du *Magasin d'Éducation et de Récréation* de Hetzel. « J'ai vu avec plaisir dans cette collection le *Romain Kalbris* d'Hector Malot. » C'est un chef d'œuvre qu'il conseille pour les jeunes filles aux mères « qui jettent leurs louis pour quelque bêtise soi-disant pieuse ».

Francisque SARCEY, « Les enfants corrigés », *Le XIXe siècle*, 29 décembre 1872. — Cite Malot : « En fait de journal, moi, je ne lis que la *Gazette des Tribunaux* ». On y trouve tous les matins des romans tout faits. « Quel étrange roman que celui qui vient de se dénouer en police correctionnelle », celui d'une bande d'enfants dirigée par un vaurien au visage d'ange, issu d'une bonne famille. Ceci conduit Sarcey à une réflexion sur l'hérédité et l'éducation.

Francisque SARCEY, « Coup d'œil en arrière », *Le XIXe siècle*, 3 janvier 1873. — Le critique range son cabinet de travail et fait le bilan de l'année 1872. Il note une recrudescence dans le goût des sujets scabreux. Il existe cependant une production plus aimable, en tête *Julia Tricœur* de M. Octave Feuillet. « A un moins d'intervalle, M. Hector Malot, le vigoureux élève de Balzac, publiait coup sur coup deux volumes, *Un curé de campagne* et *Un miracle* [...] J'en ai longuement parlé à l'époque où ils parurent. L'auteur est un des hommes de ce temps dont je fais le plus de cas. Il a le talent sain et robuste ».

Francisque SARCEY, « Ne le croyez pas ! », *Le XIXe siècle*, 15 août 1873.
 — « Je me trouvais l'autre jour à la Librairie nouvelle. Vous savez que c'est un rendez-vous où se rencontrent, sans s'être donné le mot, nombre de gens de lettres qui viennent là chercher des nouvelles et causer des livres parus. La *Revue des Deux-Mondes* venait d'arriver, et une douzaine d'exemplaires s'élevaient en pile sur un coin de rayon. J'en pris un d'une main distraite et

le feuilletai au hasard, regardant comme je pouvais entre les pages non coupées du volume. C'est ma manière de lire la *Revue des Deux-Mondes*. Vous me direz qu'avec ce système-là je dois la connaître fort peu. Mais pardon ! pardon ! je la connais mieux encore que la plupart de ses abonnés, qui la gardent étalée sur la table du salon et ne la coupent ni ne l'ouvrent jamais. Je tombai sur une critique d'un roman dont j'ai parlé ici même avec beaucoup d'éloges, et qui a obtenu, dans notre monde, un très vif succès, *l'Abbé Tigrane*, de M. Ferdinand Fabre, et j'avoue que cette critique m'étonna. Le porte-fêrule de la noble *Revue* y disait, en forme de résumé : « La grâce manque à ce roman, les situations en sont tendues et déclamatoires, le style est cassant et sec, les descriptions sont maigres. » Bigre ! c'est l'éloge qui me parut maigre ! Voilà, me dis-je, un homme bien difficile, et la *Revue* a le goût terriblement délicat. Mais ce numéro me ménageait une autre surprise plus vive encore. Il y était parlé, dans un long article, des derniers romans d'Hector Malot, *le Curé de province* et *le Miracle*, que j'ai eu le plaisir de présenter, avec toutes sortes de louanges, aux lecteurs de ce journal. La *Revue*, elle, n'y allait pas par quatre chemins. Elle déclarait que ces deux romans distillent l'ennui : « Jamais, disait-elle en propres termes, pareil ramas de petits faits inutiles, de caractères vulgaires sans idée et sans intérêt, de situations mesquines, n'a écrasé de son poids l'esprit du lecteur. Le réalisme innocent de ce récit ne mérite pas d'autre blâme. » Fichtre ! il me semblait que celui-là était bien suffisant. Et le critique anonyme de la *Revue* n'en continuait pas moins à dauber sur Hector Malot, malmenant son dialogue terne, ses situations sans choix et sans vigueur. Oh ! mais là, un éreintement de première classe. Je vous dirai que ce qui m'étonnait, ce n'était pas précisément que la majestueuse *Revue* différât d'avis avec moi. La chose n'aurait rien eu de si singulier, et l'on peut être un fort honnête homme, et un homme de sens, tout en partageant les manières de voir de M. Buloz. Non, c'était pour une raison tout autre que j'étais confondu. J'ai l'honneur de connaître assez particulièrement et M. Ferdinand Fabre et M. Hector Malot. Je m'intéresse à leurs travaux, et j'en ai connu quelques-uns avant qu'ils eussent été communiqués au public. Je savais que ces romans, si vivement critiqués par la *Revue*, avaient été jadis, au temps où ils n'existaient encore qu'en manuscrit, demandés, avec mille instances et prières, par M. Buloz pour sa *Revue des Deux-Mondes*, qu'il les avait eus en sa possession, qu'il avait fait tous ses efforts pour les y garder, sauf le dernier et le plus impossible de tous, qui était de les payer à leur valeur, et je disais à un de mes confrères qui se trouvait là : – Est ce drôle pourtant ? Voilà trois romans que M. Buloz a désirés ardemment, qu'il trouvait tout pleins de grandes qualités, tant qu'il espérait les publier chez lui ; il les laisse aller, pour de simples raisons d'argent, et quand ils ont paru autre part, il les déchire à belles dents. Comprenez-vous rien à ce procédé ? — Mais ce procédé, me répondit-il, est si ordinaire à M. Buloz, que personne n'y fait plus attention. Pour M. Buloz, les écrivains se divisent en deux grandes classes, ceux qui écrivent à la *Revue*, et ceux-là ne font que des chefs-d'œuvre ; ce sont les élus qui siègent à la droite du Seigneur, du côté de son bon œil. Les autres, les réprouvés, sont les derniers des calfats, et M. Buloz les précipite avec une joie féroce dans les chaudières bouillantes de sa critique, pour qu'ils y cuisent en toute éternité. Cela va plus loin qu'on ne saurait dire. Tant que Mme Sand a donné sa prose à la

Revue, elle y a passé pour le premier écrivain du siècle ; le jour où elle s'est brouillée avec M. Buloz, qui lui chicanait ses prix, elle n'a plus fait que des inepties, *la Mare au Diable*, *la Petite Fadette*, et autres brouilles, dont la *Revue* a parlé avec le mépris qu'elles méritaient. Mme Sand s'est un beau jour réconciliée avec M. Buloz ; elle a tout aussitôt recouvré tout son génie et elle a écrit *l'Homme de neige*.

Son histoire est celle de Balzac, de Sandeau, de Montégut, de tous les écrivains qui ont passé par la *Revue des Deux-Mondes*. Car il n'y en a guère qui à un moment n'ait eu occasion de se donner avec le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* quelques bonnes gourmandes, et de se retirer à la suite d'une ou deux chaises cassées sur le dos l'un de l'autre. Pourquoi Hector Malot et Ferdinand Fabre feraient-ils exception à la règle ! Leurs romans n'ont point paru à la *Revue*, ils sont donc exécrables.

— Mais, objectai-je doucement, ce n'est pas leur faute si ces ouvrages n'ont point été publiés par M. Buloz. Ils lui ont été remis, et c'est lui qui les a refusés, les trouvant trop chers.

- C'est que probablement ces messieurs ont voulu être payés dans la *Revue des Deux-Mondes* au même prix qu'ils reçoivent ailleurs.

- Dame ! c'est assez juste.

— Cela paraît ainsi. Mais M. Buloz tient que les écrivains doivent toujours faire entrer en ligne de compte l'honneur qu'ils ont d'écrire chez lui et pour lui, Buloz. Supposons que le Temps, par exemple, ou les *Débats* offrent 1500 francs d'un roman à l'auteur ; Buloz va royalement jusqu'à 750, et l'autre moitié, il la donne en gloire : « Comprenez bien, dit-il à l'écrivain, que vous serez imprimé à la *Revue des Deux-Mondes*. » L'auteur naturellement résiste ; M. Buloz insiste ; l'auteur persiste, remporte son manuscrit ; M. Buloz soupire et lui dit : « C'est dommage ! car il y avait quelque chose dans votre œuvre ; mais vous voulez galvauder votre talent ; allez, je vous préviens que vous n'en aurez plus. » Et de fait, le roman n'a pas plus tôt paru que la *Revue* l'éreinte.

Et moi, innocent, j'ajoutais encore :

— Mais pourquoi M. Buloz, à qui la *Revue* rapporte, bon an, mal an, trois ou quatre cent mille livres, refuse-t-il un bon ouvrage pour une différence de 600 francs ?

— C'est que M. Buloz en est toujours sur les gens de lettres et la façon de les payer aux idées du vieux temps. Il est de la race de ces vieux éditeurs qui auraient voulu tenir enfermés sous clé, dans une mansarde, Voltaire et Rousseau, pour les nourrir au pain sec et à l'eau, tandis qu'ils se feraient, avec leurs œuvres, cent mille livres de rente. Il ne paie jamais le premier article d'un homme qui débute dans sa *Revue* ; aussi le premier passe-t-il assez aisément ; c'est le second qui a du mal à forcer la porte. Et ce second, donc ! il faut voir comme on chicane sur le compte des lignes et sur le prix ! Ce pauvre M. Buloz ! C'étaient de bien bonnes comédies que ses discussions avec Hector Malot, qui est un solide gaillard, très-net en affaires. M. Buloz était partagé entre le désir d'avoir un bon roman pour sa *Revue*, car, au fond, il l'aime, et le désespoir de le payer si cher. — Vous voulez donc me ruiner ! disait-il à Malot d'un ton douloureux.

— Pas le moins du monde, répondait Malot. L'Indépendance belge m'offre tant ; payez le même prix et je vous donne la préférence.

— Mais songez donc, reprenait Buloz, que si votre roman paraît hors de

chez nous, il sera détestable.

— Ça m'est égal, ripostait Malot. Permettez-moi de vous dire que c'est vous qui avez besoin de moi, et que, moi, je ne me soucie aucunement de votre Revue. Ma réputation est faite, elle s'est faite sans vous, en dehors de vous, et tout ce que pourra dire la *Revue* n'y pourra plus rien faire.

Et Buloz s'arrachait les cheveux et poussait des soupirs : Mais quoi ! payer de la prose, quand on peut en avoir pour presque rien ! Il est vrai que celle-ci vaut en général ce qu'elle coûte. N'importe ! le sacrifice était trop dur, et M. Buloz rendait le manuscrit. Et c'est ainsi que *la Revue des Deux-Mondes* vers sa chute à grands pas chaque jour s'achemine. Un seul mot suffira à montrer l'universel discrédit où elle est tombée. La plupart des derniers académiciens nommés en sont sortis. Connaissez-vous, me disait mon confrère, connaissez-vous à cette heure, un seul mortel assez déshérité des dieux et des hommes pour lire *la Revue des Deux-Mondes* ?

— En France, non ; mais à l'étranger, on la lit ; et c'est là-dessus qu'on nous juge. Comme elle est ennuyeuse et lourde, on croit en Europe que nous avons perdu tout notre esprit d'autrefois, sans gagner les qualités solides qui nous manquaient. Comme elle ne publie plus une seule œuvre originale, on s' imagine dans le monde que toute imagination a péri chez nous. M. Buloz aide à répandre cette opinion, car il va se plaignant sans cesse que la Revue devient de jour en jour plus difficile à faire, qu'on ne trouve plus d'écrivains. On n'en trouve plus qui veulent travailler pour le bel œil de M. Buloz. Mais il y en a, et beaucoup, sans parler de Ferdinand Fabre et d'Hector Malot, qui écrivent encore des œuvres remarquables, qui, sans être flattés outre mesure de l'honneur de les publier à la Revue des Deux-Mondes, consentiraient néanmoins à les lui livrer, si elle, de son côté, consentait à les payer. Tout cela, c'est affaire de gros sous, et pas autre chose. Et je voudrais avoir un journal, qui fût plus lu que le nôtre, à l'étranger, pour crier aux Anglais, aux Allemands et aux Russes, qui acceptent comme paroles d'évangile les doléances de M. Buloz : - Ne le croyez pas ! ce n'est pas l'esprit français qui s'est abaissé, c'est que M. Buloz veut l'avoir pour rien. Il y a beaucoup d'écrivains de talent à Paris ; mais ils veulent vivre de leur plume, et M. Buloz préfère à l'ennui de les payer le plaisir peu coûteux de les traîner dans la boue. Vous avez encore la foi de la Revue des Deux-Mondes ! Voilà déjà longtemps qu'à Paris on l'estime pour ce qu'elle vaut : un recueil de médiocrités où éclate de temps à autre un article éminent, donné pour rien par quelque savant désintéressé et passionné de gloire. Ne jugez pas la France sur cette compacte et lourde collection de tartines indigestes.

Francisque SARCEY, « Le devoir du soldat », *Le XIXe siècle*, 11 novembre 1873. — Je ne sais qui a mis le premier en circulation est axiome, si souvent répété depuis : Il y a des temps de révolution où il est plus difficile de connaître son devoir que de le faire. La maxime est d'une vérité éternelle, surtout pour les officiers. Il est bien aisé de dire qu'ils n'ont pas à discuter les ordres qui leur sont donnés, que leur seul devoir est d'obéir. Cela est excellent en théorie. Mais la pratique ne laisse pas d'avoir ses inquiétudes et ses appréhensions. Le seul devoir, lors d'une révolution ou d'un coup d'État, est-il donc d'obéir aux commandements de ceux qui, tenant le pouvoir exécutif en main, violent la loi et mentaient à leur serment ? Qui oserait le soutenir ? Et cependant, on ne peut le nier, les ordres arrivent aux officiers, transmis par voie hiérarchique, et la discipline ordinaire leur fait

une obligation de s'y conformer, sans mot dire. Cette question vient d'être soulevée à nouveau par M. Hector Malot, dans son dernier roman, qui a pour titre *Clotilde Martory*. Je dis soulevée à dessein et non résolue. Car je crois qu'elle est de celles qui échappent à toute solution générale. On ne peut que plaindre les gens qui se trouvent engagés dans ces passes terribles ; c'est à eux de prendre conseil de leur conscience. Ceux-là sont honnêtes qui n'écoutent que sa voix et ne consultent point leur intérêt privé. Quelque décision qu'ils prennent, il me semble qu'ils doivent être absous. C'est à eux que s'applique le mot de l'Évangile « Paix aux hommes de bonne volonté ». Au reste, Hector Malot, ne plaidant pas une thèse, n'avait point à parler dans un sens plutôt que dans l'autre. Il se pique d'être romancier et non casuiste. Il nous a mis en scène un officier, républicain de naissance, de goût et d'aspiration, et qui se trouve mêlé, malgré lui, au coup d'État de 52. Son héros, M. de Saint-Nérée, est un honnête homme, s'il en fut, d'un esprit droit, d'une bravoure incontestée, d'un tempérament vif et même brusque, mais à qui manque le caractère. Est-ce bien le caractère qu'il faut dire ? pas précisément. Il en a assez pour prendre une résolution virile, pour dire en face aux gens ce qu'il pense d'eux, pour témoigner hautement son horreur de ce qui offense la noblesse de ses sentiments, pour préférer aux chances d'un avancement rapide, obtenu par un désaveu de ses principes, une démission honorable, qui le jette dans la misère. Mais il n'a point reçu du ciel le don de la fermeté ni celui de la persévérance.

Ou plutôt je croirais que le romancier, bien qu'il n'en ait rien dit, a eu l'intention de nous montrer, par cet exemple, comme l'habitude de l'obéissance passive plie peu à peu l'âme la mieux, trempée, la plus énergique, aux concessions lentes, et l'incline aux compromis douteux. C'est un personnage très-bien étudié et profondément vrai que celui de Saint-Nérée. Il a pour Napoléon (qui n'est encore alors que simple président) une aversion instinctive et une défiance qu'il ne dissimule point. Le hasard le rend amoureux de la fille d'un vieux général, qui a fait les campagnes d'Austerlitz et pour qui Napoléon est un dieu. Chez ce vieux brave se réunissent quelques culottes de peau de l'ancien empire et l'un des secrets organisateurs du nouveau. Il accepte à dîner dans ce milieu, et avec la meilleure intention du monde de ne pas se laisser entamer, de manifester nettement ses opinions, il mollit, il tergiverse, un pied de femme qui s'appuie silencieusement sur le sien a raison de ses belles résistances. Il ne sait dire ni oui, ni non, il est furieux contre lui-même. Le coup d'État se fait ; son bonheur veut qu'il soit en congé durant ces jours terribles. Mais il a rejoint le régiment à la fin de la même semaine. Son colonel lui confie le soin d'une expédition, dans le Midi, contre une population qui gronde sourdement et menace de se révolter. Son premier mouvement (c'est le bon) est de donner sa démission. Mais son colonel lui remontre que s'il l'a choisi pour cette mission, c'est précisément qu'il le sait peu fanatique, très-humain et très-ferme. Il le supplie de rendre service au pays. Saint-Nérée se laisse persuader, il se met en marche ; mais à mesure qu'il avance contre les insurgés, les difficultés de sa situation lui apparaissent ; il ne peut sauver de la mort un pauvre diable, très-innocent d'ailleurs, qui a été pris par ses soldats. Il lui faudra exécuter des mesures de rigueur, que le télégraphe lui ordonne de prendre contre les insurgés. Il résigne son commandement, juste la veille d'un combat ; et là encore il est puni de ses hésitations et de ses

faiblesses. Car sa démission, qui était fort naturelle quatre jours auparavant, affecte à cette heure un déplorable air de désertion. Le voilà rendu à la vie civile, mais là éclate son inaptitude à toutes les fonctions qu'elle offre aux ardeurs de l'activité humaine. Il ne sait rien que la manœuvre ; il n'est pas habitué à avoir la responsabilité de lui-même. Il est très embarrassé. Il possédait par bonheur un assez joli talent de dessinateur ; il fera donc des dessins pour un journal illustré ; il vit maigrement de ce travail, qu'il accomplit sans esprit d'initiative, recevant l'ordre du destin comme si c'était celui de son colonel. C'est alors qu'il regrette le régiment !

Il sent bien qu'il n'est bon qu'à vivre de cette charmante vie de camaraderie vraie, entremêlée par ci par là de quelques coups de fusils aventureux. Il serait dévoré d'ennui s'il ne retrouvait pas Clotilde mariée et ne se reprenait pour elle d'une belle passion, qui dure quelques années. Le mari de Clotilde meurt, la laissant riche. Pour l'épouser, il faudrait qu'il eût lui-même une fortune égale à celle de sa maîtresse. Comment la conquérir et la conquérir vite ? C'était le moment où l'empire allait s'engager dans cette funeste expédition du Mexique, qui a été le commencement de tous nos malheurs. Et ce même homme, qui a donné sa démission pour ne pas servir l'empire, qui a résisté au spectacle de la guerre de Crimée et de la guerre d'Italie, pour garder son serment de haine, le voilà qui, se colorant à lui-même son désaveu de faux raisonnements, reprend du service, s'embarque et ne tarde pas à s'apercevoir qu'il prête son épée à la plus folle et à la plus déplorable des aventures. Il revient en France avec une affreuse blessure à la jambe, mais plus profondément blessé au cœur. Il trouve sa maîtresse mariée et sa vie s'achève dans le dégoût de lui-même et des autres. Tout ce caractère à la fois très-résolu et très-indécis, composé d'honnêteté primesautière et de faiblesse réfléchie, est observé et rendu avec une délicatesse de touche, qui est rare chez Hector Malot, un talent plus robuste en général que fin. M. de Saint-Nérée n'est pas une abstraction, c'est encore moins une thèse ; c'est un homme vivant, comme nous en avons tous rencontré des milliers, capable de très-bons mouvements et de très-mauvaises actions, que l'on ne saurait s'empêcher d'estimer, tout en les blâmant beaucoup. Hector Malot n'a pas une seule fois fait son portrait en pied. Mais il l'a peint, ce qui vaut infiniment mieux, par les faits, et de façon si exacte, si expressive, qu'on le reconnaîtrait dans la rue.

Clotilde Martory est encore un des types les mieux venus qu'ait jamais rencontrés Hector Malot. Nulle part le romancier ne nous dit qu'elle est fausse ; mais de tout l'ensemble du récit il se dégage un parfum de fausseté qui voltige autour d'elle. Elle est séduisante et on la hait. On n'est point étonné de sa trahison dernière. On s'y attendait presque. Parmi les tableaux que l'auteur a rendus avec amour, il en est un qui fera (plus que les grandes qualités de l'œuvre) la fortune de ce roman. C'est le récit des journées fameuses du trois et du quatre décembre. Hector Malot y a, d'un style énergique, retracé quelques-uns des tableaux qui ont en ces heures de tristesse désolé Paris. On y respire en plein la haine et le mépris des aventuriers qui ne reculent devant rien pour mettre la main sur le pouvoir.

Clotilde Martory comptera dans l'œuvre de M. Hector Malot. Elle me semble bien supérieure aux trois ou quatre derniers romans qu'il nous a donnés, et qui m'avaient paru moins étudiés que ceux d'où datait sa grande réputation.

Francisque SARCEY, « *Le Mariage de Juliette* », dans *Le XIXe siècle*, 9 février 1874. — Il y a bien de cela sept ou huit mois, une personne que j'avais eu l'honneur de rencontrer dans le monde me pria, par une lettre, de passer chez elle pour une affaire importante ; j'y allai tout suite. — Vous connaissez beaucoup Hector Malot ? me dit-elle. Quel homme est-ce ? — Sans doute ; c'est un écrivain de grand talent, répondis-je. — Non, ce n'est pas cela que je demande, me dit-elle d'un ton impatienté. Je veux dire : Est-ce un galant homme ? Est-il capable d'une action peu délicate ? Je lui assurai qu'Hector Malot, non plus que nombre de journalistes et de romanciers, ne ressemblait au portrait que la bourgeoisie se fait trop souvent des gens qui tiennent une plume. C'était un gentleman, dans toute la force du terme, qui vivait fort retiré, dans une villa qu'il avait fait bâtir lui-même aux environs de Paris, entre sa femme et son enfant, travaillant nuit et jour et ne venant guère à Paris que pour les nécessités de sa position. — Vous me faites plaisir de me parler ainsi, me dit-elle. Elle m'expliqua alors qu'il paraissait, juste en ce moment, dans le *Siècle*, un roman-feuilleton d'Hector Malot, où l'une de ses amies avait cru reconnaître des types copiés sur nature et pris dans sa famille. — Jusqu'à présent, ajouta-t-elle, il n'y a rien de fort grave. Mais tout le quartier a malignement mis les noms sur les visages. Nous ne savons pas du tout ce que deviendra ce roman. L'auteur est maître de ses personnages, il peut les traîner dans telle situation qui serait insupportable à l'entourage de mon amie. Voulez-vous bien vous charger de cette négociation ? Il peut se faire qu'il n'y ait là qu'une rencontre bizarre car Hector Malot nous est à tous parfaitement inconnu. Mais si en effet il a été mis au courant de certains types par des conversations de tiers, et qu'il ait cru pouvoir se les approprier, nous souhaiterions qu'il n'abusât pas de cette ressemblance, qu'il évitât pour l'avenir tout ce qui pourrait froisser des susceptibilités respectables. — Écoutez, répondis-je, je connais Malot ; c'est le plus honnête homme et le plus charmant garçon du monde. Allez tout simplement lui exposer vos scrupules, qui sont les plus honorables et les plus sérieux. Soyez sûre qu'il s'y rendra tout de suite. Si le roman est terminé, il consentira toutes les modifications que vous lui demanderez ; s'il est écrit au jour le jour, rien ne lui sera plus aisé que de changer quelques détails trop caractéristiques. — Croyez-vous ? — Je ne le crois pas ; j'en suis certain. Je vis, dans cette courte conférence, combien est tenace ce préjugé de défiance que les gens du monde nourrissent contre les écrivains de profession, et qui est entretenu, il faut bien l'avouer, par de très-rares, mais très-bruyants écarts de presse. Et cependant il n'y en a guère de plus faux ! J'appris bientôt par un billet que la démarche avait été faite près d'Hector Malot et qu'elle avait pleinement réussi.

Il m'était resté de cette histoire un vif désir de lire le roman, qui en avait été l'occasion. J'étais curieux de voir ces types, créés de toutes pièces par l'imagination du romancier, et qui s'étaient trouvés assez exacts en de certains détails pour inquiéter par leur ressemblance les personnes qui croyaient en avoir connu les originaux. C'est donc avec un sensible plaisir que je reçus *le Mariage de Juliette* et *Une Belle-Mère*, deux romans qui se font suite l'un à l'autre. Ou plutôt, c'est une observation que je suis bien aise de faire, car elle me tourmente depuis longtemps, ces deux romans n'en forment qu'un en réalité, et c'est l'éditeur qui, pour les vendre plus aisément, les a séparés en deux volumes, à chacun desquels il a donné un titre

différent. Il me semble qu'il y a là une petite supercherie peu digne de libraires sérieux. Supposez un monsieur pressé, qui voit dans une gare de chemin de fer ce titre : *Une Belle-Mère* par Hector Malot, et qui achète le volume, sans prendre garde. Il ouvre et tombe sur ces lignes : « En mariant leurs enfants, Mme Daliphare et Mme Hélis s'étaient donc rencontrées sur ce point. » Qu'est-ce que Mme Daliphare ? qu'est-ce que Mme Hélis ? Ah ! il faut avoir lu le volume qui précède : *le Mariage de Juliette*. Il me semble qu'il y a là une légère tromperie du genre de celle qui a nom : la Carte forcée. J'en ai parlé à un éditeur, qui m'a répondu tout simplement : Que voulez-vous ? c'est l'usage. Le public n'achèterait pas d'un bloc un roman en deux volumes ; il achète l'un après l'autre les deux volumes du même roman. Cela est absurde, ridicule, tout ce qu'il vous plaira ; mais cela est ainsi. Que voulez-vous qu'on dise à des raisons pareilles ?

Ce qui fait l'originalité de ce roman en deux parties, c'est un portrait de femme très-vigoureusement tracé, qui traverse ou plutôt qui mène l'action de l'un à l'autre bout. La figure de Mme Daliphare a été fouillée par l'auteur avec un soin bien curieux ; et ce qui me fait croire qu'elle est bien vraie, c'est d'abord qu'elle s'est rencontrée avec la Réalité, et qu'ensuite il n'est pas un de nous qui n'ait dans le cours de sa vie rencontré quelque personne qui la rappelle au moins par quelques traits principaux. Mme Daliphare est le type de la femme en qui s'est incarné l'esprit de domination. Fille, elle a commencé par gouverner son père ; c'est elle qui, par son génie seul, car elle n'a reçu aucune éducation, a fondé la maison de commerce, qui jour à jour est devenue l'une des plus importantes de Paris et du monde. Plus tard, elle s'est annexé un mari qu'elle a choisi exprès assez pauvre pour lui être toujours soumis, assez nul pour ne jamais réclamer contre son despotisme. Elle a absorbé, annihilé le pauvre homme. C'est elle qui dirige seule, et de tête, un des négoce les plus vastes et les plus délicats qu'il y ait au monde ; elle est à son bureau dès le matin et n'en démarre que le soir ; sachant toutes les affaires, et les décidant d'un mot qui est péremptoire. Tous ses employés tremblent devant elle, et pas un ne bronche quand elle a donné un ordre. Elle est devenue mère ; l'ambition de cette femme s'est transformée, ou plutôt agrandie. L'idéal qu'elle a poursuivi, c'est celui de mettre un jour sur la plaque de la maison Daliphare et fils, de l'associer à son commerce, et d'en rester naturellement la tête et le bras. Elle a donc cherché tout ensemble à donner à ce fils une éducation distinguée et à lui imprimer des idées d'obéissance passive. Elle a voulu qu'il fût à la fois un bon maître et un esclave docile. Son fils est sa propriété, sa chose ; mais elle n'en dira pas moins de lui, après la mort de son mari : c'est le maître de la maison. Il est le maître à la condition de faire tout ce que veut la terrible petite vieille qui lui sert de mère. Le fils est un de ces êtres neutres, sans force de volonté ni caractère, dont il est convenu de dire que ce sont de bons garçons. M. Hector Malot excelle à peindre ces créatures molles et inexistantes, qui sont faites pour être le jouet des événements. Ce pauvre garçon subirait, sans trop regimber, le joug de Mme Daliphare, s'il ne tombait amoureux de Juliette. C'est encore un caractère, finement composé que celui de Juliette : une fille artiste, très-indépendante d'esprit, fort pauvre, mais fière, et qui ne songe qu'à se faire, à l'aide de son talent, la peinture, un gagne-pain d'abord, un nom ensuite. Elle juge trop bien le fils Daliphare, le bel Adolphe, pour en être fort éprise, et elle ne se soucie aucunement de l'épouser.

Elle traverse donc, mais sans le vouloir ni même s'en douter, les projets de Mme Daliphare, sur son fils qu'elle veut marier à une héritière. Les intrigues de la vieille, pour ruiner Juliette dans l'esprit de son Adolphe, sans y parvenir, emplissent tout ce premier volume. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'elle n'ait point à lutter contre Juliette elle-même, qui est très-froide à l'endroit de ce mariage ; elle se débat contre la mollesse même de ce fils qu'elle a élevé à subir toutes les influences, et qui résiste à ses injonctions avec l'entêtement des natures faibles. C'est elle-même qui, voyant qu'il n'y a pas moyen de faire autrement, et craignant que l'hymen accompli malgré elle ne se retourne contre son pouvoir, c'est elle qui marie son fils à Juliette, et qui est obligée de supplier cette même Juliette de lui jeter en quelque sorte ses millions à ses pieds. Juliette ne cède qu'à contre-cœur pressée par sa mère, par son fiancé, par un notaire ami de la famille.

Tout est fini, ou plutôt voilà que tout commence. Il y a là trois personnages en présence qui ne sauraient s'accorder : une belle-mère, affreusement dominatrice, qui s'ingère de loger, de meubler, de diriger le jeune ménage, qui se mêle de tous leurs aménagements intérieurs, et même de leurs secrets d'alcôve, qui fait sentir sa main dans les moindres détails de leur vie ; une jeune mariée, née dans un milieu artiste, habituée de longue date à la liberté la plus complète, chaste et bonne, mais fantasque, méprisant les petites gens du monde bourgeois et ne cachant pas ce dédain ; enfin un pauvre garçon, plié depuis son enfance à la plus complète docilité envers sa mère, mais très sincèrement amoureux, admirant sa femme de tout son cœur et tâchant de maintenir de son mieux l'harmonie dans la maison. Sa femme s'aperçoit de ses efforts, qui sont un peu niais, et elle hausse les épaules ; sa mère les perce à jour, et elle attache sur lui ses yeux redoutables, qui ont toujours eu raison des moindres velléités de révolte.

Il est impossible qu'un quatrième personnage ne se glisse pas bientôt dans cette vie, où les coups d'épingle multipliés irritent chacun des trois héros contre les deux autres. Ce quatrième larron, c'est l'amant. Ici l'histoire rentre plus dans le sentier vulgaire et déjà si souvent battu par les romanciers. L'intervention de la vieille madame Daliphare en est le seul élément nouveau. Aux premiers soupçons qu'elle a conçus de la faute de sa belle-fille, elle a pris résolument son parti. Il lui faut des preuves ; elle les aura. Elle s'en va droit chez un Tricoche de bas étage et fait suivre la malheureuse, qui est surprise avec son amant dans un atelier. Tous deux sont tués par le mari.

Adolphe, acquitté par le jury, après son double meurtre, au lieu de rentrer chez sa mère, prend son fils et se sauve en Suisse, avec l'intention formelle de ne jamais revoir celle qui l'a poussé à ce double crime. La vieille Mme Daliphare reste seule, et, comme à l'ordinaire, elle s'assied à sa caisse, après avoir distribué la besogne à tous les employés et bousculé ceux qui s'étaient permis d'être en retard. Le premier commis entre dans le cabinet où elle travaille ; les commis le voient bientôt sortir bouleversé.

– Que se passe-t-il donc ? lui demandent-ils curieusement.

– La patronne qui pleure !

– Enfin ! s'écria Flavien, pour la première fois de sa vie !

– Elle est debout, continua Pommereau, et ses larmes tombent goutte à goutte sur le grand-livre.

– Elle pleure sur le grand livre ! s'écria le caissier. Ça va faire des pâtés !

C'est une fin à la Balzac !

Francisque SARCEY, « Le pachalick de M. Buloz », *Le XIXe siècle*, 28 février 1875. — Sarcey évoque les mésaventures de Daudet avec le directeur de *la Revue des Deux Mondes*, qui paie mal les auteurs, considérant que c'est un honneur pour eux d'être publiés dans sa revue. Il a éreinté Daudet qui lui a refusé un manuscrit. Sarcey lui rappelle ce qui est arrivé à Malot dans les mêmes circonstances.

Francisque SARCEY, « Toujours M. Buloz ! », *Le XIXe siècle*, 8 avril 1875. — Sarcey revient sur les pratiques de « l'aristocrate millionnaire qui a fondé et qui dirige *la Revue des Deux Mondes* » en publiant une lettre que lui a adressée Hector Malot au sujet de ses insultes. Cet article et celui du 26 juillet 1872 sont repris dans la notice « Un curé de province & Un miracle » de l'édition Flammarion.

Francisque SARCEY, « *La Revue des Deux Mondes* », dans *Le XIXe siècle*, 10 avril 1875. — Sarcey publie la réponse de Brunetière à la lettre adressée par Malot à Buloz, et défend son intégrité de critique. Sarcey la lui reconnaît mais considère qu'il est aux ordres de son directeur.

Francisque SARCEY, « *La Religieuse* », dans *Le XIXe siècle*, 3 septembre 1875. — Compte rendu d'une édition des Œuvres complètes de Diderot. Il souhaiterait que *L'entretien d'un père et de ses enfants* soit donné à lire dans les écoles, mais jamais les hypocrites ne l'accepteront. « Je demandais un jour à Hetzel pourquoi le livre qu'Hector Malot a écrit pour les jeunes filles, *Romain Kalbris*, ne s'était pas vendu comme *Picciola*, bien qu'il lui fût très supérieur. — La raison en est bien simple, me dit-il. Hector Malot a écrit des romans anti-cléricaux ; c'est donc un ennemi de ces messieurs. Ils ne veulent pas familiariser les oreilles des Français avec son nom ».

Francisque SARCEY, « Les Livres », *La Nouvelle Revue*, septembre 1885, p. 876-881. — Longue recension du *Lieutenant Bonnet*. « Il y a déjà bien longtemps qu'Hector Malot a commencé d'écrire, et c'est un rude travailleur devant l'Éternel. C'était en 1859 ; vous voyez que ce n'est pas hier. Guérout venait de fonder *l'Opinion nationale*, dont le succès devait être si brillant et si rapide. Il n'avait guère choisi pour composer la rédaction de son nouveau journal que des inconnus, il n'avait pas eu la main trop malheureuse, puisque de cette première fournée sont sortis Jules Levallois, Castagnary, Hector Malot. On nous présenta les uns aux autres. Hector Malot me séduisit tout de suite par cet air de robuste santé, de ronde et avenante bonhomie mêlée de finesse qui donne à son visage et à son allure un caractère si particulier. Je lus avec passion les trois romans qui forment dans son œuvre une première série [...] J'ai depuis lors suivi fidèlement l'écrivain, qui n'a cessé de produire. Car il enfante dans la joie. Il a un talent sain et un esprit bien équilibré. En voilà un qui ne se tortille pas pour trouver du nouveau et du rare, pour l'exprimer avec des raffinements exquis de délicatesse. [...] Pourquoi veut-on aujourd'hui qu'un roman n'offre jamais d'intérêt dramatique ? On se prive, en retranchant le drame du roman, d'un grand élément de curiosité. Hector Malot dit de lui-même « Je tâche de faire un roman ; je ne fais pas le morceau. » Il entend par là qu'il déroule, par larges nappes, une histoire ayant une exposition, un nœud et un

dénouement ; mais qu'il ne pignoché pas une page, pour en faire un morceau à mettre dans les cours de littérature. Peut-être a-t-il tort tout de même de ne pas faire le morceau. Eh ! eh ! ne fait pas le morceau qui veut. C'est une belle gloire que d'entrer dans les anthologies ». Sarcey prend l'exemple, dans *Le Lieutenant Bonnet*, de la femme d'officier sans fortune qui a voulu avoir son jour et qui, sans visites, attend seule. La scène est dite simplement et clairement, « Oui, mais nous ne la voyons pas, l'auteur ne nous l'enfonce pas dans les yeux par la magie du style », contrairement à Daudet dans *Fromont jeune et Risler aîné* : « Quel merveilleux tableau, comme on la voit, cette femme impatiente, nerveuse, enragée, déchargeant son envie et sa haine en récriminations amères, en imprécations enflammées ! Là, le morceau est fait, puisque morceau il y a. Daudet a-t-il eu si tort de le faire ? »

Hector Malot a essayé, dans *le Lieutenant Bonnet*, de nous retracer les mœurs nouvelles que les modifications introduites depuis 1870 dans l'armée française ont nécessairement trainées à leur suite. Ainsi il remarque très bien que tout est changé dans le régiment, depuis que la vie militaire n'est plus la vie nomade et que les corps d'armée ont été établis à demeure fixe dans une contrée déterminée. [...] Un régiment aujourd'hui est une manière de garde nationale fixe, où les maris sont très recherchés. « Ils inspirent plus de sécurité que les fonctionnaires ; ils sont aussi casaniers que les bourgeois ; et en plus, ils ont le plumet. [...] Il est facile de voir qu'avant de se mettre à l'écrire, il a causé avec des officiers de l'armée nouvelle qui lui ont fourni des renseignements exacts. Ce que je lui reprocherai, c'est de ne pas les avoir fondus dans son récit, de ne pas l'en avoir pour ainsi dire imprégné. [...] Ce nouveau volume n'ajoutera rien à la réputation de l'homme qui a écrit tant d'ouvrages solides et charmants ; il la soutiendra tout simplement, et c'est déjà quelque chose. Il a le mérite d'être court ; il est clair et intéressant ; semé d'observations ingénieuses — de fabrication courante après tout ».

Francisque SARCEY, « Chronique », *Le XIX^e siècle*, 26 décembre 1890. — M. Joseph Reinach, député des Basses-Alpes, a, comme on sait, repris à son compte un ancien projet de loi présenté jadis par Gambetta et M. Magin, portant modification de la loi de 1833 sur les aliénés ; il l'a déposé sur le bureau de la Chambre, et il y a grande apparence qu'il viendra en discussion à la rentrée. J'avoue qu'il y a bien des années, quand Gambetta présenta ce projet de loi, j'avais pris feu pour les idées qui s'y trouvaient exprimées. Je ne sais si vous vous rappelez cette phase que nous avons traversée vers la fin du second empire et au commencement de la nouvelle république. Il y avait eu à ce moment-là une poussée énorme de l'opinion publique contre les médecins aliénistes. Tout est affaire de mode en France. Quelques histoires, qui avaient fait scandale, avaient monté la foule contre une loi qui permettait de séquestrer un aliéné, véritable ou faux, dans un asile où il était menacé, une fois interné, de rester jusqu'à la fin de sa vie. C'était un pauvre diable qu'on disait avoir été enlevé, sur l'ordre d'un ministre, avec complicité des médecins, et jeté dans un asile, pour se débarrasser d'un homme possesseur de secrets importants. C'était l'aventure de Garsonnet qui revenait sur l'eau, incessamment racontée par lui-même. Garsonnet était inspecteur général de l'Université ; il avait été, en sa verte jeunesse, coffré dans une maison de fous, et il y serait mort, sans

l'intervention du père de Got, qui, armé d'un énorme gourdin, avait déclaré au propriétaire de l'asile qu'il l'assommerait comme un bœuf si on ne lui rendait sur-le-champ le nouveau pensionnaire. Garsonnet, échappé aux griffes des médecins de M. de Pourceaugnac, avait juré qu'il les poursuivrait jusqu'à son dernier jour, et il est venu plus de dix fois à la maison me demander de faire campagne avec lui. Il était sain d'esprit, autant qu'on peut l'être quand on est possédé de l'idée fixe. Il avait pourtant des yeux d'une mobilité singulière et une parole dont l'extrême volubilité ne laissait pas que d'être inquiétante.

Je me souviens encore de l'affaire Puyparlier qui fit un bruit énorme. M. Puyparlier avait été séquestré à Charenton, sur la demande de sa femme. Il se plaignit ; nous l'allâmes voir ; je causai plus d'une heure avec lui et le trouvai tout plein de bon sens et même de bonne grâce. Vous pensez quelle inépuisable source d'articles à sensation ; je ne m'en fis pas faute. L'histoire se termina de la façon la plus plaisante du monde. Il avait introduit une instance et requis son élargissement. On le fit comparaître devant le tribunal entre deux gardiens. À un moment, il pria qu'on lui permit de s'absenter une minute, pour une nécessité pressante. On le laissa aller seul, et il ne reparut plus. Il s'était esquivé et avait filé en Angleterre, ce qui n'était pas déjà si fou. Avons-nous assez ri de l'aventure ? Nous sommes-nous assez moqués des juges, qui n'eussent pas manqué sans doute de confirmer son internement ? Nous le représentions vivant aux environs de Londres, dans un joli cottage, paisible, heureux, ne goûtant de plaisir qu'à étudier les livres des philosophes. La vérité, je l'ai sue depuis, c'est que ce Platon d'outre-Manche avait la manie de se montrer tout nu aux femmes qui passaient. C'est un genre de folie qui n'est pas rare, à ce qu'il paraît. Il conduisit, par une invincible pente, à des actes plus répréhensibles encore. La famille avait eu peur d'une algarade, qui aurait pu aboutir à la police correctionnelle ou aux assises ; elle avait fait les démarches nécessaires et obtenu l'internement. Elle n'avait pas prévu que le malade, étant d'ailleurs très sain d'esprit, et, comme tous les monomanes, très rusé, ferait un bruit de tous les diables, et que le scandale qu'on voulait éviter ne serait que plus abominable.

Tous les publicistes avaient, à la suite de ces histoires, fait rage contre la loi ; on avait en cent façons tourné, retourné, commenté la fameuse scène de Molière où Pourceaugnac se débat entre deux aliénistes, qui voient dans chacun de ses gestes un signe de folie manifeste. Hector Malot avait écrit un roman, *le Beau-Frère*, où il avait montré le plus honnête homme du monde aux prises avec sa coquine de femme, qui finissait, grâce à la complicité d'un médecin son amant, par le faire interner dans un asile, pour s'emparer plus commodément de sa fortune. Le roman eut beaucoup de succès ; outre que la thèse flattait la passion du moment, c'est un des meilleurs ouvrages qui soient sortis de la plume de Malot. Il peut prendre place à côté des *Amants*, des *Époux* et des *Enfants*, ses trois premiers livres, qui ont fait sa réputation.

J'avais suivi le torrent. Il est si facile de blaguer les médecins, et puis on est toujours sûr, quand on plaide pour un malheureux, victime de la loi et des magistrats, d'avoir pour soi le public, dont on émeut la sensibilité.

Je suis un peu revenu de mon engouement, et je ne trouve plus que la loi de 1833 soit si mauvaise ou si insuffisante. Un homme en plein bon sens interné à la suite de machinations ténébreuses, cela doit être fort rare. Je ne

dis pas que cela soit impossible, que cela ne se soit jamais vu. Je n'en sais pas d'exemple, car Garsonnet, il n'y a pas à dire : il avait un petit coup de marteau, l'ami Garsonnet. Ce n'était pas une raison pour le coffrer. Mais rien ne me dit que le directeur de l'asile ne lui eût pas donné de lui-même la clé des champs.

En savez-vous d'autres ? Les romans et les mélodrames sont pleins d'aventures pareilles. Mais la vie réelle ? Fouillez vos souvenirs. Avez-vous jamais ouï parler d'un homme raisonnable enfermé comme fou ? Je reçois, au moins une ou deux fois par mois, quelque lettre venue d'un asile quelconque, où le pensionnaire me supplie de prendre sa défense, de le tirer de l'enfer où il souffre. Je suis si habitué à ce genre de littérature que, à la troisième ligne, et souvent même à la simple lecture de la suscription de la lettre, je devine l'aliéné. Je ne crois plus aux internements pratiqués par des médecins canailles, avec la complicité d'ignobles magistrats, contre des gens sains d'esprit que l'on arrache, sans que personne réclame, à leur milieu social. Encore un coup, je ne prétends point qu'il n'y en a jamais eu : j'affirme que, parmi les monstruosité, ce doit être une des plus rares.

Ce qui n'est pas rare, en revanche, c'est de voir des fous que l'on n'a pas internés à temps éventrer leur femme, ou égorger leurs enfants, ou mettre le feu à leur maison, ou tirer sur les passants des coups de pistolet. Ce sont là des aventures de tous les jours, et que nous voyons sans cesse se reproduire dans les journaux sous la rubrique des faits divers.

Le public ne voit jamais que ce côté de la question : la possibilité pour un homme de bon sens d'être par erreur jeté dans un asile d'aliénés ; mais la question a une autre face qui mérite, elle aussi, d'être considérée. C'est le péril que fait courir à sa famille et à ses voisins un candidat à l'aliénation, un homme qui n'a peut-être pas encore affirmé sa folie par des manifestations furieuses, mais qui l'a décelée aux yeux du médecin par des signes auxquels ne se trompe pas la science.

— Il peut se faire, à toute force, me disait un médecin qui n'est pas aliéniste de profession, qu'un homme ait été interné sans que la nécessité de cette précaution fût impérieuse. Mais ce qui arrive sans cesse, c'est qu'un vrai fou est interné trop tard, après que deux ou trois honnêtes gens ont été victimes de la faiblesse qu'on a montrée pour lui. S'il y avait quelque chose à changer à la loi, ce serait pour armer les médecins de nouveaux pouvoirs. Moi, personnellement, disait-il, je connais, dans ma clientèle, au moins quatre monomanes qui, à un moment donné, feront un malheur. J'ai loyalement prévenu leur entourage. - Que voulez-vous que nous fassions ? m'a-t-on répondu. On ne peut pourtant pas mettre ainsi dans la plus affreuse des prisons un homme qui n'a pas encore donné des signes très inquiétants de son dérangement d'esprit. — À la bonne heure ! mais tenez-vous sur vos gardes. À l'heure où vous y penserez le moins, il vous tordra le cou.

Et je lui disais : — Sais-tu que ce serait armer là le médecin d'un pouvoir bien redoutable ? Car enfin, il peut en faire mauvais usage. Le diplôme qui affirme la science ne garantit point l'honnêteté. — Eh ! grand Dieu ! s'écria-t-il, la loi de 1833 a pris contre ces accidents possibles, en effet, toutes les précautions nécessaires. C'est une loi très bien faite ; c'est une loi très complète. Et il se mit à me la commenter. Mais cet article a déjà passé la mesure. Je reviendrai sur la question.

G. SAREL, « La Vie littéraire », *Le Figaro*, 22 avril 1898. — *La Vie littéraire*

est une publication nouvelle dont l'apparition provoque une vive sympathie. C'est une fort élégante plaquette de 32 pages réunies sous une artistique couverture, et illustrée de nombreuses gravures sur bois. Elle publiera les œuvres les plus aptes par leur valeur, leur style, leur moralité à élever le niveau intellectuel du grand public. Quelques-uns des maîtres de la littérature ont donné leur avis : « Votre *Vie Littéraire* me paraît excellente, écrit Hector Malot, elle répond à un besoin et elle arrive à point, car les journaux ont créé des masses profondes de lecteurs qui ne se contentent plus du journal populaire et ne peuvent pas s'offrir le volume tel que continuera à le fabriquer la librairie fidèle à la routine. Ce livre n'est pas à leur portée ; ils sauteront sur le journal qui leur offrira ce qu'ils désirent. Et ça n'est pas seulement à ce public qu'un journal tel que celui que vous allez publier sera utile, il le sera aussi aux écrivains qui font leurs livres eux-mêmes, avec le souci de leur art, le respect de leur nom, honnêtement » [...] « Dans ces appréciations, il est fait de nombreuses allusions à la portée démocratique et à la modicité du prix de cette publication, elle sera en effet mise en vente au prix de 10 centimes la livraison. C'est un prix qui serait incroyable, si la *Vie Littéraire* n'avait pas été fondée par les éditeurs Fayard, qui ont déjà fait leurs preuves et réalisé des tours de force comme la publication des œuvres de Daudet, de Claretie et de Malot dans des conditions aussi extraordinaires ».

Josiane SARTRE, « Introduction », *Châteaux « brique et pierre » en Picardie*, Nouvelles éditions latines, 2012. – Cette introduction commence par une épigraphe empruntée à *En famille*, la découverte du château de Maraucourt, c'est-à-dire Flixecourt, qui « devient en quelque sorte le symbole de tous les châteaux brique et pierre, et ils sont nombreux en France, construits par les industriels bâtisseurs du XIXe siècle ».

Charles SAUVESTRE, [sans titre], annonce de la publication en librairie de *Un Beau-frère*, *l'Opinion nationale*, 22 novembre 1868, p. 2. – Ce texte est suivi d'un extrait du roman pris dans le journal de Cénéri.

S.B., *Revue de France*, — « Au commencement du mois, le Gymnase a donné, sans succès, une pièce en cinq actes de M. Adolphe Belot, intitulée *Un Beau-Frère*, comme le livre de M. Hector Malot, d'où elle est tirée. C'est une suite à la croisade entreprise, il y a quelques années ; contre la loi sur les aliénés. Un honnête homme, sain d'esprit, devient la victime de son beau-frère, et se voit enfermé dans une maison de fous. Il parvient à en sortir, mais peu s'en faut qu'il n'y ait laissé sa raison. Cette donnée n'est pas neuve, et rappelle le drame de MM. Charles Edmond et Édouard Fournier, *la Baronne*, qui fut joué il y a deux ans à l'Odéon, et fit tant de bruit. *Un Beau-Frère* n'a pas eu la même fortune. Malgré la vaillance des interprètes, malgré les qualités réelles de l'œuvre, le public est resté froid. La pièce a dû disparaître de l'affiche. Peut-être M. Belot a-t-il eu tort de négliger les sources de l'émotion sympathique, et s'est-il adressé trop exclusivement à l'esprit, au préjudice du cœur. Peut-être aussi le public commence-t-il à se lasser de ces attaques répétées contre une loi plus protectrice, en somme, que menaçante ».

Victor SEGALIN, *L'Observation médicale chez les écrivains naturalistes*, thèse pour le Doctorat de médecine, faculté de médecine de Bordeaux,

1902, éditée sous le titre *Les Cliniciens ès-lettres*, Bordeaux, Cadoret, 1902, réédition Montpellier, Fata Morgana, 1980, avec une introduction de Jean Starobinski. — Étude Maupassant, Flaubert, Goncourt, Malot. Critique féroce l'ambition clinique des écrivains naturalistes mais en s'appuyant sur les analyses des revues médicales et non sur les œuvres elles-mêmes. Il reprend notamment intégralement la critique du *Mari de Charlotte* parue dans la rubrique « Pages retrouvées » de la *Chronique médicale, revue bi-mensuelle de médecine, scientifique, littéraire et anecdotique* du 15 octobre 1896, pages reprises d'un article, « La médecine et la folie dans le roman réaliste. — *Le Mari de Charlotte* », présenté comme ayant paru une vingtaine d'années plus tôt dans la *Gazette hebdomadaire ou L'Union médicale*. Signé A.F., il s'agit de la conférence présentée par le Dr Achille Foville à l'Académie de Rouen (voir à ce nom). Il faut noter que cet article est précédé d'une longue conversation, en fait un monologue d'Hector Malot, rencontré chez lui à Fontenay et présenté comme un homme d'allure loyale, « La documentation médicale dans le roman et au théâtre » (série entamée dans les n° précédents avec d'autres écrivains).

Catriona SETH, « Les enfants de papier », dans *Les Enfants du secret. Enfants trouvés du XVIIe siècle à nos jours*, catalogue de l'exposition tenue au Musée Flaubert et d'Histoire de la médecine de Rouen, 18 janvier-14 juin 2008, Magellan & Cie, 2008.— Après avoir montré qu'au XVIIIe siècle près des deux tiers des enfants abandonnés à Rouen sont munis de billets qui se présentent comme des esquisses de récits et qui montrent que cet abandon n'est pas fait de gaîté de cœur, l'auteur évoque les enfants trouvés de la littérature, dont Rémi dans *Sans famille*. Sans origine, ces enfants incarnent le personnage idéal du roman, à qui tout est ouvert.

SÉVERINE (Caroline Rémy), « Hector Malot », *Le Figaro*, 15 février 1892, puis *Journal de Rouen*, 16 février 1892. — L'ancienne collaboratrice de Jules Vallès trace un portrait physique et moral sympathique d'Hector Malot. Elle souligne son honnêteté et sa générosité.

Charles SEYMOUR, « European Correspondence. Gossip about Hector Malot », *The Epoch*, New-York, 17 janvier 1888.

Laurence SIMON, « Aventure, solitude et errance dans *Romain Kalbris* d'Hector Malot », *Bulletin de la Société toulousaine d'études classiques* n°204-207 : *Bourlinguer avec l'enfance*, 1997-98.

SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES DE FRANCE, *Congrès littéraire international de Paris. 1878. Présidence de Victor Hugo. Comptes rendus in extenso et documents*, Aux Bureaux de la Société des Gens de Lettres, 1879. — On y trouve plusieurs interventions d'Hector Malot, qui siègeait dans une des trois commissions et qui fera partie du comité exécutif de la société internationale des gens de lettres.

Marc SORIANO, « Malot Hector Henri », *Guide de littérature pour la jeunesse*, Flammarion, 1975, p. 380. — La perte de l'Alsace et de la Lorraine inspire de nombreux « voyages à travers le pays natal » et Hetzel demande à Malot un roman composé selon cette formule, mais l'œuvre s'oriente d'elle-même vers une autre direction, purement romanesque.

Edmond SPALIKOWSKI, « L'œuvre d'Hector Malot expliquée par lui-même », *La Dépêche de Rouen*, 14, 15 et 17 mai 1930. — E. Spalikowski est alors chancelier de la Société des écrivains normands. Il a eu accès aux archives conservées par la famille. Il décrit d'abord la maison de la petite-fille d'Hector, Perrine Mesple, et de son mari, le capitaine Lalande, breveté d'état-major. Le salon de « ce home familial » recèle en son angle un meuble qui est comme un « reliquaire », une bibliothèque qui ne contient que les œuvres d'Hector Malot et de son épouse, ainsi que « les manuscrits renfermés dans leur couverture de vélin blanc de *Pompon*, des *Millions honteux*, de *Cara*, de *Zyte* et de *Micheline*, d'une fort belle écriture ». Mais ce qui renforce la valeur de ces livres, ce sont les commentaires de la main même de « notre grand compatriote » sur des feuillets placés en tête du recueil.

Edmond SPALIKOWSKI, « En feuilletant les autographes d'Hector Malot », *Rouen Gazette*, 17 mai 1930. — Dimanche prochain, aura lieu à 10 h. 30, au Musée de Peinture, une manifestation en l'honneur du centenaire d'Hector Malot. Notre ami, M. Edmond Spalikowski qui, à cette occasion, prononcera un discours, a bien voulu nous donner à ce propos l'article suivant :

Le hasard, qui fait décidément admirablement les choses, a voulu qu'au mois de février de cette année 1930, un jeune ménage vint s'installer à deux pas du Boulingrin, et que ce ménage gracieusement orné de quatre enfants dont une délicieuse petite fille, se composât du très distingué capitaine d'État-Major Lalande et de sa femme, née Perrine Mesple, petite-fille tout simplement d'Hector Malot. Comment le colonel Taboureau, alias l'excellent romancier Jean des Vignes Rouges, me facilita-t-il l'accès de ce foyer où sont pieusement conservés tous les souvenirs de l'illustre grand-père ? On devine que nos relations amicales et littéraires y contribuèrent autant que la tâche périlleuse de préparer le discours que l'on me demandait sur le grand aîné pour la cérémonie du centenaire. Mais, grâce à l'exquise amabilité de Madame et du capitaine Lalande, ma mission devint singulièrement aisée, et du trésor où j'ai puisé à pleines mains, dans la bibliothèque où sont à l'abri manuscrits et œuvres d'Hector Malot, j'ai pu extraire bien des perles, je veux dire bien des documents concernant l'histoire des romans de notre compatriote. Ce dernier avait pris l'habitude d'intercaler des notes manuscrites en tête de chacun de ses ouvrages, pour en expliquer la genèse ou l'histoire. C'est ainsi que je transcris ce qu'il a raconté sur celui intitulé *Le Docteur Claude*, et qui intéresse une petite plage de chez nous, dont les volets et les vitrines blanches s'ouvriront dans quelques semaines, comme des ailes de mouette étendues sur les flots. [...]

Edmond SPALIKOWSKI, Discours prononcé lors de la commémoration du centenaire de la naissance d'Hector Malot, à Rouen, le 19 mai 1930. De larges extraits de ce discours sont reproduits dans *La Dépêche de Rouen*, le 19 mai 1930, dans un article anonyme intitulé « La manifestation en l'honneur d'Hector Malot », et le même jour dans un autre article anonyme, publié dans *Le Journal de Rouen*.

Edmond SPALIKOWSKI, « L'enfance d'Hector Malot », *Le Petit Havre*, 20 mai 1930.

Edmond SPALIKOWSKI, « Hector Malot républicain », *Le Radical*, 25 mai 1930. — Évoque la manifestation tenue à Rouen en l'honneur d'Hector Malot, qui ne mérite pas l'oubli dans lequel il est tombé. « Il serait intéressant de découvrir les articles de polémique de ce courageux romancier et de remettre ainsi en lumière le républicain que bien peu soupçonnaient se cacher dans l'âme du fils d'un notaire. [...] En rendant justice à l'écrivain, il convient aussi de mettre en lumière le sociologue et le penseur, qui ne fut pas toujours tendre pour la bourgeoisie dont il analysait cruellement l'âme souvent égoïste et hypocrite ».

Edmond SPALIKOWSKI, « La commémoration du centenaire d'Hector Malot est l'occasion d'une fête charmante », *Le Journal de Rouen*, 28 juillet 1930.

Edmond SPALIKOWSKI, « La manifestation littéraire en l'honneur d'Hector Malot », *Le Journal de Rouen*, 2 août 1930.

Edmond SPALIKOWSKI, « Hector Malot et La Bouille », *Dépêche de Rouen*, 31 mars 1931.

Catherine Helen SPENCE, recension (non signée) de *Sans famille*, dans *Observer*, Adélaïde (Australie), 21 août 1880, p. 321 a-c. également dans *Register Supplement*, 24 novembre 1880. — C.H. Spence (1825-1910), originaire d'Écosse, fut une suffragette, considérée par certains comme la femme la plus éminente d'Australie.

THE SPECTATOR, « Hector Malot in England », 15 mai 1880, p. 22.

David STEEL, « Hector Malot, *Sans famille* and the sense of adventure », dans *New comparison*, British comparative literature association, University of Essex, n°20, autumn 1995, p. 75-95. — Rapprochements entre Malot et Dickens.

Johanna STEINBACH, *La Relation entre l'enfant orphelin et son grand père dans les romans pour la jeunesse de la fin du XIX^e siècle*, mémoire de master soutenu sous la direction d'Evelyne Thoizet, université d'Artois, octobre 2019, consultable sur HAL - Heidi de Johanna Spyri, *Little Lord Fauntleroy* de Frances Hodgson Burnett et *En famille* d'Hector Malot (1880-1893).

Révérant Henry A. STIMSON, « Brunetière and the Novel of real Life », *Bibliotheca Sacra*, janvier 1908. — L'auteur rappelle notamment le reproche de « puérilité » adressé à Malot par Brunetière.

Himiko Ide SUEMATSU, « Un siècle de lecture de *Sans famille* au Japon », *Cahiers Robinson* n°10.

G.T., « Comptes rendus analytiques. *La petite Sœur*, par Hector Malot ». Paris, Dentu, 1882, deux volumes in-18 jésus. Prix 6 francs. - Par la couleur grise et légèrement monotone de son dernier roman, par l'allure générale de l'action, soumise à l'ondulation douce des infimes détails de la vie, Hector Malot participe beaucoup des romans anglais en bloc, mais par la minutieuse et puissante étude des caractères, par le fini des personnages il se rattache surtout au grand maître Charles Dickens. Cette magistrale figure

de l'égoïste, gravée dans la personne du comte de Mussidan, prend de page en page un relief plus saisissant, envahissant les deux volumes, débordant à chaque feuillet, accaparant inexorablement toute l'attention du lecteur, comme elle envahit et accapare tout dans le roman. C'est là une création, non pas absolument saisissante par son envergure énorme ou sa grandeur, mais plutôt insinuante, s'introduisant lentement en vous et finissant par vous déposséder peu à peu de votre être, de même que le bernard-l'hermite, ce crustacé envahisseur, se loge en conquérant dans les coquillages superbes rencontrés sur son chemin. Il y a du Delobelle, moins la merveilleuse couleur de la palette d'Alphonse Daudet, moins l'exubérance du Midi, dans ce comte de Mussidan, qui, lui, n'est en somme qu'un comédien de la vie réelle, frappant du pied l'asphalte du boulevard, comme le cabotin bat du talon les planches du théâtre, et se carrant devant les passants comme l'autre se gonfle devant les spectateurs. C'est bien le même égoïste inconscient et féroce, n'ayant à la bouche que ses triomphes passés de grand viveur, ses succès du grand monde, se gargarisant de la longue lignée de ses aïeux les Mussidan et les Puylaurens, là où l'acteur parle de ses couronnes d'or, de ses bénéfices retentissants et de ses victoires dans tel ou tel rôle créé par lui. Peut-être est-ce en réalité la petite Sœur, Geneviève, la fille du brillant comte de Mussidan et de l'humble Angélique Godart, l'héroïne charmante et modeste, qui finit par l'emporter, par gagner la sympathie et laisser son léger parfum dans l'esprit, comme elle laisse son nom sur la couverture du roman mais c'est M. Passereau, l'inconnu mystérieux de l'avenue des Tilleuls, de son véritable nom le comte de Mussidan, qui est l'âme vraie, terriblement égoïste et inflexiblement autoritaire du livre; c'est lui le personnage dominant, celui qui reste dans le souvenir avec son moi perpétuel, étendu comme une grandissante tache d'huile, d'un bout à l'autre de cette humble et simple histoire. Devant lui s'effacent irrémédiablement ses deux fils, sa douce travailleuse de femme, sa tante, la vieille fille charitable dont il guette inutilement l'héritage depuis ses jeunes années, héritage auquel il ne touchera jamais, Ernest Faré, le sympathique écrivain qui finit par épouser Geneviève de Mussidan malgré son père et ses frères. C'est sans doute de parti pris et pour laisser à son héros si vrai toute sa valeur, toute son importance, que l'auteur a volontairement laissé les autres personnages dans une ombre discrète, attendrie, où le lecteur est obligé d'aller les chercher et où ils se meuvent un peu à l'état de fantômes indistincts. Peut-être l'histoire eût-elle gagné en puissance, si elle avait été plus concise, moins délayée. Un seul volume eût certainement suffi à raconter la séduction et le mariage d'Angélique Godart, l'ouvrière repriseuse la naissance et les débuts de Geneviève, la petite sœur; les fredaines de Frédéric et de Sébastien, les deux fils du premier lit du comte de Mussidan, les enfants de sa première femme, l'écuyère; l'existence de M^{me} de Puylaurens, la fameuse tante à héritage. Mais ce n'était pas trop de deux gros volumes pour étaler tout au large le héros capital, celui qui donne toute sa valeur à l'œuvre d'Hector Malot; non, certes, ce n'était pas trop pour détailler ce type éternel et parfait de l'égoïste placide, pour expliquer et faire comprendre le comte de Mussidan, pour le décrire ainsi qu'il le fallait, dans son insouciance infamie et le montrer, toujours le même, marchant de son pas satisfait et orgueilleux à travers les petits et les grands événements de la vie, sans varier jamais. Avec ce nouveau roman, Hector Malot complète

d'une manière remarquable son œuvre déjà si digne d'être remarquée, et ajoute un roman qui tiendra une haute place dans la longue liste de ses ouvrages.

G. T. « Critique littéraire du mois. *Le Lieutenant Bonnet*, par Hector Malot », dans *Le Livre, revue du monde littéraire, Bibliographie Moderne*, n°71, 10 novembre 1885, p. 563-564. - « A côté d'autres mérites, bien connus et bien appréciés des fidèles lecteurs de ses œuvres, Hector Malot, dans son dernier roman, *le lieutenant Bonnet*, en a cette fois ajouté un autre, l'originalité. La manière dont il a étudié la vie militaire est bien spéciale, bien à lui, Jusqu'à présent la plupart des livres écrits pour nous raconter les mœurs de l'armée l'avaient été par des officiers ou d'anciens officiers, qui jugeaient les choses avec l'esprit du métier, sous un jour spécial, ne connaissant qu'une des faces de la question. Hector Malot, en peignant des officiers, nous les montre étroitement mêlés à la vie civile, comme ils le sont dans les petites villes de province. C'était une entreprise passablement difficile que de nous présenter, groupés d'une manière intéressante, homogène, les différentes catégories de capitaines, de lieutenants et de sous-lieutenants que présente l'armée. Le romancier s'en est tiré avec une rare habileté, trouvant moyen d'intéresser, d'émouvoir et en même temps d'initier à tous les petits dessous intimes de l'existence des officiers célibataires ou mariés. Son intrigue, adroitement menée, sans jamais s'enfler exagérément en mélodrame, a une certaine couleur dramatique qui ne dépasse pas les bornes de la vie réelle. Ses héros restent humains et possibles jusque dans les moments les plus graves de l'action. Comme toujours, l'écrivain, en regard de personnages plus ou moins vicieux, a su mettre dans un relief saisissant les deux grandes figures qui dominent le récit de toute la hauteur de leur loyauté et de leur honnêteté, Julienne de Bosmoreau et le lieutenant Bonnet. Le livre sera beaucoup lu et fort apprécié, parce qu'il est à la fois humain et touchant, les deux qualités principales de tout romancier qui veut aller droit au cœur du public. »

LE TABAC, journal bi-mensuel, « Êtes-vous pour ou contre le tabac ? », enquête, 1890-1891, réponses réunies dans *Pour ou contre le Tabac : opinions librement exprimées et communiquées au journal Le Tabac*, par Aurélien Scholl (préfacier), Jules Simon, Jean Richepin, Jules Claretie..., Paris, au bureau du journal *Le Tabac*, 1892. Réédition dans « La petite collection », Éditions du Sonneur, 2010, p. 25. — En 1890, pour son dixième anniversaire, le journal *Le Tabac*, bimensuel indépendant de la régie nationale, interroge les sommités du Tout-Paris littéraire, artistique, scientifique et mondain : Réponse d'Hector Malot : « J'ai fumé deux fois dans ma vie, à treize ans : la première, un bout de jonc, ça m'a fait punir ; la seconde, un cigare d'un sou, ça m'a fait vomir. Je m'en suis tenu à cette manifestation de mes droits d'homme ».

H[ippolyte] TAINE, article sans titre, *Le Journal des Débats*, 19 décembre 1865. — Taine raconte qu'il a ouvert par hasard un livre d'Hector Malot qui l'a particulièrement captivé. « M. Hector Malot est un écrivain connu, mais qui n'est pas assez connu ; ses deux romans, *Les Amours de Jacques* et *Les Victimes d'amour* sont excellents de tout point, et si l'on excepte *Madame Bovary*, égaux aux meilleures œuvres de fiction qui aient paru

depuis dix ans ». Ce sont des livres composés de faits. Taine expose sa conception du roman, qui ne doit être ni trop descriptif ni trop pittoresque ou éloquent. On dirait qu'avant de faire son roman, H. Malot l'a vécu. « Par tous ces traits, ses romans ressemblent aux romans anglais contemporains », mais un trait les sépare, la hardiesse avec laquelle il décrit les effets de la passion et qui ferait peur en Angleterre.

Hippolyte TAINE, Lettre à Hector Malot, 2 février 1875 (*Correspondance*, tome 3, Hachette, 1905). – « Cher Monsieur, tous les mardis après-midi je suis toujours chez moi ; si vous êtes un de ces jours-là de passage dans mon quartier, ne m'oubliez pas ; nous nous voyons trop peu, à mon goût. Ce n'est pas une peine que vous m'avez donnée, c'est un plaisir ; de même autour de moi, on a lu, on lit les deux volumes [*Madame Donis*], et on les réclame avant qu'ils soient libres. Ceci à la lettre et sans aucune politesse. J'ai la hardiesse de n'en avoir aucune avec vous.

Très coulant et très entraînant de lecture. La charpente très solide et tenant aisément et naturellement jusqu'au bout. Tous les caractères vrais, les nobles d'un bon type moyen sans exagération, réels, les mauvais de même ; Sainte-Austreberthe excellent (l'exposition, la partie avec M. de Mériolles, la longue conversation diplomatique à détour pour avoir le fac-simile de la lettre, et en général tous les discours de Sainte-Austreberthe ; par la justesse, la sûreté du style, la force du raisonnement, le tact des insinuations, l'empire de soi, la bonne tenue et politesse des vernis, cet homme aurait pu figurer dans un congrès. C'est dommage qu'il soit resté un simple intrigant). Vous connaissez mon objection, elle porte sur ce qui, à mon sens, est une lacune. Posez toujours que je suis par métier un amateur de psychologie, et que pour moi le principal intérêt ce sont les caractères et leur relief. Par suite 1° il me semble que tous vos portraits, si sains, si justes de dessin, si bien emmanchés, n'ont pas la dernière couche, les glacis, le travail final du pinceau ; par exemple vous donnez de Sainte-Austreberthe tout l'essentiel moral et intellectuel ; mais l'accent, le geste, le détail du mouvement et de la physionomie, le travail vague et latent de la pensée, la dernière fleur de la vie, ce qui fait que le type reste fixe et complet dans la mémoire du spectateur, vous avez l'air de l'omettre ou de le dédaigner ; Balzac le cherchait avec excès, mais c'était pour « ajouter un nouvel individu à l'État civil », par exemple Henri de Marsay ou Maxime de Trailles ; 2° le relief ou, si vous le voulez, l'outrance manque un peu ; et même, j'ose dire que la réalité la fournit davantage. Par exemple M. Janvier de la Motte était plus complet encore que M. de Cheylus ; rappelez-vous sa scène avec les pompiers de l'Eure ; mais j'imagine que devant une réalité si forte vous avez craint, en copiant simplement, de paraître charger. De même Marthe ; à la deuxième scène (avec son père) elle est troublée, petite fille ; la première (avec Philippe) indiquait un caractère plus fort. Le relief ne me paraît pas non plus suffisant pour M. Donis, Mme Donis, Philippe Mériolles. Vous ne voulez peindre que par les faits, actions, discours des personnages ; à mon sens un romancier a le droit d'intervenir davantage, de raconter et d'exposer longuement les agitations du dedans, la filiation d'un sentiment ou d'une idée. Permettez-moi de vous citer des personnages analogues de Balzac, Paul de Manerville, Mme Graslin, M. Graslin. Vous avez une très belle scène, la course le soir (fin du 2^e volume), l'entrevue de Mme Donis avec Mériolles, sa mort ; c'est vrai et poignant. Mais tout le travail mental et

moral antérieur, le dedans de Mme Donis dans les mois qui précèdent, est absent. Somme toute, vous me paraissez entraîné par vos événements ; une fois vos personnages posés et la situation marquée, l'œuvre se développe d'elle-même logiquement, très bien ; ce qui vous empêche de vous arrêter sur l'individu, l'âme, le dedans, la psychologie ; probablement, pour votre sens d'artiste, ce seraient là des excroissances, des boursoufflures de la sève. Moi qui ne suis pas artiste, mais simplement curieux, amateur de zoologie et physiologie humaine, mon goût me porte vers ces excroissances, et je croirais volontiers que j'ai tort. Encore un mot ; ce nouveau roman me semble supérieur au *Miracle*, mais je lui préfère le *Blessé*. Je n'ai pas besoin de vous demander excuse de mes libertés, je sais que j'ai d'avance votre pardon.

H[ippolyte] TAINE, article sans titre, *Le Journal des débats*, 19 février 1875. — « Trois romans remarquables ont paru dans ces derniers temps : *Barnabé*, par Ferdinand Fabre ; *Fromont jeune et Risler aîné*, par Alphonse Daudet ; *La Fille de la comédienne* et *L'Héritage d'Arthur*, par Hector Malot ». Taine compare ces trois manières différentes : Daudet est toujours en scène avec ses personnages, quand Hector Malot n'intervient jamais dans le récit. La manière de M. Fabre tient le milieu. Malot « n'intervient jamais dans le récit, il ne plaide pas les passions de ses personnages, il ne veut pas montrer ses sympathies, il reste toujours de sang-froid devant les agitations et les complications de la tragédie humaine, il se borne à faire l'office d'un miroir uni et clair ; c'est à nous de juger et d'être émus, il ne nous suggère pas notre jugement ni notre émotion. À cet égard, sa réserve est très grande, trop grande peut-être. Il évite d'appuyer, il n'a pas de morceaux saillants, il ne cherche pas à mettre en un jour vif une scène, un intérieur, un paysage ; rarement il montre le geste, l'expression fuyante du visage, la vibration de l'accent : il n'aime pas les effets ; de là vient que son coloris est uniforme et parfois terne ; c'est dans le dessin qu'il excelle. Mais ce dessin, très sobre, est d'une vigueur extrême ; il y a telle scène, par exemple la dernière maladie et la mort d'Emma Lajolais, où vingt traits de force sont jetés en passant et comme sans intention. Son croquis rapide enregistre sommairement et simplement l'essentiel des choses, rien de plus, il ne peint les personnages que par la suite, l'ensemble et l'enchaînement de leurs actions. Aussi bien, il est supérieur dans l'art de composer. La plupart de ses livres, *les Amours de Jacques*, *les Victimes d'amour*, *Un beau-frère*, *Une bonne affaire*, *les Souvenirs d'un blessé*, *le Mariage de Juliette*, *Une belle-mère*, sont des constructions irréprochables ; tous les personnages et tous les événements concourent à une action unique ; tout y est lié, justifié, cohérent, vraisemblable. Toujours le dénouement sort invinciblement de la situation et des caractères ; il était déposé en germe dans le début ; insensiblement on a vu ce germe grossir, se développer, enfoncer et multiplier ses racines, devenir un grand arbre. Quand l'auteur a bien expliqué cette végétation, il lui semble que son œuvre est finie ; la vérité est qu'elle n'est pas finie tout à fait ; un artiste comme lui doit exceller dans les détails aussi bien que dans l'ensemble. Sans doute, un roman bien construit se lit la première fois avec un plaisir vif et soutenu mais, si on le relit, c'est pour savourer de nouveau les morceaux de choix, les passages très finis, les réussites de style. On peut y revenir encore pour contempler isolément telle figure originale ou grandiose ; *La Fille de la comédienne* et *L'Héritage*

d'Arthur en présentent une, Clémence Beaujonnais ; il s'agit d'une captation, et l'intrigante est d'espèce supérieure, assez semblable à la Rebecca Sharp de Thackeray, mais plus hardie, plus forte, plus féconde et plus prompte en expédients ; l'emploi qu'elle fait de son mari est unique. Ce mari lui-même, ancien officier destitué, homme de paille d'un financier escroc, est un type instructif. Un autre, Arthème de Carquebut, sorte de viveur brutal, impudent, borné, avec des retours de dévotion et des accès d'impudence, est une vraie trouvaille ; les autres caractères ne sont que suffisants. Mais le principal, Clémence, occupe et remplit la scène, et la variété, la justesse, la décision de ses démarches, la perfection du travail souterrain par lequel elle creuse et s'insinue, la sûreté et l'à-propos des coups qu'elle frappe, témoignent d'une invention aussi forte que neuve et font du livre un beau roman ».

Erwann TANCÉ, « Histoire de la BD dans *la Nouvelle République* : acte 16. Hector Malot, André Galland, Rémi : un trio pour faire pleurer... en famille »,

<http://www.nrblog.fr/casedepart/category/les-belles-histoires-donc-erwann/>, 6 avril 2012 — Évocation de l'adaptation de *Sans famille* par André Galland et Pierre Mariel pour *la Nouvelle République* du 15 novembre 1952 au 21 mars 1953.

Jacques TAVERNIER « René-Victor Pilhes, prix Médicis 1965 » [pour *La Rhubarbe*], *Les grands prix littéraires de 1965. Liberté*, volume 7, n°8, 1965, - « Mais, en réalité, cette *Rhubarbe* si volontairement nerveuse est une transposition, un "remake" du fameux *Sans famille* d'Hector Malot. Mais rigolard et non larmoyant. Cru et non en confitures. Pleine de chimères, de fantômes, cette sorte de quête tient autant du roman policier que de *Don Quichotte* ».

Karen L. TAYLOR, « *The Foundling (Sans famille)* », dans *The Facts on File Companion to the French Novel*, New York, Facts On File Inc., 2006, p. 140.

LE TEMPS, « Chronique », 2 novembre 1878. — Après avoir fait l'éloge de *Sous-bois* d'André Theuriet, un « livre vraiment forestier », le rédacteur fait celui de *Sans famille*, le pendant très attendu de *Romain Kalbris* « dans le genre de la littérature non pas enfantine mais où les enfants jouent un rôle ». Le thème de l'enfant abandonné prête aux aventures, mais d'intéressants souvenirs de voyage et le tableau des industries donnent « un intérêt où la science le dispute à la fantaisie ». Ainsi le chapitre chez le maraîcher, le père Acquin : longue citation du passage où Malot décrit l'essimplage de la giroflée.

LE TEMPS, « Chronique. *Bug Jargal*, de Victor Hugo. Un nouveau roman de M. Malot », 22 novembre 1880. — ...*la Bohème tapageuse* de M. Hector Malot. C'est là du moderne et du très vif, un récit comme on les aime aujourd'hui, où la réalité se mêle à la fiction, et, sous la voilette de la comédienne Raphaëlle ou sous le mantelet de la duchesse d'Arvernes, on reconnaîtrait facilement, je crois, pourvu qu'on ait été un peu mêlé à la vie parisienne des dernières années de l'empire, une grande-duchesse de petits théâtres et une petite dame du grand monde. Mais, dans le principal

personnage de M. Malot, dans le héros qui, tour à tour, aime trois femmes en trois volumes, ne me semble-t-il pas retrouver celui que les chroniqueurs appelaient le dernier des gentilshommes et qui, au Café Anglais, prenait des bains de pieds dans les seaux d'argent pleins de champagne et voyait s'incliner devant sa maigreur de Christ roux des pécheresses qui lui ont survécu et des Madeleine qui ne se sont point repenties ? M. Hector Malot a cela de bon, dans son roman, qu'il ne néglige jamais le drame. Il y a là une étude serrée des mœurs modernes, mais il y a un drame, et qui court et qui entraîne. On a bien raison d'amasser des documents humains, comme on dit, mais encore faut-il amuser les gens, et leur plaire. Molière a, je pense, quelque valeur documentaire, et il n'est pas ennuyeux. On n'est point perdu pour avoir un peu d'esprit et pour savoir dramatiser une étude moderne. L'auteur de ces deux livres excellents, entre tant d'autres Romain Kalbris et Sans famille, est de ceux qui osent tout dire, mais qui le disent en intéressant le lecteur. Je ne crois pas que M. Malot ait été jamais mieux inspiré que dans les trois volumes, tout à fait attachants, de cette Bohème tapageuse.

Je me rappelle ses débuts, ses origines, C'était vers 1856. J'étais encore au collège et je dévorais *le Journal pour tous*, que dirigeait alors M. Jules Simon pour la maison Hachette, le premier de ces petits journaux à deux sous copiés sur les pennys magazines anglais. Les romanciers du *Journal pour tous* s'appelaient alors Gozlan, Eugène Sue, Féval, Élie Berthet, Charles Barbara, Amédée Achard, et le journal annonçait même et promettait à ses lecteurs un roman qui n'a jamais paru, *la Vie en plein air ou les Saltimbanques*, par Edmond About.

Hector Malot donnait simplement au *Journal pour tous* des variétés historiques, des biographies d'hommes utiles, des récits de batailles, absolument comme M. Sardou à la même heure, des biographies d'Érasme ou de Cardan à la biographie Didot. Je trouve là des biographies de Malot sur Léonard de Vinci : « Léonard de Vinci naquit au château de Vinci, dans le val d'Arno, près du délicieux lac Fucecchio, en 1452. » J'ignore si le débutant avait jamais vu le délicieux lac Fucecchio. Il arrivait de la Bouille, son pays, près de Rouen, avec deux autres Rouennais, M. Jules Levallois et M. Ernest Chesneau, et tous trois rêvaient la gloire littéraire.

En attendant, il fallait vivre. Levallois rêvait de devenir le secrétaire de Sainte-Beuve. Malot entra chez un sénateur, un homme grave, qui lui faisait écrire les discours qu'il prononçait ensuite à la tribune, absolument comme le fils de Giboyer chez M. Maréchal. Le sénateur de Malot disait au futur romancier - J'ai à prononcer un discours sur tel sujet. Voici mon brouillon. Revoyez-le. Malot prenait le brouillon. Il n'y avait littéralement rien d'écrit. Des lignes à l'encre parfaitement illisibles. Je ne sais pas si vous pourrez comprendre, ajoutait l'homme d'État. J'ai une si mauvaise écriture. Malot comprenait parfaitement bien le sénateur écrivait mal ou n'écrivait pas pour que le jeune homme écrivit le discours tout entier. Et Malot écrivait. Il a composé ainsi, avant *les Victimes d'amour*, un certain nombre d'œuvres administratives, lourdes et respectables, commençant par un De, cette particule des ouvrages du genre noble : "De l'influence de la loi de 1832 sur les populations agricoles du département de" ; "De l'institution des établissements pénitentiaires en Normandie" ; "De l'origine des octrois dans la Seine-Inférieure".

Depuis, Hector Malot a fait du chemin. [...]. C'est un travailleur acharné,

comme tous les romanciers de ce temps-ci, qui est rude. À Fontenay-sous-Bois, où il vit, il se lève tôt et se met à l'œuvre, ne laissant point passer un jour sans labeur. Il a, d'avance, chose curieuse, des paysages tout faits, pris sur nature, selon l'impression ressentie, effets de neige, effets de soleil, paysages printaniers, paysages d'automne, les entassant dans ses cartons comme un peintre qui conserve ses études. Lorsque le romancier a besoin d'un paysage, il le prend dans ses cartons et l'intercale dans son roman. Sénac de Meilhan a conté que Voltaire en agissait ainsi avec des brades préparées d'avance pour une tragédie ou pour une autre.

Je ne sais pas, au surplus, dans notre petit nombre de romanciers rivaux et durs de la dent, de plus sympathique confrère que l'auteur de la Bohème tapageuse. Il va droit son chemin, sans s'inquiéter des autres. Il fait son œuvre sans nier celle d'autrui. C'est un loyal camarade en même temps qu'un bon juge., et c'est par cette netteté mâle et cette franchise dé touchée, retrouvée dans sa poignée de main, que ses romans plaisent. Je veux finir par une bonne nouvelle : les lecteurs du *Temps* vont avoir bientôt un récit nouveau que M. Malot achève pour eux en ce moment. Le titre est joli, alerte, Parisien, plein de promesses, *Pompon*. Et je souhaite à *Pompon*, qui paraîtra bientôt en feuilleton ici même, le succès de ses aînés et en particulier, de ce dernier né, la Bohème tapageuse.

LE TEMPS, « Notes de lecture. *Amours de jeune et Amours de vieux* par Hector Malot », 23 mai 1895. — Il n'a pas été fait grand tapage autour de ces deux derniers livres, pas plus qu'autour des ouvrages qui avaient précédé. M. Hector Malot est un romancier qui n'eut jamais besoin d'ambassades ni de fanfares pour attirer l'attention de lecteurs. Depuis trente ans, tout ce qu'a produit son talent vigoureux et solide, toutes les inventions de son imagination saine et féconde, tous ses livres enfin sont allés droit au public qui les attendait. Ce cycle si honorable s'achève, paraît-il, aujourd'hui par la publication d'*Amours de jeune et Amours de vieux*. Voyons sur quels récits M. Hector Malot veut nous tirer sa révérence. *Amours de jeune et Amours de vieux* mettent en scène les mêmes personnages. Chacun de ces romans est le complément et, pour ainsi dire, la contrepartie de l'autre. C'est par *Amours de jeune* que nous devons commencer. L'auteur nous présente, dès les premières pages, son héros, Tirolois, le créateur des « Bazars populaires ». Venu à Paris sans un sou, sans instruction, sans appuis, Tirolois, qui avait le génie du commerce, a fondé dans les quartiers populaires ces grands magasins où l'on vend de tout en quantité et à bon marché. Il a gagné des sommes considérables, car son idée commerciale était juste. Il possède maintenant plus de vingt-cinq millions. D'ailleurs, il vit très simplement. Peut-être aurait-il des goûts de jouissance et de luxe ; mais sa femme est restée aussi économe qu'au temps jadis. Même avec ses vingt-cinq millions, elle se refuse à prendre une bonne, à acheter plus de robes. La fortune ne l'a pas changée, peut-être pas assez changée. Le dimanche, les distractions du ménage Tirolois consistent à se faire conduire au bois de Vincennes dans un des breaks qui font chaque jour de la semaine, dans Paris, le service des « Bazars populaires ». Les Tirolois emportent avec eux des provisions, et ils dînent sur l'herbe, ces millionnaires, comme feraient un vieux couple de retraités ou d'employés à 1200 francs. Ce n'est pas avarice, c'est simplicité.

Tirolois a un fils, qui vient de faire son droit et d'être reçu docteur. Le jeune

Alexandre Tirolois est un garçon fort sage. Son père l'a richement installé, avenue de l'Opéra : il n'y a plus qu'à attendre le client. Or, dans la maison des Tirolois, là-bas, vers la place de la Nation, habitent deux singuliers locataires : le vieux comédien Laribelle et sa sœur Émilienne. Laribelle est un artiste de drame romantique, farci de tirades rances, toujours prêt à lisser la plume de son feutre, à jeter son gant ou à mettre la main, d'un geste noble, sur la garde de son épée ; Émilienne, orpheline de bonne heure, élevée par son frère qui est, au fond, un bon diable, dit avec infiniment de goût, avec un talent très personnel et très pur, des chansons et des romances au concert du Boulevard. Elle est tendre et sage ; le jeune Alexandre Tirolois se prend à l'aimer. Dans la maison paternelle, avec la promiscuité du jardin commun, il est facile à Alexandre de faire connaître Émilienne à sa mère. La maman Tirolois est, du reste, très bonne femme ; on emmène Émilienne dans les parties du dimanche au bois de Vincennes. Un jour, enfin, le père Tirolois s'aperçoit que son fils est épris de la petite chanteuse.

De son œil de commerçant, Tirolois avait calculé, d'abord, ce que cette aventure pourrait coûter à son fils. Il croit qu'il s'agit d'une simple amourette, car il a préparé pour Alexandre un mariage avec la fille d'un de ses amis, au moins aussi riche que lui-même. Mais il ne s'agit pas, pour Alexandre, de satisfaire avec Émilienne le caprice d'un moment. Émilienne n'y consentirait pas. La situation devient inextricable. Tirolois, violent, autoritaire, ordonne à son fils de se marier selon ses vues. Alexandre refuse. Le père essaye de faire engager Émilienne en province ; il provoque la faillite du concert où elle chante à Paris. Mais tous ces procédés commerciaux ne prévalent pas contre l'amour des deux jeunes gens. Alexandre, chassé par son père, qui lui refusera désormais tout subside, restera avec Émilienne en attendant qu'il obtienne le consentement nécessaire pour leur mariage. Quant à Tirolois, exaspéré par la résistance de son fils, furieux même contre sa femme qui le trouve trop absolu et trop sévère, il trouvera consolation auprès de la comtesse de la Loqueyrie, femme d'un journaliste sportif, qui n'est, d'ailleurs, ni « comte » ni « de la Loqueyrie ».

Tirolois est entré en relations, naguère, avec ce pseudo-écrivain, ancien sous-officier de cavalerie, dont le véritable nom est Jean Comte, d'où le Jehan comte de la Loqueyrie » sur les cartes de visite. La Loqueyrie est joueur, aventurier, peu scrupuleux, sa femme le vaut bien ; elle est très jolie. Le pauvre Tirolois s'annexe ce ménage. La comtesse lui suggère de se faire nommer député dans son pays. Il ne sait pas résister aux volontés de la comtesse. Tous vont s'installer dans le château de Doué l'Évêque, au pied duquel Tirolois naquit. Les élections sont proches. La comtesse est l'Égérie de Tirolois, le comte est son secrétaire. Nous voici dans la seconde partie de l'histoire contée par Hector Malot, Amours de vieux. Tirolois, ensorcelé, se présente donc. Il est tout à la comtesse. Il a, encore une fois, repoussé son fils qui est venu lui demander de consentir à son mariage avec Émilienne : car le temps presse, Émilienne sera bientôt mère. Tirolois a refusé obstinément. L'élection a lieu, après une campagne électorale mouvementée, où Tirolois fut obligé de se montrer souvent généreux. La comtesse s'est fait donner beaucoup d'argent, elle joue triple jeu ; car elle trompe à la fois son mari et Tirolois avec le rédacteur du journal qui soutient le député sortant de Doué-l'Évêque. C'est de ce « confrère » que le comte

est jaloux ; et, à la fin du livre, quand il apprendra la trahison de sa femme, il la tuera, ne fût-ce peut-être que pour combiner un fait-divers.

Tirolais a été élu député dans l'intervalle, mais on l'a invalidé. La mort tragique de la comtesse, la fuite du comte, l'invalidation, toutes ces catastrophes accumulées rendent enfin Tirolais à sa famille, à son fils. La morale de l'histoire est que les « Amours de jeune » ont toujours raison contre les « Amours de vieux ». C'est une conclusion qui n'a rien de décadent ni de faisandé ; elle est toute en faveur du bon sens, de la nature et des tendres inclinations du cœur. Des pères de famille reprocheront peut-être à M. Hector Malot de faire bon marché de la puissance paternelle ; et ils démontreront qu'à tout prendre M. Tirolais n'avait pas tort dans ses préventions, au moins au début. M. Hector Malot réplique en montrant la suite de l'histoire : jamais un amour de jeune, même inconsidéré, même irréfléchi et conçu en dehors des « convenances » ordinaires, ne peut avoir les fâcheuses et répugnantes complications qui suivent le plus souvent les amours de vieux. La jeunesse est une force de la nature, la plus forte peut-être ; elle agit à la façon du torrent qui emporte tout.

Telle est la leçon qui se dégage des deux derniers romans de M. Hector Malot. Les derniers ? Oui, l'auteur a dit et fait dire qu'il prenait sa retraite et qu'il s'était adressé au public pour la dernière fois. Qu'est-ce que ce serment d'écrivain ? Et pourquoi en prendrions-nous acte ? Voilà trente ans que M. Hector Malot écrit, trente ans qu'il a du succès. Il ne doit son talent et sa vogue qu'à lui-même. Il a vécu loin des coteries, il a travaillé sans relâche, il n'a imité personne. Qui l'empêche de continuer ? Ses romans les plus récents ne sont pas moins bons que les autres. Aucune trace de fatigue ne se remarque en lui. Il a toujours ces qualités de composition si fermes et si sûres, ce don d'imagination, ce sens de l'intérêt habilement gradué et ménagé, que les lecteurs du Temps ont tant de fois appréciée dans les romans publiés ici. Qui le presse de prendre sa retraite, lorsqu'il y a nous en sommes sûrs, sans le savoir tant de « sujets » qui le tentent ?

Hugo-Paul THIEME, « Introduction » à l'édition abrégée, avec notes et vocabulaire, de *Sans famille*, texte établi par Hugo Paul Thieme, H. Holt and company, 1902 (p. v-ix).

Hugo-Paul THIEME, « Malot (Hector) », notice, *Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906*, H. Welter, 1907.

Édouard THIERRY, article paru le 7 juin 1859 dans *Le Moniteur*. — Cet article, paru une vingtaine de jours après la publication des *Amants*, fait l'éloge de ce premier roman d'Hector Malot.

Agnès THOMAS-MALEVILLE, « Comment Vallès entra au *Progrès* », dans *Le Progrès*, samedi 1^{er} août 1992. — L'article précise, à partir de courriers échangés entre Vermorel et Malot, l'aide apportée par Malot à Jules Vallès pour le faire entrer au *Progrès de Lyon*.

Agnès THOMAS-MALEVILLE, « Hector Malot, chroniqueur de guerre engagé », *Historia* n°599, décembre 1996.

Agnès THOMAS-MALEVILLE, « Hector Malot », *Douzième Union* n°91, décembre 1996.

Agnès THOMAS-MALEVILLE, « Hector Malot et Saint-Aubin-sur-Mer », *Revue municipale de Saint-Aubin-sur-Mer*, juin 1994.

Agnès THOMAS-MALEVILLE, « Hector Malot et Trouville », *Athéna sur la Touques* n°112, décembre 1994.

Agnès THOMAS-MALEVILLE, « Malot, L'Ami Vallès », *Les Amis de Jules Vallès*, juin 1994. — Agnès Thomas-Maleville se fonde sur les archives privées de la famille Malot pour mettre en lumière des aspects méconnus des relations entre Malot et Vallès.

Agnès THOMAS-MALEVILLE, « Les relations méconnues d'Hector Malot avec Maupassant, Flaubert et Bouilhet », conférence donnée le samedi 27 mars 1993 en l'Hôtel des sociétés savantes à Rouen. — Agnès Thomas-Maleville souligne le peu de prix qu'accordait Hector Malot à *Salammô* et précise l'estime réciproque qui unissait Hector Malot et Maupassant, dont témoignent des lettres de Maupassant à Malot ainsi que des dédicaces de Maupassant (*Pierre et Jean, Fort comme la mort*).

Agnès THOMAS-MALEVILLE, « Les relations méconnues d'Hector Malot avec Flaubert et Maupassant », *Bulletin Flaubert-Maupassant*, n° 2, 1994, p. 43-66. - Trois lettres de Maupassant à Hector Malot et une à Mme Malot, dont deux en fac-similé.

Agnès THOMAS-MALEVILLE, « Malot la probité », *Le Rocamboles* n°7 et *Cahiers Robinson* n°10.

Agnès THOMAS-MALEVILLE, préface à *Sans famille*, Monaco, Le Rocher, 2000.

Agnès THOMAS-MALEVILLE « Le père de *Sans famille* », *Connaissance du Val de Marne* n°168, mars 2001

Agnès THOMAS-MALEVILLE, « Hector Malot et le Pays d'Auge », *Le Pays d'Auge*, juillet 2003.

Agnès THOMAS-MALEVILLE, « Regard d'un écrivain sur l'agglomération rouennaise », *Études normandes* n°4 : *Écrivains normands : Hector Malot... et les autres*, Mont Saint-Aignan, 2007.

Agnès THOMAS-MALEVILLE, aidée de **Philippe VALEToux**, « Promenade au Havre avec Hector Malot », conférence du 12 mars 2009, *Recueil des publications de la Société havraise d'études diverses*, Le Havre, 2008-2009, p. 81-92.

Agnès THOMAS-MALEVILLE, « La chanson napolitaine de *Sans famille* », *Perrine*, 2010.

Agnès THOMAS-MALEVILLE, « Histoire de plaques », *Perrine*, 2010.

Agnès THOMAS-MALEVILLE, « Les deux versions des *Amants* », communication faite à l'assemblée générale de Bonsecours, le samedi 27 mars 2010, revue en ligne *Perrine*, 2011. — Comparaison de l'édition Levy de 1859 (en fait, celle de l'édition Flammarion rééditée par France-Empire) et de l'édition Hetzel de 1867.

Agnès THOMAS, « Tu seras notaire... », dans *Hector Malot, la morale et le Droit*.

Agnès THOMAS, « L'impact du roman *Un beau-frère* », dans *Hector Malot, la morale et le Droit*.

Agnès THOMAS-VIDAL, « Hector Malot, chroniqueur de guerre engagé. Autour du roman *Souvenirs d'un blessé* et d'un cahier inédit, Notes sur la guerre 70-71 », *Cahiers Flaubert-Maupassant* n°32, Rouen, Amis de Flaubert et de Maupassant, 2016.

Agnès THOMAS-VIDAL, « Malot jardinier à Fontenay-sous-bois », *Perrine*, 2018.

Agnès THOMAS-VIDAL, « Le chalet de Fontenay-sous-bois », *Perrine*, 2018.

Agnès THOMAS-VIDAL, « Les nobles causes d'Hector Malot », *Perrine*, 2020.

Agnès Thomas-Vidal, « Être de la même coterie. *Les Mémoires d'un critique* du 'petit' Levallois », *Cahiers Flaubert- Maupassant* n°39 : *L'École de Rouen*, 2020.

Agnès THOMAS-VIDAL, « La station balnéaire de Pornic et le roman *Paulette* », *Perrine*, 2021/ « Hector Malot, Pornic et le roman *Paulette* », *Pornic Histoire* n°16, 2021.

Jean THOMAS, « L'œuvre d'Hector Malot, romancier méconnu », *Bulletin municipal de La Bouille*, n°4, juin 1977, p. 8-10. — Ce texte, issu d'une conférence donnée par Jean Thomas, époux d'une arrière-petite-fille d'Hector Malot, offre une vue très synthétique de l'œuvre et de l'auteur.

Jean-Michel THOMAS, « Le mariage de Lucie Malot », communication faite à l'assemblée générale de Fontenay-sous-Bois, le samedi 24 mars 2012, *Perrine*, 2012. — L'auteur, arrière-arrière-petit-fils du romancier, s'appuie sur une correspondance inédite pour évoquer la stratégie développée par ce dernier lors du mariage de sa fille.

Jean-Michel THOMAS, « Les formules de politesse dans la correspondance d'Hector Malot », communication faite à l'assemblée générale de La Bouille, 23 novembre 2019, *Perrine*, 2019.

Guillemette TISON, *Une mosaïque d'enfants, l'enfant et l'adolescent dans le roman français (1876-1890)*, Arras, Artois Presses Université, 1998. — Guillemette Tison étudie des personnages d'enfants à travers la littérature pour adultes et la littérature enfantine, parmi lesquels Rémi, héros de *Sans famille*.

Guillemette TISON, « Un émule de Malot : William Busnach », *Cahiers Robinson* n°10.

Guillemette TISON, « Miettes d'humanité » : les enfants de Londres », *Les Amis de Jules Vallès* n° 30, Saint-Étienne, 2000, p. 97-106. — Les enfants des rues de Londres dans les œuvres de Victor Hugo, Jules Vallès, Charles Dickens et Hector Malot.

Guillemette TISON, « De grandes œuvres classiques en Bibliothèque verte », *le Rocambole* n°38 : *Les réducteurs de textes*, 2007, p. 82-84. — Étude des réductions effectuées dans le roman *La Petite Sœur* pour les éditions adressées à la jeunesse.

Guillemette TISON, « L'avocat des 'droits de l'enfant' », dans *Hector Malot et le métier d'écrivain*, p. 41-57.

Guillemette TISON, « Voix, temps et espace dans *Romain Kalbris* », *Perrine*, 2014.

Guillemette TISON, « Le monde, la loi, la conscience : *Les Victimes d'amour* », dans *Hector Malot, la morale et le Droit*.

Guillemette TISON, « Hector Malot », notice, *Dictionnaire des Naturalismes*, sous la direction de Colette Becker et Pierre-Jean Dufief, Champion, 2017.

Guillemette TISON, « L'éducation des filles dans les romans d'Hector Malot », dans *Hector Malot, l'écrivain instituteur*.

Guillemette TISON, « Le jardin de Rémi », *Perrine*, 2018.

Guillemette TISON, « En écho à *Sans famille : Le Petit Théâtre* de Colette Vivier », communication faite à l'assemblée générale de La Bouille, 23 novembre 2019, *Perrine*, 2019.

Serge TISSERON, *Tintin et le secret d'Hergé*. Paris, Presses de la Cité, 1993. — Selon Serge Tisseron, Hergé ne cesse de récrire dans les aventures de Tintin une histoire fantasmatique liée au destin de sa grand-mère paternelle qui, domestique dans un « château », avait eu deux fils de père inconnu avant d'épouser un ouvrier nommé Rémi. Ces deux fils, dont le père d'Hergé, furent élevés chez une « riche comtesse » sans connaître le nom de leur géniteur. Ainsi, Georges Rémi, qui adoptera très vite le nom de Hergé pour signer ses premières bandes dessinées, avait tous les éléments d'une rêverie sur d'hypothétiques origines nobles. La lecture de *Sans famille* et la rencontre du nom de Rémi l'auraient conforté dans cette identification, et si Tintin est Rémi, le capitaine Haddock est Vitalis, Milou est Capi, et Moulinsart est le château des ancêtres de Rémi.

TOUT-PARIS, « Bloc-Notes Parisien. Une œuvre de haute morale », *Le Gaulois artistique et littéraire*, 7 mars 1898. — L'article commence par la dédicace d'Hector Malot à Marthe, inscrite en tête de l'édition Fayard. « N'est-ce point, en effet, avertir dès le début ce public désorienté par le genre pessimiste de certaine littérature qu'il va pouvoir goûter les joies saines et réconfortantes d'une lecture honnête ? [...] Poursuivant son but moralisateur, Hector Malot n'étudie point le vice pour le mesquin et bas plaisir de se plonger, et ses lecteurs avec lui, dans la turpitude ». L'article loue aussi la qualité de cette nouvelle édition donnée par Fayard, et « le tour de force de présenter pour dix centimes un fascicule de vingt-quatre pages contenant près de dix gravures sur bois dues à un maître du dessin et du burin ».

Ti An TRAN, « Le motif de l'enfant trouvé et la structure du conte

merveilleux dans *Sans famille* et *Oliver Twist* », dans *L'Œuvre pour la jeunesse d'Hector Malot*, p. 147-166.

Jean de TRIGON, « L'enfance malheureuse : Hector Malot », dans *Histoire de la littérature enfantine de ma mère l'Oye au roi Babar*. Paris, Hachette, 1950, p. 124-130. — Certaines pages de Malot prouvent une compréhension de l'âme enfantine. D'autre part, les romans de Malot ont mis à la mode les randonnées de baladins et de bateleurs.

Léon TREICH, « Un anniversaire, Hector Malot », *Les Nouvelles littéraires*, 23 juillet 1932. — évoque l'anniversaire de la mort d'Hector Malot, et rappelle l'appréciation de quelques critiques : Séverine, Zola, Taine.

Thi Phong TUYET LE, « *Sans famille*, champ d'inspiration pour le roman *L'Amertume de la vie* », dans *L'Œuvre pour la jeunesse d'Hector Malot*, p. 87-108.

Jules TROUBAT, « Pensées d'un correcteur », *La Renaissance littéraire et artistique*, p. 70-71. — L'auteur ne trouve rien de bon dans le roman moderne qui a perdu tout souffle, et il conclut : « Il n'y a qu'Hector Malot qui dise encore la messe voltairienne », sans qu'on sache s'il s'agit d'une critique ou d'un compliment.

Louis ULBACH, article sur *Les Millions honteux*, *Le Rappel*, 2 avril 1882. Repris en notice de ce roman dans l'édition Flammarion. — Louis Ulbach souligne les qualités d'analyse et de style de Malot dans ce roman.

Aya UMEZAWA, « La description littéraire de l'aliénation mentale chez Hector Malot », *Études de langue et de littérature française*, volume 112, Société japonaise de langue et littérature françaises, Tokyo, 2018, p. 3-16..

Aya UMEZAWA, « La lumière de la civilisation et l'obscurité primitive. *Le Docteur Claude*, *Conscience* et *Justice* d'Hector Malot », revue *Stella* n°38, Fukuoka, Université de Kyushu, 2019, p. 105-115,

L'UNIVERS, « La littérature républicaine », article signé « Un ancien révolutionnaire », 4 août 1878. — Au *Siècle*, MM. Claretie, Malot, Mme Gagneur se plaisent aux ignominies de la bourgeoisie voltairienne, en bafouant les choses saintes [...] Jamais on ne s'est tant attaché à abrutir et à démoraliser le peuple ».

L'UNIVERS, « Chronique », 10 avril 1896. — « Un ministre de l'instruction publique, qui devrait être le gardien scrupuleux de la moralité de la jeunesse française, se donne le plaisir étrange de gratifier une bibliothèque scolaire d'ouvrages de George Sand, Compayré et Hector Malot, où s'étalent le mensonge, le vice et l'irréligion ».

UN PROFESSEUR, *Shakspeare et ses traducteurs*. MM. Guizot & François-V. Hugo, Paris, Didier & Cie, 1862. — Le 5 janvier 1862, Malot avait accusé Didier de lancer rapidement une deuxième édition de Guizot pour contrer celle de F.-V. Hugo.

Kiera VACLAVIK, « 'Un petit costume de mineur' : class and gender Cross-Dressing in a Reworking of *Germinal* for Young Readers », dans *Romance Studies*, vol. 21, issue 2, 2003, p. 115-125. Étude de *Sous terre* de Mme de

Gériolles (« Bibliothèque des Écoles et des Familles », Hachette, 1909), un remake de *Germinal*. Éléments de comparaison avec l'épisode de la mine à Varses dans *Sans famille*, également édité séparément avec le titre *Sous terre*.

Kiera VAKLAVIK, « Death for Beginners : Nineteenth Century Katabatik Narratives for young readers », dans *Birth and Death in Nineteenth-century French Culture*, Society of Dix-Neuviémistes, Annual Conference, Rodopi, 2007. – Motif de la « catabase », la descente aux Enfers, dans plusieurs œuvres pour la jeunesse, dont *Sans famille*. Article repris dans : Kiera VAKLAVIC, *Uncharted Depths : Descent Narratives in English and French Children's Literature*, Legenda, Oxford, 2010. Dans cet ouvrage le motif de la catabase est également étudié dans divers ouvrages destinés au public adulte.

A. VALFREY, « Le roman contemporain. *Le Beau-frère. Romain Kalbris* », dans la *Revue contemporaine*, 1870, 2^e série, tome 75, p. 54-59. – Recension très favorable ; l'auteur insiste sur l'intérêt d'avoir situé le drame de *Un Beau-frère* en Normandie, car l'assimilation territoriale n'a pas dépouillé le Normand de sa finasserie. De même, *Romain Kalbris* est un Robinson normand.

Jules VALLÈS, « Les Romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 13 mai 1864. Article recueilli dans *Œuvres*, I, 1857-1870, édition de Roger Bellet, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1975, p. 356-363. — Dans l'actualité, Vallès ne trouve rien d'intéressant, et il revient tardivement sur *Les Amours de Jacques*.

Jules VALLÈS, « Notes d'un absent », signé UN RÉFRACTAIRE, dans *Le Voltaire*, 22 décembre 1878, recueilli dans *Œuvres*, II, édition de Roger Bellet, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1989, p. 119-123. — Un paragraphe est consacré à Hector Malot. Vallès craint que quelques œuvres n'apparaissent « trop tranquilles » aux yeux de Zola et de sa théorie naturaliste. *Une bonne affaire* et *Le Mariage de Juliette* sont « de beaux livres ».

Jules VALLÈS, « Notes d'un absent », signé UN RÉFRACTAIRE, dans *Le Voltaire*, 26 décembre 1878, recueilli dans *Œuvres*, II, p. 123-128. — Jules Vallès, à la différence de Zola, apprécie les romans d'Hector Malot. Il estime que *Les Victimes d'amour*, *La Belle Madame Donis*, *Un beau-frère*, *Le Mariage de Juliette*, *Une bonne affaire* constituent « des œuvres saines et fortes où passe même un souffle social ».

Jules VALLÈS, « Hector Malot », *Le Réveil*, 27 février 1883. – A propos de ces internements dans les maisons de fous qui ont révélé de crimes et montré comment, avec le glaive de la loi, on guillotine des innocents, tout en laissant sur leurs épaules leurs têtes marquées au sceau de la démence, les journaux auraient tous dû parler d'un livre où rôde, otage des aliénistes, un de ces décapités vivants. Ce livre s'appelle : *Le Beau-Frère* et est signé : Hector Malot. Il y a vingt ans, peut-être trente, tout un groupe de jeunes inconnus tournoyait autour d'une haute célébrité littéraire qui avait nom Gustave Planche. La misère de cet homme avait abaissé sa gloire au niveau des camarades de Bohême. Il vivait de la vie de ces débutants dans les hôtels

et les cafés borgnes, où les créanciers ne pouvaient ni le découvrir, ni le relancer, car il en était là, le malheureux !

Le noyau du groupe était normand. Ils arrivaient du pays de Caux ou de par-là, ces provinciaux obscurs qu'un hasard de cabaret avait faits les familiers de ce Parisien fameux, et qui étaient, en même temps, les compatriotes de Flaubert. Aussi la bande cherchait-elle son chemin sur la piste de ce critique et de ce romancier. La critique prit Jules Levallois ; le roman empoigna Hector Malot.

Celui-ci avait sa physionomie à part, dans le cénacle. Je lui en voulus longtemps d'un paletot de molleton bleu, trop doux à l'œil, trop gras au toucher, qui paraissait une insulte à nos traditions de débraillé. Bourgeois de laine, bourgeois de nuance, ce paletot-là semblait une toison de mouton dans un bois où grelotaient les loups. Nul ne pouvait croire que là-dessous il y eût la charpente d'un militant et, pour doublure à ce drap cosu, l'étoffe d'un écrivain digne de s'engager dans la vie où traînaient les guenilles de la vie ratée de la Bovary. Avec cela, le garçon au paletot bleu faisait des biographies pour Didot, tout comme les vieux rats de Sorbonne qui étaient mes voisins de bibliothèque, et des comptes rendus de courses pour un journal du soir, absolument comme un neveu de maquignon, désireux de gagner deux liards de considération sur le turf ou cent francs par mois pour payer son garni dans le voisinage des grandes écuries. Tels sont les commencements de Malot.

On trouvait qu'il était terre à terre ; il paraissait trop avoir le souci du pain et l'aspect et les goûts d'un régulier pour avoir également le courage et la verve qu'il fallait aux gars de l'école nouvelle. Il s'agissait de foncer en bélier contre le mur à renverser, il nous semblait trop normand pour avoir ce coup de tête breton. Nous nous trompions tous, le molleton bleu avait la prudence innée de sa race, mais aussi le ferment d'audace qui est dans les veines de tous ceux dont les pères allèrent prendre l'Angleterre chez les Anglais. Alors que nous l'accusions d'embourgeoiser la Muse et d'endosser l'uniforme des ambulanciers, il prenait, au contraire, la route de la bataille, mais commençait par la débarrasser des obstacles mesquins et vils contre lesquels tant d'autres du cénacle devaient trébucher, c'est-à-dire le manque de soupe ou de logis, ou tout au moins, la chemise sale qui empêche d'être reçu chez ceux qui ont du linge blanc et le taudis noir, si triste que l'on n'ose y entrer et qu'on laisse se consumer, comme un punch, dans les estaminets où il y a de la lumière et où l'on fait crédit. Malot, tout autant que les autres, aurait aimé à flâner et à crier quelquefois ; et cela ne l'amusait guère de faire de la copie pour le vil et grossier contremaître de l'Encyclopédie Didot. Il aurait, certes, préféré dîner avec les amis, le dimanche, au coin du feu ou sous les lilas, plutôt que d'avalier la poussière ou de piétiner la boue des champs de course. Mais il voulait ne rien devoir à la bourgeoisie et il lui vendait son temps et sa peine pour n'avoir pas besoin d'une ardoise dans les restaurants et ne point se vêtir au décrochez-moi ça. Il ne sentait pas la sueur des autres et il gardait sa sève à lui. Il conservait pour ses livres la virginité de son esprit et toutes les colères de son cœur !

Malot n'a pas traversé la Bohême. Il l'a côtoyée sans y pénétrer. Aussi ce n'est pas dans ce pays-là qu'il trouvera ses beaux livres, quand il ne sera plus biographiste ou sportsman, et il lui manquera l'éloquence ironique et douloureuse, le sourire doux et le charme amer que quelques-uns ont su

mettre sur les lèvres et dans les yeux d'héroïnes et de héros dont ils avaient connu les douleurs et même pleuré les larmes ! Mais il est autre chose qui n'est point ailleurs et qui n'appartient qu'à lui. Goncourt, Zola, Daudet se ressemblent tous trois, tant soit peu, et il eût suffi, au besoin, qu'un seul d'entre eux fût né pour que le genre eût son état civil, sa marque de fabrique, son estampille. On pourrait dire qu'ils se sont donné la main pour peindre la grande névrose de Paris ; tous leurs personnages, hommes ou femmes, ont dans leurs veines du sang d'Emma, et dans la caboche un grain de sa folie de misère et d'amour. C'est une race spéciale, malade et bizarre, dont ils ont étudié la vie ou plutôt l'agonie, impitoyables, avec Goncourt et Zola, comme les médecins en tablier d'opérateur, chariteux et doux, avec Daudet, comme les sœurs de Saint-Vincent à coiffe blanche. Mais si la portée de leur œuvre est puissante, le champ de leur observation est, de parti-pris, limité : il tient entre l'Assommoir et Lourcine.

On n'avait pas encore trépané comme cela les gens, pour lire dans un cerveau mis à nu sa fièvre et son mal. Mais on a pratiqué l'opération sur des têtes choisies et c'est encore la Bohême qui a fait les frais de la nouvelle chirurgie ; les Demailly, les Delobelle, les Lantier appartiennent aux irréguliers du boulevard ou du faubourg, Ida ou Nana, comme Germinie ou la Faustin. Or, il n'y a pas que la Bohême sous la calotte des cieux, et il est même temps de laisser l'état-major des détraqués qui tient toute la place dans les livres des romanciers en vogue depuis dix ans, et a caché le gros de l'armée. Il y a une classe qui s'appelle la Bourgeoisie et un pays qui s'appelle la Province. Ce pays et cette classe représentent des millions d'hommes et il se passe là-dedans, à toute heure que le bon dieu fait, des drames autrement émouvants et terribles que ceux de la grande ou basse vie. Cette race meurt de mille morts affreuses, dans des convulsions terribles ; mais elle cache son mal, comme ses crimes, et les romanciers en sont encore à bafouer ses ridicules plutôt qu'à fouiller dans ses plaies et à dénoncer des dirigeants qui chourinent le monde, sans se mettre de sang aux doigts. Or, à l'ombre des privilèges qui ont aidé la Bourgeoisie à vivre, il y a des bourgeois qui tuent, des bourgeois qui crèvent - tuteurs, héritiers, médecins et malades, avocats et clients, syndics et faillis, déshonorés et décorés, qui ont la rage et se dévorent dans une obscure mêlée. Ce sont des assassinats d'arrière-boutique, des étranglements de coulisse, les coups sont sourds !

Eh bien ! lisez *Le Beau-Frère*, lisez *Le Docteur Claude*, lisez *Une Bonne Affaire*, lisez *La Belle-Mère* et vous aurez une idée de cette classe, et vous en voudrez presque aux glorieux d'avoir toujours auréolisé des réfractaires du journal, du lupanar ou de l'atelier, alors qu'il y avait à trancher dans le gras de la vie commune. Malot, lui, a taillé là-dedans, les manches retroussées, l'œil tendu ; dans les milieux honnêtes et étouffés où l'on parle de décence, de justice, de vertu, il nous montre comment on peut tuer un homme avec tranquillité et ce que cache de viols ignobles le manteau de la loi ! C'est là ce qui le met à part et hors de pair.

Mais il est né au pays du cidre et non au pays du vin ; il est de Normandie, non de Provence. Il lui eût fallu la pourpre d'un talent du midi. Il n'y a pas l'éclaboussement du soleil dans ses œuvres ; son style n'a point les fleurs rouges de Zola ou les fleurs pâles de Daudet. Il est parfois habillé de gris et a les cheveux ras, comme un puritain. On peut répondre que s'il est habillé

de gris, c'est qu'il fait besogne d'infirmier, quelquefois, et qu'il se frotte à d'autres gens vêtus de sombre aussi comme les gardiens d'asile ou les gardiens de prison. Il a la couleur de son arme, comme les chasseurs à pied qui ont couleur de pré.

Ses défauts ne proviennent-ils pas de son parti-pris d'observation et de sa fécondité ? S'il eût voulu s'en tenir à dix volumes, il eût eu le temps de les polir et de les pailleter. Mais il a moins la soif de la gloire que la faim du travail, et il ne s'est jamais préoccupé de nouer des rubans au manche de sa charrue. Il a labouré, semé - ayant plus la peur que l'amour des coquelicots, parce qu'ils mangent la place d'un grain de blé, tout en égayant le peuple des épis.

Disons qu'il n'a pas non plus appelé la renommée comme les paysans appellent l'essaim, en faisant un charivari de casseroles dans le voisinage de la ruche abandonnée. C'est pourquoi, tout en ayant un grand public, il n'a pas la grande vogue ni la bruyante popularité. La modestie d'un homme nuit à sa gloire et enterre la moitié de sa force, parfois. C'est à ceux qui savent tout ce qu'il vaut de le dire et d'appeler l'attention sur la vertu sourde de son œuvre, si on ne l'a point remarquée dans le tapage que soulevaient, d'un autre côté, des livres que l'actualité portait sur ses épaules, comme un Hercule porte sur sa tête un clown qu'on voit de tous les coins de la place et qui, ainsi juché, a toute la mine d'un géant.

Moi, qui connais l'œuvre de Malot, je la signale et je dis que si le code Napoléon meurt de son infamie un jour, Malot sera pour quelque chose dans cette mort-là ! Si, un beau matin, on découvre, entre les textes d'une vieille loi, des cadavres d'innocents tués par cette loi même, si, dans la toge d'un médecin ou d'un expert au criminel, on retrouve des débris de cervelles que leur témoignage a fait sauter, Malot sera, pour sa grande part, dans cette découverte et cette révolution.

À travers ses pages court le souffle de l'idée sociale. Les autres ont plus copié la vie fausse que la vie vraie, et c'est en dilettanti qu'ils ont peint des douleurs et des crimes. Le véritable successeur de Balzac, c'est Malot, et son œuvre ne fait pas seulement suite, mais pendant à la Comédie Humaine.

Jules VALLÈS, « Hector Malot », *Le Cri du peuple*, 17 novembre 1884, recueilli dans *Œuvres*, II, p. 1414-1416. Cet article reprend la seconde partie de l'article précédent. Il figure comme préface, sous le titre « Malot vu par Vallès », dans l'édition de *Romain Kalbris*, Charpentier, la même année 1884. — « C'est un romancier qui, sans attacher de cocarde rouge à son chapeau, a fait œuvre de révolutionnaire. Voici qu'on commence la publication de son œuvre sous la forme populaire, en livraisons à deux sous. Je conseille aux camarades de donner leurs deux sous. [...] Goncourt, Zola, Daudet, se ressemblent tous trois ...

Jules VALLÈS, *Correspondance avec Hector Malot*, préface et notes de Marie-Claire Bancquart, 5^e tome des *Œuvres complètes*, publiées sous la direction de Lucien Scheler, Paris, Les Éditeurs Français Réunis, 1968. — Le rôle joué par Malot durant l'exil de Jules Vallès y est précisé. L'humanité, la générosité, le dévouement d'Hector Malot se manifestent avec constance à travers ces lettres de Jules Vallès.

Fernand VANDEREN, « Les lettres et la vie », *La Revue de Paris*, juillet

1918, p. 853. — Lorsque Taine quitte les « hauteurs » de ses travaux historiques et qu'il en revient à la critique de ses contemporains, il n'y est plus du tout. « Le seul romancier d'avenir, le seul génie nouveau qu'il découvre et loue, lui demeurera pour compte. Il s'appelle Hector Malot. »

MME M. S. VAN DE VELDE, « Hector Malot », *French Fiction of To-day*, Volume 2, London, Trischler and Company, 1891, p. 131-152.

G [eorges]. VAPEREAU – « Les suites de *Madame Bovary* et de *Fanny* : MM Hector Malot, Ed. Gourdon, E. Feydeau », *L'Année littéraire et dramatique*, Hachette, 1860, p. 120-124. - L'éloge du premier roman d'Hector Malot, *Les Amants*, s'accompagne de réserves. La manière de Flaubert « par une certaine prétention à la littérature physiologique et par les petits effets du genre descriptif ». Il y a maintes pages, qu'on pourrait croire, à un peu de mollesse près, tirées de *Madame Bovary*.

G. Vapereau est critique à l'égard des *Amours de Jacques* (*Année littéraire* 1860, 1861, p. 129-131).

Le volume relatif à 1865, publié en 1866, précise les qualités du tableau de mœurs brossé par Malot dans *Les Époux* (*Les Victimes d'amour*, 2^e volume), mais Vapereau en regrette la multiplication des péripéties (p. 54-55).

L'Année littéraire 1866, publié en 1867, consacre Malot comme un nouveau Balzac (p. 66-68).

L'étude consacrée à *Un beau-frère* dans *L'Année littéraire 1868*, publiée en 1869, souligne les qualités de la narration aussi bien que de l'observation.

Georges VAPEREAU, « Malot (Hector) », article du *Dictionnaire Universel des contemporains*, Paris, Librairie Hachette, 6^e édition, 1893, p. 1047. — Biographie sommaire d'Hector Malot assez bien documentée, et liste incomplète de ses œuvres.

Jeannine VERDIER, « Hector Malot, l'enfant de La Bouille », *Histoire et Traditions du pays des coudriers* n°41, 2010, p. 35-40.

Jules VERNE, « Deux lettres de Verne à Hector Malot », *Bulletin de la Société Jules Verne* n° 145, Paris, 2003, p. 3-4.

Bernard VIDAL, « Le dossier médical d'Hector Malot », *Perrine*, 2021.

Edmond VILLETARD, Article à l'occasion de la parution de *Une bonne affaire* en librairie, *Journal des Débats politiques et littéraires*, 8 août 1870. — « Rien n'est plus commun en France en ce moment que les romanciers. Les romans se fabriquent à Paris comme les draps à Elbeuf. [...] nous ne comptons que bien peu d'écrivains de talent ». H. Malot a beaucoup écrit mais il n'a jamais déserté l'art pour le métier.

Marie-Christine VINSON, « Comment Gaspard, Rémi, Clopinet apprirent à lire et ce qu'il en advint... », *Romantisme* n°145 : *Ethnocritique de la littérature*, 2009.

Léon DE WAILLY, recension des *Amants*, dans *L'Illustration*, 1^{er} octobre 1859.

Kimiko WATANABE, « Social problems in *Sans famille* and *En famille* by

Hector Malot : focusing on the representation of family », *Bulletin of Children's Literature* n°43, p. 27-39, 2010.

Kimiko WATANABE, « A Study of Katei Shosetsu Mada Minu Oya written by Hector Malot and translated by Sosen Gorai », *Human and Environmental Studies*, Volume 20, p. 83-96, 2011.

Kimiko WATANABE, « La traduction de *Sans famille* à l'ère Meiji (1868-1912) au Japon », *Cahiers Robinson* n°32, 2012, p. 183-190. Sous le même titre, le site des Amis d'Hector Malot publie en PDF le texte d'un polycopié de l'auteur donnant le plan de son étude et des tableaux comparatifs.

Kimiko WATANABÉ, « Raising the Issue of Children's Rights in Nineteenth-century France : A Study on *Sans famille* by Hector Malot », 55th Congress of Japan Society for Children's Literature, octobre 2016.

Kimiko WATANABÉ, « Acceptance as a "Home Novel" : On the representation of female characters in *Ie Naki Ko*, written by Hector Malot and translated by Yuho Kikuchi, *Journal of Comparative Literature* 60 39-53, 2018.

Kimiko WATANABÉ, « The franco-prussian war and Children's Literature-pacifism represented in *Sans Famille* by Hector Malot », *Etudes de Langues et Littérature Françaises* n°49, octobre 2018.

Ina WEBER, « Die Opfer von Niklaas und Perrine » [« Les victimes de Niklaas et de Perrine »], *Wiener Zeitung.at* — Il existerait une « génération Perrine » nourrie des séries japonaises télévisuelles des années 70 et 80, des histoires désespérantes qui continuent de peser sur l'âme des jeunes téléspectateurs devenus adultes.

Elisabeth WESSELING, « Vitalizing Childhood through Old Age in Hector Malot's *Sans famille* : An Intersectional Perspective », dans *Connecting Childhood and Old Age in Popular Media*, sous la direction de Vanessa Joosen, University Press of Mississippi Joosen, 2018, p. 61-75.

August WILLEMSSEN, postface à *Allen op de wereld (Seul au monde)*, traduction de *Sans famille*, Utrecht-Amsterdam-Antwerpen, Uitgeverij De Arbeideropen, 2013.

TEODOR DE WYZEWA, *Revue indépendante* n°7, mai 1887, p. 207. – H. Malot s'est éloigné du réalisme. Ce « consciencieux ouvrier du réalisme », ce « continuateur de Balzac », est devenu un faiseur de romans d'aventures, d'« historiettes sentimentales pour les enfants ».

TEODOR DE WIZEWA, « Romans, nouvelles, poèmes », *Revue indépendante* n°9, juillet 1887 ; p. 162. – Depuis trente ans, ils sont deux qui s'étant d'avance constitué un petit réalisme bourgeois, propre, larmoyant, comme il convient, produisent régulièrement leur quatre ou cinq volumes annuels ... M. Theuriet et M. Malot ... Critique acide de *Ghislaine*, où Wizewa retrouve *Monsieur Alphonse* de M. Dumas le fils mais sans l'amusante madame Guichard.

Albert WOLFF, « Un romancier », *Le Bon Journal*, 5 juillet 1885.

Albert WOLFF, « Courrier de Paris », *Le Figaro*, 11 juin 1885, p. 1 — « Au moment où M. Hector Malot va devenir notre collaborateur [avec *Le Lieutenant Bonnet*], j'ai demandé la faveur de le présenter à nos lecteurs. La tâche m'est douce, car elle répond à un projet déjà ancien et dont les besoins de l'actualité m'ont plus d'une fois détourné. Je serais charmé si ce matin, en ouvrant *le Figaro*, M. Hector Malot éprouvait quelque satisfaction de la surprise que je lui fais avec mon article ; je lui paierais de la sorte les intérêts des nombreuses heures de plaisir que je dois à son grand talent ».

Geoffrey WOOLLEN, « Zola l'angoisse : mais de quelle influence ? », *Cahiers naturalistes* n°81, 2007. - Dans ses écrits polémiques, Zola se montre « darwinien » ; pour lui, c'est le plus fort qui gagne dans la « bataille des lettres ». Mais il est taraudé par l'angoisse de l'influence (l'auteur se réfère à Bloom, *The Anxiety of influence*) et la peur de l'imitation involontaire. Écrasé par la force de Balzac, Hugo, Taine, Dostoïevski. Sera-t-il, comme il l'a dit de Malot à ses débuts, 'un fils indépendant de Balzac' ? Concernant Dostoïevski, deux ans avant *La Bête humaine* Malot a publié chez Charpentier *Conscience*, « une soumission servile à l'intrigue de *Crime et Châtiment* » : « En tant que créativité, c'est plutôt de l'inconscience, que ce calque assez inepte de *Crime et Châtiment*, à ceci près qu'au meurtre d'un usurier s'ajoute celui d'un témoin du premier forfait, Madame Dammaville, le tout sans que les enquêtes judiciaires arrivent à inquiéter le serviable généraliste. Victor Sanieel n'en éprouvait qu'une sorte de remords physiologique sommaire : 'Il en était chez lui comme des animaux inférieurs chez qui les mouvements réflexes s'accroissent par l'ablation du cerveau'. Après avoir fait bon accueil à ses *Victimes d'amour*, fin 1866, encore une fois parce qu'il y trouvait une belle vitrine où pouvait s'exposer la 'bête humaine', Zola se lassa vite, et avec raison, d'un 'écrivain qui se noie'. En tout cas, il comprenait Malot dans sa fruste simplicité, mais non pas Dostoïevski ».

John Sinclair WOOD, « Hector Malot et la guerre de 1870 », dans *Les Écrivains français devant la guerre de 1870 et devant la Commune*, Société d'Histoire littéraire de la France, colloque du 7 novembre 1970, Paris, Armand Colin, 1972, p. 48-57. — J. S. Wood souligne l'impression de vérité qui se dégage de la lecture des passages consacrés à la guerre de 1870 dans *Souvenirs d'un blessé*, *Ida et Carmelita* et *Thérèse*. Il établit quelques comparaisons avec des romans de Zola, notamment avec le dernier chapitre de *Nana*, avec *Les Trois guerres* et, surtout, avec *La Débâcle*.

John Sinclair WOOD, « Hector Malot et la Commune », *Les Écrivains français devant la guerre de 1870 et devant la Commune*, p. 134-136. — Dans *Souvenirs d'un blessé*, *Miss Clifton*, et surtout dans *Thérèse*, Malot se montre hostile à la Commune, dont il dénonce les excès.

X, « Choses et autres », *La Vie parisienne*, 5 janvier 1867, p. 51. — Maintenant que nous en avons fini avec les cadeaux du premier jour de l'an, il faut espérer que les vitrines des libraires ne continueront pas à étaler tous ces livres cartonnés et dorés sur tranches qui ont pris la place des in-dix-huit brochés. J'attendais ce moment pour vous parler du dernier livre de M. Hector Malot. Je ne sais pas, aimable lectrice, si vous avez lu les deux premières séries des *Victimes d'amour*, cela a paru chez Lévy. Peut-être n'en

saviez-vous rien. On est si indifférent dans ce monde. Moi qui vous parle, je viens, seulement il y a une heure, d'achever la lecture des trois volumes à la fois. Sur ma parole, nous sommes des sots, je parle pour nous, madame, pour nous qui crions toute la journée à la décadence, et qui d'avance déclarons inepte le livre que nous n'avons pas lu. C'est surtout aux romans que nous faisons cette injustice. – Les productions immondes dont on nous a accablés nous rendent, à l'égard de ce genre de littérature, d'une indifférence qui n'a pas le sens commun. C'est ce qui explique comment nous pouvons longtemps ignorer des publications excessivement remarquables.

La série de M. Hector Malot, *les Amants, les Époux*, série qui vient de se terminer par *les Enfants*, n'est pas sans avoir eu de succès, tant s'en faut : je crois cependant qu'il y a vingt ans on s'en fût davantage occupé, et que l'auteur eût conquis beaucoup plus vite la place qu'il occupe. Ce sont là des études pleines d'intérêt, auxquelles on ne saurait reprocher qu'une trop forte dose de réalisme. Le premier volume brille par le style, le second par l'observation, le troisième par le drame. Si j'avais à étudier très sérieusement les idées et la forme de l'écrivain, j'aurais certainement plus d'un reproche à lui faire ; mais, au total, cela est tellement consciencieux et tellement senti, que je n'ai pas le courage de faire de réserves pour le moment.

Le troisième volume, qui a paru tout récemment, est probablement celui que vous préférerez... Je ne connais pas de récit plus poignant dans sa simplicité. Mais je serais un lâche si je vous le cachais, il me semble bien que la moralité du conte c'est qu'on ferait bien de rétablir le divorce. Un peu d'audace ne nuit pas.

LE XIX^E SIÈCLE, « Conseil général de la Seine. Élections du 11 avril. Canton de Vincennes », 8 avril 1875. — Hector Malot est candidat, et le journal publie sa lettre aux électeurs : ces élections sont politiques, il veut l'affermissement et le développement libéral de la constitution républicaine. Ses livres disent ce qu'il est, sa foi dans la République, sa haine pour l'empire, son amour de la liberté, sa préoccupation des questions sociales. Il a été chargé de la surveillance des écoles, pour lesquelles il continuera de demander l'instruction laïque, gratuite et obligatoire. Le n° du 11 avril annoncera laconiquement : « On nous apprend le désistement de M. Hector Malot ». Le 14 avril, *le Journal des Débats* annoncera le « désistement loyal » d'H. Malot en faveur de M. Lefebvre. « Notre honorable confrère, dit à ce sujet *Le Rappel*, peut être assuré que les électeurs lui tiendront compte de son désistement, ainsi que de l'esprit de discipline dont il a fait preuve en cette circonstance ».

LE XIX^E SIÈCLE, « *Les Victimes d'amour*, édition illustrée », 21 novembre 1884. — « Il manquait aux œuvres de M. Hector Malot de pénétrer dans le public nombreux. Publiés en livraisons à dix centimes, ces livres, qui ont fait à l'auteur une si grande réputation, trouveront la clientèle nouvelle qu'il faut accoutumer aux bonnes et belles choses [...] L'ouvrage sera complet en 103 livraisons à dix centimes ou 20 séries à cinquante centimes, formant un beau volume grand in-8 Jésus sur papier-de luxe » [il s'agit de la collection publiée par Marpon et Flammarion].

Émile ZOLA, article paru dans *Le Salut public* du 17 décembre 1866,

recueilli dans *Œuvres complètes*, édition établie sous la direction d'Henri Mitterand, tome X, *Œuvres critiques I.*, Paris, Cercle du livre précieux, éd. Claude Tchou, 1968, p. 697-700. — Émile Zola compare Malot à un « anatomiste moral » à propos des *Victimes d'amour*.

Émile ZOLA, « Un roman d'analyse », *Le Figaro*, 18 décembre 1866. Recueilli dans *Œuvres complètes*, tome X, *Œuvres critiques I.*, p. 700-704.

— Le romancier analyste, par exemple M. Hector Malot, un fils indépendant de Balzac, passe le tablier blanc de l'anatomiste et dissèque fibre par fibre la bête humaine étendue toute-nue sur la dalle de l'amphithéâtre. Et ici la bête humaine est vivante ; ce ne sont pas les organes morts qu'interroge le savant, c'est la vie elle-même, ce sont l'âme et la chair dans leur activité. Sur la dalle, au lieu du cadavre troué par le scalpel, est couché un homme chaud et palpitant de passion, livrant les secrets de son être par chacun de ses gestes et chacune de ses paroles.

Le romancier analyste, debout et attentif, note les plus minces détails. Il se produit sous ses yeux une suite de faits qu'il enregistre avec soin, dans l'ordre où ces faits se présentent ; à tel moment, la bête humaine a poussé tel cri, éprouvé telle secousse ; et, peu à peu, l'observateur réunit un ensemble considérable de petites remarques, qui toutes sont dépendantes, les unes des autres ; cet ensemble est le procès-verbal même de la vie, il contient tout, un traité de psychologie et de physiologie expérimentales.

Pour qui a tenté cette analyse patiente de l'âme et de la chair, la science de l'homme se simplifie bientôt. L'étude d'un sujet devient l'étude d'un certain organisme, d'une certaine personnalité, placée dans de certaines circonstances.

On a dès-lors une méthode d'observation basée sur l'expérience même. On prend une bête humaine, n'importe laquelle, on l'étudie dans ses instincts et dans la liberté d'action que lui laisse son milieu ; on place, par exemple ; comme M. Hector Malot, un être faible et passionné, lâche et aimant, au beau milieu de la société contemporaine, et l'on dresse en toute conscience le procès-verbal exact des faits qui vont se produire dans cet être et autour de cet être.

Notre âge ; je parle surtout de notre monde parisien, est secoué par un frisson nerveux qui a exalté et détraqué les facultés aimantes. La passion, chez nous, est une crise bête et folle. Nous n'avons plus l'amour tranquille et épais du sang ; ce sont nos nerfs qui aiment et qui se brisent par la tension énorme que leur donnent nos fièvres chaudes. Nous vivons trop vite, et pas assez en brutes, quoi qu'on dise. Pour retrouver un pareil état d'esprit, il faut rétrograder jusqu'aux temps les plus fiévreux du mysticisme. Par une logique étrange, la science nous trouble comme la foi a troublé nos pères.

Mettez dans un homme cette passion, faites-lui subir la crise nerveuse dont je viens de parler, changez-le en une exquise machine à sensations, donnez-lui un cœur faible, avide de joie, lâche devant la souffrance, et vous aurez la bête humaine que M. Hector Malot a choisie.

Ce n'est pas tout. Donnez, au début de la vie, une maîtresse blasée à cet homme, et étudiez-le comme amant.

Pais, au sortir des bras de cette femme, encore tout chaud d'un amour malsain, jetez-le dans les bras d'une jeune fille simple et douce, et alors étudiez-le comme époux. Enfin, lorsque, n'ayant plus de sang ni de cœur, il

aura pesé sur les êtres qui l'entourent, du poids de son égoïsme et de sa lâcheté, regardez-le avili et infâme en face de ses enfants, et terminez l'analyse navrante en l'étudiant comme père.

Vous aurez dans son entier le sombre drame qu'a écrit l'auteur des *Victimes d'amour*. Il y a trois actes, trois volumes. C'est une sorte de traité complet de la passion moderne, avec ses fièvres voluptueuses et ses effroyables chutes, et ce n'est pas ici une simple crise, c'est une succession de secousses qui détraquent un être à chaque heure de sa vie. L'observateur a soumis cet être à une analyse minutieuse, dès les premières folies de son cœur, et il l'a suivi ensuite pas à pas, montrant que l'ébranlement a persisté et que l'existence entière n'a plus été qu'une lutte et qu'une maladie éternelles.

L'œuvre est ainsi devenue le procès-verbal d'une leçon d'anatomie morale que je résume scientifiquement en ces termes : Étudier les effets de la passion dans l'organisme d'un homme de nos jours, et constater quels vont être les faits qui se produiront en lui et autour de lui, en le considérant successivement comme amant, comme mari et comme père.

Je ne puis malheureusement examiner l'œuvre page par page et faire toucher du doigt les personnages. Dans ce procès-verbal, composé d'une foule de petits faits, chaque fait a son importance, sa nécessité. Il me faudrait dix colonnes, si je voulais démonter pièce à pièce une machine si compliquée et si finement forgée. J'essaye tout au plus de donner une idée générale de l'ensemble.

Maurice Berthauld est un de ces artistes que notre civilisation a gâtés, et qui sont poussés fatalement à mettre dans leur vie les passions violentes, les caprices et le désordre luxueux qu'ils devraient garder pour leurs œuvres. A vingt ans, c'est une âme exquise, pleine de tendresse et de générosité. Il est musicien, et il vient à Paris pour échanger contre de l'argent et de la renommée les mélodies qu'il entend chanter au fond de lui.

Mais il rencontre Marguerite, et voilà que l'amour de cette femme déjà vieillie dans la volupté s'empare de tout son être et détermine en lui une terrible crise nerveuse et sensuelle.

Puis, Marguerite le laisse anéanti, brise, avant d'avoir rassasié son cœur et sa chair. Et c'est alors qu'il se repose dans les tendresses adoucies d'Armande. Son être, brûlé de passion, se rafraîchit au contact de cette enfant. Il l'épouse, calme, confiant, ne sentant pas que la brûlure de son cœur est inguérissable. Tel est le premier acte, *les Amants*, où est étudiée la passion libre. Maurice y est frappé d'éternelle impuissance et d'éternelle misère.

Le second acte, *les Époux*, nous montre le misérable s'abandonnant peu à peu et se laissant de nouveau envahir par la passion. La lune de miel des deux jeunes époux est d'une douceur ineffable. Mais c'est là de la tendresse, presque de l'amitié, ce n'est point cette volupté cuisante qu'il faut aux nerfs surexcités de Maurice. Il délaisse sa femme, la lâcheté et l'infamie s'en mêlent. La bête s'est réveillée, et maintenant elle emplit tout son être. Il est pris à la gorge, entraîné par ses propres instincts, et il roule, il tombe, il écrase Armande dans sa chute. Ce n'est plus déjà le poète du début, c'est un pauvre diable qui a traîné dans nos cafés et qui s'étourdit pour ne pas révolter lui-même le peu de bonté et de tendresse qui reste en lui. Un jour il vole à sa femme l'argent qu'elle a gagné par son travail, et il disparaît, il

va en Italie chercher des amours plus chaudes.

À côté de cet ignoble esclave du luxe et de la chair, l'auteur a mis un autre artiste, un peintre, Martel, âme loyale, tendre et forte.

Au troisième acte, *les Enfants*, lorsque le bruit se répand que Maurice s'est noyé à Naples, Martel épouse la veuve de son ami, et, comme il n'a pu se procurer l'acte de décès du mari, il l'épouse à Palerme, avec les seules cérémonies de l'Église.

Armande, qui a déjà une petite fille, devient mère d'un garçon ; elle goûte enfin les joies du foyer, elle serait heureuse si sa fille n'était secouée par les fièvres de son père.

Au milieu de ce bonheur, un spectre se lève, Maurice reparaît, il avait feint un suicide à la suite d'une aventure amoureuse. Il a roulé dans tous les ruisseaux, il a bu toute honte et toute infamie, il est mûr pour le scandale et les calculs crapuleux. La passion, l'exaltation malade des facultés aimantes ont, de secousse en secousse, conduit cet homme, ce poète délicat et sensible, à spéculer sur la femme dont il a déjà brisé le cœur.

Ne pouvant attaquer Armande en bigamie, il l'attaque en adultère, il fait du chantage ; pour voler un héritage placé sur la tête de sa fille, il ne se contente pas de réclamer son enfant, il s'empare judiciairement de l'enfant de Martel. Puis, il tue Martel en duel, il achève son œuvre de désolation, et consumé par l'ivresse, brisé par les émotions violentes de sa vie, il meurt au milieu d'une atroce crise nerveuse.

Telle est, en gros, la charpente de l'œuvre. Je laissai de côté les nombreux personnages secondaires, pris dans le milieu contemporain et étudiés avec une exacte minutie. Ces personnages complètent le drame, ils content dans son entier la vie moderne, avec ses hâtes et son pêle-mêle.

On peut remarquer que dans les deux premiers volumes, l'affabulation est presque nulle. Le romancier analyste ne s'est point inquiété d'inventer des événements plus ou moins singuliers et piquants.

Il a mis ses héros dans des situations ordinaires qui se sont déroulées naturellement ; ces quelques situations lui ont suffi, car il n'avait pas charge d'étonner ses lecteurs par des coups de théâtre invraisemblables et bêtes, il voulait uniquement étudier l'homme aux prises avec la passion. Son œuvre, je le répète, est un simple procès-verbal écrit au jour le jour, détail par détail ; le puissant intérêt de l'ouvrage est de nous donner la vie dans sa réalité, de nous montrer comment fonctionne la machine humaine dans des circonstances déterminées.

Et voyez ce qu'il arrive, lorsque le romancier analyste s'égare. Il croit avoir besoin, en écrivant *les Enfants*, de situations particulières et dramatiques, difficiles à obtenir dans la vie de tous les jours, et le voilà cherchant et trouvant une fable presque invraisemblable qui le force à exagérer ses effets et à sortir de la vérité. Combien est préférable l'étude patiente du cours naturel des choses ! Jusque-là, il me semblait que je lisais la vie du premier venu, de vous ou de moi, et cette vie me touchait d'autant plus qu'elle me paraissait plus vraie et plus ordinaire.

Je croyais feuilleter l'intéressant mémoire d'un anatomiste qui m'expliquait ce qu'est ma passion et de quelle manière se comportent ma chair et mon cœur. Et, brusquement, en continuant l'histoire, je trouve un dramaturge, un homme qui doit mentir et qui me conte des choses dont je ne puis croire un mot.

Ah ! pourquoi avez-vous gâté votre beau travail de savant, en consentant à devenir un romancier dramatique ? Il ne fallait pas permettre à Maurice de simuler un suicide, ni faire marier à Palerme Armande et Marcel. Je sais bien que ces mensonges banals étaient nécessaires, si vous vouliez charpenter dramatiquement votre récit. Mais je vous assure que je n'avais pas besoin de cette intrigue embrouillée pour être intéressé et pour admirer votre talent.

Ce qui m'attache en vous, c'est la fidélité de votre analyse, ce sont les mille renseignements que vous me donnez sur la vie, c'est le spectacle réel de ce qui est et de ce qui agit.

En somme, j'ose dire que *les Victimes d'amour* sont une des œuvres les plus remarquables de ces dernières années.

L'ouvrage, comme dit M. Taine en parlant des romans de Balzac, « est un grand magasin de documents sur la nature humaine ».

Rien ne m'écœure comme la sottise de ces amuseurs publics qui font métier d'in vraisemblance. Ils trafiquent de l'erreur et de la duperie. Ils inventent des histoires à dormir debout, et leurs personnages sont des pantins grotesques dont ils tirent maladroitement les ficelles. Ils entassent les inepties, ils font parler les hommes comme des marionnettes, ils s'imaginent que plus ils s'éloigneront de la vie de tous les jours, plus ils monteront dans la curiosité et l'intérêt de la foule. Il leur faut des fables absurdes, des événements monstrueux, et ils ne se doutent même pas que le premier homme venu qui les coudoie dans la rue est mille fois plus intéressant à étudier que leurs pantins de convention. Peignez la vie toute nue, la vie banale, telle qu'elle est ; analysez-la avec conscience, et vous verrez le public intelligent se pencher sur votre œuvre, pris d'un intérêt poignant. Il nous faut des œuvres de vérité, en cet âge de science. Les conteurs meurent à la peine ; les analystes seront à coup sûr les romanciers de demain. Et c'est pour cela que je me suis plu, au début de cet article, à montrer M. Hector Malot portant le tablier de l'anatomiste et fouillant la chair vivante de la bête humaine.

Émile ZOLA, article paru dans *La Cloche*, 23 mai 1872, recueilli dans *Œuvres complètes*, tome X, *Œuvres critiques I.*, p. 947-950. Repris en notice dans l'édition Flammarion. — Étude élogieuse de *Souvenirs d'un blessé*. Zola apprécie la méthode employée par Malot, faite de l'observation de multiples faits significatifs, et la rapproche de Stendhal : « M. Malot a cédé à l'envie de renouveler la tentative de Stendhal, dans son récit de la bataille de Waterloo, et il y a cédé un peu tôt peut-être ». Il est sensible à la dimension épique de certains passages.

Émile ZOLA, « Lettres parisiennes », *La Cloche*, 28 juin 1872. Recueilli dans *Œuvres complètes*, tome X, *Œuvres critiques I.*, p. 954-956. — Recension de *Un curé de province* et *Un miracle*. « M. Hector Malot est avant tout un naturaliste. Sûrement, il n'a pas pour les prêtres une grande tendresse. Mais il a le tact de ne point les manger au gros sel. »

Émile ZOLA, « Les Romanciers contemporains », *Le Messager de l'Europe*, Saint-Petersbourg, 1^{er} septembre 1878, repris dans le supplément du *Figaro*, 22 décembre 1878, et recueilli dans *Œuvres complètes*, tome XI,

Œuvres critiques II, *Les Romanciers naturalistes* (1881), 1968, p. 222. — Émile Zola fait l'éloge des premiers romans d'Hector Malot, puis pourfend les suivants, qui, selon lui, sont trop longs, écrits à la hâte. Une grande partie de cette étude est reprise dans *Le Voleur illustré. Cabinet de lecture universelle*, le 3 janvier 1879, sous le titre « Le cas de M. Émile Zola » : « on lira, nous n'en doutons pas, avec une ardente curiosité, les passages où M. Zola, qui cumule le double emploi d'Aristarque et de romancier, distribue souverainement l'éloge et la critique entre ceux qu'il considère comme ses justiciables beaucoup plus que comme ses rivaux » (p. 10).

Marie-Hélène ZYLBERBERG-HOCQUARD, « L'ouvrière dans les romans populaires du XIXe siècle », *Revue du Nord* n°250, 1981. — *En famille* est retenu comme un roman intéressant, bien que destiné aux enfants.